

U d' / of Ottawa



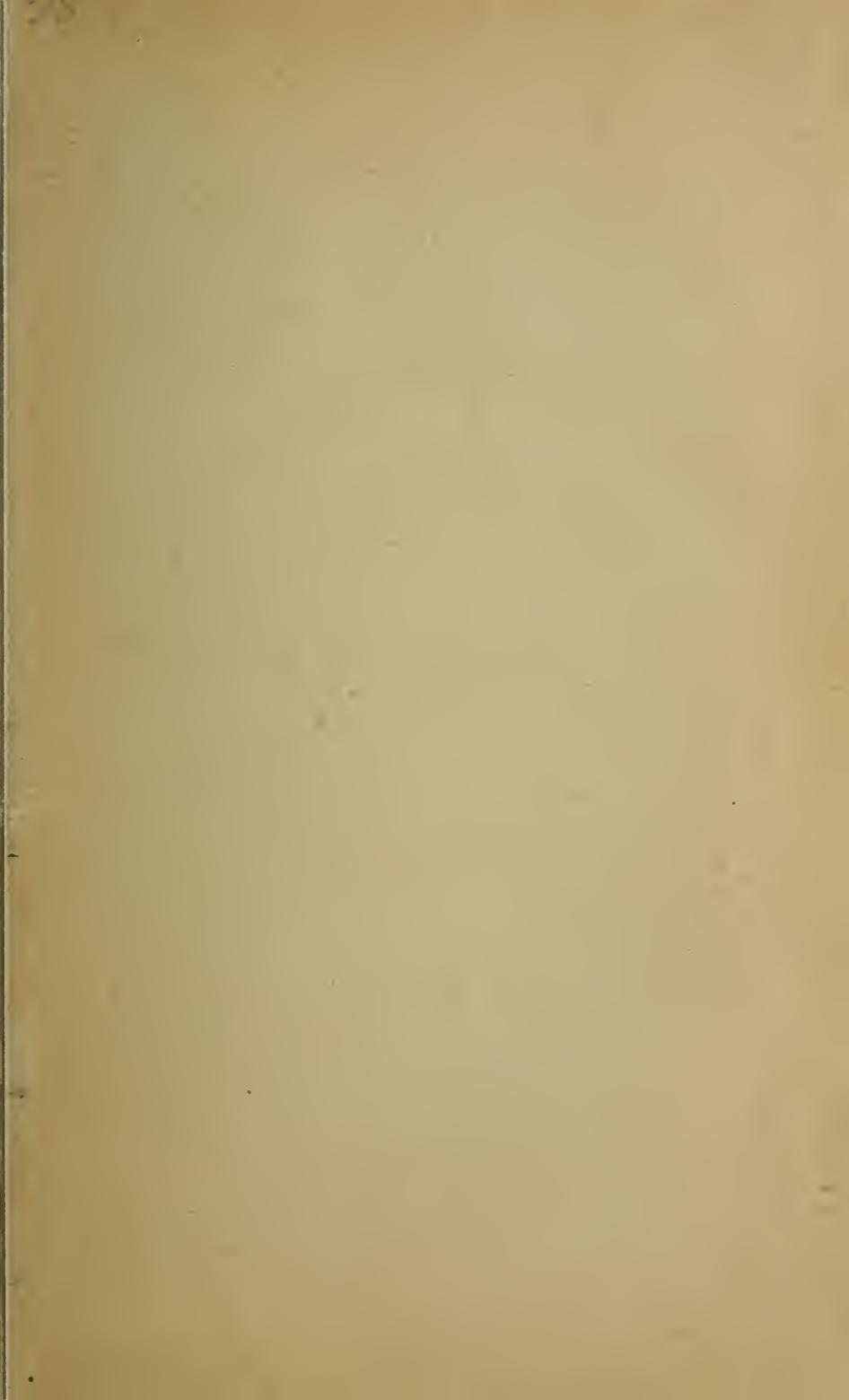
39003002036084

212
233



Digitized by the Internet Archive
in 2011 with funding from
University of Toronto

<http://www.archive.org/details/cicron00cic>



9²
—
8A
2

PAGES CHOISIES DES GRANDS ÉCRIVAINS



Cicéron



Pages choisies des Grands Écrivains

Nouvelle collection de volumes in-18 jésus. brochés ou reliés en toile anglaise.

H. de Balzac, par G. LANSON, broché, 3 fr. 50; relié.	4 »
Gustave Flaubert, par G. LANSON, broché, 3 fr. 50; relié. . .	4 »
Th. Gautier, par P. SIRVEN, broché, 3 fr. 50; relié.	4 »
Guyau, par ALFRED FOUILLÉE, broché, 3 fr. 50; relié.	4 »
Homère, par MAURICE CROISSET, broché, 3 fr. 50; relié. . . .	4 »
Lesage, par P. MORILLOT, broché, 3 fr. 50; relié.	4 »
Michelet, par CH. SEIGNOBOS, broché, 4 fr.; relié.	4 50
Mignet, par GEORGES WEILL, broché, 3 fr.; relié.	3 50
Rabelais, par E. HUGUET, broché, 3 fr. 50; relié.	4 »
Ernest Renan, broché, 3 fr. 50; relié.	4 »
J.-J. Rousseau, par S. ROCHEBLAVE, broché, 3 fr.; relié. . .	3 50
George Sand, par S. ROCHEBLAVE, broché, 3 fr. 50; relié. . .	4 »
Thiers, par G. ROBERTET, broché, 3 fr.; relié.	3 50
Beaumarchais, par PAUL BONNEFON (<i>sous presse</i>).	
Chateaubriand, par S. ROCHEBLAVE (<i>sous presse</i>).	
Mérimée, par LION (<i>sous presse</i>).	
Sainte-Beuve, par BERNÈS (<i>sous presse</i>).	

Droits de traduction et de reproduction réservés pour tous les pays, y compris la Suède, la Norvège et la Hollande.

LECTURES LITTÉRAIRES

387

PAGES CHOISIES

des

*G¹
8A 2*

Grands Écrivains

2. École

Cicéron

PAUL MONCEAUX



PARIS

Armand Colin & C^{ie}, Éditeurs

5, rue de Mézières, 5

1896

Tous droits réservés.



PA

6310

.MBP

1896

AVANT-PROPOS

Si les vieux auteurs grecs et romains veulent conserver quelque autorité sur les esprits, ils doivent faire aujourd'hui un bout de toilette. Naguère, presque tous les honnêtes gens lisaient aisément, dans le texte original, une page de Cicéron. Il n'en va plus de même aujourd'hui, pour bien des raisons. En fait, à mesure que les études latines gagnent en précision et en intérêt chez les spécialistes, on voit se restreindre de plus en plus le cercle des gens pour qui le latin n'est pas de l'hébreu. Après avoir régné en maître dans toute l'Europe, le latin perd chaque jour une partie de sa clientèle. Il tend à devenir le privilège d'une élite intellectuelle, une marque de distinction : c'est la consolation, et ce sera peut-être la revanche des latinistes. Quoi qu'il en soit, si les grands écrivains de l'antiquité ne veulent pas se contenter chez nous des hommages de quelques initiés, s'ils

ne veulent point se laisser proscrire du monde nouveau, ils devront désormais, et de plus en plus, s'habiller à la française.

Parmi les écrivains de l'ancienne Rome, il y en a sans doute de plus grands que Cicéron, et de plus originaux. Mais il n'y en a point dont l'œuvre soit aussi variée, aussi riche, et, somme toute, aussi facilement accessible. Malgré toutes les critiques dont on l'a assailli, et non sans raison, il reste pour nous le plus complet représentant de l'esprit romain, l'un des premiers parmi les orateurs et les moralistes de tous les temps.

D'ailleurs, n'est-il pas maintenant un peu des nôtres? N'a-t-il pas été naguère acclimaté, et comme naturalisé chez nous, par un livre célèbre? Cicéron, qui eut beaucoup d'esprit et beaucoup d'amis, a su gagner encore, il y a trente ans, l'amitié d'un homme de talent et d'esprit qui est devenu le grand maître des études latines en France. Grâce à M. Boissier, Cicéron s'est enfin montré tel qu'il était, sans la toque et les oripeaux dont l'avaient affublé les pédants d'école. Bien des gens qu'avait effrayés jusque-là le Cicéron de convention, n'ont pu s'empêcher de sourire au vrai Cicéron. A l'École Normale, au Collège de France, dans les Académies et dans les salons, partout où paraissait et causait M. Boissier, on causait un peu de Cicéron, on le discutait, parfois

pour le railler : mais on ne raille que les vivants. Même on le lisait un peu : on l'aurait lu davantage, s'il n'avait eu la maladresse de tant écrire, et toujours en latin. Nous avons un peu songé aux lecteurs de M. Boissier en recueillant et en traduisant ces *Pages choisies* : on peut y voir, si l'on veut, un appendice à ce livre spirituel et définitif qui s'appelle *Cicéron et ses amis*.

Les personnes à qui le latin n'est pas familier, pourront donc, je l'espère, se faire une idée assez exacte de Cicéron, d'après le présent recueil. Dans l'immensité de son œuvre, nous avons choisi les spécimens les plus caractéristiques de ses diverses aptitudes¹, en écartant avec soin les morceaux qui ne peuvent être bien compris sans une connaissance approfondie de l'antiquité. On verra ici ce que fut Cicéron comme avocat, comme orateur politique, comme rhéteur, comme moraliste ; et on le verra ensuite se peindre lui-même dans les extraits de cette charmante correspondance qui

1. Pour chacun des ouvrages dont nous donnons des extraits, nous avons suivi le texte latin établi par la plus récente édition critique. Ce sont en général des travaux allemands, qu'il serait trop long d'énumérer ici, et dont l'on trouvera l'indication bibliographique dans la *Littérature romaine* de Teuffel (éd. de 1890). Parmi les éditions critiques françaises que nous avons consultées, citons celles de M. E. Thomas (*Plaidoyer pour Archias*, et les deux derniers livres des *Verrius*, dans la grande collection Hachette), de M. Antoine (*Plaidoyer pour Murena*, chez Garnier), et de M. Jules Martha (*Brutus*, chez Hachette ; *Plaidoyer pour Milon*, chez Colin).

mérite d'être placée à côté de celle de Voltaire ¹. On s'apercevra peut-être que Cicéron n'est point indigne de sa réputation, qu'il avait de l'imagination, de l'éloquence, et, à coup sûr, beaucoup d'esprit. C'est pour cela que nous lui avons laissé la parole le plus possible. Contrairement à l'usage établi de nos jours, nous avons réduit presque à rien la part des commentaires : ce qui est d'une politesse élémentaire envers le lecteur. On ne trouvera au bas des pages qu'un très petit nombre de notes, réellement indispensables pour éclairer le texte. L'érudition est assez sûre d'elle-même, aujourd'hui, pour se permettre la coquetterie de se cacher. Et le premier devoir d'un traducteur est de s'effacer derrière son auteur.

La tâche du traducteur est, d'autre part, assez grande. Est-ce l'effet d'un simple changement de goût? ou plutôt, des progrès de la philologie? En tout cas, il est certain que nous sommes aujourd'hui plus exigeants en fait de traduction. Dans ce genre de travail, nous demandons qu'on unisse des qualités presque contradictoires. D'une part, nous voulons une entière exactitude, une minutieuse attention à suivre dans l'original tous les mouvements de la pensée, à respecter scrupuleu-

1. Dans chacune de ces sections, nous avons classé les morceaux suivant l'ordre chronologique. C'est le seul ordre naturel; de plus, il a cet avantage qu'il permet de suivre chez Cicéron l'évolution rationnelle de la pensée et du talent.

sement l'ordre des idées, même des mots : car cet ordre est le même en latin qu'en français, le cerveau d'un Romain ne différant guère des nôtres. Et, d'autre part, nous voulons que la traduction ait une allure vive et dégagée, que justement elle ne sente pas la traduction. La mise au point est particulièrement délicate en face des longues périodes cicéroniennes, qui sont si souples dans l'original, et qui, si l'on hésite à les briser au besoin, si l'on veut les calquer trop servilement, deviennent fatalement lourdes et pénibles dans notre langue. Voilà bien des difficultés : les connaisseurs jugeront si nous en avons toujours triomphé. En tout cas, nous avons eu quelque plaisir à lutter contre elles. Souhaitons maintenant que ce plaisir n'ait pas été stérile : il ne l'aura pas été, si les gens du métier trouvent la version exacte, et si le lecteur, en goûtant ces *Pages choisies* de Cicéron, n'y devine pas trop l'effort.

ÉTUDE SUR CICÉRON

I

SA VIE

La vie de Cicéron nous est assez bien connue. Nous avons perdu, il est vrai, plusieurs documents qui seraient très précieux pour nous : les mémoires et les poèmes de Cicéron lui-même sur son consulat et sur les événements qui suivirent; l'histoire de son consulat, par son ami Atticus; la *Vie de Cicéron*, écrite par son contemporain Cornelius Nepos; enfin, les mémoires volumineux de son affranchi Tiron. En revanche, nous avons la *Vie de Cicéron* par Plutarque, qui a généralement puisé à de bonnes sources, et une foule de renseignements conservés par les écrivains ou les commentateurs du temps de l'Empire. De plus, nous possédons la plus grande partie des œuvres de Cicéron, et il n'était pas homme à se taire longtemps sur lui-même. Il n'est peut-être pas un seul de ses ouvrages, où il ne nous apprenne sur lui quelque détail; et son énorme correspondance nous permet, à certains moments, de le suivre presque jour par jour. Tout en contrôlant au besoin ses dires, c'est à lui surtout que nous demanderons de nous renseigner ¹.

1. Pour plus de détail sur la vie de Cicéron et sur la société de son temps, nous renvoyons le lecteur au joli et savant livre de M. Boissier sur *Cicéron et ses amis*.

Cicéron (M. Tullius Cicero) naquit le 3 janvier de l'année 106 avant notre ère, dans la petite ville d'Arpinum, au pays des Volsques. Il appartenait à une bonne famille de l'endroit, alliée à celle de Marius. Son père, en raison de sa fortune, avait le rang de chevalier romain; d'une santé délicate, il avait dû renoncer à toute ambition, quoiqu'il ne fût pas le premier venu. La mère de Cicéron était la belle-sœur d'un chevalier romain qui avait alors quelque réputation, le jurisconsulte Aculéon.

Si les parents s'étaient résignés à une vie modeste, on fut plus ambitieux pour les enfants : depuis le succès de Marius, on ne doutait plus de rien dans le monde des bourgeois d'Arpinum. Naturellement, on voulut donner une éducation soignée à Cicéron, l'aîné de la famille, et à Quintus son cadet. Leurs premières années s'écoulèrent autour de la maison paternelle, un vieux logis pittoresque, un peu délabré, que l'orateur trouvait plus tard par trop modeste et qu'il agrandit, mais qu'il aimait et qu'il a joliment décrit au début du deuxième livre des *Lois* ¹. En même temps, les deux enfants fréquentaient l'école de l'endroit. Suivant Plutarque, Cicéron y remportait déjà des succès extraordinaires; ses camarades s'accordaient toujours à lui céder la place d'honneur, et les pères, un peu dépités, allaient eux-mêmes voir et entendre le petit phénomène ².

Pourtant Cicéron et son frère ne s'attardèrent pas à l'école d'Arpinum. De bonne heure, on les envoya à Rome, chez leur oncle Aculéon; et ils y furent élevés avec leurs cousins. Tout en suivant les cours des grammairiens, Cicéron connut, probablement chez son oncle, les grands hommes du temps : d'abord des jurisconsultes, les deux Scævola; puis des orateurs, Crassus et Antoine; enfin des poètes, Accius et Archias. Pendant cette première période de sa jeunesse, Cicéron semble avoir été attiré surtout vers la poésie. C'est alors qu'il composa divers morceaux, aujourd'hui perdus, dans le goût des Alexandrins : le *Pontius Glaucus*, les *Alcyons*, la *Prairie*. Peut-être même

1. Cicéron, *Des lois*, II, 1-3.

2. Plutarque, *Vie de Cicéron*, 2.

(en 80). Ce Roscius était accusé de parricide par un affranchi de Sylla qui, au temps des proscriptions, s'était fait adjuger son patrimoine et qui voulait le garder. La cause était si dangereuse qu'elle effraya tous les avocats en renom : Cicéron s'en chargea, car il était à l'âge où l'on ose. Pour justifier son client, il dut toucher souvent à la politique; et s'il affecta de ménager Sylla, ce fut pour malmenier d'autant plus son entourage. L'affaire eut un grand retentissement, et l'avocat se plaisait plus tard à le rappeler : « Quand je plaidai ma première cause criminelle en défendant Sex. Roscius, j'obtins un tel succès que désormais je parus capable de traiter n'importe quelle affaire. Aussi l'on m'en confia beaucoup par la suite; et je n'apportais que des plaidoyers travaillés avec soin, comme élucidés par bien des veilles ¹. » Cicéron, d'ailleurs, continua sa campagne contre la noblesse : quelque temps après, dans un plaidoyer pour une femme d'Arretium, il attaquait une loi de Sylla.

Tout cela fit beaucoup de bruit et rendit Cicéron populaire. Comme il n'était brave que par accès, il s'effraya peu à peu de cette popularité. Quand on le vit quitter Rome quelques mois plus tard, les mauvaises langues prétendirent qu'il avait voulu surtout s'éloigner de Sylla. Il avait pourtant d'autres raisons, qu'il fait sonner haut : la nécessité de rétablir sa santé, et d'aller auprès des maîtres grecs assouplir son éloquence. « J'étais alors très maigre et faible, dit-il, j'avais un cou allongé et mince. Avec ce tempérament et cet extérieur-là, il peut y avoir, comme on sait, péril pour la vie, si l'on y joint un excès de travail et une grande fatigue des poumons. Les personnes à qui j'étais cher s'inquiétaient d'autant plus de ma santé, que je parlais toujours sans baisser ni changer le ton, avec toute la force de ma voix et une tension du corps tout entier. Mes amis et les médecins m'engageaient à cesser de plaider; mais j'étais décidé à affronter n'importe quel danger, plutôt que de renoncer à la gloire que j'attendais de l'éloquence. Pourtant, je pensai qu'en modérant et en gouvernant mieux ma voix, en changeant ma manière, je pourrais éviter le danger, et, du même coup, assouplir mon éloquence. C'est donc

1. *Brutus*, 90.

pour modifier ma méthode, que je me décidai à partir pour l'Asie ¹. »

Le voilà donc en route, dans le courant de 79. Il séjourna d'abord six mois à Athènes, où il suivit les cours du vieux rhéteur Demétrios et du philosophe Antiochos d'Ascalon, qui était alors le chef de l'ancienne Académie. Puis il passa dans la province d'Asie, qu'il visita presque entière, en compagnie des plus célèbres rhéteurs du pays. Enfin, il vint à Rhodes, où il fréquenta beaucoup le célèbre philosophe stoïcien Posidonios. Il y retrouva aussi le rhéteur Molon, qu'il avait autrefois entendu à Rome, et dont les conseils lui furent très utiles. Cicéron conserva toujours bon souvenir de ces voyages en Orient, où il avait complété son instruction, fortifié son éloquence et sa santé. Il écrivait, trente ans plus tard : « A mon retour, j'étais non seulement plus exercé, mais presque changé. La tension exagérée de ma voix avait disparu, mon style avait cessé, pour ainsi dire, de fermenter; mes poumons étaient solides, et j'avais pris du corps ². »

Cependant, Sylla était mort : Cicéron revint à Rome, après deux ans d'absence (77). Pour se perfectionner encore dans l'art de la diction et du geste oratoire, il prit, nous dit-on ³, des leçons des deux grands acteurs du temps, le comédien Roscius et le tragédien Ésope. Il conquit vite une belle situation au Forum; et lui-même nous apprend que, à cette époque, il plaida dans des procès retentissants. De ces plaidoyers, un seul est conservé; c'est celui qu'il prononça en 76 pour son maître et ami le comédien Roscius, dans une affaire d'argent assez compliquée. En même temps, Cicéron préparait sa carrière politique. Il brigait la questure, le premier degré des honneurs, celui qui donnait entrée au sénat.

Élu questeur pour l'année 75, il accompagna en Sicile le propréteur Peduceus, gouverneur de la province, et il y déploya une grande activité. Comme une disette sévissait à Rome, il fut chargé de faire des réquisitions de blé, ce qui le rendit d'abord impopulaire. Pourtant il finit par

1. *Brutus*, 91.

2. *Ibid.*

3. Plutarque, *Vie de Cicéron*, 5.

gagner la sympathie des Siciliens par son esprit de conciliation et de justice. Il trouva moyen de plaider encore pendant cette année de questure : il défendit devant son propréteur plusieurs jeunes nobles accusés de mollesse et d'indiscipline ¹.

Il croyait avoir fait merveille dans sa province, et il se figurait naïvement que Rome entière avait eu les yeux sur lui. Au retour, il reçut une petite leçon, dont il profita pour sa carrière. Il passait par Pouzzoles, qui était alors un des rendez-vous du monde élégant. Un jeune homme de sa connaissance vint à lui, et lui demanda brusquement quel jour il avait quitté Rome, et s'il y avait là-bas du nouveau. « Je lui répondis, nous conte Cicéron, que j'arrivais de ma province. — Ah oui! reprit l'autre, tu arrives d'Afrique, je crois? — Alors, tout fâché, et d'un air de dédain : « Mais non, de Sicile », lui dis-je. — Là-dessus une autre personne, de celles qui croient tout savoir : « Comment! tu ne sais pas que Cicéron a été questeur à Syracuse! » (or il avait été questeur dans l'autre partie de l'île, dans le district de Lilybée). — Et Cicéron conclut : « Enfin, je renonçai à me fâcher, et je fis semblant d'être venu à Pouzzoles pour les bains ². » — Il ne devait pas oublier cette mésaventure, et il se jura qu'à l'avenir il accomplirait ses grandes actions dans la capitale.

Rentré à Rome, en 74, il y reprit aussitôt son métier d'avocat, qu'il devait remplir en conscience jusqu'au bout, sauf quelques entr'actes forcés aux temps de ses disgrâces politiques. Il avait alors trente-deux ans et se sentait maître de son éloquence : « Quand je fus revenu de Sicile, nous dit-il, mon talent, quel qu'il fût, parut avoir atteint sa perfection, et, en quelque sorte, sa maturité ³. » Malheureusement nous n'avons conservé aucun des discours qu'il prononça immédiatement après sa questure. Nous avons seulement quelques fragments de son plaidoyer pour un certain Tullius, qui était en querelle avec un vétérân de Sylla (71). En 70, il attaqua Verrès : et ce procès, qui

1. Plutarque, *Vie de Cicéron*, 6.

2. Cicéron, *Plaidoyer pour Plancius*, 26; Plutarque, *Vie de Cicéron*, 6.

3. Cicéron, *Brutus*, 92.

fut l'un des grands événements de sa vie, fonda définitivement sa réputation.

Les *Verrines* dépassent de beaucoup le cadre ordinaire des plaidoiries. Elles sont, avant tout, un acte politique. Cicéron était ambitieux; et les affaires de ses clients ne l'empêchaient point de songer à se pousser dans la carrière des honneurs. Quoiqu'il fût loin d'être un démocrate convaincu, les circonstances avaient fait de lui, dès ses débuts, l'un des défenseurs de la cause populaire, et il restera fidèle à ce parti jusqu'à son consulat. Quand il revint de Sicile, la situation politique était fort troublée : la réaction aristocratique, inaugurée par Sylla, se poursuivait encore, mais sans vigueur, et non sans maladresse, tandis que la démocratie réclamait impérieusement des réformes, la restauration du tribunat et la réorganisation des tribunaux. Comme toujours, des ambitieux exploitaient le mécontentement populaire; et déjà s'esquissait le triumvirat menaçant de Pompée, de César et de Crassus. Cicéron, homme nouveau et partisan du peuple, fut en même temps l'allié des triumvirs contre les nobles. Et il attaqua surtout en Verrès l'un des chefs de l'aristocratie.

Verrès avait gouverné la Sicile, c'est-à-dire qu'il l'avait pillée et rançonnée, pendant trois ans. Les députés des villes siciliennes, venus à Rome pour porter plainte, voulurent confier leur cause à Cicéron, qui avait laissé dans l'île de bons souvenirs. Mais Verrès était un habile homme : voyant qu'il ne pouvait éviter un procès, il essaya de se ménager du moins un accusateur de son choix, un certain Cæcilius. (Cicéron fut donc obligé, tout d'abord, de faire reconnaître par le tribunal ses droits d'accusateur : c'est l'objet de son discours *Contre Cæcilius*.) Ce premier succès remporté, il obtint une mission officielle en Sicile, courut dans l'île, et y recueillit des témoignages accablants contre Verrès. Cependant les amis de l'accusé s'efforçaient de trainer l'affaire en longueur : car ils croyaient pouvoir compter sur la partialité des magistrats de l'année suivante, et même acheter les juges. Cicéron fut héroïque : pour aller vite, il renonça à prononcer le beau discours qu'il avait préparé. A la première audience, il se contenta de produire ses témoins (*Première action contre Verrès*, 3 août 70). L'effet produit fut tel, que l'accusé s'avoua

vaincu et s'exila de lui-même. Mais Cicéron ne s'en tint pas là. Pour achever sa victoire et celle de son parti, il publia, l'année suivante (69), les discours qu'il aurait voulu prononcer : ce sont les cinq discours de la *Seconde action contre Verrès*, plaidoyers fictifs qu'il faut considérer surtout comme de violents pamphlets contre la noblesse.

Par ces gages donnés à la démocratie, Cicéron venait d'assurer sa fortune. On le considéra désormais comme l'un des premiers orateurs de Rome, comme le rival d'Hortensius. Il fut l'avocat à la mode, l'homme des causes célèbres. Aux années suivantes appartiennent le *Plaidoyer pour Fonteius*, accusé de concussion par ses anciens administrés de la Gaule Narbonnaise (69); le *Plaidoyer pour Cæcina*, dans une question d'héritage (69), et le très piquant *Plaidoyer pour Cluentius Habitus*, dans une affaire d'empoisonnement (66). Tous ces succès fixaient sur l'avocat les yeux de la foule et lui gagnaient des voix aux jours d'élection.

Car, de plus en plus, il rêvait de jouer un grand rôle politique. Edile curule en 69, il visait à la préture, au consulat. Pour y parvenir plus sûrement, il s'attachait étroitement à Pompée, dont il défendait en toute occasion les intérêts. Le résultat ne se fit pas attendre : Cicéron fut élu préteur en tête de la liste. C'est pendant sa préture, en 66, qu'il débuta réellement comme orateur politique. Il prononça sa première harangue devant le peuple pour soutenir la loi du tribun Manilius, qui proposait de confier à Pompée des pouvoirs extraordinaires et la direction de la guerre contre Mithridate. Puis il défendit en justice des clients de Pompée, par exemple, le tribun Cornelius, accusé d'avoir fomenté une émeute (65). Cette dernière affaire eut un retentissement extraordinaire et surexcita les passions de la foule : Cicéron parla quatre jours de suite, au milieu des troubles et des plus violentes interruptions.

Cette année 65 marque une orientation nouvelle dans les idées politiques de Cicéron. Lui qui jusque-là s'était rallié franchement au parti populaire, il commençait à s'effrayer des violences de la démagogie. Il voyait grandir autour de lui un parti socialiste, et même un véritable parti anarchiste, à la tête duquel était Catilina, un jeune noble ambitieux et mécontent. Un complot avait été décou-

vert au mois de janvier précédent : il ne s'agissait de rien moins que de tuer les deux consuls, le jour de leur entrée en charge. Cicéron résolut de rompre avec des alliés si compromettants. D'autre part, il gardait encore, en face de l'aristocratie, sa défiance d'homme nouveau. Il chercha donc à fonder un parti intermédiaire, qui s'appuierait avant tout sur la haute bourgeoisie des chevaliers, mais qui recruterait aussi de nombreux adhérents parmi les gens modérés de la noblesse et du peuple. Son ambition, d'ailleurs, allait y trouver son compte : car il préparait sa candidature au consulat, et cette coalition conservatrice lui permettrait de franchir le plus haut degré des honneurs. Il exposa ses vues dans un discours au sénat, où il attaquait avec énergie Catilina, son concurrent : c'est le *Discours en toge blanche*, sa profession de foi de candidat, que malheureusement nous n'avons plus. Le danger social réconcilia pour un moment toutes les classes, et Cicéron fut élu consul à l'unanimité.

Le 1^{er} janvier 63 commença ce fameux consulat, qu'il a « loué non sans raison, mais sans fin », comme dit si joliment Sénèque ¹. Assurément les circonstances étaient graves; et l'on peut dire que, malgré certains moments d'hésitation, Cicéron fut à la hauteur de sa tâche. Pendant toute cette année, qui fut une année de combat, il fit généralement preuve de fermeté, d'habileté, et d'esprit. Comme le péril venait des démagogues, il se rapprocha de plus en plus de la noblesse, qu'il avait autrefois tant malmenée. Dès le premier jour, il se posa nettement en consul conservateur. Aux Calendes de janvier, en prenant possession de sa charge, il combattit devant le sénat la *loi agraire* du tribun Rullus, qui proposait un partage des terres et une série de mesures d'exception. Le lendemain, il attaquait de nouveau le projet socialiste dans l'assemblée du peuple; et, quelque temps après, il y prononçait encore deux autres discours sur la même question, pour répondre aux insinuations du tribun qui l'accusait de complaisance pour la noblesse. En effet, tout en combattant les lois populaires, Cicéron s'attachait à ménager le

1. Sénèque, *Sur la brièveté de la vie*, 5.

peuple, dont les sympathies avaient naguère assuré sa fortune. Il réussit même à garder son ascendant sur la foule : de grands désordres s'étant produits au théâtre, à l'entrée du tribun Othion qui, par une loi, venait de faire réserver des places d'honneur aux chevaliers, le consul accourut, convoqua l'assemblée au temple de Bellone, et eut assez d'autorité pour apaiser les esprits ¹. Mais il n'en persistait pas moins dans sa résolution de s'opposer à tout changement politique. A ce désir de concorde, il sacrifiait jusqu'à la stricte équité. Il n'hésitait pas à défendre Rabirius, qui trente ans auparavant avait tué le tribun Saturninus. Et il combattait une loi de César, qui proposait de rendre leurs droits politiques aux enfants des proscrits de Sylla.

Pendant toute la seconde moitié de l'année, il eut à surveiller et à déjouer les complots anarchistes. Catilina avait osé, de nouveau, briguer le consulat : malgré ses intrigues et ses menaces, il avait échoué encore, grâce à l'énergie de Cicéron qui présidait les comices. Alors, renonçant aux voies légales, Catilina entreprit de mettre Rome à feu et à sang. Pour fortifier le gouvernement, Cicéron commença par s'assurer l'appui sincère de son collègue Antoine : solennellement, dans l'assemblée du peuple, il lui céda la riche province de Macédoine, qui lui était échue par le sort pour l'année suivante. Tranquille de ce côté, il put à son aise surveiller Catilina, l'entourer d'espions, noter toutes ses démarches, pour le prendre un jour en flagrant délit. A plusieurs reprises, le conspirateur essaya de faire assassiner son trop vigilant adversaire ; il agit enfin si ouvertement, que le sénat chargea les consuls de veiller, suivant la formule consacrée, « à ce que la république n'éprouvât aucun dommage ». Ainsi investi du pouvoir militaire, Cicéron fit entrer des troupes dans Rome. Éclairé par plusieurs dénonciations sur l'imminence du danger social, poussé à bout par une nouvelle tentative d'assassinat, il éclata enfin dans la *Première Catilinaire* (8 novembre). Catilina ayant eu l'audace de paraître au sénat, le consul l'apos-

1. Plutarque, *Vie de Cicéron*, 43.

trophée avec une violence inouïe; pour le forcer à se déclarer ennemi public, il lui énuméra tous ses complots, le mit en demeure de quitter Rome. Le soir même, le conspirateur partait en proférant des menaces; et le lendemain, dans la *Seconde Catilinaire*, Cicéron exposait au peuple la situation.

C'était la guerre civile, et d'autant plus dangereuse que les complices de Catilina restaient dans Rome. Pour enlever aux conjurés toute illusion sur l'avenir, Cicéron voulut être sûr qu'après lui le pouvoir serait entre des mains énergiques. L'un des consuls désignés, Murena, homme peu recommandable, mais ennemi résolu de Catilina, était accusé de corruption électorale par Sulpicius et par Caton, en vertu d'une loi votée cette année même. Quoique la cause fût mauvaise et la situation de l'avocat particulièrement délicate, Cicéron n'hésita pas à défendre Murena (fin de novembre). Et, au milieu de ses graves préoccupations, il fut assez maître de lui, dans ce spirituel plaidoyer, pour railler finement, sans blesser personne, la jurisprudence de son ami Sulpicius et le stoïcisme de l'inflexible Caton.

Cependant les complices de Catilina, pour massacrer les sénateurs, pour incendier et piller Rome, n'attendaient qu'un signal de leur chef. Cicéron fut assez heureux ou assez habile pour saisir une preuve irrécusable du complot, grâce à la dénonciation de députés allobroges qu'on avait voulu affilier à la conspiration. Armé de ces pièces à conviction, il convoqua le sénat, qui ordonna l'arrestation des coupables; et le même jour, par la *Troisième Catilinaire*, il rendit compte au peuple de ce qui s'était passé (3 décembre). Le surlendemain, il mit en délibération le sort des prisonniers, et, à cette occasion, il prononça sa *Quatrième Catilinaire*: malgré César, et grâce à l'intervention énergique de Caton, il fit voter la peine de mort. Il exécuta aussitôt la sentence: il alla lui-même chercher Lentulus, Cethegus et les autres conjurés, pour les conduire au Tullianum, où on les égorga.

Ce fut un beau jour dans la vie de Cicéron. Quand il sortit du Tullianum, escorté par les plus grands personnages de l'État, il traversa le Forum au milieu des acclamations d'une foule immense qui l'appelait le sauveur de

Rome. Des lampes, des torches s'allumèrent à toutes les portes, sur toutes les terrasses : la ville entière s'illumina en l'honneur du consul ¹. Quelques jours plus tard, Catilina était tué dans un combat : Catulus au sénat, Caton devant le peuple décernaient à Cicéron le titre de « père de la patrie ² ».

Ces jours de triomphe devaient lui coûter cher. Le danger passé, on oublia vite le service rendu par Cicéron, pour ne se rappeler que l'illégalité de sa conduite : car la loi défendait de condamner un citoyen sans jugement, et le sénat, qui avait ordonné la mort des conjurés, n'avait aucun pouvoir judiciaire. Bientôt Cicéron fut accusé ouvertement de tyrannie, et déjà le peuple l'abandonnait. Pendant les derniers jours de son consulat, un tribun, poussé par César, l'empêcha systématiquement de parler dans l'assemblée. Il ne put remonter à la tribune que pour se démettre de ses fonctions ; mais, au lieu de prononcer le serment d'usage, il jura qu'il avait sauvé la république. Et, cette fois, le peuple applaudit ³.

Redevenu simple citoyen, Cicéron s'aperçut vite qu'en politique la reconnaissance est un vain mot. Sans doute il retrouvait au barreau ses succès d'autrefois, même quand il se chargeait de causes suspectes. En 62, il faisait acquitter un certain Sylla, compromis dans les complots de Catilina, et le poète Archias, à qui l'on contestait son droit de cité romaine ; en 59, Valerius Flaccus, accusé de concussion. Mais sa situation politique était bien compromise. Pendant son consulat, il s'était aliéné le peuple par ses avances à la noblesse ; et la noblesse ne lui pardonnait pas ses attaques d'autrefois. Il se voyait abandonné de Pompée, dont il n'avait point satisfait toutes les ambitions, et attaqué par César, dont il avait signalé la conduite équivoque au temps de la conjuration. De plus, il s'était fait un ennemi mortel du tribun Clodius, contre lequel il avait déposé dans une affaire de sacrilège, et qu'il poursuivait de ses sarcasmes. Déchainé par César, Clodius s'acharna contre Cicéron, l'accabla

1. Plutarque. *Vie de Cicéron*, 22.

2. *Id.*, 23 ; Cicéron, *Contre Pison*, 3.

3. *Ibid.*

d'outrages, l'attaqua sans trêve dans l'assemblée du peuple. Enfin, le tribun proposa une loi qui frappait de mort civile quiconque aurait fait mourir un citoyen sans jugement. Cicéron prit peur, et, sans attendre même une accusation directe, il s'exila (mars 58). Aussitôt Clodius fit voter un décret qui bannissait son ennemi à cinq cents milles de Rome, ordonnait la confiscation de ses biens, la destruction de ses maisons, et défendait à tous de lui donner asile ¹.

Cet exil de Cicéron dura dix-sept mois, et jamais homme ne fut moins brave en face du malheur. Il était parti pour l'Orient : il séjourna tantôt à Thessalonique, tantôt à Dyrrachion, dans une propriété de son ami Atticus, mais toujours l'œil fixé sur Rome. Rien d'émouvant et de lamentable comme les lettres qu'il écrit alors : chaque jour il découvre de nouvelles raisons de se désespérer, il pleure comme un enfant, même il est hanté par l'idée du suicide.

Puis, changement à vue : la correspondance de l'orateur déborde d'allégresse et d'enthousiasme. C'est qu'une petite révolution s'accomplit à Rome. Clodius s'est rendu odieux à tous par ses violences, et, sans le vouloir, a travaillé pour son ennemi : César et Pompée se ravisent, le sénat réclame Cicéron et fait voter par le peuple le décret de rappel (4 août 57). Ce même jour, Cicéron, prévenu par ses amis, s'embarque pour l'Italie, et, le lendemain, il est à Brindes, où on l'attend. Alors, c'est une marche triomphale sur Rome : tout le long de la route, il est acclamé par les populations, et salué par les députés des villes italiennes. Aux portes de la capitale, la foule est massée sur les degrés des temples et des terrasses. Ce sont des ovations sans fin : le cortège peut à peine fendre les flots de la populace. Par la voie sacrée, Cicéron monte au Capitole pour rendre grâces aux dieux, et il y fait briser les tables de bronze où sont gravées les lois de Clodius (4 septembre) ². Le lendemain au sénat, le surlendemain devant le peuple, sa reconnaissance éclate en discours pompeux.

1. Plutarque, *Vie de Cicéron*, 32; Cicéron, *Lettres à Atticus*, III, 4.

2. Cicéron, *Lettres à Atticus*, IV, 1: *Discours au sénat après son retour*, 15; Plutarque, *Vie de Cicéron*, 33-34.

Encore un triomphe éphémère. Cicéron se croyait redevenu l'un des chefs de l'État, et il n'était plus qu'un instrument entre les mains des ambitieux. Le peuple, qui l'acclamait si bruyamment la veille, le rendit même responsable d'une disette tout à coup survenue. Du moins Cicéron se promit de ménager César et Pompée, dont il avait, à ses dépens, appris à connaître la puissance. Pour regagner leur amitié, il se résigna à servir leur ambition. En 57, quelques jours après son retour, il fit de nouveau accorder à Pompée, pour cinq ans, des pouvoirs extraordinaires, l'intendance générale des vivres. L'année suivante, il composa un panégyrique de César, et, malgré Caton, il le fit proroger pour cinq ans dans le gouvernement des Gaules (*Discours sur les provinces consulaires*). En même temps il se réconciliait avec Crassus. Mais, tout en servant les triumvirs, tout en leur prodiguant les témoignages de dévouement, il ne se ralliait pas franchement à eux; car il redoutait leur ambition. Il ne pouvait s'empêcher de les critiquer, même de les railler à l'occasion. Il attaquait leurs partisans devant les tribunaux, comme dans sa violente invective contre Vatinius (56), ou au sénat, comme dans sa diatribe d'assez mauvais goût contre le consulaire Pison (55). En oscillant ainsi entre les partis, Cicéron diminuait chaque jour son autorité. On l'écoutait encore, et on l'applaudissait au sénat; mais il n'osait plus guère se risquer dans l'assemblée du peuple. Il se retirait souvent dans ses villas, où il se consolait en écrivant de beaux ouvrages: en 55, les dialogues *Sur l'orateur*; en 54, la *République*; en 52, les *Lois*. Il eut du moins, vers cette époque, une grande satisfaction de vanité: ce fut son élection, dès longtemps désirée, au collège des augures (53).

Ses déceptions d'homme d'État le rejetaient de plus en plus vers le barreau, où personne ne contestait sa supériorité. Les années qui suivirent son exil sont peut-être les plus brillantes de sa carrière d'avocat.

D'abord il eut à défendre ses intérêts matériels, très compromis pendant son exil; et il fit valoir ses droits avec autant d'esprit que de zèle. En vertu du décret arraché au peuple, Clodius avait fait brûler ses maisons de campagne et raser sa maison du Palatin. Au moment du rappel, le sénat avait bien décidé que les terrains seraient rendus à

Cicéron, et ses maisons rebâties aux frais de l'État ¹. Mais une grave difficulté subsistait : Clodius avait imaginé d'élever un temple à la Liberté sur l'emplacement de la maison du Palatin, et les dieux n'aimaient pas à rendre ce qu'on leur avait une fois cédé. Cicéron dut se résigner à plaider. Devant les Pontifes, gardiens du droit religieux, il prononça son fameux discours *Pour sa maison*, et il gagna sa cause (57). Mais ses ennemis ne se tinrent pas pour battus. Quelques mois plus tard, plusieurs prodiges ayant jeté la terreur dans Rome, les haruspices déclarèrent que des sacrilèges avaient été commis. Aussitôt Clodius de s'écrier que le sacrilège était Cicéron, dont on rebâtissait la maison sur un terrain consacré. Cicéron, mis en cause, se justifia devant le sénat, et retourna contre Clodius tous ses traits, par l'éloquent et violent discours *Sur la réponse des haruspices* (56).

Puis il défendit ses amis politiques dans une série de brillants plaidoyers, dont beaucoup sont conservés. En 56, ce sont les plaidoyers *Pour Sestius*, qui pendant son tribunat avait travaillé sans relâche au rappel de l'exilé; *Pour Cælius Rufus*, accusé d'empoisonnement par Clodia, sœur de Clodius, une jolie mondaine à qui l'avocat peu galant fit payer très spirituellement, mais très méchamment, les torts de la famille; enfin *Pour Cornelius Balbus*, un Espagnol de Gadès, devenu lieutenant de César, à qui l'on contestait le droit de cité romaine. En 54, ce sont les plaidoyers *Pour Plancius*, qui avait accueilli et protégé en Macédoine Cicéron exilé, et *Pour Rabirius Postumus*, un chevalier qui, à la même époque, l'avait aidé de son argent. En 52, c'est le fameux *Plaidoyer pour Milon*, qui, sous sa forme actuelle, est un des chefs-d'œuvre de Cicéron, mais qui, en réalité, fut pour lui un grave échec politique. En ces temps de désordres et d'émeutes, les querelles de Clodius et de Milon avaient bien des fois ensanglanté le Forum : un jour, ils se rencontrèrent aux environs de Rome, leurs gens en vinrent aux mains, et Clodius blessé fut achevé sur l'ordre de Milon. Le sénat, craignant de nouveaux troubles, investit Pompée d'une sorte de dictature. Le jour du procès, le Forum était enveloppé de troupes, et envahi par une popu-

1. Cicéron, *Contre Pison*, 22; Plutarque, *Vie de Cicéron*, 33.

face hostile. Cicéron eut peur, perdit la tête, fut inférieur à lui-même, et son client fut condamné. L'avocat se consola en refaisant à loisir son discours et en le publiant.

Cet échec enhardit ses ennemis. Ils exploitèrent contre lui une loi récente qui imposait aux anciens consuls l'obligation d'aller gouverner une province. Il dut se résigner à passer un an bien loin de Rome, en Cilicie (51-50). C'était un exil déguisé : on le voit bien au ton des lettres écrites pendant ce proconsulat. Pourtant Cicéron prit au sérieux son rôle de gouverneur. Il s'efforça de rétablir l'ordre dans sa province, fort maltraitée par ses prédécesseurs. Il fit même la guerre aux brigands, aux tribus pillardes de la montagne : et ses soldats le saluèrent du titre d'*imperator*. Il prétendit, d'ailleurs, être récompensé de ses exploits. Malgré Caton, il obtint du sénat l'honneur de *supplications* ou prières publiques à Rome. Il espéra même le triomphe, et mit tout en œuvre pour l'obtenir. Mais l'on songeait bien à cela dans Rome ! Quand Cicéron débarqua en Italie, il y trouva la guerre civile.

Pendant des mois, il fut en proie aux plus douloureux hésitations, changeant de résolution d'un jour à l'autre, parfois d'heure en heure, consultant ses amis et connaissances, contant à tous sa perplexité, au hasard de lettres infiniment curieuses, presque comiques dans leur naïve sincérité. Modéré comme il l'était, il avait des attaches avec tous les partis. Sa modération même l'inclinait plutôt vers Pompée et le sénat, qui semblaient avoir pour eux la légalité ; mais de ce côté on lui témoignait alors peu d'égards. Au contraire, César, dont l'ambition l'effrayait, l'accablait de prévenances et de flatteries. L'un après l'autre, tous les Pompéiens avaient quitté l'Italie. Cicéron attendait toujours une inspiration du ciel, passant d'une de ses villas à l'autre, pour se donner l'illusion du mouvement. Enfin César, qui connaissait son homme, lui donna le très sage et le très habile conseil de rester neutre. Mais Cicéron n'eut pas même assez de résolution pour se décider franchement à ne rien faire. Dans un coup de tête, qu'il devait bientôt regretter, il s'embarqua et rejoignit Pompée à Dyrrachion (juin 49).

Il arrivait si tard, qu'on ne lui en sut aucun gré. Même, on se moqua de lui ; et il ne se tira d'affaire qu'à force

d'esprit. S'il n'était ni grand capitaine ni homme de bon conseil, du moins il voyait clairement le danger de la situation, l'impéritie des chefs, le désordre qui régnait au camp, la défaite inévitable. Ne pouvant préparer la victoire, il se résignait au désastre prochain, et faisait des mots ¹. Après Pharsale et la fuite de Pompée (août 48), les Pompéiens se réunirent en conseil de guerre à Dyrrachion : Caton proposa de confier le commandement de l'armée en déroute au plus ancien consulaire, c'est-à-dire à Cicéron. Celui-ci refusa nettement; par ce refus, il irrita tellement ses compagnons d'infortune, que les jeunes gens du parti voulurent le tuer.

Il abandonna vite des alliés si ombrageux.

Bientôt après, il débarquait à Tarente, d'où il gagna Brindes. Il séjourna dans cette ville une année entière, attendant l'arrivée du vainqueur. Quand César approcha (septembre 47), Cicéron alla au-devant de lui, un peu honteux de son attitude. César s'était fait de la clémence une tactique, et par Cicéron il espérait gagner le sénat : non seulement il pardonna, mais il accueillit le pauvre orateur avec empressement, et le traita désormais avec beaucoup de déférence ².

Dans cette situation fausse, Cicéron montra, d'ailleurs, de la dignité. Sur les instances de César, il se décida à rentrer dans Rome, même à paraître au sénat. Mais il n'y prit aucune part aux affaires publiques. Après la guerre d'Afrique, il publia un *Éloge de Caton* qui eut du retentissement : César y fit répondre par son lieutenant Hirtius, puis y répondit lui-même par son *Anti-Caton*. C'était une petite guerre toute littéraire. Cicéron était bien au sénat le chef d'une opposition discrète : mais il ne protestait que par son silence contre les actes du dictateur. Ce silence, d'ailleurs, commençait à lui peser. Le jour où César fit grâce à son ennemi Marcellus, Cicéron n'y tint pas, et, au sénat, il éclata en remerciements dithyrambiques (*Discours pour Marcellus*, 46). Plus tard, devant le tribunal du dictateur, il défendit avec succès le Pompéien Ligarius (46) et le roi Dejotarus (45).

1. Plutarque, *Vie de Cicéron*, 38.

2. *Id.*, 39.

Il n'en souffrait pas moins dans son patriotisme et sa foi républicaine. En même temps, il se débattait contre des embarras financiers et des chagrins domestiques. En 46, il répudiait sa femme Terentia, avec laquelle il avait eu de vifs démêlés depuis son retour à Brindes. Peu de temps après, il contractait un second mariage, suivi bientôt d'un second divorce. Dans l'intervalle, il avait perdu Tullia, sa fille chérie (45).

Au milieu de tous ces malheurs publics et privés, il appelait à son aide les lettres consolatrices. C'est alors qu'il composa la plupart de ses traités de rhétorique ou de philosophie : en 46, le *Brutus*, les *Paradoxes*, l'*Orateur*, les *Partitions oratoires*; en 45, le traité *Des biens et des maux*, les *Académiques*, les *Tusculines*; au début de 44, l'ouvrage *Sur la nature des dieux*, et le charmant traité *Sur la vieillesse*.

Tout à coup, il fut repris par la politique. César venait d'être assassiné au sénat (15 mars 44). Cicéron n'était pas du complot : les conjurés, dont les chefs étaient ses amis, ne l'avaient pas mis dans le secret, connaissant assez son caractère irrésolu, et redoutant peut-être ses indiscretions. Mais, le coup fait, ils se réclamèrent de son nom : et il devint, presque malgré lui, le chef du nouveau parti républicain. Oubliant le discours pour Marcellus, il applaudit sans réserve au meurtre de César. Mais il s'efforça du moins de calmer les esprits : il prêcha la concorde au peuple, et fit voter par le sénat une amnistie générale ¹.

Quand il vit grandir le parti d'Antoine, quand Brutus et Cassius eurent quitté Rome, il voulut s'éloigner aussi, par prudence. Il songea d'abord à accompagner Dolabella en Syrie, comme lieutenant; mais il resta, sur la prière d'Hirtius et de Pansa, les consuls désignés. Puis il voulut s'en aller à Athènes, jusqu'à l'entrée en charge des nouveaux consuls. Il s'embarqua même, et rédigea en route le traité des *Topiques*. Des vents contraires l'obligèrent à relâcher sur la côte d'Italie; il y reçut de meilleures nouvelles politiques et revint à Rome, où le peuple l'accueillit avec enthousiasme. Le lendemain de son retour, Antoine convoqua le sénat : Cicéron refusa de s'y rendre, craignant

1. Cicéron, *Philippiques*, I, 1; Plutarque, *Vie de Cicéron*, 42.

d'être assassiné en route. Antoine s'irrita de cette méfiance, et ce fut entre eux une guerre à mort ¹.

Entre temps, Cicéron avait fait quelques séjours dans ses villas, et y avait composé ou achevé plusieurs ouvrages : le traité *De la divination*, le *Destin*, l'*Amitié*, les *Devoirs*, et l'opuscule *Sur le meilleur genre d'éloquence*, qui devait servir de préface à une traduction des plaidoyers de Démosthène et d'Eschine « Sur la couronne ». Mais ce n'étaient que des entr'actes dans une vie désormais vouée à la politique.^k

C'était le 1^{er} septembre 44, que Cicéron avait refusé de paraître au sénat. A cette séance, Antoine parla de lui en termes très violents. Le lendemain, Antoine était absent : Cicéron vint au sénat et prononça sa *Première Philippique*, où il critiquait certains actes de son adversaire, mais avec une modération relative. A la séance du 19 septembre, nouvelle sortie d'Antoine : une véritable diatribe, où il attaquait toute la politique du consulaire. Dès lors, Cicéron se tint caché dans ses villas, le plus près possible de la mer, pour s'embarquer à la première alerte. Mais, pour se venger, il écrivait un violent pamphlet sous forme de discours au sénat : c'est la *Deuxième Philippique*. Vers la fin de l'année, Antoine se rendit dans la Gaule Cisalpine pour en chasser D. Brutus. Aussitôt Cicéron accourut à Rome. Par sa *Troisième Philippique* (20 décembre), il décida le sénat à préparer la guerre contre le nouveau tyran ; et le même jour, par sa *Quatrième Philippique*, il mit le peuple au courant des décisions prises. Enfin, le 1^{er} janvier 43, par sa *Cinquième Philippique*, il fit déclarer Antoine ennemi public. Il prononça encore, au sénat ou devant le peuple, neuf autres *Philippiques* (janvier-avril 43), pour combattre ou proposer diverses mesures relatives à la guerre de Modène, pour appuyer Brutus ou Cassius, pour honorer les actes ou la mémoire des bons citoyens dévoués à la République. Et tous ces discours, aussitôt publiés, répandus dans toute l'Italie, devenaient autant de pamphlets, qui allaient partout ranimer la confiance.

Mais, au cours de cette vigoureuse campagne, Cicéron avait commis une faute politique, qui allait lui coûter la

1. Cicéron, *Philippiques*, I, 5 ; Plutarque, *Vie de Cicéron*, 43.

vie. Quand le jeune Octave était arrivé d'Apollonie pour réclamer l'héritage de César, Cicéron n'avait point deviné en lui un ambitieux. Aveuglé par sa haine contre Antoine et par les flatteries d'Octave, il avait accepté sans réserve l'appui de ce dangereux allié. Il l'avait loué en toute occasion, lui avait gagné les sympathies du sénat, lui avait fait confier le commandement d'une armée, l'avait envoyé avec les deux consuls en Cisalpine; et, après la mort des deux consuls, il avait fait de lui le généralissime des troupes du sénat. Tout à coup l'on apprit que le vainqueur et le vaincu de Modène s'étaient réconciliés. Octave et Antoine, avec Lépide, venaient de conclure un nouveau triumvirat. Les triumvirs dressaient des listes de proscription : en tête de ces listes, figurait le nom de Cicéron, sacrifié par la politique d'Octave à la haine d'Antoine (novembre 43) ¹.

Cicéron était à Tusculum, quand la nouvelle lui parvint. Alors c'est une fuite éperdue, lamentable. L'orateur part précipitamment avec son frère Quintus, pour gagner sa maison d'Astya, près d'Antium, où tous deux comptent s'embarquer pour rejoindre Brutus. Mais le départ a été si brusque, que les fugitifs manquent d'argent et de tout. Quintus retourne à Tusculum, où il sera bientôt dénoncé par ses gens et tué avec son fils. Cicéron continue sa route, et peut s'embarquer à Astya. Un coup de vent le force de relâcher à Circées. Au lieu de reprendre la mer, il marche quelque temps, comme au hasard, dans la direction de Rome. Puis il rebrousse chemin, et revient à Astya, où il passe la nuit dans d'horribles transes, criant parfois qu'il veut aller se tuer dans la maison d'Octave. Le lendemain, toujours flottant entre dix projets contraires, il se laisse mener par ses gens à sa villa de Formies, près de Gaète. Un vol sinistre de corbeaux salue son arrivée. Épouvantés par ce présage, les esclaves, presque de force, font monter leur maître dans une litière et l'entraînent vers la mer. A ce moment paraissent les meurtriers : une troupe de soldats conduits par un centurion et un tribun. Ils enfoncent les portes de la villa; puis, guidés par la trahison d'un affranchi, ils vont attendre

1. Plutarque, *Vie de Cicéron*, 44-46.

les fugitifs à l'issue des jardins. En face de la mort, Cicéron retrouve tout son courage. Il fait arrêter la litière, penche la tête en dehors, et regarde fixement les meurtriers : les soldats se cachent le visage, pendant que le centurion l'égorge (7 décembre 43). D'après l'ordre donné par Antoine, on lui coupe la tête et les mains, pour les porter à Rome, et les clouer sur la tribune aux harangues ¹.

II

SON CARACTÈRE

On a porté sur Cicéron, sur son caractère comme sur son talent, les jugements les plus contradictoires. On a parlé de lui sur tous les tons, depuis l'admiration béate jusqu'à la satire. Pour peu qu'on le lise avec quelque parti pris, il est très facile de trouver dans ses ouvrages de quoi justifier en apparence chacune de ces opinions si diverses. Pour être équitable envers lui, sans risquer de le dénigrer ou de le flatter, il ne faut jamais perdre de vue l'ensemble de l'œuvre. Il faut aussi se souvenir en quels temps il a vécu ; et, pour apprécier ses actes ou ses livres, il faut tenir grand compte des idées ou des sentiments de ses contemporains.

De ce point de vue, on ne trouve guère qu'à louer dans sa vie privée. S'il n'avait rien d'un héros, c'était un honnête et galant homme, très préoccupé de lui-même, assurément, mais aussi de ceux qui l'entouraient, plus sévère pour lui-même que pour les autres, et parfois très indulgent, quand il n'était pas aveuglé par quelque rancune politique.

Il avait toutes les vertus de famille ; et il eut à cela quelque mérite, car il n'en fut pas toujours récompensé. C'est par lui surtout que nous connaissons ses parents, son oncle Aculéon, ses cousins, son frère Quintus et le fils

1. Plutarque, *Vie de Cicéron*, 47-48.

de Quintus. Il aimait beaucoup ce frère, quoiqu'il eût à souffrir de son humeur inégale et de son intraitable orgueil; il le poussa dans la carrière des honneurs, lui fit épouser la sœur d'Atticus, la capricieuse Pomponia, et dut bien des fois intervenir pour rétablir la paix du ménage. Cicéron protégea aussi le fils de Quintus, son neveu, qui répondit très mal à ces bons procédés. D'ailleurs il avait fort à faire dans son propre intérieur. Sa femme Terentia était une personne hautaine, jalouse, difficile à vivre, avec cela, très négligente. Cicéron la supporta de son mieux pendant bien des années. Mais elle passa la mesure. Pendant la guerre civile, elle laissa son mari manquer du nécessaire, tandis qu'elle compromettait sa fortune par des dettes. Enfin elle ne daigna pas l'aller voir durant le séjour d'un an qu'il fit à Brindes. Au retour, Cicéron se fâcha, et divorça ¹. Il commit alors l'imprudence d'épouser une jeune patricienne, Publilia, sa pupille. Mais il dut bientôt la répudier. Il avait reporté toutes ses affections sur ses enfants; mais, de ce côté encore, il n'éprouva que des mécomptes. Sa fille Tullia, qu'il adorait, lui causa indirectement bien des ennuis. Mariée trois fois, elle resta veuve de son premier mari, Pison, à dix-neuf ans; elle divorça d'avec le second, Crassipes; elle se sépara du troisième, Dolabella, qui était un coquin. Elle se retira chez son père à Tusculum, mais pour y mourir. Cicéron la pleura dans ses lettres, lui éleva un temple et s'adressa à lui-même une *Consolation* philosophique, qui ne le consola pas. Enfin, son fils, qu'il avait élevé avec un soin infini, qu'il avait envoyé achever ses études à Athènes, et à qui il fit obtenir un commandement dans l'armée de Brutus, ce fils n'avait qu'une ambition : être le plus grand ivrogne de son temps. On avouera que Cicéron n'eut pas de chance; et il était certainement très bon, puisqu'il resta, malgré tout, bon père, bon mari et bon frère.

Il fut aussi bon maître, comme le prouvent ses lettres à son affranchi Tiron, pleines d'une si touchante sollicitude. Et il fut un excellent ami, un ami sûr, dévoué, très serviable : là-dessus nous avons le témoignage d'Atticus, de Brutus, de Cassius, de Sulpicius, de presque tous les

1. Plutarque, *Vie de Cicéron*, 41.

correspondants de Cicéron. Quoiqu'il ne négligeât pas ses intérêts, il fit souvent preuve de désintéressement. Il défendait ses amis en justice, et gratuitement. C'était d'ailleurs chez lui un principe : malgré quelques anecdotes suspectes, son éloquence ne se vendait pas. Plutarque nous dit qu'il fit l'admiration de ses contemporains, en n'acceptant pour ses plaidoyers ni salaire, ni présent ¹. La fortune personnelle de Cicéron lui permettait d'ailleurs ce désintéressement. Outre son patrimoine d'Arpinum, il possédait une belle maison sur le Palatin, celle que démolit Clodius, puis des villas à Tusculum, à Formies, à Astyra, près de Cumes, et près de Pompéi. Nous savons qu'il avait hérité de 90 000 deniers et que Terentia lui apporta en dot 120 000 deniers ². Tout cela constituait une assez belle aisance, et assurait son indépendance.

Et partout, au sénat, dans le monde, à la campagne, en voyage, c'était un homme aimable, expansif, reconnaissant des moindres attentions, un causeur spirituel et séduisant, toujours l'anecdote ou la plaisanterie à la bouche. César aimait à s'entretenir avec lui, et chacun pensait là-dessus comme César. Pas d'entêtement ni de parti pris ; un besoin de plaire, une sorte de coquetterie à se renouveler chaque jour. Point de modestie, assurément : mais tant de grâce et de bonhomie, qu'on se fâchait rarement de l'entendre toujours parler de lui. Avec cela, une incroyable franchise, une sincérité qui touchait à la naïveté.

Malheureusement pour lui, Cicéron ne fut pas seulement homme privé. La plupart de ses qualités vont devenir des défauts dans sa vie publique. Il a été un médiocre politique, parce que dans sa carrière d'homme d'État il a toujours été trop sincère, trop dévoué à tous, jusqu'au jour où, par quelque affront, on le poussait aux violences et aux maladresses.

Passionné pour la gloire, affamé de réputation, il était très ambitieux, mais sans rien de ce qui assure le succès de l'ambition, ou plutôt le maintien de la situation acquise. Ce n'est point qu'il manquât toujours d'énergie,

1. Plutarque, *Vie de Cicéron*, 7.

2. *Id.*, 8.

ni même d'audace, au moins dans sa jeunesse : il l'a bien prouvé quand il attaquait Sylla ou Verrès. Mais il n'était énergique que par accès, quand il voyait les ponts coupés derrière lui, quand aucune hésitation, aucun retour n'était possible, quand il se trouvait en face d'un danger bien défini, d'un ennemi déclaré. Alors il criait, il tempêtait, il s'emportait jusqu'aux plus folles provocations, comme pour se faire illusion sur sa faiblesse passée. Il traînait dans la boue Catilina, Clodius, ou Antoine, oubliant qu'il avait voulu défendre en justice Catilina, qu'il avait été l'ami de Clodius, et qu'il avait fait à Antoine les plus flatteuses avances. Il a répété souvent qu'il ne craignait point la mort, et c'était peut-être vrai ; mais il en redoutait l'ombre. Dans les derniers jours de sa vie, il avait perdu, par son incroyable affolement, toutes ses chances de salut : quand il vit surgir les assassins au bord de sa litière, il sut regarder la mort en face.

En politique, c'était l'homme des concessions à outrance, puis des coups de tête : si bien qu'il perdait, en un moment, le profit de longues négociations, et jusqu'aux avantages de sa faiblesse. En réalité, il était incapable d'un dessein suivi. Il est peut-être l'homme le plus irrésolu dont l'histoire ait gardé le souvenir. Sauf dans les cas extrêmes, où une seule voie s'ouvrait devant lui, il ne pouvait faire un pas sans interroger successivement tous les points de l'horizon ; il perdait son temps à explorer tous les chemins qu'il ne suivrait pas. Peut-être était-il trop intelligent pour n'avoir qu'une idée, et pour s'y tenir : car la force des hommes d'action est en raison inverse du nombre de leurs idées. Quand il aurait dû agir, il voyait trop clairement le pour et le contre. Il apercevait un précipice au bord de chaque sentier ; et il était presque sûr d'y tomber, quelle que fût la direction prise, tant sa démarche était vacillante. Évidemment personne ne pouvait compter sur un tel homme : on causait volontiers avec lui, on acceptait pour un moment son appui, surtout l'appui de son éloquence, mais sans jamais se lier étroitement à lui, et sans le prendre tout à fait au sérieux. Il traversait successivement tous les partis, y restait le temps de prononcer quelques beaux discours ; et il parlait encore, qu'on lui avait déjà tourné le dos.

Je sais bien que les circonstances politiques peuvent expliquer, dans une certaine mesure, le décousu de sa conduite et sa prodigieuse irrésolution. Cicéron vivait en un temps de profondes transformations sociales, et il s'en apercevait à peine, car il avait le respect de la tradition et regardait le passé. Dans la révolution dont il fut témoin, il ne voyait que des émeutes et des troubles passagers. Mais, autour de lui, d'autres hommes d'État, dont beaucoup furent ses amis, jugeaient les choses comme lui, ce qui ne les empêcha pas de mettre de l'unité dans leur vie. C'est donc au caractère de Cicéron qu'il faut en revenir, pour s'expliquer sa conduite politique.

Tout d'abord, il fut souvent gêné par son honnêteté même, par la sincérité de son patriotisme républicain. en ces temps de désordre où les chefs de parti laissaient leur conscience au logis. Puis, au fond, malgré les apparences, Cicéron était un timide : la timidité n'est souvent qu'un involontaire raffinement d'orgueil. On nous dit qu'il éprouvait toujours un grand trouble au moment de parler ¹. Lui-même le déclare dans plusieurs plaidoyers ², et sa mésaventure, lors du procès de Milon, prouve assez la sincérité de son témoignage.

Eh bien ! en politique aussi, Cicéron était un timide. Il avait peur des nouveautés, s'attachait toujours à une tradition, à un exemple historique. Surtout il cherchait à s'appuyer sur quelqu'un, sur Pompée ou sur César, plus tard sur Octave. Il oubliait que, si l'on se mêle d'être chef de parti, on ne doit se traîner à la remorque de personne. En toute chose, c'était un modéré, et il eut le sort des modérés en temps de révolutions. Si, dans la première moitié de sa vie, il resta fidèle au parti populaire, c'est qu'il était homme nouveau et n'avait pas le choix. Dès qu'il fut devenu un personnage, il revint à sa vraie nature, et chercha à grouper autour de lui les gens raisonnables. Il n'en trouva guère. Alors il prêcha la modération aux ambitieux et aux violents, qui se moquèrent de lui. Au lieu de s'attacher fermement à son principe et de travailler à unir en faisceau les forces conservatrices, il flotta d'un

1. Plutarque, *Vie de Cicéron*, 35.

2. *Contre Cæcilius*, 13 ; *Plaidoyer pour Cluentius*, 18.

parti à l'autre, grandissant ainsi sans le vouloir ceux à qui il aurait dû imposer le respect de la loi. Toutes ses fautes politiques viennent de ce malentendu persistant, de ces concessions à outrance aux adversaires de ses idées, de cet amour obstiné pour la conciliation à tout prix. Et, s'il fut parfois très violent, c'était contre les ennemis jurés de la paix : colères de modéré en détresse, de conservateur aux abois.

L'un après l'autre, tous les ambitieux du temps exploitèrent cette faiblesse de Cicéron. D'ailleurs il était facile à duper, car il manquait du don essentiel en politique : le don de juger les hommes. Il s'en tenait aux apparences. Il se laissait prendre aux grands mots, aux protestations d'amitié ou de patriotisme. Il était trop confiant. Il avait trop bonne opinion des autres, peut-être parce qu'il avait très bonne opinion de lui-même. C'est lui qui, à plusieurs reprises, fit accorder à Pompée une sorte de dictature. C'est lui aussi qui fit proroger César dans le gouvernement des Gaules. Il s'étonna ensuite de les voir tous deux si puissants ; et cette guerre civile, qu'il avait inconsciemment préparée, éclata sur sa tête comme un coup de foudre. La leçon ne lui profita guère : avec toute son expérience de vieux politique, il se laissa encore jouer par un jeune homme, le neveu de César.

Enfin Cicéron avait trop d'esprit pour un homme d'État. Ou du moins il aimait trop à montrer son esprit. S'il ne devinait guère l'arrière-pensée des gens, il voyait fort bien le dehors. D'un coup d'œil, il saisissait les ridicules ; et, quand une chose lui avait paru risible, il ne pouvait s'empêcher d'en rire tout haut. Quintilien nous dit que « non seulement hors des tribunaux, mais encore jusque dans ses discours, Cicéron aimait trop à rire ¹ ». Suivant Plutarque ², il abusait tellement de la raillerie que, malgré sa bonté naturelle, il se fit une réputation de méchanceté. De son vivant même, beaucoup de ses plaisanteries avaient été notées dans les *Apophtegmes* de César, et Trebonius en avait composé un recueil spécial ³. Après

1. Quintilien, VI, 3, 3.

2. *Vie de Cicéron*, 5.

3. Cicéron, *Lettres diverses*, IX, 16 ; XV, 21.

la mort de Cicéron parut une autre collection de ses *Bons mots*, dont on attribua la publication à l'affranchi Tiron ¹. Il ne faut pas médire de l'esprit; mais c'est un don très dangereux, dont il est rare qu'on n'abuse pas. Cicéron en abusa toute sa vie, et, par là, se créa beaucoup d'inimitiés. Ses plaisanteries contre Clodius sont la première cause de son exil; et sa mort est la conséquence directe de ses railleries mordantes contre la femme d'Antoine. Or la première habileté d'un homme d'État est de savoir se taire, de ne pas sacrifier un intérêt ou une idée à un bon mot.

En somme, Cicéron fut surtout un homme d'imagination, d'une extrême sensibilité, plein d'intentions généreuses et d'illusions, prompt à l'enthousiasme comme au découragement. Ainsi le jugeait Asinius Pollion qui l'avait bien connu : « Plût au ciel, dit-il, que Cicéron eût montré plus de réserve dans la prospérité, et plus de fermeté dans le malheur ! Dans l'un et l'autre cas, il était convaincu que sa fortune ne pouvait changer ². » C'est par les jeux de son imagination que s'expliquent les brusques revirements de sa conduite, ces curieuses alternatives de désespoir et de confiance exagérée, de faiblesse et de violence, de flatterie et de moquerie. N'essayez point de le mettre en contradiction avec lui-même : ce serait trop facile, car il a toujours cédé à l'impression du moment.

Heureusement pour lui, il fut très vaniteux. Par là, sans doute, il irrita bien des gens contre lui; mais c'est sa vanité qui lui a permis de résister à tant d'infortunes. Chaque fois qu'il avait éprouvé quelque mécompte, il commençait par se lamenter en conscience; mais il finissait toujours par trouver qu'il avait joué un beau rôle. Il se consolait du présent par le passé, de l'exil par la gloire de son consulat, et même de la mort prochaine par le souvenir d'une vie bien remplie, de généreuses actions souvent acclamées. Au fond, il n'avait pas tout à fait tort. Car il fut un honnête homme, habile orateur et bon citoyen, souvent victime de son honnêteté, de sa modération, surtout

1. Quintilien, VI, 3, 5; VIII, 6.73. — Quelques-uns de ces *Bons mots* sont cités par Plutarque, *Vie de Cicéron*, 23-27 et 38.

2. Sénèque le rhéteur, *Suasor.*, VI, 24.

de son imagination : un grand avocat, qui était grand artiste en phrases, et dont le malheur fut de se croire un homme d'État. X

III

SON ŒUVRE

Au fond, la politique fut surtout pour lui un thème à discours et à dissertations. Involontairement, il voyait toutes choses du point de vue de l'art. Toutes les infortunes de sa vie, toutes les incohérences de sa conduite ont profité à son œuvre littéraire.

Cette œuvre est extraordinairement variée et d'une merveilleuse richesse. Cicéron était un esprit très ouvert, d'une curiosité toujours en éveil. L'instruction encyclopédique qu'il s'était donnée lui-même dans sa jeunesse, le rendait apte à tout comprendre. Il était de ceux qui s'intéressent à tout, parce que, de toutes choses, ils voient le côté intéressant. Il aimait tout ce qu'on trouve dans les livres, sans distinction de genre. Il a beaucoup agrandi le champ de la littérature romaine, en y faisant entrer une foule de connaissances qui jusque-là n'étaient guère sorties du grimoire des spécialistes. A peine renseigné sur un sujet quelconque, il éprouvait le besoin de communiquer aux autres ce qu'il venait d'apprendre : il parlait, il écrivait, il prêchait, toujours sur le ton oratoire du néophyte. Il n'a rien inventé, mais il a si bien exploré le monde grec, qu'en éloquence, en philosophie, en science, il a des airs de novateur. Il a été dans ses livres un grand vulgarisateur, comme il a été à la tribune un grand improvisateur.

Pour se bien rendre compte de ses multiples aptitudes, il ne faut pas oublier qu'une partie de ses ouvrages est perdue. Par exemple, il avait cultivé assidûment la poésie, et cela jusque dans sa maturité. Il était homme à écrire cinq cents vers dans une nuit ¹ : c'est beaucoup, et ce

1. Plutarque. *Vie de Cicéron*, 40.

détail est de nature à nous faire moins regretter tout ce que nous avons perdu en ce genre. Pourtant tout n'est point méprisable dans les fragments conservés. L'œuvre poétique de Cicéron était assez considérable. Elle comprenait divers morceaux de jeunesse, imités des Alexandrins; une traduction des *Phénomènes* et des *Pronostics* d'Aratos; un poème en trois livres, sur le consulat de Cicéron; un autre, en trois livres aussi, sur son temps; un éloge de Marius, et un panégyrique de César ¹. Comme on le voit, Cicéron, dans son âge mûr, ne traitait en vers que des sujets historiques. En effet, l'histoire, qui l'avait passionné dans sa jeunesse, l'attira de plus en plus. Cette ambition nouvelle se précisa dans son esprit, du jour où il eut conscience d'avoir joué un véritable rôle politique. Vers l'année 60, il écrivit en grec, puis en latin des Mémoires sur son consulat ². L'année suivante, il commençait des Mémoires secrets sur son temps, et nous savons qu'il y travaillait encore après la mort de César ³. Dans l'intervalle, il avait publié divers éloges historiques : celui de Porcia, sœur de Caton; en 46, celui de Caton lui-même ⁴. Enfin, dans les dernières années de sa vie, il rêva d'écrire une grande histoire de Rome ⁵, qui aurait eu assurément une allure oratoire, comme celle de Tite-Live, avec des arrière-pensées d'apologie personnelle. En même temps, Cicéron continuait à s'intéresser aux différentes sciences de son temps, comme le prouve maint passage de ses ouvrages; et il avait composé un traité de droit civil ⁶.

Dans ces domaines si variés, on ne peut juger ce que valait Cicéron. Mais si le poète et l'historien nous échappent, du moins nous le voyons encore à l'œuvre comme avocat, comme orateur politique, comme rhéteur, comme philosophe, comme écrivain épistolaire.

1. Plutarque, *Vie de Cicéron*, 2: Capitolin, *Gordien*, 3; Cicéron, *Lettres à Atticus*, I, 19, 10; II, 3; XII, 49; *Lettres diverses*, I, 9, 23; *Lettres à Quintus*, III, 1, 11; *Des lois*, I, 1.

2. Cicéron, *Lettres à Atticus*, I, 19, 10; 20, 6; II, 1.

3. *Id.*, II, 6; XIV, 17.

4. *Id.*, XII, 40; XIII, 37 et 48; Plutarque, *Vie de César*, 54.

5. Cicéron, *Des lois*, I, 2-3; Plutarque, *Vie de Cicéron*, 41.

6. Aulu-Gelle, I, 22, 7.

Nous possédons de lui cinquante-sept discours complets, ou presque complets, et des fragments d'une vingtaine d'autres. De plus, nous connaissons les titres d'environ trente plaidoyers ou harangues, dont rien ne nous est parvenu. C'est que Cicéron, sauf quelques entr'actes forcés, a plaidé pendant toute son existence. Et, à plusieurs reprises, surtout pendant son consulat et après la mort de César, il a pris une part active à la politique. En racontant sa vie, nous avons mentionné à leur date ses principaux discours; nous en avons indiqué l'occasion et l'objet. Il ne nous reste ici qu'à définir et apprécier les caractères de cette éloquence.

Cicéron a été un avocat incomparable. Et de bonne heure, il a été en possession de tous ses moyens. A peine quelques tâtonnements dans ses Plaidoyers du début : dès le temps des *Verrines*, à l'âge de trente-cinq ans, il est entièrement maître de son talent. Un talent fait de petites habiletés, de grands gestes, d'émotion plus ou moins sincère, de déclamation, et d'esprit. Cicéron avait pour principe que toutes les causes sont bonnes, qu'on a le droit de défendre n'importe quel client, qu'on n'a pas à se préoccuper de savoir qui a tort ou raison ¹. Ne lui demandez donc aucun scrupule de conscience : d'un bout à l'autre de ses plaidoyers, il reste un avocat, presque indifférent sur le fond de l'affaire, désireux seulement de gagner sa cause. Il défend tel ou tel client par affection personnelle, ou par intérêt politique, parce que ce client est son ami, ou l'ami de ses amis, ou l'ennemi de ses ennemis. Aussi le voit-on tour à tour attaquer ou soutenir le même individu, qu'il comble d'éloges, après l'avoir vilipendé : par exemple, dans le procès de Cluentius, ou de P. Sylla, ou de Vatinius. Pour justifier son attitude, il professe, suivant les cas, les théories les plus opposées. Parfois même, il se contredit d'un jour à l'autre : au moment où le consul triomphant répète son fameux « Que les armes le cèdent à la toge ! » l'avocat ne se gêne pas pour railler en Sulpicius les mérites civils, pour exalter en Murena les vertus militaires ².

1. Cicéron, *Plaidoyer pour Cluentius*, 50.

2. *Plaidoyer pour Murena*, 8-11.

Aussi doit-il faire appel à toutes les ruses du métier. Il est capable, au besoin, d'une discussion serrée autour d'un texte de loi ou d'un acte à apprécier. Mais, généralement, il se garde bien d'entrer dans cette voie. Au contraire, il met toute son habileté à éviter le point précis, à déplacer la question. Il glisse sur les faits gênants, se moque même des lois, quand elles sont contre lui. Il s'adresse au sentiment plus qu'à la raison, il flatte les passions des juges : il les égaie aux dépens des Gaulois dans le discours pour Fonteius, des Grecs d'Asie dans le plaidoyer pour Flaccus. Il s'arrête avec complaisance sur les antécédents, sur la famille et les amis de son client, il peint sa détresse, il s'apitoie sur le sort qui l'attend, il montre en lui un si brave homme que des barbares seuls oseraient le condamner : il parle de tout, sauf du fait incriminé. Sans cesse il invoque les raisons politiques, là où vraiment la politique n'a rien à voir. S'agit-il de Verrès et de ses exactions? L'avocat rappelle sans cesse aux juges que le peuple s'irrite de leur indulgence pour les nobles, et demande une réforme des tribunaux. S'agit-il de savoir si, oui ou non, Murena est coupable de brigue? On nous parle de Catilina et du danger social.

On s'est parfois irrité ou moqué des incessantes digressions de Cicéron dans ses plaidoyers. Mais ces digressions sont sa suprême habileté. Sous prétexte d'agrandir la question et d'élever son éloquence, il introduit en foule ces lieux communs où il excelle. Il traite de morale ou de philosophie; il invoque les grands exemples historiques. Le jour où il défend Archias, il ne peut prouver avec évidence les droits de son client : mais Archias est poète, et l'on se tire d'affaire par un magnifique éloge des lettres. De même, Cicéron avait justifié la conduite de son ami Roscius en vantant son noble caractère et son talent de comédien. Souvent est en cause un partisan de César ou de Pompée : alors le client disparaît derrière les triumvirs; ce sont des panégyriques sans fin, mêlés d'invectives contre leurs ennemis. Et, sans cesse, Cicéron lui-même est en scène : il affirme que son client est son meilleur ami, et que tous ses amis sont d'honnêtes gens. (C'est une occasion de parler de lui-même, et, en ce cas, il est toujours éloquent. S'il défend Murena, il expose sa propre politique; dans le

plaidoyer pour Sylla, et dans maint autre, il raconte l'histoire de son consulat; dans le discours pour Sextius, ou pour Plancius, ou pour sa maison, il s'attendrit au souvenir de son exil. Les juges s'attendrissent aussi, et le tour est joué. Il s'agit bien d'une misérable affaire de concussion, ou de brigue, ou d'empoisonnement! Non, ce qui est en jeu, c'est la morale éternelle, la vie d'un honnête homme, la grandeur ou le salut de Rome, l'honneur de Pompée, de César, ou de Cicéron.

Et il ne suffit pas d'émouvoir les juges, ce qui pourrait les lasser à la longue : il faut encore les émouvoir en les amusant. A cet effet, Cicéron va étaler toutes les grâces de son esprit. Il aura soin d'émailler son discours de jolies anecdotes. Il y encadrera des tableaux de mœurs, des portraits satiriques, dont les adversaires ou les témoins paieront les frais. Certaines parties des *Verrines* sont une suite de croquis spirituels, esquissés d'une main légère : fantaisies d'un gouverneur sans scrupule, aventures d'un amateur d'art, et, pour ombres au tableau, colères et grimaces des pauvres Grecs, des pauvres Siciliens, rançonnés ou fouettés. Dans les plaidoyers pour Cluentius ou pour Cælius, c'est une amusante galerie d'originaux, où sont représentés tous les mondes, bourgeois rapaces, gens de loi retors, magistrats peu scrupuleux, esclaves et affranchis, viveurs et mondaines, tous pris sur le vif. Ailleurs, l'avocat nous conduit au théâtre, aux Bains, sur le Forum, sur les plages à la mode, dans les petites villes d'Italie ou des provinces. Toutes ces scènes de la vie, joliment enlevées, esquissées avec un sourire, amusaient les juges : et un juge qui rit est désarmé.

Il faut croire que la méthode était bonne alors, puisque Cicéron gagnait généralement ses procès. Tout de même, le procédé nous étonne, et sans doute il aurait moins de succès aujourd'hui. C'est que les tribunaux romains ne ressemblaient pas aux nôtres. D'abord, les juges étaient ordinairement assez nombreux. Puis, sauf le président qui était un magistrat, ces juges étaient des juges de circonstance, des espèces de jurés, de bons bourgeois, peu au courant des questions de droit, faciles à attendrir, et qui, s'ennuyant au tribunal, aimaient qu'on les y amusât.

C'est ce qui explique la manière de Cicéron, et la physionomie actuelle de ses Plaidoyers. L'ordonnance en est assez simple et assez claire ; les narrations y sont nettes, aisées, souvent fort jolies ; avec cela, beaucoup de variété, de la bonne humeur, de l'esprit. Mais bien des choses nous y choquent : la longueur des préparations, l'abus des lieux communs, des digressions de toute sorte, des phrases ronflantes, un pathétique vulgaire, un pathos de mélodrame. Défauts trop évidents pour nous au point de vue de l'art, mais qui étaient presque des qualités au point de vue du métier. Cicéron connaissait bien son public. Son laisser-aller apparent n'est souvent qu'une habileté de plus. Et il n'était pas dupe de ses grands effets d'émotion, puisque lui-même, le lendemain, s'en moquait dans ses lettres. D'ailleurs, il y a encore beaucoup à admirer, dans ses Plaidoyers, pour le goût le plus scrupuleux. Quand on le lit avec attention, on s'aperçoit qu'avec ses airs de flânerie, il sait fort bien où il va. Quoiqu'il ait trop sacrifié peut-être aux intérêts du moment, il nous a laissé une foule de morceaux achevés, d'une grâce piquante ou d'une émotion vraie. Il a bien souvent renoncé à la solennité de ses périodes, pour s'abandonner à la vivacité naturelle de son esprit, à la fantaisie de son imagination primesautière. Enfin plusieurs discours, corrigés ou refaits après coup, sont de vrais chefs-d'œuvre : les *Verrines*, les plaidoyers pour Murena, pour Caelius, ou pour Milon.

Il est rare qu'un très grand avocat soit un aussi grand orateur politique. C'est que généralement les avocats restent, à la tribune, des avocats. Cicéron en est un frappant exemple. Il ne s'est jeté franchement dans la mêlée politique que par intermittence : au temps où il brigait les honneurs, pendant son consulat, après la mort de César. Il ne s'y était pas préparé par la pratique quotidienne des affaires. Il n'intervenait que de loin en loin, dans les grandes occasions. Et ce n'était pas pour discuter les questions en elles-mêmes : c'était pour jouer un rôle brillant, pour charmer un auditoire, pour défendre ses propres intérêts, ou pour appuyer un parti, surtout un homme. Il voulait émouvoir ou faire rire, au lieu de chercher à convaincre : et il avait affaire à des

ambitieux qui restaient froids, à une foule très mobile dans ses impressions, ou à des politiques qui demandaient, avant tout, des raisons. Surtout il parlait trop de lui, de ses amis ou de ses ennemis, et il se perdait en d'interminables digressions. Il remplaçait la discussion des faits ou des lois par des causeries sur la situation. Malgré son dévouement pour la chose publique, il ramenait tout à des questions de personnes : et, presque toujours, ses harangues tournaient au panégyrique ou à l'invective. Il était à la tribune du Forum ou au sénat : il se croyait encore au barreau.

De là vient que la plupart de ses discours politiques ressemblent à des plaidoyers. Ce qui nous y plaît aujourd'hui, c'est justement ce que nous avons trouvé déjà dans ses œuvres judiciaires : confidences de l'orateur, portraits satiriques des compagnons de Catilina ou de Clodius, tableaux de mœurs, scènes de la vie, jeux d'imagination. Mais ce ne sont que d'amusants épisodes. L'agrément du détail, les mots et les phrases, même les belles phrases et les mots d'esprit, ne font point illusion sur la faiblesse du fond, sur les incertitudes de la pensée. Cicéron ne sait point embrasser d'un coup d'œil une situation politique. On peut même observer que presque toujours il est à côté de la question. Dans l'affaire de la loi Manilia, il s'agissait de la guerre contre Mithridate et de la légalité des pouvoirs extraordinaires qu'on proposait de confier au général chargé des opérations : Cicéron s'en tient presque à un éloge lyrique de Pompée. Dans les *Catilinaires*, il s'agissait d'annoncer, de décider ou de justifier des actes : Cicéron est surtout préoccupé d'injurier Catilina. Dans l'affaire de la loi agraire, une grave question sociale était en jeu : Cicéron décoche des traits satiriques contre le tribun Rullus, un fort honnête homme.

Les caractères de cette éloquence expliquent bien la vie politique de Cicéron. On l'écoutait volontiers, on l'admirait, on l'applaudissait. Mais, à chacun de ses succès, il voyait diminuer son autorité. C'est qu'à chaque fois il trahissait l'incohérence de ses idées et l'inconsistance de ses desseins. Il faut faire exception cependant pour les *Philippiques*. Dans cette lutte à mort contre Antoine, la situation était si nette, le ressentiment si sincère, le

danger personnel si évident, que Cicéron fut poussé, presque malgré lui, à la véritable éloquence politique. Entraîné par les événements, subjugué par les faits, il n'eut pas le temps de dresser toutes ses batteries d'avocat. Il fut obligé de parler toujours de l'ambition d'Antoine, des mesures contre Antoine, de la guerre contre Antoine. Il ne put éviter cette fois de traiter la question : et il le fit en une série de discours rapides, véhéments, incisifs, très variés en raison de la diversité même des circonstances. Ce sont là les chefs-d'œuvre de son éloquence politique. Ces chefs-d'œuvre mêmes montrent bien quelles étaient en ce genre les réelles aptitudes de Cicéron : car les *Philippiques* sont à peine de vraies harangues, ce sont des pamphlets.

Cicéron, qui se savait le plus grand orateur de Rome, n'a pas résisté à la tentation de nous dire comment il l'était devenu. Il a exposé en détail la théorie de l'éloquence, c'est-à-dire de son éloquence. Dès sa jeunesse, il avait étudié à fond la technique de son métier, non seulement dans le commerce des praticiens du barreau, mais encore à l'école des rhéteurs grecs. Il a consigné ses notes ou ses idées dans une série d'ouvrages, où l'on peut distinguer deux classes, d'importance très inégale.

Ceux de la première catégorie sont de simples cahiers d'école, plus ou moins retouchés et mis au point. Telle était sa *Rhétorique*, faite surtout d'emprunts à Hermagoras ou à Cornificius, et dont nous possédons seulement la première partie dans son traité *De l'invention*. Tels encore, deux autres petits livres qu'il composa vers la fin de sa vie, et qu'il destinait surtout à l'instruction de son fils : les *Partitions oratoires*, où il résume brièvement l'ensemble de la Rhétorique, et les *Topiques*, qui sont une simple adaptation du traité analogue d'Aristote. Quant à l'opuscule *Sur le meilleur genre d'éloquence*, ce n'était qu'une préface.

Beaucoup plus personnels sont les ouvrages de la seconde catégorie, et c'est là qu'il faut chercher la véritable rhétorique de Cicéron. Dans les dialogues *Sur l'Orateur*, dédiés à son frère Quintus, il a exposé toute sa conception de l'éloquence. Dans le *Brutus*, livre un peu confus, mais encore précieux pour nous, et très neuf

alors, il a esquissé l'histoire de l'éloquence romaine. Dans l'*Orateur*, il a voulu tracer le portrait de l'orateur idéal. Ces trois ouvrages renferment de nombreuses digressions, souvent fort intéressantes. Ce sont de mélancoliques retours sur le passé, des confidences de l'auteur sur ses déceptions, ses regrets, ses préoccupations politiques ; de beaux morceaux sur la mort de Crassus ou d'Hortensius ; ou de spirituelles polémiques contre le parti des *Attiques*, qui déjà reprochaient à Cicéron son abondance, son penchant à la déclamation, et l'exubérance de sa parole. Comme on le voit, beaucoup de ces digressions apparentes tendent au même but que l'ensemble même des ouvrages. Presque partout, qu'il parle en son nom ou par la bouche des interlocuteurs de ses dialogues, Cicéron expose et défend sa théorie de l'éloquence.

Ses idées sur l'art oratoire peuvent se résumer en quelques mots. Pour Cicéron, comme pour Caton, le véritable orateur est un honnête homme habile à parler ; mais Cicéron s'est efforcé de préciser en quoi consiste et d'où vient cette habileté. Avant tout, il faut avoir le don naturel, auquel rien ne supplée. Mais le don naturel ne suffit point ; il faut y joindre une longue pratique et l'étude. Il sera bon de fréquenter d'abord les écoles des rhéteurs : quoique les recettes et les règles n'aient jamais rendu personne éloquent, cependant elles ont leur utilité et contribuent à former le talent. De plus, on devra se donner une instruction très complète, étudier le droit, la philosophie, l'histoire, les sciences, les arts. C'est par là qu'on trouve les idées générales, qu'on agrandit l'éloquence, qu'on l'élève au-dessus du métier. Enfin l'on devra avoir le respect, presque le culte de la forme ; et l'on enfermera sa pensée dans de belles périodes harmonieuses, construites suivant toutes les règles du rythme oratoire.

C'étaient dans l'éloquence romaine de grandes nouveautés. Jusqu'alors on s'en était tenu à la pratique du métier ou aux recettes d'école. Cicéron ne condamne ni la pratique ni l'école ; et même il les croit indispensables. Mais il y ajoute l'étude personnelle, l'éducation encyclopédique, l'idée générale, la philosophie, l'art. Très belle conception, assurément : excellente en principe, mais

dangereuse dans l'application. A vouloir tout connaître, on risque de toucher à tout sans rien approfondir. Par l'emploi systématique de l'idée générale, on élève l'éloquence, mais on risque aussi de l'enfler. Et si l'on se préoccupe trop de l'harmonie des phrases et de la beauté du détail, on perdra de vue l'objet même du discours, pour se bercer de périodes sonores ou s'amuser à de puérils raffinements de forme. Malgré tout son talent, Cicéron lui-même n'a pas toujours évité ces écueils. Et, par ses théories comme par son exemple, il a poussé ses successeurs, les rhéteurs de l'empire, à l'abus des lieux communs, à l'emphase, au stylisme.

Dans la plupart de ses ouvrages de rhétorique, Cicéron a adopté la forme du dialogue. Tantôt le dialogue à la façon d'Aristote, où l'auteur lui-même joue le rôle principal, par exemple dans les *Partitions oratoires*, où Cicéron converse avec son fils. et dans le *Brutus*, où il se met en scène avec ses amis Brutus et Atticus. Tantôt le dialogue à la mode de Platon, où l'auteur ne figure pas : c'est le cas des livres *Sur l'Orateur*, où l'on nous représente une conversation de Crassus, d'Antoine et de leurs amis, vers l'année 91. A coup sûr, l'imitation est ingénieuse, et ce cadre du dialogue s'adaptait fort bien à des sujets si complexes. Mais ici l'exécution trahit souvent quelque maladresse. Dans les conversations où Cicéron s'attribue un rôle, ce rôle est si prépondérant que ses interlocuteurs sont réduits à l'attitude de simples comparses. Aristote peut-être n'avait pas été plus modeste; mais Cicéron n'avait ni la science ni la sûreté de vues d'Aristote. Dans les dialogues *Sur l'Orateur*, où cependant les personnages ont plus de vie, il est trop évident que Cicéron n'avait ni l'habileté, ni le don comique d'un Platon. Peut-être, après tout, faut-il s'en prendre ici aux modèles plutôt qu'au peintre. Les Romains aimaient trop à se draper dans leur toge; ces gens graves, trop soucieux des convenances, un peu raides jusque dans leur laisser-aller, monotones jusque dans leurs folies, n'étaient pas des personnages de comédie. Chez Cicéron, l'on péroré et l'on disserte : on ne sait guère discuter ni causer.

Ces dialogues *Sur l'Orateur* n'en eurent pas moins beaucoup de succès, ce qui décida Cicéron à adopter des

cadres analogues pour la plupart de ses traités philosophiques. Il s'ingénia à trouver des personnages historiques auxquels il pût, sans trop d'in vraisemblance, faire jouer un rôle dans ces savantes discussions. Tantôt il les prit dans le cercle lettré des amis de Scipion Émilien et de Lælius; tantôt il fit parler des hommes que lui-même avait pu connaître et entendre dans sa jeunesse, comme l'académicien Cotta. Mais tous ces personnages avaient un défaut commun : ce n'étaient pas de vrais philosophes, ce n'étaient que des amateurs de philosophie, à la physionomie flottante. Parmi ces ombres, pas une figure bien vivante, qui, placée au centre, pût donner au dialogue son unité. En désespoir de cause, souvent Cicéron se mit lui-même en scène avec son frère, avec un auditeur plus ou moins réel, avec ses amis Atticus, Brutus ou Varron. Mais l'inconvénient n'était pas moindre : car ces contemporains étaient encore de médiocres philosophes, et Cicéron comme eux. Le dialogue n'était plus qu'un prétexte à digressions et à dissertations. Digressions politiques, tout à fait étrangères au sujet. Dissertations fatalement assez banales. Car Cicéron ne parlait ici que par ouï-dire, et pour instruire des ignorants. Ses personnages n'avaient guère le loisir de converser, ni de discuter, ni de vivre : c'étaient des conférenciers qui tour à tour prenaient la parole et la gardaient longtemps, pour exposer des doctrines grecques presque inconnues du public romain.

En effet, Cicéron se proposait ici, avant tout, d'instruire ses concitoyens. Jusqu'alors la philosophie n'avait été enseignée à Rome que par des Grecs. Et ces étrangers avaient eu longtemps mauvaise réputation; bien des fois même on les avait proscrits. Ils n'avaient trouvé bon accueil que dans la société hellénisante des Scipions, où l'on avait fort goûté le célèbre stoïcien Panætiος. Cependant, depuis le temps de Sylla, un revirement s'était produit en faveur de ces études dans le monde lettré de Rome; et sous l'influence du grand jurisconsulte Sulpicius, le stoïcisme commençait même à transformer le vieux droit romain. Cicéron fut l'un des plus enthousiastes partisans de la philosophie grecque. Pendant toute sa jeunesse, à Rome, puis en Grèce et en Asie Mineure, il s'était efforcé de se bien renseigner sur les divers sys-

tèmes, écoutant tour à tour les épicuriens Phèdre et Zénon, les académiciens Philon et Antiochos, les stoïciens Diodote et Posidonios. Plus tard, au milieu des préoccupations de sa vie politique, il continua de s'intéresser à ces études. Dans les années qui suivirent son exil, surtout après Pharsale, il leur consacra la plus grande part de ses loisirs forcés, et y chercha l'oubli de ses mécomptes. Comme il l'a souvent répété, il voulut se rendre encore utile à ses compatriotes, en les initiant à la philosophie grecque.

Plusieurs de ses ouvrages en ce genre sont perdus : la *Consolation*, qu'il écrivit après la mort de sa fille, et où il avait imité un opusculé analogue de Crantor; l'*Hortensius*, sorte de préface à l'étude de la philosophie, ouvrage célèbre qu'admirait beaucoup saint Augustin; des traités sur la *Gloire*, sur les *Vertus*, sur les *Augures*; enfin des traductions de l'*Économique* de Xénophon, du *Timée* et du *Protagoras* de Platon. Mais nous possédons encore la plupart des grandes œuvres philosophiques où Cicéron avait exploré presque tout le champ de la pensée grecque.

Il commença par des traités de philosophie politique. Dans la *République*, qui comprend six livres, très incomplets aujourd'hui, il nous fait assister à une conversation de Scipion Émilien avec ses amis, en 129, peu de jours avant l'assassinat de Scipion. En s'inspirant de divers auteurs grecs, surtout de Platon, d'Aristote, de Théophraste et de Polybe, Cicéron a voulu dessiner ici son idéal de gouvernement, un composé de démocratie, de royauté et d'aristocratie. Il croit retrouver quelque chose de cet idéal dans la Rome des anciens temps, ce qui l'amène à tracer une histoire de la constitution romaine. L'ouvrage se termine par le célèbre *Songe de Scipion*, où sont résumés les croyances et les rêves de l'antiquité sur l'organisation de l'univers et sur l'autre vie. Dans les *Lois*, dont trois livres seulement sur six sont conservés, Cicéron complète sa *République* : avec son frère Quintus et son ami Atticus, il s'entretient des lois romaines, en critique plusieurs, et en propose d'autres, renouvelées de Platon ou des Stoïciens.

Puis il s'attaqua à la philosophie proprement dite. Dans les *Académiques* est exposée, d'après les Grecs, la théorie de la connaissance. L'histoire de cet ouvrage montre bien

tout ce qu'il y a d'artificiel dans les dialogues cicéroniens. Il comprenait d'abord deux livres, désignés par les noms de Catulus et de Lucullus, qui étaient, avec l'auteur lui-même, les principaux interlocuteurs. Ensuite Catulus et Lucullus cédèrent la place à Caton et à Brutus, bientôt remplacés eux-mêmes par Varron et Atticus : sous cette dernière forme le traité se composait de quatre livres, et l'ensemble était dédié à Varron¹. C'est ce qui explique la physionomie actuelle des *Académiques* : il nous reste le deuxième livre de la première édition, c'est-à-dire le *Lucullus*, où est exposée la doctrine d'Antiochos et de Philon sur la certitude, et des fragments de l'édition définitive, surtout le début du premier livre, qui contient une vue d'ensemble sur l'histoire de la philosophie.

D'autres ouvrages de Cicéron traitent de la divinité et du culte. Dans les trois livres sur la *Nature des Dieux*, dédiés à Brutus, l'auteur reproduit ou imagine une conversation entre l'épicurien Velleius, le stoïcien Balbus et l'académicien Cotta, pendant les Fêtes latines de l'année 77. Il se contente d'opposer l'un à l'autre les divers systèmes théologiques ; sa conclusion est très vague, presque sceptique. Dans les deux livres de la *Divination*, il s'entretient avec son frère à Tusculum ; fidèle à la doctrine académique, il raille les devins et les augures, tout en accordant à la science des présages une importance politique.

Mais, de plus en plus, Cicéron se tourna vers la morale, la seule partie de la philosophie qui attirât vraiment les Romains. Son premier ouvrage dans ce domaine est le long traité *Des Biens et des Maux*, dont les cinq livres contiennent trois dialogues distincts où il s'est attribué le rôle principal. Il y étudie les fondements de la morale, la question du souverain Bien ; il combat la doctrine des Épicuriens et des Stoïciens, pour se rallier à celle d'Aristote. Il expose les principales vérités morales dans les cinq livres des *Tusculanes*, où il converse dans sa villa avec un auditeur bienveillant. Enfin, à l'imitation des stoï-

1. Tous ces détails nous sont connus par plusieurs lettres de Cicéron : *Lettres à Atticus*, XIII, 12-19 ; *Lettres diverses*, IX, 8.

ciens Panætios et Posidonios, il analyse les rapports de la morale théorique avec la vie réelle, il pose et résout des cas de conscience, dans les trois livres de son beau traité des *Devoirs*, adressé à son fils, alors étudiant à Athènes. Entre temps, il consacrait deux petits traités, les *Paradoxes* et le *Destin*, à résumer ou combattre les exagérations des Stoïciens. Enfin, dans les derniers mois de sa vie, il dédiait à Atticus deux charmants opuscules : la *Vieillesse*, où Caton l'ancien, causant avec ses amis vers l'année 130, se console de vieillir en contant avec bonne humeur ses plaisirs de vieillard ; et l'*Amitié*, où Lælius en 129, quelques jours après la mort de Scipion Émilien, évoque le souvenir de son grand ami et dit les joies de l'amitié.

On voit que l'œuvre philosophique de Cicéron est considérable. Elle présente pour nous un très grand intérêt historique : car elle nous a conservé bien des renseignements sur les doctrines grecques, sur les institutions et les mœurs antiques, et elle nous fait assister aux débuts de la philosophie romaine. Mais, en eux-mêmes, la plupart de ces traités n'ont rien d'original. Ils ont été composés très vite, presque tous en deux ou trois ans : et l'on s'en aperçoit. Cicéron n'a pas su pénétrer au fond des systèmes helléniques ; il a commis beaucoup d'erreurs ou de confusions : et souvent il a laissé de côté l'essentiel. En philosophie, il a toujours été un éclectique : il était curieux de savoir ce qu'avaient dit les Grecs, plus que de saisir la vérité. Il s'est efforcé souvent de concilier des systèmes inconciliables. Mais s'il n'avait sur rien des idées bien arrêtées, il avait cependant des préférences : dans les questions de pure spéculation, il inclinait vers le probabilisme de la Nouvelle Académie, quelquefois vers le scepticisme ; dans les questions de morale, vers un stoïcisme adouci. Sa morale est éminemment conservatrice, avec des préoccupations politiques. Il est surtout intéressant lorsqu'il traite des applications, lorsqu'il cherche des exemples dans l'histoire ou dans la société de son temps ; et il a écrit de très belles pages sur la civilisation, sur l'humanité, sur la solidarité, sur le devoir civique, sur la vieillesse et sur l'amitié. C'est la partie vraiment originale et vivante de sa philosophie.

Dans le reste, sa principale originalité est d'avoir été le premier à traiter ces questions en latin.

Le meilleur peut-être, et, en tout cas, le plus aimable des ouvrages de Cicéron, est celui qu'il a fait sans presque s'en douter, et où il s'est peint lui-même sans y penser : sa correspondance.

Il avait écrit, pendant toute sa vie, un nombre incroyable de lettres. Son métier d'avocat, son rôle politique, sa réputation, son caractère éminemment sociable et les grâces de son esprit, l'avaient mis en relation avec tout ce que Rome et le monde romain tout entier comptaient de gens distingués. Ses fréquentes villégiatures, ses voyages et les longs séjours qu'à plusieurs reprises il fit dans les provinces, le forcèrent d'entretenir une très active correspondance. Enfin il éprouvait un impérieux besoin de causer sans cesse, et à cœur ouvert, avec ses amis ; et ses lettres avaient tant de succès, qu'il ne se lassait point d'en écrire. Pourtant il ne les a ni publiées ni rassemblées lui-même. Nous savons seulement, et par son propre témoignage, que sur la fin de sa vie, son affranchi Tiron commençait à en réunir¹. Après la mort de l'orateur, et jusqu'au temps d'Auguste, sans doute par les soins de Tiron et d'Atticus, parurent en foule des recueils distincts de lettres adressées par Cicéron à tel ou tel personnage : à Atticus, à César, à Pompée, à Brutus, à Quintus, à Octave, etc. Il existait même des lettres de Cicéron en grec². Ces recueils spéciaux, souvent très considérables, ont été connus et cités pendant des siècles : ils sont perdus pour la plupart. Mais on avait fait aussi des recueils d'ensemble, plus courts et plus variés, des espèces de *Choix de lettres* ; et l'un d'eux nous est parvenu.

Aujourd'hui la correspondance de Cicéron se compose de quatre recueils : 1^o *Lettres à Atticus* (16 livres), écrites entre 68 et 43, réunies par Atticus lui-même, et publiées après sa mort ; — 2^o *Lettres à Quintus*, frère de Cicéron (3 livres), écrites de 60 à 54 ; — 3^o *Lettres à Brutus* (2 livres), dont une partie est d'une authenticité douteuse : — 4^o *Lettres diverses* (16 livres), écrites de 62 à 43. Ce dernier

1. Cicéron, *Lettres à Atticus*, XVI, 5 : *Lettres diverses*, XVI, 17.

2. Plutarque, *Vie de Cicéron*, 24.

recueil semble avoir été formé par Tiron, et ne comptait d'abord que douze livres. Les lettres y sont classées en général d'après les noms des destinataires : Lentulus, Curion et Cælius, Sulpicius, les Marcellus et les Metellus, Pompée, César, Trebatius, Varron, D. Brutus, etc.

Cette correspondance de Cicéron est l'une des plus riches et des plus intéressantes qui existent : elle égale celle de Voltaire. Avec les réponses des correspondants qui y sont insérées çà et là, elle comprend près de neuf cents lettres, dont beaucoup très longues. Elle commence en l'année 68, c'est-à-dire deux ans après le procès de Verrès, et elle va jusqu'aux derniers mois de la vie de Cicéron. Pendant ces vingt-cinq ans, il ne s'est guère passé d'événement politique ou littéraire dont il n'ait dit son mot. Ces lettres sont une mine inépuisable pour quiconque s'intéresse à l'histoire de l'antiquité, surtout aux institutions, aux mœurs, à la vie. Les Romains y apparaissent, non plus dans leur costume d'apparat, mais dans leur négligé de tous les jours, galamment déshabillés par un très curieux et très malin observateur. C'est toute la société du temps qui passe ici, comme sur les compartiments d'une fresque : politiques et grandes dames, démagogues et viveurs, lettrés et artistes, gens de plaisir et gens d'affaires. De plus, ces lettres nous font pénétrer fort avant dans la vie privée et dans l'âme de Cicéron. Elles nous montrent ce qu'il fut avec ses amis, avec sa famille, avec ses esclaves ou ses affranchis. Il se confesse avec une extraordinaire franchise et une charmante bonhomie, notant sans apprêt toutes ses pensées, ses joies, ses angoisses, ses hésitations, surtout dans ses lettres à Atticus, à qui il écrivait : « Je cause avec toi comme avec moi-même ¹. » Et il faut avouer que si l'homme d'État et l'orateur politique perdent beaucoup à ces confessions, du moins l'homme privé et le littérateur n'y perdent rien. Cette correspondance si pleine de choses et si sincère, tantôt grave, tantôt familière et gaie, mais toujours spirituelle et vive d'allure, nous semble aujourd'hui le plus incontestable des chefs-d'œuvre de Cicéron ; — et c'est en même temps son portrait.

1. *Lettres à Atticus*, VIII, 14.

PAGES CHOISIES
DE CICÉRON

TRADUCTION NOUVELLE

PAGES CHOISIES DE CICÉRON

L'AVOCAT

1. — Un affranchi de Sylla.

Au temps des proscriptions de Sylla, un riche citoyen d'Amérie, nommé Roscius, avait été assassiné dans Rome. Chrysogonus, affranchi et favori de Sylla, s'était fait adjuger les biens pour une somme dérisoire, en invoquant une prétendue liste de proscription. Puis, pour être sûr que le fils de Roscius ne réclamerait pas son patrimoine, Chrysogonus le fit accuser de parricide. Cicéron, chargé de la défense du jeune homme, s'attaque franchement au favori du dictateur.

D'autres se croient heureux et bien partagés, parce qu'ils ont au pays de Salente ou dans le Bruttium quelques terres dont ils peuvent à peine recevoir des nouvelles trois fois par an. Mais Chrysogonus, vous le voyez descendre du mont Palatin, où il possède en propre une maison. Il a, pour se reposer, une campagne charmante aux environs de Rome, sans compter plusieurs domaines, tous magnifiques et voisins de la capitale. Sa maison est

remplie de vases de Corinthe et de Délos, parmi lesquels ce fameux réchaud acheté récemment : il l'a payé si cher, que les passants, entendant crier le prix, crurent à la vente d'un fonds de terre. Et sa vaisselle d'argent ciselé ! et ses tapis ! et ses tableaux ! et ses statues ! et ses marbres ! Imaginez ce qu'il en a : autant sans doute qu'on a pu en enlever à une foule de familles opulentes, au milieu du désordre et du pillage, pour l'entasser dans une seule maison.

Et la multitude de ses esclaves, aux talents les plus divers ! A quoi bon en parler ? Je laisse de côté les métiers vulgaires, cuisiniers, pâtisseries, porteurs de litière. Mais, pour charmer son esprit et ses oreilles, il emploie tant d'hommes que, chaque jour, les chants, le son des lyres et des flûtes, le bruit des longs festins, troublent tout le voisinage. Avec cette vie-là, juges, vous pouvez imaginer les dépenses, les prodigalités de chaque jour. Et quels festins ! honnêtes, apparemment, dans une maison comme celle-là : s'il faut appeler cela une maison, et non une officine de scélératesse et d'infamies de tout genre.

Et lui-même, avec ses cheveux échafaudés et imbibés de parfums, vous voyez, juges, comme il se pavane sur le forum avec son cortège compact de gens en toges. Vous voyez aussi comme il méprise tout le monde : il se croit supérieur à tous les hommes, il se croit seul riche, seul puissant. Si je vous rappelais ses actes et ses prétentions, je craindrais, juges, que des ignorants ne vinssent à me reprocher d'avoir voulu attaquer la cause et la victoire de la noblesse. J'ai pourtant le droit de blâmer ce qui me déplaît dans ce parti. Car je ne crains pas que personne m'accuse de m'être montré hostile à la cause de la noblesse.

(Plaidoyer pour Sex. Roscius d'Amérie, 46.)

2. — Le comédien Roscius.

Ce célèbre comédien, ami de Cicéron, était en procès avec un certain Fannius Chærea, qui lui avait autrefois confié un jeune esclave destiné à l'art dramatique. L'élève ayant été assassiné, le meurtrier, poursuivi en justice, avait transigé avec Roscius; et Chærea se prétendait lésé. La question était fort embrouillée; Cicéron se tire d'affaire en louant le caractère et le talent de Roscius.

Roscius aurait dupé son associé! De tels soupçons peuvent-ils atteindre un tel homme? Par ma foi! je n'hésite pas à l'affirmer, Roscius a encore plus de loyauté que de talent, plus de franchise que de science. Aux yeux du peuple romain, il est encore plus honnête homme que bon acteur. S'il honore notre scène par son art, il honorerait le sénat par sa vertu.

Mais quelle sottise de parler ainsi de Roscius devant Pison ¹! Je parle de lui comme d'un inconnu, dont il faudrait faire longuement l'éloge. Y a-t-il quelqu'un, parmi tous les mortels, dont tu aies une meilleure opinion? Y a-t-il quelqu'un à qui tu reconnais plus d'intégrité, plus d'honneur, plus d'humanité, plus d'obligeance, plus de générosité? Et toi-même, Saturius ², toi qui parles ici contre Roscius, le juges-tu autrement? Toutes les fois que, dans cette cause, tu as eu à prononcer son nom, ne l'as-tu pas toujours appelé un honnête homme, n'as-tu pas employé des formules de respect? Or l'on réserve ces formules pour les gens les plus honorables ou ses meilleurs amis. En cela, il me semble que tu as montré une ridicule inconsé-

1. Le président du tribunal.

2. Avocat de Chærea.

quence : tour à tour tu attaquais et tu louais le même homme, tour à tour tu l'appelais un honnête homme et un coquin. Tu prononçais son nom avec respect, tu saluais en lui un citoyen distingué; puis tu l'accusais d'avoir dupé son associé. A ce que je présume, tu le louais pour rendre hommage à la vérité, et tu l'accusais par complaisance. En faisant son éloge, tu étais sincère; en l'attaquant, tu obéissais aux instructions de Chærea.

Roscius aurait dupé quelqu'un ! Voilà un mot qui choque les oreilles et le bon sens. Si Roscius avait eu affaire à quelque riche timide, sans esprit ni activité, incapable de se défendre, l'imputation serait encore invraisemblable. Mais voyons quel homme Roscius aurait dupé. C'est C. Fannius Chærea qui aurait été la dupe de Roscius. Je vous en prie, je vous en supplie, vous qui les connaissez, mettez en parallèle leur vie à tous deux; et vous qui ne les connaissez pas, considérez seulement leur physionomie à tous deux. A elle seule, cette tête de Chærea, ces sourcils rasés de près, ne vous paraissent-ils pas sentir la malice, crier à la ruse? Depuis le bout des pieds jusqu'au sommet du front, — si l'on peut juger des gens par leur extérieur seul, — Chærea tout entier ne vous semble-t-il pas un composé de fraude, de fourberie, de mensonge? Il se fait toujours raser la tête et les sourcils, pour ne pas ressembler, même par le poil, à un honnête homme. C'est bien le personnage que Roscius représente souvent, et avec tant de vérité, sur la scène; et, pour ce bienfait, l'acteur méritait de son modèle plus de reconnaissance. Quand Roscius joue le rôle de Ballion ¹, ce coquin scélérat et parjure, il joue

1. Dans le *Pseudolus* de Plaute.

Chærea. Fange, impureté, infamie, voilà Ballion; voilà aussi Chærea dans ses mœurs, dans son caractère, dans sa vie. S'il a pu supposer que Roscius était son égal en fraude et en malice, c'est apparemment qu'il s'est vu représenté au naturel par Roscius dans le personnage du marchand d'esclaves.

Examine-les donc tous deux à loisir, C. Pison; et vois qui est le dupeur, qui est le dupé. Roscius a trompé Fannius! Mais alors, c'est la vertu qui se joue du vice; l'honneur, de l'effronterie; la bonne foi, du parjure; la simplicité, de la ruse; la générosité, de la cupidité. Voilà qui n'est guère croyable. Si l'on disait que Fannius a trompé Roscius, l'accusation serait vraisemblable, d'après ce qu'on sait des deux personnages : on se dirait que Fannius a fait le coup par méchanceté et que Roscius s'est laissé tromper par excès de confiance. Mais, quand on accuse Roscius d'avoir dupé Fannius, la chose est incroyable : on ne peut admettre que Roscius ait rien convoité par cupidité, ni que Fannius ait rien perdu par bonté d'âme.

Voilà notre point de départ; voyons le reste. Roscius aurait fait tort à Fannius de cinquante mille sesterces. Et pourquoi? Je m'aperçois que Saturius rit sous cape, en fin matois qu'il est, ou qu'il croit être. — C'est, dit-il, pour avoir ces cinquante mille sesterces. — Je pense bien. Mais encore, pourquoi aurait-il tant convoité ces cinquante mille sesterces? voilà ce que je demande. Assurément, ni toi, M. Perpenna¹, ni toi, C. Pison, cette somme ne vous eût fait duper un associé. Pourquoi aurait-elle séduit Roscius? je le demande.

1. Un des assesseurs de Pison.

Était-il dans le besoin? Au contraire, il était riche. Avait-il des dettes? Au contraire, il avait beaucoup d'argent comptant. Était-il avare? Au contraire; même avant d'être riche, il s'était toujours montré très libéral, très généreux.

J'en atteste les dieux et les hommes! Roscius a refusé un jour de gagner trois cent mille sesterces; — il le pouvait, il était sûr de se faire payer trois cent mille sesterces, puisque Dionysia ¹ se fait bien payer deux cent mille sesterces. — Et ce même homme aurait employé la fraude, la ruse, la perfidie, pour s'approprier cinquante mille sesterces! La première somme était énorme, celle-ci est petite. Celle-là pouvait se gagner honorablement; celle-ci, honteusement. Celle-là pouvait lui procurer du plaisir; celle-ci, des ennuis. Celle-là ne pouvait lui être contestée; celle-ci devait entraîner un procès devant les tribunaux. Dans ces dix dernières années, Roscius aurait pu gagner le plus honorablement du monde six millions de sesterces : il ne l'a pas voulu. Il a accepté le labeur de son gain; il a refusé le gain de son labeur. Il n'a pas cessé jusqu'ici de travailler pour le plaisir du peuple romain; il a cessé depuis longtemps de travailler à sa fortune personnelle.

Aurais-tu jamais fait cela, Fannius? Et si tu avais pu prétendre à ce gain, n'aurais-tu pas joué jusqu'à ton dernier souffle? Dis-nous maintenant que Roscius t'a fait tort de cinquante mille sesterces, ce Roscius qui a refusé des sommes énormes, prodigieuses, non pour éviter le travail, mais par un magnifique désintéressement.

(Plaidoyer pour Q. Roscius le comédien, 6-8.)

1. Célèbre danseuse du temps.

3. — Verrès en Grèce.

Dans la *Première action contre Verrès*, Cicéron, pour aller vite, s'était contenté de produire ses témoins. Dans les pamphlets connus sous le nom de *Seconde action contre Verrès*, il reprend en détail toute l'accusation, en commençant par les antécédents de Verrès (livre I : questure, lieutenance en Asie, préture à Rome). — Verrès, après sa questure, accompagne en Asie, comme lieutenant, Cn. Dolabella, nommé gouverneur de Cilicie. Tout le long de la route, s'il faut en croire Cicéron, Verrès pille et rançonne les cités grecques, comme il le fera plus tard en Sicile.

Le gouvernement de la Cilicie venait d'être attribué à Cn. Dolabella. Dieux immortels ! Quelle impatience chez Verrès, que de démarches pour emporter cette lieutenance ! Ce fut pour Cn. Dolabella le principe de tous ses malheurs. Dès le jour de son départ, et partout où il passa, Verrès se conduisit de telle sorte qu'on croyait voir en lui non un lieutenant du peuple romain, mais une sorte d'ouragan dévastateur.

En Achaïe, — je laisserai de côté toutes les petites vexations, telles qu'un autre, peut-être, a pu quelquefois en commettre ; je ne citerai que les vexations bien personnelles à Verrès, celles qui, imputées à un autre accusé, sembleraient incroyables, — en Achaïe, donc, il demanda une somme d'argent au magistrat de Sicyone. N'en faisons pas un crime à Verrès : d'autres ont fait comme lui. Le magistrat refusant, Verrès sévit contre lui. C'est odieux, mais pas sans exemple. Mais vous allez voir comment Verrès se vengea : vous jugerez par là quelle espèce d'homme il est. Il fit allumer dans un réduit un feu de bois vert et humide. C'est là qu'un homme libre, de la noblesse locale, un allié, un ami du peuple romain,

fut asphyxié par la fumée et laissé à demi mort. Quant à toutes les statues, à tous les tableaux que Verrès a volés en Achaïe, je n'en parlerai pas ici : je me réserve d'insister ailleurs sur ce genre de cupidité ¹. A Athènes, vous avez entendu dire qu'il avait enlevé au temple de Minerve une grande quantité d'or. Le fait a été rapporté dans le procès de Cn. Dolabella. Rapporté ? et même avec une estimation de la valeur. Et, de ce vol, C. Verrès a été non seulement le complice, mais encore, vous le verrez, le principal auteur.

Il vint ensuite à Délos. Là, dans le temple très saint d'Apollon, il enleva secrètement, de nuit, des statues très belles et très anciennes ; et il les fit entasser dans son vaisseau de charge. Le lendemain, en voyant leur temple dépouillé, les habitants de Délos furent indignés ; car ce temple est si vénéré chez eux, si ancien, que, suivant la tradition, Apollon lui-même y est né. Cependant, ils n'osaient ouvrir la bouche, dans la crainte que Dolabella lui-même ne fût pour quelque chose dans ce vol. Tout à coup, juges, une violente tempête s'éleva : et non seulement Dolabella n'aurait pu partir, s'il l'eût désiré, mais il pouvait à peine tenir dans la ville, tant la mer vomissait d'énormes vagues. Le vaisseau de notre corsaire, où étaient entassées les statues saintes, est repoussé, rejeté par le flot, et se brise. On retrouve sur le rivage ces belles statues d'Apollon, et on les remet en place sur l'ordre de Dolabella : la tourmente s'apaise, et Dolabella peut quitter Délos.

Je n'en doute pas, Verrès ; quoiqu'il n'y ait jamais

1. Dans le livre *Sur les statues*, livre IV de la *Seconde action contre Verrès*.

eu en toi aucun sentiment humain, aucune pensée religieuse, maintenant du moins, dans la crainte que t'inspire ton péril, tu dois te souvenir de tes crimes. Peux-tu conserver une sérieuse espérance de salut, en te rappelant tes impiétés, tes crimes, tes sacrilèges envers les dieux immortels? C'est Apollon de Délos que tu as osé dépouiller! C'est sur ce temple si ancien, si saint, si vénéré, que tu as voulu porter tes mains impies et sacrilèges! Sans doute, dans ton enfance, à l'école, tu ne t'étais pas assez instruit, pour apprendre à connaître ce que les auteurs nous racontent sur Délos : mais plus tard, quand tu es arrivé sur les lieux mêmes, tu n'as donc pu te renseigner sur ce que la tradition et la littérature nous rapportent? Latone, après avoir erré longtemps dans sa fuite, sur le point de devenir mère, se réfugia à Délos, où elle mit au monde Apollon et Diane. D'après cette opinion, cette île est regardée comme consacrée à ces dieux; leur culte y est encore et y a toujours été l'objet d'un religieux respect. Les Perses eux-mêmes, dans la guerre qu'ils avaient déclarée à la Grèce entière ¹, aux dieux et aux hommes, ayant abordé à Délos avec une flotte de mille navires, se gardèrent d'y rien profaner, d'y toucher à rien. Et c'est ce temple-là que tu osais mettre au pillage, ô le plus scélérat et le plus fou des hommes! Avait-on jamais vu cupidité assez grande, pour étouffer le respect d'un si grand culte? Et, si tu n'y songeais pas alors, ne comprends-tu pas, maintenant du moins, qu'il n'y a point de supplice assez cruel, qui ne te soit dû depuis longtemps pour tes crimes?

Puis, Verrès arriva en Asie. A quoi bon rappeler

1. Au temps des guerres médiques.

les déjeuners, les soupers, les chevaux, les présents, qu'il se fit offrir à cette occasion? Je ne lui demanderai pas compte de ses petites infamies de chaque jour. Je dis seulement qu'à Chio il a enlevé de force de très belles statues ; de même, à Érythrée, à Halicarnasse. A Ténédos, — je laisse de côté l'argent qu'il y a volé, — à Ténédos, il s'en prit à Ténès lui-même, le dieu le plus vénéré des Ténédiens, le fondateur de leur ville, qui de son nom s'appelle *Ténédos*. La statue, dis-je, de ce dieu Ténès, un chef-d'œuvre, que vous avez vu autrefois au Comitium ¹, Verrès l'emporta au milieu des lamentations de toute la cité.

Et cette attaque à main armée du temple, si ancien et si fameux, de Junon Samienne, quel coup pour les habitants de Samos! Quelle douleur pour l'Asie entière! Quel scandale chez tous les peuples! Vous tous, assurément, vous en avez entendu parler. Pour se plaindre de ce brigandage, des ambassadeurs se rendirent de Samos en Asie, auprès de C. Néron ² : on leur répondit que des plaintes de ce genre, contre un lieutenant du peuple romain, devaient être portées, non au préteur, mais à Rome. Là-dessus vous avez entendu, dans la première action, la déposition de Charidème de Chio. Charidème a déclaré comment, en sa qualité de triérarque, il accompagnait Verrès à son départ d'Asie, et comment, sur l'ordre de Dolabella, il se trouvait avec Verrès à Samos : il apprit alors qu'on avait pillé le temple de Junon et la ville de Samos ; dans la suite, il eut lui-même à se défendre publiquement

1. Partie du Forum où avaient lieu les réunions électorales. Verrès avait eu l'audace d'y exposer plusieurs statues célèbres provenant de ses pillages.

2. Alors gouverneur de la province d'Asie.

auprès des Chioles ses compatriotes, contre une accusation des Samiens; mais il fut acquitté parce qu'il prouva clairement que les méfaits allégués par les députés de Samos étaient l'œuvre de Verrès, non la sienne. Que de tableaux, que de statues Verrès a volés là-bas! J'ai pu m'en rendre compte moi-même, tout récemment, dans sa propre maison, quand j'y suis venu pour la pose des scellés.

Eh bien! ces statues, où sont-elles maintenant, Verrès? Je parle de celles que chez toi, dernièrement, nous avons vues adossées à toutes les colonnes, ou même dans les entre-colonnements, enfin dans un bosquet en plein air. Pourquoi donc sont-elles restées dans ta maison, tant que tu as cru avoir affaire à un autre prêteur, assisté des autres juges que tu espérais obtenir du sort à la place des juges ici présents ¹? Puis, quand tu as vu que je me servais contre toi de mes témoins, plutôt que de gaspiller à ton profit mes heures de plaidoirie, pourquoi donc as-tu fait disparaître de ta maison toutes les statues, sauf deux qui sont encore au milieu de ta cour, justement deux statues volées à Samos? As-tu donc pensé que je ne citerais pas en témoignage ces bons amis à toi, qui étaient si souvent dans ta maison, pour leur demander s'il n'y avait pas eu des statues là où il n'y en avait plus?

(Seconde action contre Verrès, I, 17-19.)

1. Verrès et ses amis avaient cherché à trainer les choses en longueur, croyant pouvoir compter sur la partialité des magistrats et des juges de l'année suivante. Cicéron avait déjoué ce calcul en brusquant l'affaire.

4. — La Diane de Ségeste.

Au livre II de la *Seconde action*, Cicéron traite de la préture de Verrès en Sicile; au livre III, des abus commis dans les réquisitions de blés. Enfin, au livre IV, Cicéron nous montre en Verrès l'amateur d'art, un amateur étrange et sans scrupule, qui pille les temples et les villes de Sicile pour satisfaire sa manie.

Ségeste est une des plus anciennes villes de la Sicile, juges. On assure qu'elle a été fondée par Énée, lorsqu'il fuyait loin de Troie et vint en ces lieux. Aussi les Ségestains se croient-ils unis au peuple romain, non seulement par un traité perpétuel d'alliance et d'amitié, mais encore par des liens de parenté. Autrefois cette ville, dans une guerre qu'elle soutenait en son nom et pour ses intérêts contre les Carthaginois, fut prise et détruite : et toutes les œuvres d'art qui en faisaient l'ornement furent transportées de là à Carthage. Il y avait, entre autres, chez les Ségestains, une statue de Diane en bronze, entourée depuis les plus anciens temps d'un respect religieux, et remarquable par la perfection du travail. Transportée à Carthage, cette statue n'avait changé que de lieu et d'adorateurs : elle continuait à recevoir son culte d'autrefois. Par sa merveilleuse beauté, elle semblait mériter les hommages même d'un peuple ennemi.

Quelques siècles plus tard, P. Scipion, dans la troisième guerre punique, s'empara de Carthage. Après sa victoire, — remarquez ici la vertu scrupuleuse de ce héros; les beaux exemples de vertu donnés par nos compatriotes vous feront plaisir et vous rendront plus odieuse l'incroyable audace de l'accusé, — après sa victoire, donc, Scipion con-

voqua tous les Siciliens, sachant que la Sicile avait été très longtemps et très souvent mise au pillage par les Carthaginois. Il les invita à tout rechercher, s'engageant à prendre toutes les mesures pour faire restituer à chaque cité ce qui lui avait appartenu. En conséquence, les statues qui avaient été enlevées autrefois de la ville d'Himère, et dont j'ai parlé déjà, furent rendues aux Thermitains; restitutions analogues aux habitants de Géla, aux habitants d'Agrigente. Ces derniers recouvrèrent, entre autres, ce fameux taureau qu'avait possédé, dit-on. Phalaris, le plus cruel de tous les tyrans, et dont il avait fait un instrument de supplice : il y enfermait des hommes tout vivants et allumait du feu en dessous. En rendant ce taureau aux Agrigentins, on rapporte que Scipion leur tint ce langage : « Voilà pour vous une occasion de réfléchir s'il est plus avantageux pour les Siciliens d'être asservis à leurs compatriotes, ou d'obéir au peuple romain : car ce même monument atteste à la fois la cruauté de vos tyrans et la douceur de notre autorité. »

C'est à ce moment-là que l'on rendit scrupuleusement aux Ségestains cette Diane dont nous parlons. On la ramena à Ségeste; on la réinstalla à son ancienne place, au milieu des acclamations et des transports de la population. Elle se dressait à Ségeste sur une haute base, où était gravé en gros caractères le nom de « P. Scipion l'Africain », avec une inscription rappelant que « après la prise de Carthage il avait rendu la statue ». Les habitants vénéraient cette Diane, et tous les étrangers l'allaient voir : quand j'étais questeur, c'est la première chose que les Ségestains me montrèrent. C'était une figure imposante, colossale, avec une robe flottante; malgré cette grandeur, elle avait l'air de jeunesse, le main-

tien d'une vierge; des flèches étaient suspendues à son épaule; de sa main gauche, elle tenait un arc; de sa main droite, elle soutenait en avant une torche allumée.

A peine Verrès, cet ennemi de toutes les choses saintes et de toutes les religions, eut-il aperçu cette statue, qu'il parut s'être brûlé à cette torche, tant il fut enflammé d'une folle cupidité. Il ordonne aux magistrats de renverser la statue et de la lui remettre, ajoutant que rien ne peut lui être plus agréable. Les magistrats répondent qu'ils ne peuvent commettre ce sacrilège, qu'ils sont retenus par des scrupules religieux, par la crainte des lois et des tribunaux. Alors Verrès leur adresse des prières, des menaces; il fait appel, tantôt à l'espérance, tantôt à la crainte. On lui oppose parfois le nom de l'Africain; on lui rappelle que c'est un don du peuple romain, qu'on ne peut disposer d'un trophée consacré par un illustre général, après la prise d'une ville ennemie, comme un monument de la victoire du peuple romain.

Verrès ne cède point; au contraire, il insiste, devient plus pressant de jour en jour. La question est soumise au sénat de la ville, où tous se récrient énergiquement. Donc, cette fois-là, de ce premier voyage à Ségeste, Verrès n'emporte qu'un refus. Mais dès lors, pour les contributions de tout genre, levée de matelots et de rameurs, fourniture de blé, il se met à taxer les Ségestains, plus que tous les autres, et même au delà de leurs ressources. Puis, sans cesse, il mande leurs magistrats, il appelle auprès de lui les plus honorables et les plus nobles citoyens, il les traîne à sa suite dans toutes les assises de la province, il déclare à chacun d'eux en particulier qu'il le perdra, il menace de ruiner de fond en comble la cité entière. Enfin, vaincus par tant de

persécutions et terrorisés, les Ségestains décrètent qu'il faut obéir à l'ordre du préteur. Au milieu du deuil et des gémissements de toute la cité, au milieu des larmes et des lamentations des hommes et des femmes, on met en adjudication l'enlèvement de la statue de Diane.

Voyez combien cette statue était vénérée chez les Ségestains. Sachez-le bien, juges, il ne se trouva personne, ni homme libre, ni esclave, ni citoyen, ni étranger, qui osât toucher cette statue. Il fallut s'adresser à des barbares, qu'on fit venir de Lilybée ¹ : ces manœuvres, ignorant toute l'affaire et la sainteté de ce culte, enlevèrent enfin la statue, moyennant salaire. Au moment où cette Diane fut emportée hors de la ville, représentez-vous l'affluence des femmes, les larmes des vieillards : quelques-uns d'entre eux se rappelaient le jour heureux, où cette même Diane, ramenée de Carthage à Ségeste, avait annoncé par son retour la victoire du peuple romain. Comme les temps étaient changés ! Alors un général du peuple romain, un héros, rapportait aux Ségestains les dieux de leurs pères, reconquis sur une ville ennemie. Maintenant, à une ville alliée, un préteur de ce même peuple romain, un homme souillé de crimes et d'infamies, enlevait ces mêmes dieux, par un sacrilège attentat. On s'en souvient dans toute la Sicile : toutes les dames et les jeunes filles de Ségeste accompagnèrent Diane, quand on la transporta hors de la ville ; elles couvrirent la déesse de parfums, de couronnes et de fleurs ; en brûlant de l'encens et des aromates, elles l'escortèrent jusqu'aux frontières du territoire.

1. Il y avait encore, dans cette partie de la Sicile, des descendants d'anciens colons phéniciens.

Cette religion si puissante sur les âmes ne te faisait point peur alors, Verrès, dans ton autorité souveraine, à cause de ta cupidité et de ton audace. Mais aujourd'hui, au milieu de ces terribles dangers qui menacent toi et tes enfants, ton attentat ne t'épouvante-t-il pas? Peux-tu espérer le secours d'aucun homme, alors que les dieux immortels sont contre toi? ou le secours d'aucun dieu, alors que tu as profané des cultes si saints? Ainsi, en temps de paix, en pays ami, tu n'as pas respecté cette Diane! Et pourtant, elle avait échappé à la prise et à l'incendie de deux villes où elle était placée; deux fois, dans deux guerres, elle avait été épargnée par la flamme et par le fer. Après la victoire des Carthaginois, elle avait changé de lieu, mais n'avait pas perdu le respect des peuples. Grâce à la valeur de l'Africain, elle avait recouvré à la fois son culte et son sanctuaire d'autrefois. Cependant, le crime accompli, le piédestal restait vide, et le nom de l'Africain y était encore gravé. Tout le monde s'indignait, s'irritait, non seulement de cette profanation des choses saintes, mais encore de voir que, sans égard pour l'Africain, pour un héros, C. Verrès eût fait disparaître le glorieux témoignage de ses exploits, le souvenir de sa vaillance, les monuments de sa victoire. Quand Verrès fut informé des réflexions qu'inspirait la vue du piédestal et de l'inscription, il se flatta que l'on oublierait toute l'affaire, s'il faisait disparaître aussi la base qui attestait son crime. Par son ordre, on mit donc en adjudication la destruction de ce piédestal : le procès-verbal de cette adjudication, tiré des archives des Ségestains, vous a été lu dans la première action.

(Seconde action contre Verrès, IV, 33-35.)

5. — Supplice d'un citoyen romain.

Le Ve et dernier livre de la *Seconde action* montre l'usage que Verrès a fait en Sicile de son autorité militaire. Cicéron insiste principalement sur les supplices infligés à des citoyens romains, par exemple à un certain Gavius.

Que dire, juges, de P. Gavius, du municipe de Cosa? Et comment parler de lui avec assez de force dans la voix, d'énergie dans les expressions, de chaleur dans l'indignation? Ah! ce n'est pas l'indignation qui me manque : le difficile, c'est de trouver des paroles en rapport avec les faits, avec mon indignation. Tel est ce crime, que, la première fois qu'on me le dénonça, je ne crus pas pouvoir le faire entrer dans mon accusation. Il n'était que trop vrai, j'en étais convaincu; mais je pensais qu'il paraîtrait incroyable. Enfin, j'ai cédé aux larmes de tous les citoyens romains qui font des affaires en Sicile, je me suis laissé entraîner par les dépositions des plus honorables citoyens de Valentia, de tous les habitants de Rhegium, et de nombreux chevaliers romains qui par hasard se trouvaient alors à Messine. J'ai produit, dans la première action, un si grand nombre de témoins, que le fait ne pouvait demeurer douteux pour personne.

Que faire aujourd'hui? Déjà, pendant bien des heures, j'ai parlé devant vous d'un même sujet, de la scélérate cruauté de Verrès. J'ai presque épuisé, pour ses autres méfaits, toute la force des termes qui pouvaient peindre son crime; et je ne me suis pas réservé le moyen de vous tenir attentifs par la variété de mes plaintes. Comment donc parler d'un tel attentat? A mon avis, il n'y a qu'une manière, qu'une méthode. C'est de vous exposer simplement

le fait. Il est si grave par lui-même, que ni ma faible éloquence, ni celle d'aucun autre, n'est nécessaire pour exciter votre indignation.

Donc, cet homme dont je parle, Gavius de Cosa, avait été, comme tant d'autres, emprisonné par Verrès. Je ne sais comment, il s'échappa secrètement des Carrières¹, et vint à Messine. Tout près de lui il apercevait l'Italie et les murailles de Rhegium : échappé aux terreurs de la mort et aux ténèbres, ranimé, pour ainsi dire, par la lumière de la liberté et par un vent de légalité, il se sentait revivre. Mais, dans Messine, il parla, il se plaignit d'avoir été emprisonné, lui, citoyen romain ; il ajouta qu'il allait droit à Rome, et que Verrès, à son arrivée, aurait de ses nouvelles.

Le malheureux ne se doutait pas que parler ainsi à Messine, c'était comme s'il parlait dans le palais du préteur. En effet, comme je vous l'ai dit, Verrès avait choisi cette ville pour en faire l'auxiliaire de ses crimes, la recéleuse de ses larcins, l'associée de toutes ses infamies². Aussi Gavius est-il conduit aussitôt devant le magistrat des Mamertins. Ce jour-là précisément, Verrès arrive par hasard à Messine. On lui soumet l'affaire : un citoyen romain, lui dit-on, s'est plaint d'avoir été enfermé à Syracuse dans les Carrières ; au moment où il allait s'embarquer en proférant de terribles menaces contre Verrès, on l'a arrêté et mis sous bonne garde, pour réserver au préteur la décision à prendre.

1. Ces anciennes carrières, voisines de Syracuse, servaient de prisons. C'est là qu'avaient été enfermés les débris de l'armée athénienne après la désastreuse expédition de Sicile (Thucydide, VII, 86-87).

2. Messine appartenait aux Mamertins, une peuplade à demi barbare, ennemie des Grecs de Sicile.

Verrès remercie ces gens, loue leur dévouement et leur zèle. Puis, enflammé d'une criminelle fureur, il se rend au forum. Ses yeux étincelaient : sur tout son visage se lisait la cruauté. Tous attendaient, se demandant jusqu'où il irait, ce qu'il allait faire. Tout à coup il ordonne qu'on amène le prisonnier, qu'on l'attache tout nu au milieu du forum, et qu'on prépare les verges. Le malheureux s'écriait qu'il était citoyen romain, du municipe de Cosa; qu'il avait servi avec L. Pretius, un chevalier romain de grande distinction; que Pretius était pour affaire à Palerme, et qu'auprès de lui Verrès pouvait se renseigner. Verrès déclare que, d'après son enquête, Gavius est un espion envoyé en Sicile par le chef des esclaves fugitifs : ce dont personne n'avait la moindre preuve, le moindre soupçon. Ensuite, Verrès ordonne de fouetter l'homme de tous côtés, et vigoureusement.

On battait de verges, au milieu du forum de Messine, un citoyen romain, juges. Et, sans gémir, sans dire autre chose, ce malheureux, dans sa douleur, au milieu du bruit des coups de verges, se contentait de répéter ces mots : « Je suis citoyen romain. » En invoquant son droit de cité, il s'imaginait qu'il allait arrêter les fouets, écarter de son corps toutes les tortures. Non seulement il ne réussit point par là à faire cesser les coups de verges; mais, tandis qu'il continuait à invoquer son droit, à se réclamer de son titre de citoyen, une croix, oui, une croix était préparée pour ce malheureux qu'on déchirait, et qui n'avait jamais vu un tel abus de pouvoir.

O doux nom de liberté! droits sacrés du citoyen romain! lois Portia, lois Sempronienues! puissance tribunitienne, si amèrement regrettée, et rendue enfin au peuple de Rome! voilà donc où aboutit tout cela : un citoyen romain, dans une province du

peuple romain, dans une ville alliée, sur l'ordre du magistrat à qui la faveur du peuple romain a confié les faisceaux et les haches, est attaché au poteau en plein forum, et battu de verges ! Et quand on lui appliquait les feux, les fers chauds, et toutes les autres tortures ! si ses impérieuses réclamations et sa voix lamentable ne t'arrêtaient pas, Verrès, étais-tu donc insensible même aux pleurs, aux sanglots des citoyens romains qui étaient là ? Tu as osé mettre en croix un homme qui se disait citoyen romain ! Je n'ai pas voulu parler de cela avec tant de véhémence dans la première action, juges : je ne l'ai pas voulu. En effet, vous avez vu combien la foule était soulevée contre l'accusé, par l'indignation, la haine, la crainte d'un commun péril. Je me suis donc contenu alors dans mon discours, comme j'ai retenu C. Numitorius, chevalier romain de grand mérite, l'un de mes témoins ; et j'ai applaudi à la sagesse de Glabrion, qui brusquement, au milieu de la déposition, congédia le témoin ; car il redoutait qu'aux yeux de tous le peuple romain ne fit lui-même justice du coupable, dans la crainte de le voir échapper aux lois et aux tribunaux.

Aujourd'hui, Verrès, tout le monde prévoit clairement quelle sera l'issue de ton procès, et ce qu'il adviendra de toi. Voici donc comment je procéderai. Ce Gavius, dont tu as fait subitement un espion, je montrerai qu'il a été jeté par toi, à Syracuse, dans les Carrières. Et je ne le montrerai pas seulement par les registres des Syracusains : tu pourrais dire que, trouvant sur les registres un Gavius, je m'empare et joue de ce nom pour affirmer que c'est le Gavius en question. Je produirai encore des témoins à ton choix, et ils certifieront que c'est bien l'homme jeté par toi dans les Carrières de Syracuse. Je produirai

aussi des habitants de Cosa, ses compatriotes et ses amis : et ils nous apprendront, trop tard pour toi, mais assez tôt pour les juges, que ce P. Gavius, mis en croix par tes ordres, était un citoyen romain, du municipe de Cosa, non un espion des esclaves fugitifs.

Quand j'aurai prouvé tout ce que j'avance, et assez clairement pour convaincre tes meilleurs amis, alors je m'en tiendrai à ton propre aveu : oui, je déclarerai que je m'en contente. Te souviens-tu de ce que tu as dit récemment toi-même, au moment où tu t'élançais épouvanté par les cris et l'attitude menaçante du peuple romain ? Que disais-tu donc ? Que Gavius, pour retarder son supplice, s'était écrié qu'il était citoyen romain ; mais que c'était un espion. Eh bien ! mes témoins sont donc véridiques. C'est justement ce que dit C. Numitorius ; ce que disent M. Cottius, et P. Cottius, nobles personnages du territoire de Tauromenium ; ce que dit Q. Luccius, grand banquier de Rhegium ; ce que disent tous les autres. Jusqu'ici, tous les témoins que j'ai produits ont certifié, non pas qu'ils connaissaient personnellement Gavius, mais qu'ils ont vu mettre en croix un homme qui se déclarait citoyen romain. Tu dis la même chose, Verrès. D'après ton aveu, Gavius s'est écrié souvent qu'il était citoyen romain ; et ce titre de citoyen, qu'il invoquait, n'a même pas eu le pouvoir de te faire hésiter un instant, de te faire du moins retarder un peu un si cruel et si horrible supplice.

Je m'en tiens là, je m'attache à cela, juges, je me contente de cela. J'abandonne et néglige tout le reste. Par son propre aveu, le voilà pris, condamné à mort. Tu ignorais qui était Gavius ? Tu le soupçonais d'être un espion ? Je ne demande pas sur quoi ce soupçon était fondé : je t'accuse d'après tes paroles mêmes. Gavius déclarait qu'il était citoyen

romain. Toi-même, Verrès, si l'on t'avait arrêté chez les Perses ou au fond de l'Inde, et si l'on te conduisait au supplice, ne t'écrierais-tu pas aussi que tu es citoyen romain ? A toi, inconnu chez des peuples inconnus, chez des barbares, chez des hommes qui vivent aux extrémités du monde, à toi, dis-je, ce titre glorieux, et partout vénéré, de citoyen romain serait une sauvegarde : et cet homme, quel qu'il fût, cet homme que tu faisais mettre en croix, cet inconnu qui se déclarait citoyen romain, il n'a pu obtenir de toi, d'un préteur, sinon la vie, du moins un sursis, en invoquant, en alléguant son droit de cité !

Des hommes d'humble condition, de naissance obscure, traversent les mers ; ils arrivent dans des pays qu'ils n'ont jamais vus, où ils ne peuvent être connus des habitants, où ils n'ont pas toujours de garants. Ils comptent seulement sur leur titre de citoyens romains, et, par là, ils se croient en sûreté, non seulement auprès de nos magistrats, qui sont contenus par la crainte des lois et de l'opinion publique, non seulement auprès des citoyens romains, qui sont unis à eux par la communauté du langage, des droits, par bien d'autres liens, mais partout où ils peuvent aller : ils espèrent que partout ce titre sera leur sauvegarde.

Enlève cette espérance, cette sauvegarde aux citoyens romains ; enlève toute puissance à ces mots : « Je suis citoyen romain » ; pose en principe qu'un préteur ou tout autre magistrat peut impunément, arbitrairement, envoyer au supplice un homme qui se dit citoyen romain, sous prétexte qu'on ne le connaît pas : dès lors toutes les provinces, tous les royaumes, toutes les cités libres, le monde entier, qui ont toujours été largement ouverts à nos compatriotes, seront fermés aux

citoyens romains par la prétendue justification. D'ailleurs, Gavius ne se réclamait-il pas de L. Pretius, chevalier romain, qui était alors en Sicile pour ses affaires? T'en coûtait-il beaucoup d'écrire à Palerme? de garder ton prisonnier? de le laisser dans la prison de tes Mamertins, de le tenir enfermé, en attendant que Pretius pût arriver de Palerme? Si Pretius avait reconnu ton homme, tu aurais fait grâce à Gavius des derniers supplices; sinon, tu aurais fait ce que bon te semblait, tu aurais établi contre tous cette règle nouvelle, que tout homme inconnu de toi, ou sans riche répondant, malgré sa qualité de citoyen romain, serait mis en croix.

Mais pourquoi tant parler de Gavius? Comme si tu t'étais conduit alors en ennemi personnel de Gavius, et non en ennemi du nom romain, du corps entier des citoyens, et de leurs droits? Ce n'est pas à un homme, dis-je, c'est à la cause commune de la liberté, que tu as déclaré la guerre. Pourquoi donc, en effet, tandis que les Mamertins, suivant leur coutume et leur loi, avaient dressé la croix derrière la ville, sur la voie Pompeia, pourquoi donc as-tu ordonné de dresser cette croix du côté qui regarde le détroit? Pourquoi donc as-tu ajouté un mot, que tu ne peux nier aujourd'hui, car il a été prononcé à haute voix devant tout le monde? Tu as déclaré que tu choisissais cet endroit pour permettre à cet homme qui se disait citoyen romain, de voir du haut de sa croix l'Italie et d'apercevoir au loin sa maison. Cette croix, juges, est la seule qu'on ait dressée en cet endroit depuis la fondation de Messine. Verrès a voulu que le supplice eût lieu en vue de l'Italie, pour que le malheureux, mourant dans la douleur et les tortures, mesurât des yeux l'espace étroit qui séparait la servitude de la liberté, et pour

que l'Italie vit un de ses enfants subir l'épouvantable et infamant supplice réservé aux esclaves.

C'est un attentat que d'enchaîner un citoyen romain; c'est un crime, de le battre de verges; c'est presque un parricide, de le condamner à mort: qu'est-ce donc de le mettre en croix? On ne peut trouver d'expression assez forte pour caractériser un tel forfait. Eh bien! Verrès ne s'est pas contenté de tout cela. Qu'il contemple sa patrie, dit-il; qu'il meure en face des lois et de la liberté! Alors, ce n'est pas Gavius, ce n'est pas un seul homme, un citoyen romain quelconque, c'est la liberté de tous, c'est la cité entière, que tu as condamnée à ce supplice de la croix. Voyez l'audace de ce scélérat. Son seul regret, croyez-le bien, c'est de n'avoir pu dresser cette croix pour les citoyens romains sur le Forum, au Comitium, sur la tribune. Il a choisi du moins dans sa province l'endroit qui ressemble le plus au Forum par l'affluence du peuple, et qui en est le plus rapproché par sa position. Il a voulu que le monument de son crime et de son audace se dressât en vue de l'Italie, dans le vestibule de la Sicile, sur le passage de tous les vaisseaux qui naviguaient dans ces parages.

(Seconde action contre Verrès, V, 61-66.)

6. — Les Gaulois au temps de Cicéron.

Fonteius, qui avait gouverné la Gaule Narbonnaise, était accusé de concussion par ses anciens administrés. Pour affaiblir l'accusation, Cicéron se trouve amené à attaquer les Gaulois. Par ce portrait satirique, il flattait aussi de vieux préjugés romains.

Croyez-vous que ces peuples gaulois soient guidés, dans leurs dépositions, par la religion du serment et

par la crainte des dieux immortels ? Ah ! ils ne ressemblent guère aux autres nations dans leurs mœurs et leur caractère. Les autres nations entreprennent des guerres pour défendre leur religion ; eux, ils font la guerre à toutes les religions. Les autres nations, dans leurs guerres, implorent la faveur et la protection des dieux immortels : eux, c'est aux dieux immortels eux-mêmes qu'ils ont toujours fait la guerre.

Ce sont ces mêmes peuples qui jadis, si loin de leur pays, sont allés jusqu'à Delphes, pour y insulter et y dépouiller Apollon Pythien, l'oracle de l'univers. Ce sont ces mêmes peuples, si pieux, si religieux dans leurs témoignages, qui ont assiégé le Capitole et ce grand Jupiter dont le nom, de par la volonté de nos ancêtres, enchaîne la bonne foi des témoignages. Enfin vous ne trouverez chez ces peuples aucun sentiment de piété et de religion : même quand la crainte les pousse à apaiser leurs dieux, ils souillent leurs autels et leurs temples de victimes humaines ; ils ne peuvent même pas honorer la religion sans la profaner d'abord par un crime. Tout le monde sait qu'ils ont conservé jusqu'à ce jour la monstrueuse et barbare coutume des sacrifices humains. Imaginez quelle peut être la bonne foi, la piété de ces peuples, qui pensent apaiser aisément même les dieux immortels par le crime et le sang des hommes...

Doutez-vous, juges, que tous ces peuples n'aient et n'entretiennent une haine profonde contre le nom romain ? Croyez-vous qu'ici, avec leurs sayons et leurs braies, ils aient une attitude modeste et humble, attitude ordinaire des suppliants et des opprimés qui sollicitent des juges une réparation ? C'est tout le contraire. Ils se pavanent gaiement, la

tête droite, dans tout le Forum; ils profèrent des menaces, et veulent nous épouvanter par les sons rauques de leur langage barbare. Assurément je ne l'aurais pas cru, si à plusieurs reprises je n'avais entendu comme vous, juges, les accusateurs eux-mêmes nous avertir de ne pas nous attirer, par l'acquittement de Fonteius, une nouvelle guerre contre les Gaulois.

Supposez, juges, que tout soit contre M. Fonteius dans ce procès. Supposez qu'il se soit déshonoré par une jeunesse honteuse, par une vie infâme, par sa conduite dans les magistratures remplies sous vos yeux, qu'il ait été convaincu par le témoignage de tous les honnêtes gens, qu'il se soit rendu odieux à tous les siens, avant d'être traduit en justice. Supposez que dans ce procès il soit accablé par les dépositions et les registres des colons romains de Narbonne, de nos fidèles alliés les Marseillais, de tous les citoyens romains. Eh bien! même alors, vous devriez faire grande attention à votre attitude en face des Gaulois. Ces peuples, vos pères et vos ancêtres les ont affaiblis au point que vous pouvez maintenant les mépriser : il ne faudrait pas que vous eussiez l'air de les craindre, de vous laisser émouvoir par leurs bruyantes menaces. Mais, en réalité, aucun homme de bien n'attaque Fonteius; tous vos concitoyens et vos alliés font son éloge. Il a pour seuls adversaires des gens qui très souvent ont été les adversaires de Rome et de notre empire. Les ennemis de M. Fonteius vous menacent, vous et le peuple romain, tandis que ses amis et ses proches vous supplient. Hésitez-vous donc à prouver, non seulement à vos concitoyens, si sensibles à la gloire et à l'honneur, mais encore aux nations étrangères et à tous les peuples, que dans vos décisions vous

avez mieux aimé épargner un citoyen que céder à un ennemi?

Par Hercule! juges, voilà un puissant motif, ajouté à tous les autres, pour absoudre Fonteius. Prenez garde d'imprimer à votre empire une tache d'ignominie : on pourrait dire en Gaule que le sénat et les chevaliers romains, émus, non par les dépositions, mais par les menaces des Gaulois, ont jugé cette affaire suivant le bon plaisir de ces Gaulois. Sans doute, s'ils veulent nous faire la guerre, il nous faudra évoquer du fond des enfers C. Marius¹, pour tenir tête à cet Induciomare, si menaçant et si arrogant. Il nous faudra évoquer Cn. Domitius et Q. Maximus², pour qu'ils achèvent et accablent une seconde fois par leurs armes la nation des Allobroges et les autres. Ou plutôt, puisque ces évocations sont impossibles, il nous faudra prier mon ami M. Platorius d'apaiser l'ardeur belliqueuse de ses nouveaux clients, d'écarter de nous leur colère et leur terrible choc. Ou, si c'est encore impossible, nous prierons M. Fabius, qui a signé cette accusation, de calmer les Allobroges, puisque le nom des Fabius est en si grand honneur chez eux³. Les Allobroges se décideront sans doute à se tenir tranquilles, comme il convient à des vaincus et à des sujets; ou bien ils comprendront qu'en menaçant le peuple romain, ils lui font, non pas redouter une guerre, mais espérer un triomphe.

(Plaidoyer pour M. Fonteius, 12-15.)

1. Allusion aux victoires de Marius sur les Cimbres et les Teutons.

2. Allusion aux campagnes des Romains contre les Allobroges et les Arvernes.

3. Plusieurs personnages de cette famille, en divers temps, avaient pris une part active aux campagnes contre les Gaulois.

7. — Confession d'un avocat.

Cicéron défendait Cluentius Habitus, qu'on accusait d'avoir empoisonné son beau-père Oppianicus, et d'avoir antérieurement, dans un procès contre ce même Oppianicus, corrompu le tribunal. Or Cicéron lui-même avait parlé contre Cluentius dans ce premier procès, et il avait soutenu ensuite que Cluentius avait acheté ses juges. Naturellement, les adversaires de Cicéron lui reprochaient ces contradictions. Il se justifie en alléguant les prétendues nécessités du métier d'avocat.

On m'oppose encore une très grave autorité, qu'à ma honte j'ai failli passer sous silence. Cette autorité, dit-on, c'est la mienne. Attius ¹ nous a lu des passages d'un discours, je ne sais lequel, qu'il prétend être de moi. D'après ces passages, j'aurais mentionné précisément cet arrêt de Junius². Comme si moi-même, dès le commencement de ce plaidoyer, je n'avais pas déclaré odieux cet arrêt-là! Comme si, parlant de la vénalité des tribunaux, j'avais pu, à ce propos, passer sous silence un scandale si retentissant! D'ailleurs, si j'ai dit quelque chose d'approchant, j'ai rapporté le fait sans l'avoir contrôlé, je ne l'ai pas certifié en témoin; et, dans ce discours, je me préoccupais de l'intérêt du moment, plutôt que de la valeur même du jugement. En effet, j'étais accusateur, je m'étais proposé dès le début d'exciter l'indignation du peuple romain et des juges : énumérant les arrêts condamnés non par moi, mais par l'opinion publique, je ne pouvais omettre ce procès-là, qui avait fait tant de bruit.

On se trompe grandement, si l'on croit trouver

1. L'avocat de la partie adverse.

2. Président de ce tribunal qu'on accusait de s'être laissé gagner par Cluentius.

nos opinions personnelles consignées dans les discours que nous avons prononcés devant les tribunaux. Dans tous ces discours, c'est la cause, la circonstance qui parle, non l'homme lui-même, l'avocat. Si la cause pouvait se défendre elle-même, on n'irait pas chercher un orateur. On vient nous chercher pour dire, non pas ce que nous pensons nous-mêmes au fond, mais ce qu'on peut tirer de l'affaire elle-même, de la cause. Un homme d'esprit, M. Antoine, aimait à répéter, dit-on, « qu'il n'avait jamais écrit aucun plaidoyer, afin de pouvoir nier, si un jour on lui reprochait d'avoir dit quelque chose de trop ». Comme si nos paroles ou nos actions, sans être consignées par écrit, ne pouvaient rester dans la mémoire des hommes !

Pour moi, je préfère en cela suivre l'exemple de nombreux orateurs, surtout du plus éloquent et du plus habile, L. Crassus. Un jour, il défendait L. Plancius, qu'attaquait M. Brutus, orateur véhément et adroit. Brutus avait amené deux secrétaires, auxquels il fit lire alternativement plusieurs passages, absolument contradictoires, tirés de deux discours de Crassus. Dans l'un, Crassus, combattant un projet de loi proposé contre la colonie de Narbonne, rabaisse, autant qu'il peut, l'autorité du sénat. Dans l'autre, où il défend la loi Servilia, il fait le plus grand éloge du sénat, et attaque violemment les chevaliers romains. La lecture de ce dernier passage était destinée à irriter contre Crassus le tribunal, composé de chevaliers. Un moment, dit-on, Crassus fut un peu déconcerté. Aussi, dans sa réponse, il commença par distinguer les deux époques, afin de montrer que son langage se justifiait par les circonstances et l'intérêt de la cause.

Ensuite, Crassus voulut faire comprendre à Brutus

quel homme il avait attaqué : non seulement un grand orateur, mais encore un délicat, un homme d'esprit. A son tour, il fit lever trois secrétaires, chacun tenant à la main un des traités que M. Brutus, père de l'accusateur, a laissés sur le droit civil. Il fit lire successivement le début des trois ouvrages. A ces mots que vous connaissez sans doute : « Un jour, je me trouvais dans ma campagne de Priverne, avec mon fils Brutus », Crassus demanda ce qu'était devenue cette terre de Priverne. Au second ouvrage : « J'étais dans mon domaine d'Albe, avec mon fils Brutus », il demanda des nouvelles du domaine d'Albe. Au troisième ouvrage : « Dans ma villa de Tibur, j'étais assis par hasard avec mon fils Brutus », Crassus interrogea son adversaire sur cette villa de Tibur. « Sans doute, ajouta-t-il, Brutus, en homme sage, voyant les désordres de son fils, avait voulu consigner un témoignage authentique sur les domaines qu'il lui laissait. S'il avait pu récemment écrire qu'un autre jour il se trouvait aux bains avec un fils de cet âge, il n'aurait pas manqué de le faire : en tout cas, l'on pouvait demander compte de ces bains au fils, non d'après les ouvrages du père, mais d'après les registres des censeurs. » — C'est ainsi qu'alors Crassus se vengea de Brutus, et le fit repentir de ses citations. Il avait été blessé sans doute de se voir critiqué à propos de discours politiques ; car en ce genre, on demande peut-être plus de fermeté dans les principes.

Pour moi, je ne me sens pas blessé par les citations de mon adversaire. Le langage qu'on me reproche convenait parfaitement aux circonstances d'alors et aux intérêts de la cause que je plaçais. Ce que j'ai dit alors ne me gêne en rien aujourd'hui, et ne m'empêche pas de défendre honorablement,

librement, la cause de Cluentius. Si je voulais avouer que la justice de sa cause m'est connue d'aujourd'hui seulement, et que jusqu'ici j'avais été égaré par l'opinion publique, après tout, pourrait-on m'en faire un reproche? D'autant mieux qu'à vous aussi, juges, l'équité vous fait un devoir de m'accorder ce que je vous demande maintenant : d'oublier les graves préventions que vous avez pu apporter ici contre cet ancien arrêt, d'y renoncer, dis-je, une fois la cause approfondie, devant l'entière révélation de la vérité.

(*Plaidoyer pour A. Cluentius Habitus, 50-51.*)

8. — Le stoïcisme de Caton.

Murena, ancien lieutenant de Lucullus, dans la guerre contre Mithridate, venait d'être élu consul. L'un de ses compétiteurs malheureux, le grand jurisconsulte Sulpicius, l'accusa d'avoir acheté les suffrages; et Caton soutint l'accusation, qui paraît avoir été très bien fondée. Cicéron, alors consul, et auteur d'une loi récente contre la brigue, n'en défendit pas moins Murena, pour des raisons politiques. Quoique les deux accusateurs fussent ses amis, et des gens de grand mérite, il railla spirituellement leur zèle intempestif.

L'intervention de Caton, dont tout le monde honorait l'austère vertu, donnait beaucoup de poids à l'accusation de Sulpicius contre Murena. Aussi, dans son plaidoyer, Cicéron s'attachait-il à affaiblir l'autorité de Caton, en raillant la rigidité de ses principes stoïciens et les exagérations de sa vertu.

J'arrive maintenant à M. Caton, sur qui repose toute la force de l'accusation. Si redoutable, si véhément qu'il soit comme accusateur, je redoute beaucoup plus son autorité que ses imputations. En face d'un tel accusateur, juges, je vous adresserai d'abord une prière : qu'à L. Murena ne nuisent pas le mérite de Caton, les espérances qu'a fait conce-

voir son tribunat, l'éclat et la dignité de toute sa vie; enfin, que, seul, mon client ne soit pas victime de tous ces avantages que M. Caton a acquis pour être utile à beaucoup de gens.⁽⁵⁹⁾ Toujours, dans notre cité, la trop grande puissance des accusateurs s'est heurtée à la résistance du peuple entier et à la sagesse prévoyante des juges. Je ne veux pas qu'un accusateur apporte en justice un pouvoir excessif, trop d'influence, d'autorité, de crédit. Que tous ces avantages soient employés à sauver des innocents, à protéger les faibles, à secourir les malheureux; mais non à compromettre, à perdre des citoyens. On dira peut-être que Caton ne se serait pas présenté comme accusateur, s'il n'avait d'avance jugé la cause. Mais l'on établirait, juges, une loi inique, et l'on aggraverait le danger des citoyens, si l'on prétendait que l'avis de l'accusateur devînt une présomption contre l'accusé.

(60) Pour moi, Caton, je ne puis blâmer ta conduite, à cause de la haute opinion que j'ai de ta vertu. Peut-être cependant pourrais-je y trouver quelque chose à reprendre et à modifier légèrement. « Tu pêches rarement, dit à un héros son vieux maître ¹; mais, si tu pêches, je puis te redresser. » Je ne saurais t'appliquer ces mots, Caton. Je puis le dire en toute sincérité, tu ne pêches jamais, et rien dans ta conduite ne mérite d'être redressé : on voudrait plutôt te voir fléchir un peu. La nature t'a formé pour l'honneur, la sagesse, la tempérance, la grandeur d'âme, la justice, enfin pour toutes les vertus qui font un grand homme à l'âme haute. A cela s'est ajoutée une règle morale, qui n'est ni modérée ni

1. Dans une vieille tragédie latine, probablement dans les *Myrmidons* d'Attius.

douce, mais, il me semble, un peu plus sévère et plus dure que ne le comportent la raison ou la nature.

Puisque je ne parle point ici devant une foule ignorante ou dans une assemblée de gens incultes, je m'expliquerai avec un peu plus de franchise sur ces études libérales, qui me sont familières et agréables, à moi comme à vous. En M. Caton, juges, tout ce que nous voyons de divin, d'admirable, lui appartient en propre, sachez-le bien ; ce que parfois nous y trouvons en trop, lui vient non de la nature, mais de son maître. Il a existé un homme d'un génie souverain, Zénon, dont les sectateurs s'appellent stoïciens. Voici quelques exemples de ses principes et de ses préceptes : le sage n'accorde rien à la faveur, ne pardonne jamais une faute ; la compassion est une marque de sottise et de faiblesse ; il est indigne d'un homme de se laisser fléchir ni apaiser par la prière ; seuls, les sages, si difformes qu'ils soient, sont beaux ; si indigents qu'ils soient, sont riches ; si esclaves qu'ils soient, sont rois. Nous autres, qui ne sommes point des sages, les stoïciens nous traitent d'esclaves fugitifs, d'exilés, d'ennemis publics, de fous enfin. Pour eux, toutes les fautes sont égales ; tout délit est un crime capital ; on n'est pas moins coupable pour étrangler sans nécessité un coq, que pour étrangler son père. Le sage ne s'en remet jamais au sentiment, ne se repent de rien, ne se trompe en rien, ne change jamais d'avis.

Ces maximes-là, avec toute l'ardeur de son esprit, M. Caton les a adoptées sous l'influence de très savants maîtres : non pour en discourir, comme tant d'autres, mais pour y conformer sa vie. Les publicains demandent-ils quelque chose ? — « Prends garde, dit-il, de rien accorder à la faveur. » — Des

malheureux sans ressources viennent-ils vous supplier? — « Tu es un scélérat, un sacrilège, si tu fais rien par compassion. » — Un homme avoue-t-il qu'il a péché, et demande-t-il pardon de sa faute? — « C'est un crime de pardonner. » — Mais la faute est légère. — « Toutes les fautes sont égales. » — Tu as laissé échapper un mot. — « C'est un arrêt irrévocable. » — Tu as jugé, non sur le fait, mais sur ton sentiment. — « Le sage ne s'en remet pas au sentiment. » — Tu t'es trompé sur un point. — « On m'outrage en parlant ainsi. »

De cette doctrine, voici aujourd'hui les conséquences. « J'ai déclaré au sénat, nous dit Caton, que je poursuivrais tel candidat au consulat ¹. » — Mais alors tu étais en colère. — « Jamais, réplique-t-il, le sage n'est en colère. » — Mais c'était un propos de circonstance. — « C'est le fait d'un malhonnête homme, dit-il, que de mentir; changer d'avis est une honte; se laisser fléchir, un crime; écouter la pitié, une infamie. »

• Nos maîtres à nous ², — car je l'avouerai, Caton, moi aussi, dans ma jeunesse, je me défiais de mes lumières naturelles, et j'ai demandé conseil à la philosophie, — nos maîtres à nous, dis-je, qui relèvent de Platon et d'Aristote, ont plus de modération et de mesure. Pour eux, le sage peut accorder quelque chose à l'intérêt particulier. Il appartient à l'homme de bien d'être compatissant. Il faut distinguer des degrés dans les délits, et dans les châtimens. Il y a des occasions où l'homme le plus ferme peut pardonner. Le sage lui-même s'en remet souvent au

1. Caton avait déclaré publiquement, avant les élections au consulat, qu'il poursuivrait tout candidat coupable de brigue. (Plutarque, *Vie de Caton*, 21.)

2. Les Académiciens.

sentiment sur ce qu'il ne sait point à fond; il est quelquefois en colère, il se laisse fléchir et apaiser; il revient parfois sur ce qu'il a dit, si la raison le commande; il change d'avis à l'occasion. Car toutes les vertus doivent se tenir dans un juste milieu.

Si par hasard, Caton, avec ton caractère, tu t'étais mis à l'école de nos maîtres, assurément tu n'aurais ni plus de vertu, ni plus de courage, ni plus de tempérance, ni plus de justice (car tu ne pourrais en avoir davantage); mais tu serais un peu plus enclin à la douceur. Tu n'accuserais pas, sans animosité personnelle, sans avoir à te plaindre de rien, un homme plein d'honneur, de mérite et de distinction. Le sort vous ayant tous deux préposés pour la même année à la garde de l'État ¹, tu te croirais lié à L. Murena par une sorte de lien politique. Ces dures paroles que tu as prononcées au sénat, ou tu ne les aurais pas prononcées, ou tu les aurais oubliées, ou tu les interpréterais d'une façon moins rigoureuse.

Toi-même, autant que je le puis conjecturer, tu es maintenant entraîné par une sorte de passion, emporté par l'ardeur de ta nature et de ton caractère, échauffé par le souvenir récent de tes préceptes philosophiques. Bientôt l'expérience t'apprendra à fléchir, le temps t'adoucira, l'âge t'apaisera. Il me semble, en effet, que si vos législateurs, vos maîtres de vertu ont reculé le devoir au delà des limites naturelles, ils ont voulu nous engager par là à viser la perfection, pour que nous nous arrêtions du moins là où il faut. — « Ne pardonne jamais! » — Oui, quelquefois, mais pas toujours. — « N'accorde rien à la faveur! » — Oui, résiste à la faveur, quand le

1. Murena était consul désigné, et Caton venait d'être élu tribun du peuple.

devoir et l'honneur le demandent. — « Sois sourd à la pitié! » — Oui, si elle doit relâcher une juste sévérité. Pourtant il y a quelque mérite à se montrer humain. — « Tiens-toi à ton idée! » — Oui, à moins qu'il ne s'en présente une meilleure.

Tel fut ce grand Scipion, qui aimait à faire ce que tu fais : il avait chez lui un homme fort instruit, Panætius¹. Les leçons et les maximes de ce philosophe étaient précisément celles qui te charment : pourtant, Scipion n'en devint pas plus dur ; au dire de nos vieillards, il resta très doux. C. Lælius, formé à la même école, n'était-il pas le plus affable, le plus aimable des hommes, et en même temps le plus raisonnable, le plus sage ? Je pourrais dire la même chose de L. Philus, de C. Gallus. Mais j'aime mieux te ramener dans ta famille. Rappelle-toi Caton, ton bisaïeul : penses-tu qu'il y ait eu un homme plus obligeant, plus agréable, plus modéré, plus humain dans toute sa conduite ? Dans l'éloge si vrai et si noble que tu as fait de son insigne vertu, tu as déclaré que tu avais dans ta famille un exemple à imiter. Assurément, tu as là, dans ta famille, un bel exemple à suivre, et tu as plus de chance de lui ressembler, toi son descendant, qu'à aucun d'entre nous : toutefois, cet exemple à imiter m'est proposé, à moi, aussi bien qu'à toi. En tout cas, si tu empruntais à ton ancêtre un peu de son affabilité et de son indulgence pour le mêler à ton austère sagesse, tes qualités, sans doute, n'en seraient pas meilleures (car elles sont excellentes déjà), mais elles seraient, du moins, assaisonnées de plus d'agrément.

(*Plaidoyer pour L. Licinius Murena, 28-31.*)

1. Le célèbre philosophe stoïcien, qui vécut dans l'intimité de Scipion Émilien.

9. — Éloge des lettres.

On contestait au poète Archias son droit de cité romaine. Les registres où avait figuré son nom ayant été détruits dans un incendie, on ne pouvait invoquer en sa faveur que des témoignages oraux. La cause était donc très maigre en elle-même. Cicéron défend surtout Archias en louant son talent et en célébrant la gloire des lettres.

Tu me demanderas, Gratius¹, pourquoi j'aime tant Archias. C'est qu'il me fournit le moyen de délasser mon esprit fatigué par le bruit du forum, de reposer mes oreilles étourdies par les cris du barreau. Penses-tu que je pourrais chaque jour alimenter mon éloquence et traiter tant de sujets divers, si je ne cultivais mon esprit par l'étude? Penses-tu aussi que mon esprit pourrait supporter une telle tension, si je ne le détendais dans les plaisirs de cette même étude? Oui, j'avoue que je m'adonne aux lettres. Ceux-là peuvent en rougir, qui s'enferment dans l'étude au point de n'en rien tirer pour l'utilité commune, rien qui se produise au grand jour. Mais moi, comment pourrais-je en rougir? Vous connaissez ma vie depuis tant d'années, juges, cette vie consacrée à la défense des intérêts d'autrui; jamais ce zèle n'a été arrêté par mes affaires personnelles ou le goût du repos, ni distrait par le plaisir, ni même ralenti par le besoin de sommeil. Qui donc pourrait me reprocher l'emploi de mon loisir, ou se plaindre de moi avec justice? Le temps que les autres accordent à leurs affaires particulières, aux fêtes et aux jeux, ou à d'autres plaisirs, au délassement de l'esprit et du corps; le temps que d'autres perdent en

1. L'accusateur d'Archias.

longs festins, aux dés, à la paume : c'est ce temps-là que, moi, je consacre à mes études. Et l'on doit d'autant mieux me concéder cette liberté, que ces mêmes études fortifient aussi en moi le talent de la parole : et ce talent, quel qu'il soit, je l'ai toujours mis au service de mes amis en péril.

Si ce mérite semble mince, voici, du moins, de très grands avantages ; et je sais d'où je les tire. Les préceptes de nombreux maîtres, la lecture de nombreux ouvrages, m'ont convaincu dès ma jeunesse, que dans la vie rien ne mérite d'être ardemment désiré, sauf la gloire et l'honneur ; mais que, pour y atteindre, il ne faut tenir compte ni des souffrances du corps, ni des dangers de mort ou d'exil. Sans cette conviction, jamais, pour votre salut, je ne me serais exposé à tant de luttes si grandes, ni à ces attaques quotidiennes des scélérats¹. Mais partout dans les livres, partout dans les maximes des philosophes, partout dans l'histoire, on trouve des exemples fameux, qui tous seraient restés ensevelis dans les ténèbres, s'ils ne s'étaient éclairés à la lumière des lettres. Combien de portraits de héros sont proposés non seulement à notre admiration, mais encore à notre émulation, par les ouvrages des écrivains grecs et latins ! Ces exemples-là, je les ai toujours eus devant les yeux, quand je gouvernais la république ; et le souvenir de ces hommes supérieurs guidait mon esprit et mes résolutions.

On me dira : « Quoi ! ces grands hommes eux-mêmes, dont les vertus sont célébrées par la littérature, se sont-ils donc formés à cette école, que tu loues si pompeusement ? » — Il est difficile de l'affir-

1. Allusion au consulat de Cicéron et à la conjuration de Catilina.

mer pour tous ; cependant, je ne suis pas embarrassé pour répondre. Je l'avoue, il y a eu bien des hommes, d'un esprit supérieur, d'une vertu privilégiée, qui, sans étude, par une disposition presque divine de leur nature, sont arrivés d'eux-mêmes à la modération et à la sagesse. J'ajoute même que souvent, pour la gloire et la vertu, la nature sans l'étude fait plus que l'étude sans la nature. Mais je soutiens aussi, que si une heureuse et riche nature est encore dirigée et façonnée par l'étude, on obtient généralement alors ce je ne sais quoi d'éclatant et de rare. Tel fut cet homme divin qu'ont connu nos pères : l'Africain. Tels, C. Lælius, L. Furius, ces modèles de modération et de sagesse. Tel, ce vaillant personnage, si instruit pour son temps, le vieux M. Caton. Assurément, s'ils n'avaient trouvé dans les lettres aucune aide pour la connaissance et la pratique de la vertu, jamais ils ne se seraient appliqués à cette étude.

Et, quand on n'en retirerait pas un si grand profit, quand on y chercherait seulement le plaisir, eh bien ! à mon avis, vous devriez encore y reconnaître la plus noble et la plus généreuse des distractions. Les autres plaisirs ne sont ni de tous les temps, ni de tous les âges, ni de tous les lieux. Au contraire, les lettres sont l'aliment de la jeunesse, le charme de la vieillesse, l'ornement de la prospérité, l'asile et la consolation de l'adversité. Elles nous distraient au logis, ne nous gênent point dehors : elles veillent avec nous, elles nous accompagnent en voyage, à la campagne.

Quand il nous serait impossible de les cultiver nous-mêmes, de les goûter par nous-mêmes, nous devrions encore les admirer, même en les voyant chez les autres. Qui de nous a pu avoir l'âme assez

grossière, assez dure, pour ne pas être ému naguère par la mort de Roscius ¹? Quoiqu'il soit mort vieux, cependant telle était la supériorité de son art et la beauté de son talent, qu'il semblait mériter de ne jamais mourir. Ainsi, un acteur, par des gestes, avait conquis tous nos cœurs : et nous pourrions mépriser cette prodigieuse activité de l'esprit, les élans du génie! Combien de fois n'ai-je pas vu notre Archias, — car je veux, juges, profiter de votre bienveillance, puisque vous m'écoutez avec tant d'attention dans ce plaidoyer d'un genre nouveau, — combien de fois, dis-je, n'ai-je pas vu Archias, sans avoir écrit une ligne, improviser un grand nombre d'excellents vers sur des sujets de circonstance! combien de fois ne l'ai-je pas vu, prié de recommencer, traiter le même sujet en changeant les idées et les mots! Quant aux ouvrages qu'il avait pu soigner et méditer à loisir, je les ai vu estimer au point qu'on les mettait sur le rang des anciens chefs-d'œuvre. Et, un tel homme, je pourrais ne pas le chérir! ne pas l'admirer! ne pas me croire tenu de le défendre par tous les moyens!

D'après ce que j'ai entendu dire à des hommes éminents et très instruits, les autres talents s'acquièrent par l'étude, les leçons, la pratique de l'art; au contraire, le poète doit tout à la nature même, il s'élève par les forces de son génie, il est inspiré par un souffle divin. Notre grand Ennius a donc raison de dire des poètes qu'ils sont sacrés : car c'est, pour ainsi dire, un don, un présent des dieux, qui les recommande à nos hommages. C'est pourquoi, juges, il doit être sacré pour vous, les plus civilisés des hommes, ce nom de poète, que jamais n'a

1. Le comédien. — Voyez plus haut son éloge par Cicéron.

profané aucun peuple barbare. Les pierres et les déserts répondent à la voix du poète; à ses chants, souvent les bêtes sauvages s'apaisent et s'arrêtent : et nous, formés par les études libérales, nous pourrions être insensibles à la voix des poètes!

(*Plaidoyer pour le poète A. Licinius Archias*, 6-8.)

10. — Destruction de la maison de Cicéron.

Pendant l'exil de Cicéron, et en vertu du décret de bannissement, le tribun Clodius avait fait raser sa maison du Palatin, et, sur l'emplacement de cette maison, avait élevé un temple à la Liberté. A son retour d'exil, Cicéron dut plaider devant le collège religieux des Pontifes, pour obtenir qu'on lui rendit son terrain. A ce propos, il raconte la destruction de sa maison.

Inutile de vous reprocher votre cruauté envers ma personne et envers les miens ¹ : même aux murs de ma maison, à mon toit, à mes colonnes, à mes portes, vous avez déclaré une guerre affreuse, scélérate, haineuse. En effet, Clodius, depuis mon départ, tu avais pu, au gré de ton espérance et de ta cupidité, dévorer la fortune de tous les gens riches, les revenus de toutes les provinces, les biens des tétrarques et des rois : je ne crois donc pas que tu aies été assez aveugle pour convoiter mon argenterie et mes meubles. De même pour les consuls, le Campanien et son collègue le danseur ². A l'un, tu avais aban-

1. Cicéron interpelle ici ses ennemis.

2. Pison et Gabinius, consuls de l'année 58, pendant l'exil de Cicéron. L'un est appelé ici « le Campanien », parce qu'il avait été duumvir à Capoue; l'autre, « le danseur », à cause de son goût pour le plaisir. Tous deux étaient ennemis de Cicéron, qui d'ailleurs ne les a pas ménagés (cf. *Plaidoyer pour Sestius*, 8 et suiv.; *Invective contre Pison*, 7 et suiv.).

donné l'Achaïe entière, la Thessalie, la Béotie, la Grèce, la Macédoine et tout le pays barbare, les biens des citoyens romains¹. A l'autre, tu avais permis de piller la Syrie, Babylone, la Perse, contrées riches et paisibles². Je ne crois donc pas que ces consuls fussent si désireux de s'approprier ma maison, mes colonnes, et les battants de mes portes. Non, ces bandes échappées à l'armée de Catilina n'ont point pensé qu'elles assouviraient leur faim avec les pierres et les briques de ma maison. Mais elles m'ont traité comme on traite les ennemis de l'État, et non point toutes sortes d'ennemis, mais ceux-là seulement à qui l'on fait une guerre implacable, à outrance. Et, en ce cas, non pour grossir le butin, mais par haine, nous avons coutume de raser les villes : une fois que nos esprits sont enflammés à cause de la cruauté des adversaires, la guerre semble se poursuivre encore contre les maisons qu'ils habitaient.

Aucune loi n'avait été portée contre moi ; je n'avais pas été convoqué ni cité en justice ; j'étais absent. De ton aveu même, j'étais encore un citoyen jouissant de tous ses droits, quand déjà ma maison du Palatin était transportée chez l'un des consuls, et ma villa de Tusculum chez l'autre consul. Et les deux consuls empêchaient toute délibération du sénat. Les colonnes de marbre qui provenaient de ma maison, sous les yeux du peuple romain, étaient voiturées chez la belle-mère d'un des consuls. Et l'autre consul, que j'avais pour voisin à la campagne, faisait passer dans son domaine, non seulement les meubles et les objets précieux, mais jusqu'aux

1. A Pison, nommé proconsul de Macédoine.

2. A Gabinius, chargé de gouverner la Syrie.

arbres de ma villa. Cette villa elle-même, on la démolissait de fond en comble, non pour le plaisir de piller — qu'y avait-il à piller? — mais par haine et par cruauté. Ma maison du Palatin était incendiée, non par hasard, mais à dessein. Et les consuls banquetaient, ils recevaient les félicitations des conjurés : l'un se vantait d'avoir été le favori de Catilina, l'autre d'être le cousin de Cethegus.

Pontifes, voilà les violences, voilà les attentats, voilà les fureurs, dont j'ai préservé la tête de tous les honnêtes gens, en les couvrant de mon corps. Les discordes étaient déchaînées; toute la rage des scélérats, amassée dès longtemps, invétérée, jusqu'à contenue et réduite au silence, éclatait enfin sous des chefs audacieux. Eh bien! j'ai attiré tous les coups sur mon corps. C'est sur moi seul que les torches incendiaires des consuls ont été lancées par la main d'un tribun. C'est moi que la conjuration a percé de tous ses traits criminels, jadis émoussés par mes soins.

(Plaidoyer pour sa maison devant les pontifes, 23-24.)

11. — Au théâtre.

Sestius, qui était tribun du peuple pendant l'exil de Cicéron, avait été des plus ardents à demander son rappel. Il fut plus tard accusé de violences par un ami de Clodius. Quoiqu'Hortensius fût déjà chargé de la cause, Cicéron voulut parler à son tour en faveur de l'accusé. Laissant de côté le fond de l'affaire, il raconta les bienfaits de Sestius et ses propres malheurs. Il décrit à ce propos les manifestations politiques qui s'étaient produites au théâtre, pendant des jeux publics, au moment du décret de rappel.

Je te le demande à toi surtout, Scaurus ¹, à toi

1. Un des juges, sans doute le président du tribunal. —

qui as donné les jeux les plus somptueux et les plus magnifiques. Est-ce qu'aucun de ces gens si populaires s'est montré à tes jeux? Est-ce qu'aucun a osé s'aventurer au théâtre, devant le peuple romain? Clodius lui-même, cet histrion, ce tribun qui ne se contente pas du rôle de spectateur, mais qui tranche aussi de l'acteur et du bouffon, cet homme qui chez sa sœur joue si bien les intermèdes, et qui un jour, dans une assemblée de femmes, s'est introduit déguisé en joueuse de cithare, Clodius lui-même n'a pas vu tes jeux pendant son tribunat incendiaire; les seuls jeux qu'il ait vus, sont ceux dont il eut bien de la peine à s'échapper vivant. Une seule fois, dis-je, cet homme si populaire s'est aventuré dans nos jeux. C'était le jour où, dans le temple de l'Honneur et de la Vertu, on rendit honneur à la vertu; le jour où le monument de C. Marius, sauveur de cet empire, vit assurer le salut d'un de ses compatriotes, d'un défenseur de la république ¹.

Dans cette occasion, le peuple romain montra bien ses sentiments à l'égard des uns et des autres. D'abord, à la nouvelle du sénatus-consulte, tout le public applaudit au décret lui-même et au sénat absent. Puis l'on applaudit à l'arrivée de chaque sénateur qui revenait du sénat pour assister au spectacle. Mais, quand le consul qui donnait les jeux se fut assis, tous se levèrent en tendant les mains vers lui, et lui rendirent grâces en pleurant de joie, attestant ainsi leur bienveillance et leur compassion pour moi. Au contraire, lorsque ce furieux de Clodius,

Scaurus, en qualité d'édile, avait donné au peuple des jeux brillants, restés célèbres, auxquels Cicéron fait ici allusion.

1. Allusion au rappel de Cicéron, voté par le sénat dans le temple de l'Honneur et de la Vertu, près du monument de Marius.

aveuglé par sa folie, osa se présenter, le peuple romain eut peine à se contenir; peu s'en fallut que la haine publique ne fit justice de cet impur et infâme personnage. Du moins, l'on cria contre lui, on lui montra le poing, on lui lança des injures.

Mais à quoi bon rappeler cette attitude ferme et courageuse du peuple romain, réclamant enfin sa liberté après un si long esclavage? Cet homme, dans le temps même où il était candidat à l'édilité, les histrions eux-mêmes l'ont outragé en face. On jouait une comédie à toges ¹, l'*Hypocrite* ², je crois. Tous les choristes, au moment où ils chantaient ensemble à haute voix, tournèrent les yeux vers cet homme impur, pour prononcer ces mots : « Ta vie infâme » ; et, plus loin : « Voilà le commencement et la fin de ta vie criminelle. » Clodius restait assis, anéanti : cet homme qui auparavant faisait applaudir ses discours par les vociférations de chanteurs à gages ³, il se voyait chassé du théâtre par les voix de vrais chanteurs. Et, puisque j'ai parlé de ces jeux, je n'oublierai pas un autre fait : au milieu de tant de pensées diverses, aucun des endroits de la pièce, où le texte du poète semblait s'appliquer à la circonstance, n'a échappé au public entier, et l'acteur lui-même ne manquait pas de faire sentir l'allusion.

A ce propos, juges, je vous prie de ne pas me soupçonner de légèreté, si je vous parais glisser vers un genre d'éloquence insolite, si, devant un

1. On appelait ainsi les comédies où les personnages portaient le costume national des Romains, la toge, par opposition aux comédies ordinaires où les personnages avaient le costume grec.

2. Pièce d'Afranius, le plus célèbre représentant de la comédie nationale des Romains.

3. Suivant Cicéron, quand Clodius devait parler au Forum, il emmenait avec lui des claqueurs.

tribunal, je parle de poètes, d'histrions et de jeux. Je ne suis pas assez étranger aux usages du barreau, juges, je ne suis pas assez novice dans l'art de la parole, pour mêler tous les genres dans mon discours, et pour le parer de fleurs cueillies de tous côtés. Je sais ce que je dois à votre gravité, à mon métier d'avocat, à cette assemblée, à la dignité de P. Sestius, à la grandeur de son péril, à mon âge et à mon rang. Mais j'ai entrepris ici d'apprendre à la jeunesse, quels sont les honnêtes gens. Pour le bien faire comprendre, il me faut démontrer que ceux-là ne sont pas tous populaires, qui passent pour tels. J'y réussirai très facilement, si je rends sensible le véritable et sincère jugement du peuple entier, le sentiment intime des citoyens.

Que se passa-t-il quand le sénatus-consulte, récemment fait dans le temple de la Vertu, fut annoncé aux jeux et sur la scène ? Devant un public très nombreux, un grand acteur, qui a toujours joué les plus beaux rôles dans la république comme sur la scène ¹, pleurant de joie à cette nouvelle, et, en même temps, s'affligeant au souvenir de mon absence, plaida publiquement ma cause avec des expressions beaucoup plus fortes que je n'en aurais trouvé pour la plaider moi-même. Il rendait la pensée d'un poète de génie ², non seulement avec son art, mais encore avec l'émotion d'un ami. Voyez plutôt. « Ce vaillant homme qui s'est dévoué à la république, qui l'a soutenue, qui a été fidèle aux Achéens... » — C'est à vous que j'avais été fidèle : il le disait, en montrant les rangs des spectateurs.

1. Il s'agit du célèbre tragédien Ésope, ami de Cicéron.

2. Une tragédie d'Accius, d'où sont tirées les citations suivantes.

Et tous le rappelaient, après ces mots : « Dans le danger, il n'a pas hésité à offrir sa vie; il n'a pas songé à son salut. » — Comme on l'acclamait à ce passage! Et l'on oubliait la pièce, pour applaudir aux paroles du poète, au dévouement de l'acteur, à l'espoir de mon retour, quand arrivaient ces mots : « Ami incomparable, dans une grande guerre... » Car l'acteur lui-même ajoutait, emporté par son amitié, approuvé peut-être par des spectateurs qui regrettaient mon absence; il ajoutait, dis-je : « doué d'un grand génie. »

Puis, quels furent les gémissements du peuple romain, quand un peu plus loin, dans la même pièce, le même acteur s'écria : « O mon père! » C'est moi, dis-je, moi encore absent, qu'il croyait devoir pleurer comme un père; moi que Q. Catulus et beaucoup d'autres avaient souvent appelé dans le sénat « père de la patrie ». — Comme il pleura sur l'incendie de ma maison et la ruine de ma fortune, dans le passage où le héros déplore l'exil de son père, le désastre de sa patrie, l'incendie et la destruction de sa maison! Après un tableau des prospérités passées, l'acteur se retourna en s'écriant : « Et tout cela, je l'ai vu en flammes! » Il y mit un tel accent, qu'il fit pleurer même mes ennemis et mes envieux.

Dieux immortels! Et cet autre passage, comme il l'a dit encore! Un passage écrit et joué de telle sorte qu'à mon avis Q. Catulus lui-même, s'il était revenu au monde, aurait fort bien pu prononcer ces paroles. Vous savez que Catulus ne se gênait pas pour blâmer ou accuser parfois la légèreté du peuple, ou les erreurs du sénat. Voici donc ce passage : « O ingrats Argiens, Grecs frivoles, oublieux du bienfait! » Assurément, ce n'était pas vrai. Les

Romains n'étaient pas des ingrats, mais des malheureux : ils ne pouvaient sauver à leur tour celui qui les avait sauvés; et jamais personne n'a trouvé dans un particulier plus de reconnaissance, que moi dans le peuple entier. Il n'en est pas moins vrai que cette scène de l'éloquent poète s'appliquait à moi. Et l'acteur, avec autant de courage que de talent, me désignait, quand il s'adressait à tous les spectateurs et semblait accuser à la fois le sénat, les chevaliers, tout le peuple romain : « Vous permettez qu'il vive en exil; vous l'avez laissé chasser; vous souffrez qu'il reste chassé! » Comme tout le public se prononça pour moi! Comme le peuple romain tout entier manifesta sa volonté dans la cause d'un homme qui, dit-on, n'était pas populaire! Moi, je ne sais tout cela que par ouï-dire : ceux-là peuvent mieux en juger, qui étaient présents.

Eh bien! oui, puisque mon discours m'a entraîné à réveiller ces souvenirs, oui, c'est sur mon sort que tant de fois l'acteur a pleuré : et il plaidait ma cause avec tant d'émotion, que sa voix si belle était étouffée par les larmes. Les poètes, dont j'ai toujours aimé le génie, ne m'ont point manqué dans mon malheur; et le peuple romain les approuvait non seulement par ses applaudissements, mais encore par ses gémissements. Est-ce à l'acteur Ésope, est-ce au poète Accius, qu'il appartenait de parler en ma faveur, si le peuple romain eût été libre? N'était-ce pas plutôt aux chefs de l'État? Mon nom même a été prononcé dans *Brutus*¹ : « Tullius qui avait affermi la liberté des citoyens... » On a fait

1. Autre pièce d'Accius. — Dans le vers du poète, il était question du roi Servius *Tullius*; le public appliqua ce passage à Cicéron, dont le nom de famille était *Tullius*.

répéter mille fois ce vers. Par là, le peuple romain ne déclarait-il pas hautement, que, le sénat et moi, nous avons affermi cette liberté que des scélérats nous accusaient d'avoir détruite?

C'est surtout aux combats de gladiateurs que le peuple romain fut unanime à manifester son opinion. Ces jeux, donnés par Scipion, étaient dignes de lui et de ce grand Q. Metellus, en l'honneur de qui ils avaient lieu. Ce genre de spectacle attire tout le monde, toutes les classes d'hommes ; c'est celui que préfère la multitude. Au milieu de ce public se rendit P. Sestius, tribun du peuple, qui pendant cette magistrature s'occupait uniquement de ma cause. Il se montra au peuple, non pour se faire applaudir, mais pour bien faire voir à nos ennemis mêmes la volonté du peuple entier. Il se plaça, comme vous savez, près de la colonne Mania ¹. De tous les endroits où l'on pouvait le voir, même du Capitole, surtout des balustrades du Forum, il s'éleva de tels applaudissements, que jamais l'on ne constata, dans aucune cause, une plus grande et plus évidente unanimité du peuple romain. Où étaient donc alors ces tyrans des assemblées, ces maîtres des lois, ces gens qui expulsent les citoyens? Y a-t-il donc un autre peuple pour les mauvais citoyens, un peuple à part, pour qui nous serions d'odieux ennemis?

A mon avis, on n'a jamais vu une plus grande foule qu'à ces combats de gladiateurs, même dans aucune assemblée politique ou dans les comices électoraux. Donc, cette multitude d'hommes innombrables, cette manifestation si claire du peuple

1. Située au nord-ouest du Forum. près de la Basilique Porcia, au pied du Capitole.

romain, de tout le peuple sans distinction, au moment même où l'on s'attendait à voir discuter ma situation, tout cela n'était-il pas une preuve certaine que le salut et la dignité des bons citoyens étaient chers au peuple romain tout entier? Quant à ce tribun du peuple ¹, au lieu de faire une harangue à la façon de son père, de son aïeul, de son bisaïeul, enfin de tous ses ancêtres, il interrogeait l'assemblée sur mon compte, à la façon des rhéteurs grecs. « Voulez-vous qu'il revienne? » demandait-il. Et, quand des gens à ses gages avaient protesté d'une voix presque éteinte, il disait que le peuple romain s'opposait à mon retour. Eh bien! Clodius assistait chaque jour aux combats de gladiateurs; mais on ne l'a jamais vu arriver. Il émergeait tout à coup, car il s'était glissé sous les planches ²; et l'on s'attendait à ce qu'il dît, comme dans la fable : « Ma mère, je t'appelle! ³ » Aussi, ce passage ténébreux, par où il venait au spectacle, s'appelait-il désormais « la voie Appienne ⁴ ». Mais, dès qu'on l'apercevait, à n'importe quel moment, c'était une explosion de sifflets à épouvanter non seulement les gladiateurs, mais encore les chevaux des gladiateurs. Voyez-vous maintenant quelle différence il y a entre le peuple romain et ces prétendues assemblées populaires? Les maîtres de ces assemblées sont l'objet de toute la haine du peuple. Et les honnêtes gens, qui ne peuvent paraître dans ces assemblées de claqueurs, reçoivent du peuple romain les témoignages les plus flatteurs. (*Plaidoyer pour P. Sestius*, 54-59.)

1. Clodius.

2. Les combats de gladiateurs avaient lieu alors dans des amphithéâtres provisoires, construits en bois.

3. Allusion à une scène de tragédie.

4. Allusion au prénom de Clodius (*Appius*), et à la célèbre voie Appienne, qui reliait Rome à la Campanie.

12. — Elections populaires.

Plancius, qui, pendant sa questure en Macédoine, avait accueilli et protégé Cicéron exilé, venait d'être élu édile, quand il fut accusé de brigue par son compétiteur Laterensis. Cicéron prit la défense de Plancius, et le fit acquitter. Au cours de son plaidoyer, pour expliquer le succès de Plancius sans blesser Laterensis, il insiste sur le rôle du hasard et de la faveur dans les élections populaires.

Pour moi, Laterensis, je croirais m'aventurer ici à l'aveuglette, si je disais que Plancius, ou tout autre, ait pu l'emporter sur toi par le mérite. J'éviterai donc ce parallèle où tu veux m'amener; et j'arrive à une question qui se pose naturellement ici.

Comment! tu crois donc que le peuple est bon juge du mérite? Peut-être, quelquefois. Et plutôt aux dieux qu'il le fût toujours! Mais il l'est très rarement; et, s'il l'est parfois, c'est dans le choix des magistrats à qui il croit confier le soin de son salut¹. Dans les comices moins importants, c'est par l'empressement des candidats, par le talent de plaire, que s'obtiennent les honneurs, et non par ces belles qualités que nous voyons en toi. Le peuple, en ce qui le touche, juge toujours mal du mérite : il est envieux ou partial. D'ailleurs, Laterensis, tu ne peux nous montrer aucun titre qui te soit tout à fait particulier, qui ne te soit pas commun avec Plancius.

Mais nous reviendrons là-dessus. Pour le moment, je ne parle que des droits du peuple : il a le pouvoir, dont il use, d'oublier parfois le mérite. De ce qu'un candidat a été oublié par le peuple malgré son

1. C'est-à-dire des magistrats qui jouaient vraiment un grand rôle politique, comme les consuls ou les préteurs.

mérite, il ne s'ensuit pas que les juges doivent condamner celui qui n'a pas été oublié. Autrement, les juges auraient un pouvoir que nos ancêtres n'ont pas voulu laisser au sénat : le droit de blâmer les décisions des comices. Les juges auraient même un pouvoir beaucoup moins acceptable. Autrefois, en effet, le candidat élu en était quitte pour ne point exercer sa magistrature, si le sénat n'avait point confirmé son élection : aujourd'hui l'on vous demande, juges, d'annuler le choix du peuple romain en exilant le candidat élu. Ainsi donc, quoique je sois entré dans cette cause par une porte que j'aurais voulu éviter, je n'en espère pas moins, dans mon discours, échapper à tout soupçon d'avoir voulu t'offenser, Laterensis : je te reprocherais plutôt d'avoir exposé ta dignité aux chances d'un débat, tant je suis loin de chercher à y porter la moindre atteinte.

Ton désintéressement, ton activité, ton dévouement pour la république, ta vertu, ta probité, ton honneur, tes travaux, auraient été, penses-tu, méprisés, méconnus, comptés pour rien, parce qu'on ne t'a pas fait édile ! Vois donc, Laterensis, combien je diffère d'avis là-dessus. Par ma foi ! si dix hommes de bien seulement dans la cité, dix hommes sages, justes, honorables, t'avaient déclaré indigne de l'édilité, ce jugement me paraîtrait plus grave, que cet autre jugement que tu soupçonnes le peuple d'avoir rendu contre toi. En effet, dans les comices, le peuple ne juge pas toujours, mais le plus souvent il est déterminé par la faveur. Il cède aux prières. Il nomme ceux qui l'ont le plus sollicité. Même quand il juge, il ne se décide pas d'après un choix raisonné, mais parfois d'après sa passion, même par une sorte d'aveuglement. Il n'y a dans la foule ni réflexion, ni

raison, ni discernement, ni attention : les sages ont toujours pensé qu'il fallait supporter les décisions du peuple, mais pas toujours les louer. Ainsi, en déclarant qu'on aurait dû te nommer édile, tu accuses le peuple, et non ton concurrent.

J'admets que tu aies été plus digne que Plancius — là-dessus je discuterai avec toi tout à l'heure, sans d'ailleurs attaquer ton mérite. — Mais enfin, j'admets que tu aies été plus digne : la faute en est, non à ton heureux compétiteur, mais au peuple, qui t'a oublié. D'abord, songe à ceci : dans les comices, surtout dans les comices pour l'édilité, le peuple cède à la faveur, et ne juge pas ; les suffrages s'obtiennent par des flatteries, non par des titres : les électeurs considèrent généralement ce qu'ils doivent eux-mêmes à chaque candidat, et non ce que peut lui devoir la république. Mais si tu tiens à ce que ce soit un jugement : eh bien ! ce jugement, tu n'as pas à le casser, tu as à le supporter.

« Le peuple a mal jugé » — mais il a jugé. — « Il ne l'aurait pas dû » — mais il en avait le pouvoir. — « Je ne puis le souffrir » — mais beaucoup d'illustres et de sages citoyens l'ont souffert. Tel est le droit des peuples libres, surtout de ce peuple-roi, maître et vainqueur de toutes les nations : par ses suffrages, il donne ou refuse ses dons, comme il lui plaît. A nous donc, à nous qui nous risquons au milieu des orages et des flots de la marée populaire, à nous de supporter avec résignation les volontés du peuple, de dissiper ses préventions, de garder sa faveur, d'apaiser sa colère. Si nous ne faisons point cas des honneurs, ne nous rendons pas les esclaves du peuple. Si nous désirons les honneurs, ne nous laissons pas de le supplier.

(*Plaidoyer pour Cn. Plancius, 3-4.*)

13. — La mort de Clodius.

Clodius et Milon. depuis longtemps ennemis acharnés, s'étaient rencontrés par hasard aux environs de Rome. Leurs gens se querellèrent; Clodius fut gravement blessé dans la bagarre, puis achevé sur l'ordre de Milon. Cicéron, qui était lié avec Milon, se chargea de le défendre. Sans nier les faits, il entreprit de prouver que Milon avait usé du droit de légitime défense. Toute l'argumentation de l'avocat repose sur ce récit de la rencontre, récit très simple en apparence et plein de naturel, mais où tous les incidents sont groupés ou interprétés avec une singulière habileté.

Il vous reste seulement à chercher, juges, qui, de Milon ou de Clodius, a été l'agresseur. Pour que vous puissiez vous en rendre nettement compte par la discussion des preuves, je vais vous exposer brièvement les faits. Écoutez-moi, je vous prie, avec attention.

P. Clodius avait résolu de ne reculer devant aucun crime pendant sa préture pour tyranniser la République. Mais il voyait les comices de l'année précédente retardés au point, qu'une fois élu préteur, il aurait eu seulement quelques mois d'exercice. Or ce n'est point le degré de l'honneur qu'il considérait, comme les autres, dans cette magistrature : mais d'abord, il voulait éviter d'avoir pour collègue L. Paulus, un citoyen d'une rare vertu; ensuite, il cherchait à obtenir une année entière pour déchirer la République. Aussi le vit-on tout à coup renoncer à cette première candidature et se réserver pour l'année suivante. Il s'y décida, non point, comme il arrive, par un scrupule religieux, mais afin d'avoir, comme il le déclarait lui-même, pour exercer sa préture, c'est-à-dire pour renverser la République, une année pleine et entière.

Il comprenait qu'il serait faible et paralysé dans sa préture, avec un consul comme Milon : or il voyait que Milon était porté au consulat par le vœu unanime du peuple romain. Il appuya donc les compétiteurs de Milon. Et il y mit une telle ardeur qu'il dirigeait toute la brigue à lui seul, même en dépit des candidats : comme il le répétait, il supportait sur ses épaules tout le poids des comices. Il convoquait les tribus, il s'interposait, il enrôlait les plus mauvais citoyens dans une façon de tribu Colline ¹. Plus il brouillait tout, plus augmentaient les chances de Milon. Le jour vint où Clodius, cet homme prêt à tous les crimes, s'aperçut qu'un vaillant citoyen, son ennemi déclaré, serait infailliblement consul : mainte fois déjà, Milon avait été désigné, non seulement dans les conversations, mais encore par les suffrages du peuple romain ². Dès lors, Clodius agit ouvertement et dit tout haut qu'il fallait tuer Milon.

Clodius avait des esclaves sauvages et barbares, qu'il avait employés à dévaster des forêts de l'État et à désoler l'Étrurie. Il les fit venir de l'Apennin : vous les avez vus ici. Son intention était claire : en effet, il répétait en public qu'on ne pouvait ôter le consulat à Milon, mais qu'on pouvait lui ôter la vie. Il l'a souvent laissé entendre au sénat, il l'a dit dans l'assemblée du peuple. Il y a plus. M. Favonius, ce courageux citoyen, demandant un jour à Clodius : « Qu'attends-tu de tes fureurs, tant que vivra Milon ? » — Clodius répondit : « Dans trois jours, quatre au plus, Milon aura péri. » Ce mot fut aussitôt rapporté par Favonius à M. Caton, ici présent.

1. La tribu *Colline* avait mauvaise réputation à Rome. Elle comprenait surtout les affranchis et les citoyens les plus misérables.

2. Dans des comices brusquement interrompus par les violences des partisans de Clodius.

Cependant Clodius savait (et ce n'était pas difficile à savoir) qu'un voyage traditionnel, exigé par la loi, nécessaire, pour la nomination d'un flamine, le treizième jour avant les calendes de février, appelait Milon à Lanuvium, dont il était dictateur. Tout à coup, la veille de ce jour, Clodius partit de Rome, pour aller devant sa propriété, comme l'événement l'a prouvé, tendre une embuscade à Milon. Par ce brusque départ, il se privait d'assister à une assemblée séditieuse, qui a fort regretté l'absence de ce furieux, et qui s'est tenue ce jour-là même. Et jamais il n'eût manqué cette assemblée, s'il n'avait voulu préparer son crime sur les lieux, au bon moment.

Tout au contraire, Milon, qui ce jour-là était au sénat, y resta jusqu'à la fin de la séance. Puis il rentra chez lui, changea de chaussures et de vêtements. Il attendit quelque temps, suivant l'usage, que sa femme eût terminé ses préparatifs. Enfin il partit à une heure avancée, quand déjà Clodius aurait pu être de retour, s'il avait dû rentrer à Rome ce jour-là. — Clodius, quand il se présentera, aura les mains libres, sera à cheval, sans voiture, sans bagages, sans aucun Grec avec lui (contre sa coutume), sans sa femme (chose extraordinaire). — Au contraire, Milon, ce prétendu agresseur, qui aurait entrepris ce voyage pour accomplir un meurtre, Milon s'avancait en voiture, accompagné de sa femme, enveloppé d'un lourd manteau, avec un long et encombrant cortège de femmes ou d'enfants, de suivantes et de valets.

Milon rencontre Clodius devant la propriété de celui-ci, vers la onzième heure, ou à peu près. Aussitôt, il voit fondre sur lui, du haut d'une éminence, plusieurs hommes armés, qui attaquent de front le cocher et le tuent. Alors Milon rejette son

manteau, saute en bas de la voiture, et se défend vaillamment. Mais, à leur tour, les gens qui étaient avec Clodius tirent leurs épées : les uns reviennent en courant vers la voiture, afin d'attaquer Milon par derrière; les autres, le croyant déjà tué, se mettent à massacrer ceux de ses esclaves qui le suivaient. Parmi ces esclaves, ceux qui se montrèrent fidèles et dévoués à leur maître, furent égorgés en grand nombre. Ceux qui restaient, voyant que l'on combattait autour de la voiture, essayèrent en vain de rejoindre leur maître pour le secourir. Ils entendirent Clodius lui-même annoncer la mort de Milon, ils crurent que la nouvelle était vraie. Alors ces esclaves de Milon, — je le dis sincèrement, non pour écarter l'accusation, mais comme la chose s'est passée, — ces esclaves de Milon, dis-je, sans que leur maître l'ordonnât ou le sût ou même fût présent, firent ce que chacun de nous, en pareille circonstance, aurait voulu voir faire à ses esclaves.

Les choses se sont passées, juges, comme je l'ai raconté : l'agresseur a eu le dessous, la force a été vaincue par la force, ou plutôt, l'audace écrasée par la valeur. Je ne parle pas des avantages qui en sont résultés pour la république, pour vous, pour tous les honnêtes gens. Je n'en veux rien arguer en faveur de Milon : son heureuse étoile a voulu qu'en sauvant sa propre vie, il sauvât du même coup la République et vous-mêmes. S'il n'avait pas le droit pour lui, je n'ai rien à dire pour sa défense. Si au contraire la raison prescrit aux sages, la nécessité aux barbares, la coutume aux divers peuples, la nature elle-même aux bêtes sauvages, de repousser toujours, par tous les moyens, toute violence dirigée contre leur corps, leur tête, leur vie, alors vous ne pouvez condamner cet acte sans décider en même temps qu'à l'avenir,

tout homme attaqué par des brigands devra succomber sous leurs coups ou par vos arrêts.

Si Milon avait pu s'attendre à cela, assurément il aurait dû préférer tendre la gorge à P. Clodius, qui plus d'une fois, avant ce jour, avait voulu le frapper, plutôt que d'être égorgé par vous pour ne s'être pas laissé égorger par Clodius. Mais vous le comprenez tous, la question n'est pas ici de savoir s'il y a eu meurtre — car nous l'avouons ; — c'est de savoir si le meurtre est légitime ou non. C'est ainsi que la question s'est posée dans beaucoup de procès. Il est certain qu'il y a eu agression : voilà ce que le sénat a déclaré contraire aux lois de l'État. Qui est l'agresseur ? Voilà ce qu'il faut décider, ce qu'une loi vous invite à éclaircir. Ainsi, le sénat vous a dénoncé le fait, non le coupable ; et Pompée vous a soumis la question de droit, non de fait.

(Plaidoyer pour T. Anniius Milon, 9-11.) •

L'ORATEUR POLITIQUE

1. — Un homme nouveau.

Porté au consulat par une coalition conservatrice, en des temps fort troublés, Cicéron se montra, dès son entrée en charge, un consul très conservateur. Le jour même où il prit possession du consulat, le 1^{er} janvier 63, il combattit au sénat la *loi agraire* du tribun Rullus. Le lendemain, il attaqua de nouveau cette loi dans l'assemblée du peuple. C'était une entreprise délicate, d'amener la démocratie à rejeter une mesure très démocratique. C'est pourquoi Cicéron ne s'avance ici qu'avec beaucoup de précautions : il commence par rappeler qu'il est, lui aussi, un homme du peuple, un *homme nouveau*, et qu'il a toujours soutenu le parti populaire.

Citoyens, d'après un vieil usage consacré par nos ancêtres, ceux qui ont obtenu de votre bienveillance le droit d'image¹ ne manquent pas, dans leur première harangue, de louer leurs aïeux en vous remerciant de votre bienfait. A l'occasion de ce discours, quelques-uns sont jugés dignes du rang de leurs ancêtres, mais la plupart n'y gagnent qu'une chose : c'est de montrer qu'on avait contracté envers

1. C'est-à-dire : une magistrature curule, donnant le droit de laisser officiellement son portrait à ses descendants, ce qui constituait pour les familles une sorte de noblesse.

leurs ancêtres une dette immense, dont les arrérages devaient être payés à leurs descendants. Pour moi, je ne puis vous parler de mes aïeux. Non qu'ils n'aient été tels que vous me voyez, moi, né de leur sang et formé par eux. Mais ils ont manqué de l'illustration que donnent la popularité et vos suffrages. Reste ma personne : je crains qu'il n'y ait de l'orgueil à vous parler de moi, de l'ingratitude à me taire. Il m'en coûte beaucoup de vous rappeler moi-même l'empressement que vous avez mis à me conférer cette dignité ; d'autre part, je ne puis garder le silence sur vos insignes bienfaits. J'apporterai donc de la réserve et de la mesure dans mes paroles, pour rappeler ce que j'ai reçu de vous ; j'indiquerai discrètement, s'il le faut, en quoi je suis digne de cet honneur suprême et d'un témoignage d'estime si extraordinaire : vous qui apprécierez mon discours, je n'oublierai pas que vous avez été mes juges.

Après un très long intervalle, presque de mémoire d'homme, je suis le premier homme nouveau que vous ayez fait consul. Cette place forte, où la noblesse s'était cantonnée et retranchée par tous les moyens, vous l'avez emportée en me prenant pour chef ; vous avez voulu qu'à l'avenir elle fût ouverte au mérite. Et vous ne m'avez pas seulement élu consul, ce qui est une faveur déjà considérable en elle-même ; vous m'avez encore élu dans des conditions où peu de nobles en cette république sont devenus consuls, et avant moi, aucun homme nouveau.

En effet, rappelez-vous le passé, et considérez la carrière des hommes nouveaux. Ceux qui sont devenus consuls du premier coup, ne le sont devenus qu'après bien des peines et grâce à quelque circonstance. Ils s'étaient portés candidats bien des années après avoir été préteurs, un peu plus tard que ne le per-

mettait l'âge légal. Ceux qui se sont mis sur les rangs dès la première année où ils le pouvaient, n'ont été élus qu'après des échecs. Je suis le seul de tous les hommes nouveaux dont nous puissions nous souvenir, qui ait brigué le consulat aussitôt que le permettait la loi ¹, et qui ait été élu consul à sa première candidature. Ainsi, cet honneur que je tiens de vous, sollicité dès le jour où j'y pus prétendre, ne peut sembler ni obtenu par surprise grâce à une concurrence peu redoutable, ni arraché à force de prières : il a été accordé au plus digne. Il est très honorable pour moi, comme je le disais, citoyens, d'être le premier parmi les hommes nouveaux à qui vous ayez, après un long intervalle, conféré cet honneur; et cela, dès ma première candidature, et dès que je fus éligible. Mais, ce qu'il y a de plus flatteur, de plus glorieux, c'est que, dans les comices de mon élection, vous ne vous êtes pas même servis du bulletin, garant du secret et de la liberté des votes; c'est de vive voix, ouvertement, que vous avez témoigné votre bienveillance et vos sympathies pour moi. Ce n'est pas le vote de la dernière tribu ², c'est votre empressement dans les premières tribus; ce n'est pas la voix des hérauts après chaque vote, c'est la voix unanime du peuple romain, qui m'a proclamé consul.

Cette faveur insigne, extraordinaire, que je vous dois, citoyens, emplit mon âme d'une vive allégresse; mais elle éveille bien plus encore ma vigilance et ma sollicitude. Citoyens, j'ai l'esprit agité de pensées graves, qui ne me laissent de repos ni le jour ni la

1. A quarante-trois ans.

2. Les dernières tribus ne votaient que si les votes des précédentes n'avaient pas donné de résultat.

nuît. D'abord, il me faut soutenir le fardeau du consulat. C'est une tâche difficile et lourde pour tous, mais surtout pour moi. Si je commets une faute, on ne me la pardonnera pas. Si je m'en tire avec honneur, on ne m'accordera que peu de louanges, et de mauvaise grâce. Si j'hésite, je ne puis espérer des conseils sincères. Si je rencontre des difficultés, je ne puis compter sur l'appui de la noblesse.

Si ma situation personnelle était seule en jeu, citoyens, je serais moins inquiet. Mais je vois certains hommes prêts à exploiter contre vous la moindre erreur où m'aura fait tomber mon imprudence, ou même le hasard : ils vous reprocheront, à vous tous, de m'avoir préféré à la noblesse. Quant à moi, citoyens, je suis décidé à tout souffrir pour me conduire dans mon consulat de telle façon, que tous mes actes, toutes mes résolutions justifient votre acte et votre résolution à mon égard. Ce qui doit augmenter encore les embarras et les difficultés de mon consulat, c'est que j'ai résolu de suivre une loi et une règle très différentes de celles des précédents consuls. Eux, ils fuyaient absolument cette tribune et votre présence ; ou bien ils mettaient peu d'empressement à les chercher. Moi, au contraire, non seulement je le dis ici, où c'est très facile à dire, mais je l'ai dit en plein sénat, là où ce langage pouvait déplaire : je serai un consul populaire¹. Je l'ai déclaré dès mon premier discours², aux calendes de janvier. Et, en vérité, je ne pourrais faire autrement. Je sais bien que j'ai été fait consul, non par le zèle de puissants personnages, non par la haute influence de quelques protecteurs, mais par les suffrages unanimes du

1. C'est-à-dire : ami du peuple.

2. Au sénat.

peuple romain, qui m'a ouvertement préféré aux candidats les plus nobles : je dois donc me poser en ami du peuple, et dans cette magistrature, et toute ma vie. Mais, pour expliquer le sens de ce mot, j'ai grand besoin de toute votre sagesse. Il règne là-dessus une grave erreur, accréditée par les déguisements hypocrites de certains hommes : tout en combattant, en compromettant les intérêts du peuple; et même son salut, ils prétendent obtenir par leurs harangues la réputation de magistrats populaires.

Je sais bien, citoyens, dans quel état j'ai trouvé la République aux calendes de janvier. Partout, l'inquiétude; partout, la crainte. Il n'y avait point de calamité, point de catastrophe, qui ne fût redoutée des honnêtes gens, espérée des scélérats. On ne parlait que de complots contre le gouvernement actuel et contre votre sécurité : complots nouveaux, ou complots anciens, tramés dès le jour où j'avais été désigné consul. La confiance avait disparu du forum, non sous le coup d'un nouveau malheur, mais à cause du désordre des tribunaux, dont l'on soupçonnait ou annulait les décisions. On croyait voir poindre la menace de tyrannies nouvelles, de magistratures extraordinaires, avec les apparences, non de commandements réguliers, mais de la royauté.

Tous ces complots, non seulement je les soupçonnais, mais je les voyais à découvert; car on ne se cachait guère. Eh bien! j'ai déclaré au sénat que, dans l'exercice de ma charge, je serais un consul populaire... Et comment ne serais-je pas un consul populaire, quand je vois toutes choses, citoyens, la paix extérieure, la liberté, cet attribut de votre race et de votre nom, votre tranquillité domestique, enfin, tous vos biens les plus chers et les plus précieux, placés sous la garde et, en quelque sorte, sous le

patronage de mon consulat? Non, citoyens, elles ne doivent point vous sembler agréables ni populaires, ces largesses qu'on vous propose ¹. On peut vous les vanter avec de grands mots : en réalité, elles ne peuvent se faire qu'en épuisant le trésor. Et vous ne devez point, non plus, prendre pour des mesures populaires, le bouleversement des tribunaux, l'annulation des arrêts judiciaires, la réhabilitation des condamnés. Ce sont là les mesures désespérées d'un État qui s'écroule, les derniers excès qui consomment sa ruine. S'il est des gens qui promettent des terres au peuple romain et qui cachent hypocritement, sous des espérances trompeuses, leurs secrets complots, ces gens-là ne doivent pas être regardés comme des amis du peuple.

(Deuxième discours sur la loi agraire, 1-4.)

2. — La première Catilinaire.

Cicéron surveillait depuis longtemps les sourdes menées de Catilina. Éclairé par diverses dénonciations sur l'imminence du danger, poussé à bout par une nouvelle tentative d'assassinat dirigée contre lui-même, le consul éclate enfin : Catilina ayant osé paraître au sénat, Cicéron l'apostrophe violemment, lui énumère ses complots, et lui enjoint de sortir de Rome, pour le contraindre à se déclarer ennemi public.

Combien de temps encore abuseras-tu donc, Catilina, de notre patience? Combien de temps encore serons-nous le jouet de ta fureur? Jusqu'où ira ton audace effrénée? Quoi! ni la garde qui veille la nuit sur le Palatin, ni les postes qui veillent sur la ville, ni la crainte du peuple, ni l'accord de tous les hon-

1. Allusion à la *loi agraire* de Rullus, qui proposait un partage des terres.

nêtes gens, ni ce lieu fortifié où est assemblé le sénat ¹, rien de tout cela n'a pu altérer les traits de ton visage! Ne t'aperçois-tu pas que tes complots sont découverts? Ne vois-tu pas qu'on te tient, que tout le monde ici connaît le secret de ta conspiration? Ce que tu as fait la nuit dernière et la nuit précédente, où tu as été, qui tu as convoqué, quelles résolutions tu as prises, crois-tu que personne ici l'ignore?

O temps! ô mœurs! Le sénat connaît ces complots, le consul les voit : et cet homme vit encore! Il vit, dis-je! Bien mieux, il vient au sénat; il prend part aux délibérations du conseil de l'État; il marque chacun de nous et nous désigne de l'œil pour la mort. Et nous, hommes vaillants, nous croyons faire assez pour la République, si nous pouvons éviter sa fureur et ses traits. On aurait dû, Catilina, te faire conduire à la mort, sur l'ordre du consul, et il y a longtemps; on aurait dû faire tomber sur ta tête le coup dont tu nous menaces tous depuis longtemps. Un personnage considérable, P. Scipion ², grand pontife, voyant Tib. Gracchus porter une légère atteinte à la constitution de la République, le mit à mort, quoiqu'il fût lui-même simple particulier : et Catilina, qui veut mettre le monde entier à feu et à sang, je le laisserais faire, moi consul?

Je passe sous silence les exemples trop anciens : comme l'histoire de C. Servilius Ahala tuant de sa propre main Sp. Mélius, qui préparait une révolution. Il n'est plus, mais on l'a connu autrefois dans notre République, cet énergique patriotisme : alors on frappait le citoyen dangereux de peines

1. Le temple de Jupiter Stator, au pied du Palatin.

2. Scipion Nasica.

plus sévères que le plus redoutable ennemi. Nous avons contre toi, Catilina, un sénatus-consulte sévère, terrible : ce qui manque à la République, ce n'est ni la résolution ni l'autorité de cet ordre ¹; c'est nous, je le dis franchement, c'est nous consuls qui lui manquons.

Autrefois, le sénat décréta que le consul L. Opi-mius « veillerait à ce que la république ne reçût aucun dommage ». On ne laissa même point passer une nuit : à l'instant, sur quelques soupçons de séditions, on tua C. Gracchus, malgré l'illustration de son père, de son aïeul, de ses ancêtres; et l'on frappa de même, avec ses enfants, le consulaire M. Fulvius. Un sénatus-consulte analogue chargea les consuls C. Marius et L. Valerius de protéger l'État. Le jour même, le tribun du peuple L. Saturninus et le préteur C. Servilius étaient punis de mort au nom de l'État. Et nous, voilà vingt jours que nous laissons s'émousser le glaive dont nous a armés le décret du sénat. Car nous avons un sénatus-consulte du même genre; mais il reste enfermé dans nos archives, comme une épée dans son fourreau. En vertu de ce sénatus-consulte, on aurait dû te tuer à l'instant, Catilina. Tu vis pourtant : et tu vis, non pour renoncer à tes audacieux projets, mais pour t'y affermir.

Je désire, sénateurs, être clément; je désire aussi ne point paraître faible en un si grand danger public; mais déjà je m'accuse du crime d'inertie. Il y a un camp d'ennemis de la république, en Italie, dans les gorges d'Étrurie; de jour en jour, le nombre des ennemis s'accroît. Et celui qui commande en chef dans ce camp, le général de nos

1. Du sénat.

ennemis, il est dans nos murs ; bien plus, il est au sénat, et nous le voyons chaque jour, dans la ville même, préparer la ruine de la République ! Si en ce moment, Catilina, je te faisais arrêter et mettre à mort, je n'aurais, je crois, qu'une chose à craindre : tous les gens de bien diraient peut-être que je l'aurais fait trop tard, mais personne ne m'accuserait de cruauté. Mais ce que j'aurais dû faire depuis longtemps, j'ai de bonnes raisons pour ne pas le faire encore. J'attendrai pour te mettre à mort qu'il ne se trouve plus un homme assez scélérat, assez pervers, assez semblable à toi, pour ne pas avouer que ta mort est légitime. Tant qu'il y en aura un seul qui ose te défendre, tu vivras ; mais tu vivras, comme tu vis maintenant, assiégé par la troupe de mes fidèles gardes, qui t'empêcheront de faire aucun mouvement contre la République. Par-tout, autour de toi, sans que tu t'en doutes, des yeux et des oreilles continueront à t'observer, à te surveiller.

Que peux-tu donc attendre encore, Catilina ? Désormais, la nuit ne peut cacher dans ses ténèbres tes criminels conciliabules, et aucune maison particulière ne peut étouffer par ses murailles la voix de ta conspiration. Tout s'éclaire, tout éclate. Renonce à tes projets, crois-moi : oublie le meurtre et l'incendie. On te tient de toutes parts ; tous tes complots sont pour nous plus transparents que la lumière du jour. Si tu veux, tu vas les passer en revue avec moi. Te souviens-tu de ce que je disais au sénat le douzième jour avant les calendes de novembre ? J'annonçais que tel jour, — ce devait être le sixième avant les calendes de novembre, — on verrait en armes C. Mallius, ton satellite et l'instrument de ton audace. Eh bien ! me suis-je trompé, Catilina, non

seulement sur le fait, qui était si grave, si monstrueux, si incroyable, mais encore, ce qui est bien plus étonnant, sur le jour? J'ai dit encore au sénat que tu préparais le massacre des nobles pour le cinquième jour avant les calendes de novembre. Or, ce jour-là, plusieurs des principaux citoyens de Rome s'éloignèrent de la ville, moins pour sauver leur vie que pour déjouer tes projets. Peux-tu nier que, ce même jour, à cause des gardes dont j'avais eu soin de t'entourer, tu n'as pu faire aucun mouvement contre la République? Et cependant, en apprenant le départ des autres, tu déclarais te contenter de me voir périr, moi qui étais resté. Et plus tard, aux calendes de novembre, quand tu comptais t'emparer de Préneste par une attaque de nuit? T'es-tu aperçu que, par mon ordre, cette colonie avait été munie de troupes, de postes, de gardes? Tout ce que tu fais, prépares ou projettes, non seulement j'en suis instruit, mais encore je le vois, je le pénètre à fond.

Enfin, passe en revue avec moi l'avant-dernière nuit. Et tu comprendras que je veille beaucoup plus activement pour sauver la République, que toi pour la perdre. Je dis que, l'avant-dernière nuit, tu es allé dans le quartier des fabricants de faux, et, pour préciser, dans la maison de M. Lecca, où se sont réunis, en grand nombre, les complices de ta criminelle folie. Oses-tu le nier? Parle donc : je te convaincrnai, si tu nies. Car je vois ici, dans le sénat, certaines personnes qui étaient là-bas avec toi. Dieux immortels! où sommes-nous? dans quelle cité vivons-nous? où en est notre République? Ici même, il y a ici, parmi nous, sénateurs, dans cette assemblée, la plus sainte et la plus imposante de l'univers, il y a des gens qui méditent ma mort, celle de nous

tous, la ruine de cette ville et du monde entier. Je les vois, moi consul; et je leur demande leur avis sur les affaires de l'État; et, ces hommes qu'il faudrait frapper du glaive, je ne puis encore les blesser avec des mots. — Donc, tu étais chez Lecca cette nuit-là, Catilina. Tu y as partagé l'Italie. Tu as décidé où chacun devait aller. Tu as choisi ceux que tu laisserais à Rome, et ceux que tu emmènerais avec toi. Tu as marqué pour l'incendie les quartiers de la ville. Tu as assuré que, toi-même, tu partirais bientôt; tu as dit que, si tu retardais un peu ton départ, c'est que je vivais encore. Il s'est trouvé deux chevaliers romains pour te délivrer de ce souci, et ils ont promis que, cette même nuit, un peu avant l'aurore, ils me tueraient dans mon lit. A peine vous étiez-vous séparés, que j'étais instruit de tout. Je renforçai la garde de ma maison, pour mieux la protéger. Je fis interdire ma porte aux gens que tu avais envoyés le matin pour me saluer : c'étaient bien ceux dont on m'avait parlé, et j'avais d'avance annoncé leur venue, pour cette heure même, à plusieurs personnages considérables.

Puisqu'il en est ainsi, Catilina, poursuis l'exécution de tes projets. Sors enfin de Rome : les portes sont ouvertes, va-t'en. Voilà trop longtemps que, là-bas, le camp de ton Mallius attend son général en chef. Emmène avec toi tous tes complices, sinon, le plus grand nombre possible. Débarrasse la ville. Tu me délivreras d'une crainte sérieuse, pourvu qu'il y ait un mur entre nous deux. Tu ne peux désormais rester plus longtemps avec nous : je ne saurais le supporter, le souffrir, le permettre. Grâce soient rendues aux dieux immortels, surtout à celui qui nous entend, à Jupiter Stator, le plus ancien protecteur de Rome, de ce que nous avons échappé

tant de fois déjà aux fureurs de ce monstre si horrible, si acharné contre la République! Mais il ne faut pas qu'en un seul homme le salut de la République soit, une fois de plus, mis en danger. Tant que j'étais consul désigné, tu as eu beau, Catilina, me tendre des embûches, je n'ai pas eu recours à la force publique, je me suis défendu par ma propre vigilance. Aux derniers comices consulaires, quand tu as voulu nous assassiner, moi consul et tes compétiteurs, j'ai réprimé tes efforts criminels avec l'aide et l'appui de mes amis, sans provoquer le moindre trouble dans l'État. Enfin, toutes les fois que tu m'as attaqué personnellement, je t'ai résisté par moi-même : et pourtant, je voyais bien que ma perte entraînerait un grand malheur pour la République. Mais maintenant, c'est à la République entière que tu t'attaques ouvertement. Ce sont les temples des dieux immortels, les maisons, la vie de tous les citoyens, enfin toute l'Italie, que tu voues à la mort et à la dévastation.

Je n'ose faire encore ce qu'on devrait faire aussitôt, ce qu'autoriseraient les lois de cet empire et l'exemple de nos ancêtres. J'adopterai un parti à la fois moins sévère et plus utile au salut commun. Si je te faisais mettre à mort, je laisserais subsister dans la République le reste des conjurés. Si au contraire tu pars, comme je t'y engage depuis longtemps, avec toi s'écoulera hors de Rome toute la lie infecte de tes complices. (Eh bien! Catilina? Hésites-tu à faire, sur mon ordre, ce que tu allais faire de ton plein gré? Le consul t'ordonne de sortir de la ville, toi, ennemi public. Tu me demandes si c'est pour aller en exil? Je ne t'y condamne pas; mais, si tu veux mon avis, je te le conseille...

Pour moi, sénateurs, si j'avais cru que le meilleur

parti à prendre était de faire mourir Catilina, je n'aurais pas laissé se prolonger d'une heure la vie de ce gladiateur. De grands hommes, d'illustres citoyens, en répandant le sang de Saturninus, des Gracques, de Flaccus et de beaucoup d'autres avant eux, non seulement ne se sont pas souillés, mais encore se sont grandement honorés. Moi, de même, je n'avais pas à craindre, en tuant ce parricide, d'attirer sur moi la réprobation de la postérité. Et, quand même j'en aurais été menacé, j'ai toujours eu pour principe de considérer la disgrâce due à l'accomplissement d'un devoir, comme un titre de gloire, non comme une disgrâce.

Mais il y a, dans cet ordre même, des gens qui ne voient pas les dangers présents, ou qui feignent de ne pas les voir. Ce sont eux qui ont nourri les espérances de Catilina par la mollesse de leurs conseils, et qui ont fortifié la conjuration naissante, en refusant d'y croire. Leur autorité en a entraîné beaucoup d'autres, malintentionnés ou, simplement même, ignorants : si j'avais sévi, on aurait crié à la cruauté et à la tyrannie. Maintenant donc, si Catilina, comme il y songe, se rend au camp de Mallius, alors évidemment il n'y aura pas d'homme assez sot pour ne pas voir qu'il y a eu conjuration, assez pervers pour n'en point convenir. Si Catilina seul est mis à mort, le danger que court la République sera écarté pour le moment, mais non étouffé à jamais. Si au contraire il se bannit lui-même, s'il emmène avec lui ses complices et ramasse autour de lui toutes les épaves de son naufrage, alors nous pourrions supprimer et détruire d'un seul coup, non seulement la contagion actuelle si redoutable à la République, mais encore la racine et le germe de tous les maux.

En effet, il y a longtemps, sénateurs, que nous

vivons au milieu des périls et des embûches de cette conspiration. Mais, je ne sais comment, tous ces crimes, ces fureurs invétérées, ces audaces, sont arrivés à leur maturité sous mon consulat. Si dans toute cette bande de brigands nous ne supprimons que le chef, nous pourrions peut-être nous croire, pour un temps assez court, délivrés de nos soucis et de nos craintes; mais le danger subsistera, il sera comme enfermé dans les veines et les entrailles de la République. Quand un homme est atteint d'une maladie grave, s'il boit de l'eau froide au milieu des ardeurs de la fièvre, il se croit d'abord soulagé; mais le mal revient, beaucoup plus grave et plus fort. Il en est ainsi de cette maladie dont souffre la République : calmée d'abord par le châtement du chef, elle s'aggraverait ensuite, si l'on épargnait ses complices.

Que les méchants s'en aillent donc, sénateurs, qu'ils se séparent des honnêtes gens et se réunissent tous en un même lieu. Enfin, qu'un mur, je le répète, les sépare de nous. Qu'ils cessent de tendre des embûches au consul jusque dans sa maison, d'entourer le tribunal du préteur urbain, d'assiéger en armes la curie, de préparer des traits enflammés et des torches pour mettre le feu à la ville. Enfin, qu'on lise sur le front de chacun, ce qu'il pense de la République. Je vous promets, sénateurs, que vous trouverez en nous consuls tant d'activité, en vous tant d'autorité, dans les chevaliers romains tant de courage, entre tous les honnêtes gens un tel accord, qu'après le départ de Catilina vous verrez tous les complots découverts, mis au grand jour, étouffés, punis.

Va-t'en donc, Catilina, avec ces présages, pour le salut de la République, pour ton malheur et ta perte, pour la ruine de tous ceux qui se sont associés avec

toi pour le crime et le parricide ; va-t'en pour commencer une guerre impie et criminelle. Et toi, Jupiter, toi dont le culte a été inauguré par Romulus avec notre ville, toi que nous appelons justement le *défenseur* de Rome et de l'empire, tu protégeras, contre Catilina et ses complices, les autels et tous les temples, les maisons et les murailles de notre cité, la vie et les biens de tous les citoyens ; et à tous ces adversaires des honnêtes gens, à ces ennemis de la patrie, à ces dévastateurs de l'Italie, à tous ces scélérats qu'unît entre eux un pacte criminel, tu feras subir d'éternels supplices pendant leur vie et après leur mort.

(*Premier discours contre L. Catilina*, 1-5 ; 12-13.)

3. — Les jeux Mégalésiens.

Des prodiges s'étant produits à Rome, les haruspices déclarèrent que des sacrilèges avaient été commis. Aussitôt Clodius accusa Cicéron, qui était rentré en possession de son terrain du Palatin, naguère consacré à la Liberté, et qui y faisait rebâtir sa maison. Dans ce discours au sénat, Cicéron se justifie : « Le véritable sacrilège, dit-il, est Clodius, qui a troublé par une émeute les jeux Mégalésiens. »

« Les jeux, nous dit-on, ont été célébrés avec négligence et profanés. » — Quels jeux ? J'en appelle à toi, Lentulus ¹ : car dans les attributions de ton sacerdoce sont les litières sacrées, les chars, les fanfares, les jeux, les libations, les banquets des jeux publics. J'en appelle aussi à vous, pontifes ² :

1. Cn. Lentulus était alors consul (56). Il faisait partie d'un des grands collèges religieux ; c'est à titre que Cicéron invoque ici son témoignage.

2. Les pontifes, étant tous de grands personnages, faisaient naturellement partie du sénat.

car c'est à vous que les épulons de Jupiter très bon et très grand dénoncent les omissions et les fautes commises, et c'est vous qui décidez s'il y a lieu de renouveler et de recommencer les cérémonies. Eh bien ! quels sont ces jeux qu'on a célébrés avec négligence ? Quel crime si énorme les a souillés ? Tu répondras en ton nom, et au nom de tes collègues, et au nom de tout le collège des pontifes, que tous les rites traditionnels et toutes les cérémonies des jeux, dans tous les détails, ont été observés avec une religieuse exactitude.

Quels sont donc ces jeux que les haruspices disent avoir été célébrés avec négligence et souillés ? Ce sont ceux dont tu as été spectateur, par la volonté des dieux immortels et de la déesse mère de l'Ida ¹, toi, Cn. Lentulus, toi dont les ancêtres ont apporté dans leurs mains son image. Si, ce jour-là, tu n'avais pas voulu assister aux jeux Mégalsiens, peut-être ne serions-nous pas vivants aujourd'hui et ne pourrions-nous pas nous plaindre de ce qui s'est passé. Une foule innombrable d'esclaves, ramassés dans tous les carrefours, au signal de cet édile religieux ², s'élança tout à coup de toutes les galeries, de toutes les portes, et envahit la scène. Alors, Cn. Lentulus, alors tu montras la même intrépidité qu'avait autrefois montrée l'un de tes aïeux, étant simple particulier ³. Ta personne, ton nom, ta dignité de magistrat, ta voix, ton attitude, ton ardeur, entraînèrent le

1. Cybèle, en l'honneur de qui se célébraient les jeux Mégalsiens. Ce culte de Cybèle avait été introduit à Rome au temps de la seconde guerre punique ; et P. Cornelius Scipion Nasica, un ancêtre de Cn. Lentulus, avait été chargé d'aller à Pessinunte, en Phrygie, chercher une statue de la déesse.

2. Clodius, alors édile.

3. Scipion Nasica, celui qui tua Tib. Gracchus.

sénat, les chevaliers romains et tous les gens de bien. Tous te suivirent pour résister à cette multitude d'esclaves et d'histrions à qui ce factieux avait livré le sénat et le peuple romain, pressés, enchaînés sur les gradins serrés du théâtre, gênés dans leurs mouvements par leur nombre même et par l'étroitesse de l'enceinte.

Que l'histrion s'arrête, que le joueur de flûte se taise tout à coup, que l'enfant dont le père et la mère vivent encore cesse de toucher la terre ¹, qu'il lâche le char sacré ou les guides, que l'édile se trompe d'un mot ou de coupe : et les jeux n'ont plus été célébrés selon les rites, et l'on expie ces méprises, et, pour apaiser les dieux immortels, on recommence les jeux. Eh bien ! cette fois, l'allégresse des jeux s'est changée en crainte, et ces jeux ont été, non pas interrompus, mais violemment supprimés ; et pour la cité entière, grâce à ce scélérat qui a voulu transformer nos jeux en scènes de deuil, ces jours de fêtes ont failli devenir des jours de mort. Hésitons-nous donc pour savoir à quelle profanation des jeux se rapportent ces bruits souterrains ? Rappelons-nous les traditions relatives à chaque divinité : c'est la grande déesse mère ², dont les jeux ont été souillés, profanés, presque ensanglantés par le meurtre et les funérailles des citoyens, c'est elle, dis-je, nous le savons, qui parcourt les campagnes et les bois avec un bruit tantôt éclatant, tantôt sourd.

C'est donc elle qui vous a mis, vous et le peuple romain, sur la trace des scélérats, et qui vous a signalé le danger. A quoi bon vous parler de ces

1. Dans les processions en l'honneur des dieux.

2. Cybèle.

jeux Mégalésiens que, par la volonté de nos ancêtres, on célèbre sur le Palatin, devant le temple et sous les yeux de la grande déesse mère, aux fêtes de Cybèle? Ces jeux, d'après la coutume et la tradition, sont les plus saints, les plus solennels, les plus religieux. Pour ces jeux, une place d'honneur, en avant du peuple, a été assignée au sénat par le grand Africain, dans son deuxième consulat : sans doute, pour que cette lie de la populace vint souiller ces jeux? Tout homme libre, qui s'approchait pour voir le spectacle ou par piété, était aussitôt maltraité; et aucune matrone n'y est venue, pour ne pas s'exposer aux violences de ces esclaves qui occupaient les gradins. Ces jeux sont si vénérés, que nous sommes allés les chercher aux extrémités de la terre pour les établir dans notre ville; et ils sont les seuls que nous ne désignons pas même par un mot latin, afin d'attester par le nom même que ce culte a été importé du dehors et qu'il est consacré à la grande déesse mère. Eh bien! ces jeux-là, ce sont des esclaves qui les ont célébrés! des esclaves qui en ont été les spectateurs! Enfin, sous l'édilité de Clodius, les jeux Mégalésiens tout entiers ont été donnés pour les esclaves.

Dieux immortels! Auriez-vous pu parler plus clairement, si vous étiez au milieu de nous? Vous nous avertissez, vous nous dites positivement, que les jeux ont été profanés. Or peut-on imaginer une honte, une souillure, une profanation, un désordre plus évidents que ceci : tous les esclaves déchaînés avec l'autorisation d'un magistrat¹, envahissant l'un des théâtres, s'établissant en maîtres dans l'autre, si bien que l'une des assemblées était à la merci des

1. Clodius.

esclaves, et que l'autre était entièrement composée d'esclaves? Si un essaim d'abeilles, pendant les jeux, avait paru sur la scène, nous aurions cru devoir appeler d'Étrurie des haruspices : et quand tous nous voyons subitement de si nombreux essaims d'esclaves se précipiter sur le peuple romain investi et enfermé, nous n'en sommes point émus? Et pourtant, s'il s'agissait d'un essaim d'abeilles, peut-être les haruspices, d'après les livres étrusques, nous auraient-ils avertis de nous mettre en garde contre les esclaves.

Si ce danger nous avait été signalé par un prodige entièrement étranger à l'événement redouté, nous aurions pris nos précautions. Ici, le présage sert à lui-même de présage, le danger est déjà dans le fait même qui annonce le danger : et nous n'avons pas de crainte? Est-ce ainsi, Clodius, que ton père ou ton oncle ont célébré les jeux Mégalésiens? Il va me citer encore ses ancêtres, lui qui, dans la célébration des jeux, a voulu suivre l'exemple d'Athénion ou de Spartacus ¹, non de C. Claudius ou d'Ap. Claudius. Tes ancêtres, quand ils célébraient des jeux, ordonnaient aux esclaves de sortir de l'enceinte : toi, tu as lâché les esclaves sur l'un des théâtres, et tu as chassé de l'autre les hommes libres. Jusque-là, les esclaves s'écartaient des hommes libres, à la voix du héraut : à tes jeux, ils ont écarté d'eux les hommes libres, non par la voix, mais à coups de poing.

Il ne t'est donc pas même venu à la pensée, à toi, prêtre sibyllin ², que ce culte a été introduit par nos ancêtres d'après vos livres? si du moins ils sont à vous ces livres que tu consultes avec un esprit

1. Chefs de gladiateurs et d'esclaves révoltés.

2. C'est-à-dire : membre du grand collège religieux qui avait la garde des livres sibyllins.

impie, que tu lis avec des yeux impurs, que tu touches avec des mains souillées. Oui, sur les conseils de la Sibylle, autrefois, quand l'Italie était épuisée par la guerre punique et dévastée par Hannibal, nos ancêtres firent venir de Phrygie et établirent à Rome ce culte de Cybèle. La déesse fut reçue par le citoyen qu'on jugeait le plus honnête homme du peuple romain, P. Scipion; et par la femme que l'on considérait comme la plus chaste des dames romaines, Q. Claudia, — dont l'antique sévérité a été, dit-on, merveilleusement imitée par ta sœur ¹. Ainsi donc, ni le souvenir de tes ancêtres, dont le nom est lié aux origines de ce culte, ni ton sacerdoce, sur lequel repose l'institution de tout ce culte, ni ta dignité d'édile curule, qui t'imposait spécialement l'obligation d'en maintenir la sainteté, rien n'a pu t'empêcher de profaner par toutes sortes de scandales ces jeux si respectés, de les souiller par tes turpitudes et tes criminelles impiétés?

(*Discours sur la réponse des haruspices, 10-13.*)

4. — Conquête de la Gaule.

Cicéron, qui depuis son exil ménageait les triumvirs, prit souvent la parole au sénat pour soutenir les intérêts de César. Par son discours *Sur les provinces consulaires*, il contribua beaucoup à le faire proroger pour cinq ans dans le gouvernement des Gaules. Ce jour-là, son sujet même amena Cicéron à parler longuement des campagnes de César contre les Gaulois.

La guerre contre les Gaulois, sénateurs, a été engagée sous le commandement de C. César : jusque-là, nous nous étions tenus contre eux sur la défen-

1. La célèbre Clodia, dont Cicéron s'est tant moqué.

sive. De tout temps, nos généraux ont songé à repousser leurs tribus par la force, plutôt qu'à les attaquer. Ainsi fit même le grand C. Marius, dont la divine et merveilleuse valeur sauva le peuple romain presque anéanti par de terribles désastres : Marius arrêta les énormes torrents de Gaulois qui débordaient sur l'Italie, mais il ne pénétra pas lui-même jusqu'à leurs villes et à leur pays. Récemment, le vaillant citoyen qui s'est associé à mes travaux, à mes dangers, à mes desseins, C. Pomptinius, a étouffé dans plusieurs combats le brusque soulèvement des Allobroges qui suivit cette conspiration scélérate ¹ : il a dompté ceux qui nous avaient attaqués, mais, satisfait d'avoir dissipé les craintes de la République, il n'a pas poussé plus loin sa victoire. C. César, nous le voyons, a adopté un plan très différent. Il n'a pas cru devoir seulement faire la guerre à ceux qu'il voyait armés déjà contre le peuple romain ; il s'est proposé de soumettre la Gaule entière à notre domination. Il a lutté, dans de très heureux combats, avec les plus vaillantes et les plus nombreuses peuplades des Germains et des Helvètes. Il a épouventé, refoulé, dompté toutes les autres, les a accoutumées à obéir au peuple romain. Des régions, des nations qui jusqu'ici ne nous étaient connues par aucun ouvrage, aucun récit, aucune renommée, ont été visitées par notre général, par notre armée, par les armes du peuple romain. Nous n'avions auparavant, sénateurs, qu'un sentier dans les Gaules ². Toutes les autres parties du pays étaient occupées par des populations ennemies de notre empire, ou peu sûres, ou inconnues, ou du

1. La conjuration de Catilina.

2. La Gaule Narbonnaise, qui reliait l'Italie à l'Espagne romaine.

moins farouches, barbares, belliqueuses. Ces nations-là, il n'y eut jamais personne qui ne désirât les voir abattues et domptées; et, dès les commencements de notre empire, tous nos sages politiques ont considéré la Gaule comme l'adversaire la plus à craindre pour notre empire. Mais, à cause de la puissance et de la multitude de ces peuples, jamais l'on n'avait osé jusqu'ici les combattre tous à la fois. Nous nous étions toujours contentés de repousser leurs attaques. Aujourd'hui, enfin, nous avons atteint ce résultat, que les limites extrêmes de cette contrée sont aussi celles de notre empire.

Si la nature avait donné les Alpes pour rempart à l'Italie, c'était une marque évidente de la bienveillance des dieux. En effet, si de ce côté l'Italie eût été ouverte à la férocité et à la multitude des Gaulois, jamais notre ville n'eût été le siège et le centre du plus grand empire. Les Alpes peuvent maintenant s'abaisser : au-delà de ces hautes montagnes, jusqu'à l'Océan, il n'y a plus rien que l'Italie ait à redouter. Encore une ou deux campagnes : et la crainte ou l'espérance, les châtimens ou les récompenses, les armes ou les lois, pourront nous attacher la Gaule entière par des liens éternels. Mais il ne faut pas que l'œuvre reste imparfaite et inachevée : si l'arbre est coupé, il peut repousser un jour, il peut reverdir, et la guerre recommencerait.

Que la Gaule reste donc sous l'autorité de celui qui en est venu à bout, à force de valeur, de zèle et de bonheur. Si César, comblé des plus beaux présents de la fortune, ne voulait pas s'exposer plus longtemps aux caprices de cette déesse; s'il était impatient de revenir dans sa patrie, près de ses dieux pénates, pour jouir des grands honneurs qui l'attendent ici, pour y retrouver ses enfants chéris

et son illustre gendre¹; s'il était pressé de monter en vainqueur au Capitole, avec la fameuse couronne de laurier; s'il redoutait enfin quelque effet de ce hasard qui ne peut guère ajouter à sa gloire, mais qui peut la compromettre : alors, de celui qui a déjà poussé si loin l'œuvre de conquête, vous devriez exiger qu'il la terminât tout à fait. Mais César, qui depuis longtemps a fait assez pour la gloire, ne croit pas avoir encore fait assez pour la République. Il aime mieux recueillir plus tard le fruit de ses travaux, et mener jusqu'au bout la tâche dont l'a chargé la République. Nous ne devons donc pas rappeler un général qui est plein d'ardeur pour le service de l'État, en risquant de troubler par là et d'entraver les opérations, déjà presque terminées, de la guerre contre les Gaulois.

(*Discours sur les provinces consulaires, 13-14.*)

5. — Le triomphe.

L. Calpurnius Piso, consul en 58, ennemi déclaré de Cicéron et l'un des auteurs de son exil, avait été nommé proconsul de Macédoine. Cicéron, pour se venger de lui, provoqua son rappel par son discours *Sur les provinces consulaires*. Quand il reparut au sénat, Pison se plaignit de ces mauvais procédés. Cicéron lui répondit par une invective d'une violence extraordinaire. Pison affectant de dédaigner les honneurs du triomphe, Cicéron raille ici, très méchamment, ce prétendu désintéressement.

Vous avez entendu, sénateurs, ce beau philosophe. Il a déclaré qu'il n'avait jamais désiré le triomphe. O crime! ô fléau! ô honte! Naguère tu détruisais le sénat, tu trafiquais de son autorité, tu mettais ton

1. Pompée.

consulat au service d'un tribun du peuple ¹, tu bouleversais la République, tu livrais ma tête et ma vie, pour n'obtenir en retour qu'une province : si tu ne désirais pas le triomphe, explique-nous donc enfin ce que tu désirais tant. Je l'ai souvent constaté, ceux qui me paraissaient, à moi et aux autres, briguer une province avec trop d'ardeur, cachaient et voilaient ce désir sous le prétexte du triomphe souhaité. C'est ainsi que parlait au sénat le consul D. Silanus, et aussi, mon collègue ². Personne, en effet, ne peut désirer et briguer ouvertement le commandement d'une armée, s'il ne met en avant le désir du triomphe.

Si le sénat et le peuple romain, malgré ton indifférence ou même ton refus, t'avaient forcé d'entreprendre une guerre, de commander une armée, ce serait encore la marque d'un esprit étroit et bas, de mépriser l'honneur et la gloire d'un triomphe mérité. Assurément, il y a de la frivolité à rechercher une vaine popularité, à courir après l'ombre d'une fausse gloire ; mais il y a aussi de la frivolité à fuir le grand jour et l'éclat, à repousser une gloire méritée, qui est la récompense la plus honorable du vrai mérite. Mais toi, ce n'est pas sur la demande et l'ordre du sénat, mais malgré lui et contre lui, ce n'est pas par la faveur du peuple romain, c'est en l'absence de tout suffrage d'un homme libre, que tu as reçu ta province de la main à la main, pour avoir, non pas renversé, mais tué la République. Et tous tes crimes ont été commis en vertu d'un marché, par lequel tu livrais tout le gouvernement à d'infâmes brigands, à la condition qu'on t'abandonnerait la Macédoine avec les limites

1. De Clodius.

2. Antoine, collègue de Cicéron pendant son consulat. Il avait aussi gouverné la Macédoine.

que tu fixerais. Et tu épuisais le trésor, et tu enlevais à l'Italie toute sa jeunesse, et tu traversais en hiver une mer immense. Si, dans tout cela, tu méprisais le triomphe, alors, ô le plus effréné des brigands, tu n'avais donc d'autre ambition que de satisfaire ton aveugle passion pour le butin et les rapines?

Il n'est plus temps, pour Cn. Pompée, de suivre les principes. Apparemment il s'est trompé. Il n'avait pas goûté à la philosophie. Trois fois déjà, l'insensé, il a triomphé. Crassus, je rougis de toi : pourquoi donc, après avoir terminé la plus redoutable des guerres, as-tu demandé avec tant d'instances au sénat de te décerner cette couronne de laurier? Et vous, P. Servilius, Q. Metellus, C. Curion, L. Afranius, pourquoi n'avez-vous pas entendu ce savant homme, ce profond philosophe, avant de tomber dans votre erreur? Pour C. Pomptinius, mon ami, il n'est plus temps non plus : les vœux qu'il a faits l'arrêtent. O folie des Camille, des Curius, des Fabricius, des Calatinus, des Scipions, des Marcellus, des Maximus! O démence de Paul-Émile! O grossièreté de Marius! Oh! qu'ils eurent peu de jugement, les pères de nos deux consuls¹ : ils ont triomphé!

Mais nous ne pouvons changer le passé. Eh bien! que cet avorton, ce nouvel Épicure, pétri d'argile et de boue, qu'il aille porter ces beaux préceptes de sagesse à notre illustre et grand général, à son gendre²! Cet homme-là, crois-moi, est emporté par l'amour de la gloire : il est enflammé, il brûle du désir d'un triomphe mérité et magnifique. Il n'a pas appris, comme toi, ces belles choses. Envoie-lui donc un mémoire là-dessus. Et, pour la première entrevue

1. Pompée et Crassus, consuls pour la seconde fois en 55.

2. César.

que tu auras avec lui, prépare le discours que tu lui adresseras, afin d'étouffer et d'éteindre en lui ce désir dont il brûle. Tu auras sur lui l'ascendant d'un philosophe, maître de lui-même et ferme, sur un homme frivole, passionné pour la gloire; d'un savant sur un ignorant, d'un beau-père sur son gendre. Tu lui diras, avec cet enjouement, ce don de persuader, cette élégance, cette perfection, cette politesse, que tu tiens de l'école : « Eh bien ! César, quel charme si grand peuvent avoir pour toi ces supplications tant de fois décrétées, et pour tant de jours ? Tu tombes dans une erreur commune aux hommes ; les dieux ne se soucient point de ces prières ; comme nous l'apprend notre divin Épicure, ils ne sont propices ni contraires à personne. » Sans doute, tu auras peine à convaincre César par ce beau raisonnement. Car il verra clairement que les dieux se montrent encore, et se sont toujours montrés, irrités contre toi. Alors tu passeras à un autre lieu commun d'école, à une dissertation sur le triomphe : « Enfin, diras-tu, qu'y a-t-il de si beau dans ce char ? dans ces chefs ennemis enchaînés devant le char ? dans ces statues des villes ? dans cet or et cet argent ? dans ces légats à cheval, et ces tribuns ? dans ces cris des soldats ? dans tout ce cortège ? C'est vanité, crois-moi, c'est presque un jeu d'enfants, que de chercher les applaudissements, se faire traîner par la ville, se faire voir. Dans tout cela, il n'y a rien de solide qu'on puisse saisir, rien qui se rapporte aux plaisirs du corps. Vois-moi plutôt : je reviens d'une province d'où T. Flamininus, Paul-Émile, Q. Metellus, T. Didius et mille autres, épris d'une frivole ambition, ont rapporté l'honneur du triomphe, et j'en reviens pour fouler aux pieds, à la porte Esquiline, les lauriers de Macédoine. Oui, moi, je suis arrivé,

mourant de soif, avec quinze hommes mal vêtus, à la porte Célimontane. C'est là qu'un de mes affranchis, deux jours à l'avance, avait loué une maison pour son illustre général; et, si cette maison n'avait pas été libre, je me serais dressé une tente sur le Champ de Mars. En attendant, César, sans que j'aie besoin des véhicules d'un cortège triomphal, mes écus restent et resteront chez moi. J'ai tout de suite porté mes comptes au trésor, comme l'ordonnait la loi que tu as fait voter; mais c'est le seul point où j'aie obéi à ta loi. Si tu veux consulter mes comptes, tu verras qu'à personne les lettres n'ont profité autant qu'à moi. C'est rédigé avec tout l'art d'un lettré; et le scribe qui les a portés au trésor, après les avoir transcrits, s'est murmuré à lui-même, en se grattant la tête avec la main gauche : « Je vois bien les comptes : mais d'argent, point. » — Je ne doute pas de l'effet d'un tel discours : quand César serait au moment de monter sur le char triomphal, cela suffirait à l'en faire descendre.

(*Discours contre L. Calpurnius Pison, 24-25.*)

6. — Clémence de César.

Depuis Pharsale, Cicéron était rentré en grâce auprès de César. Mais il ne prenait aucune part aux affaires et se taisait au sénat. Ce silence commençait à lui peser. Aussi, le jour où César accorda la grâce du pompéien Marcellus, Cicéron n'y tint pas : il adressa au dictateur un remerciement enthousiaste où il portait aux nues sa clémence.

Je me suis tu bien longtemps, sénateurs, en raison des circonstances, non par crainte, mais dans une pensée de deuil et de convenance. Ce silence, je le romps aujourd'hui; et je vais recommencer en

même temps à dire, comme autrefois, ce que je veux, ce que je pense. Devant une bonté si grande, devant une clémence si rare et si extraordinaire, devant une telle modération dans un pouvoir souverain, enfin, devant une sagesse si incroyable et presque divine, je ne puis me taire davantage. En rendant M. Marcellus à vous, sénateurs, et à la République, ce n'est pas seulement la voix et l'autorité de Marcellus, c'est encore ma voix et mon autorité que César conserve et rend à vous et à la République. Je m'affligeais, sénateurs, je me désolais de voir un tel homme, après avoir suivi la même cause, ne point avoir la même fortune que moi. Je ne pouvais me décider, je ne me croyais pas autorisé à reparaitre dans notre ancienne carrière sans cet associé, ce compagnon, qui avait rivalisé avec moi et m'avait suivi dans mes études et mes travaux. Ainsi, C. César, tu viens de me rouvrir cette arène, longtemps fermée, où s'est passée autrefois ma vie ; et par là, à tous les sénateurs présents, tu as donné un signe éclatant de tout le bien qu'on doit espérer pour la République.

Il est une chose évidente. J'en avais reçu maintes fois la preuve, surtout en ce qui me concerne ; mais tu viens de le prouver à tous, en rendant M. Marcellus au sénat et au peuple romain, même après avoir rappelé tes griefs contre lui. Oui, à l'autorité de cet ordre, à la dignité de la République, tu sais sacrifier tes ressentiments ou tes soupçons. Marcellus reçoit aujourd'hui la plus belle récompense de toute sa vie passée, dans cette unanimité du sénat, dans ton pardon si imposant et si grand. Tu vois par là combien est glorieux pour qui l'accorde, ce bienfait si glorieux pour qui le reçoit. Heureux, sans doute, Marcellus, dont le salut cause presque autant

de joie à tous, qu'il en éprouvera lui-même. Et assurément, son bonheur est très mérité, très légitime. Où trouver un homme qui l'emporte sur lui par la noblesse, par la probité, par la passion des arts libéraux, par l'intégrité, par tous les genres de mérite?

Il n'y a point de génie assez fécond, pas d'éloquence ou de style assez énergique, pas de talent assez abondant, pour embellir, que dis-je? simplement pour raconter tes exploits, C. César. Cependant, je l'affirme, avec ta permission : toute la gloire de tes hauts faits ne surpasse point la gloire que tu as obtenue aujourd'hui. Souvent j'évoque devant mes yeux tes actions, et j'en parle volontiers dans mes conversations. Eh bien ! tous les exploits de nos généraux, tous ceux des nations étrangères et des plus puissants peuples, tous ceux des rois les plus fameux, ne se peuvent comparer aux tiens, ni pour la grandeur des entreprises, ni pour le nombre des combats, ni pour la variété des pays soumis, ni pour la promptitude des succès, ni pour la diversité des guerres. Et jamais personne, dans ses voyages, n'a pu parcourir des contrées si distantes l'une de l'autre avec plus de rapidité, que tu ne les as parcourues, toi, je ne dis pas dans tes courses, mais dans la suite de tes victoires. De telles actions, sans doute, sont merveilleuses, elles dépassent l'imagination et la pensée : il faudrait avoir perdu l'esprit pour le nier. Et cependant, il y en a de plus grandes.

En effet, la gloire militaire a ses détracteurs : on rabaisse les généraux en réclamant pour beaucoup d'autres une part du succès ; on ne veut pas que cette gloire appartienne en propre au commandant en chef. Et il faut avouer qu'à la guerre la bravoure des soldats, l'avantage des positions, les contingents

des alliés, les flottes, le service des vivres contribuent beaucoup à la victoire. Enfin la Fortune, qui se croit là dans son domaine, revendique pour elle la plus grande part du succès et s'attribue presque tout l'honneur des heureux événements. Mais cette gloire que tu viens d'acquérir, C. César, tu ne la partages avec personne. Tout entière, si grande qu'elle soit (et elle est très grande), tout entière, dis-je, elle est à toi. Ni centurion, ni préfet, ni cohorte, ni escadron, ne t'en dérobent rien. Bien plus, même cette maîtresse des choses humaines, la Fortune, ne prétend point partager avec toi cette gloire, elle te l'abandonne tout entière, elle avoue que c'est ton bien, et à toi seul; car la témérité ne se mêle jamais à la sagesse, et la raison ne laisse point de place au hasard.

Tu as dompté des nations redoutables par leur farouche barbarie, innombrables par leur multitude, qui couvraient des espaces infinis et étaient pourvues de tous les genres de ressources. Mais, après tout, ces nations que tu as vaincues, elles étaient, de par leur nature, dans des conditions telles qu'on pouvait les vaincre par la force. Car il n'y a point de puissance si grande, que le fer et la force ne viennent à bout de l'affaiblir et de la briser. Mais vaincre son âme, maîtriser sa colère, se modérer dans la victoire, relever un adversaire distingué par sa noblesse, son talent, son mérite, et même ajouter à sa dignité d'autrefois : celui qui fait cela, je ne le compare pas aux plus grands hommes, je le déclare semblable à un dieu.

Ainsi donc, C. César, ta gloire militaire sera célébrée, non seulement dans l'histoire et la langue de Rome, mais dans celles de presque toutes les nations; et jamais aucune génération ne se taira sur tes

louanges. Et pourtant, ce genre de gloire, je ne sais comment, même à la lecture, est couvert en quelque sorte par les clameurs des soldats et le bruit des trompettes. Mais qu'il s'agisse d'un acte de clémence, d'humanité, de justice, de modération, de sagesse, surtout accompli dans la colère, qui est l'ennemie de la réflexion, et dans la victoire, qui est de sa nature insolente et superbe : alors, que nous entendions raconter cet acte ou que nous le lisions, nous nous passionnons, non seulement pour des faits réels, mais pour des fictions, souvent au point de chérir des hommes que nous n'avons jamais vus. Toi, nous te contemplons de nos yeux, nous connaissons ton visage, tes pensées, tes sentiments ; nous savons que tu veux sauver tout ce que la fortune de la guerre a laissé à la République. Aussi, comme nous t'élèverons jusqu'au ciel ! Comme nous te prouverons notre dévouement ! Comme nous t'envelopperons de notre amour ! Ces murailles mêmes, par ma foi ! il me le semble, les murailles de cette curie s'animent pour te rendre grâces, de ce que bientôt l'autorité des sénateurs sera rétablie sur ces sièges hérités des ancêtres.

(*Discours pour M. Marcellus, 1-3.*)

7. — La fête des Lupercales.

A la mort de César, Cicéron était redevenu le chef du parti républicain. Aussi se trouva-t-il bientôt en lutte contre Antoine, qui prétendait recueillir l'héritage de César. A une violente sortie d'Antoine, Cicéron avait répondu, dans le sénat, par la *Première Philippique*. Quelque temps après, Antoine revint à la charge, et, dans un nouveau discours au sénat, critiqua très durement toute la vie politique de Cicéron. Celui-ci, pendant plusieurs mois, n'osa plus se montrer à Rome ;

mais il se défendit par l'éloquent pamphlet connu sous le nom de *Deuxième Philippique*. Il s'efforçait d'y justifier tous ses actes, et, en particulier, sa conduite pendant son fameux consulat. En même temps qu'il défend sa vie publique, Cicéron attaque celle d'Antoine. Il lui reproche, entre autres, d'avoir offert à César le diadème pendant la fête des Lupercales.

Parmi les exploits de M. Antoine, il en est un qui est beau entre tous, et que je ne veux point passer sous silence. Arrivons donc à la fête des Lupercales.

Il ne dissimule plus, sénateurs. On voit qu'il est ému : il est en sueur, il pâlit. Qu'il fasse ce qu'il voudra, pourvu qu'il ne lui prenne pas de nausées, comme cela lui est arrivé au portique de Minucius. Comment justifier une telle infamie ? Je suis curieux de l'entendre, pour voir si son maître d'éloquence a mérité ce beau domaine sur le territoire des Léontins.

Ton collègue¹ était devant la tribune, vêtu d'une toge bordée de pourpre, sur un siège d'or, avec une couronne sur la tête. Tu montes, tu t'approches du siège, et alors — si, ce jour-là, tu étais luperque, tu aurais dû te souvenir que tu étais aussi consul, — alors tu montres un diadème. Ce n'est qu'un gémissement dans le forum entier. D'où tenais-tu ce diadème ? Tu ne l'avais pas ramassé par terre, mais tu l'avais apporté de chez toi : ton crime était donc prémédité, réfléchi. Tu posais le diadème sur la tête de César, et le peuple gémissait ; César repoussait le diadème, et le peuple applaudissait. Il ne s'est donc trouvé que toi, scélérat, pour proposer d'établir la royauté : tu as voulu avoir pour maître celui que tu avais pour collègue ; tu as voulu aussi faire l'épreuve de ce que le peuple romain pourrait supporter et

1. César, consul cette année-là avec Antoine.

souffrir. Tu cherchais même à émouvoir; tu te jetais, suppliant, aux pieds de César. Que lui demandais-tu? d'être son esclave? Tu aurais eu le droit de le demander pour toi seul; car, dès ton enfance, tu avais été habitué à tout souffrir, et tu étais prêt pour la servitude. Mais, assurément, ni le sénat ni le peuple romain ne t'avaient chargé de parler en leur nom. Oh! que tu étais éloquent, lorsque, tout nu¹, tu haranguais la foule! Y a-t-il rien de plus honteux, de plus infâme, de plus digne de tous les supplices? Attends-tu que je te laboure à coups de fouet? Mais, si tu peux encore éprouver quelque chose, mon discours te déchire, te met en sang. Je crains de porter atteinte à la gloire de grands hommes : je parlerai cependant, entraîné par mon ressentiment. N'est-ce pas le comble de l'injustice, d'avoir laissé vivre l'homme qui avait proposé le diadème, alors qu'on s'accorde à trouver juste la mort de l'homme qui l'avait repoussé?

Bien plus, Antoine fit consigner dans les fastes, au jour des Lupercales : « A C. César, dictateur perpétuel, M. Antoine, consul, a, sur l'ordre du peuple, offert la royauté; César l'a refusée. » Je ne m'étonne plus maintenant que tu troubles ainsi l'ordre public; que tu détestes non seulement Rome, mais encore la lumière; que tu vives avec d'infâmes brigands, non seulement en plein jour, mais encore jusqu'au jour. Où pourrais-tu demeurer en paix? Y a-t-il place pour toi à l'abri des lois et des tribunaux? Tu les as anéantis, autant qu'il a dépendu de toi, sous la tyrannie d'un roi. Ainsi, L. Tarquin aurait été chassé, Sp. Cassius, Sp. Melius, M. Manlius

1. C'était la tenue ordinaire des figurants, le jour de la fête des Lupercales.

auraient été mis à mort, pour que, bien des siècles après, M. Antoine, au mépris de tout, vînt imposer à Rome un roi!

(*Deuxième Philippique contre M. Antoine, 33-34.*)

8. — Éloge d'Octave.

Dans l'ardeur de sa lutte contre Antoine, Cicéron avait accepté avec empressement l'alliance du neveu de César, Octave (Octavianus), dont il ne devina pas l'ambition. Il prit le jeune homme sous sa protection. fit approuver ses actes, et lui gagna les sympathies du sénat. Il le loua en toute circonstance, et cela dès sa *Troisième Philippique*, par laquelle il décida le sénat à préparer la guerre contre Antoine.

C. César¹, encore adolescent, ou plutôt presque enfant, a fait preuve d'une résolution, d'une énergie incroyable, et comme divine. Les fureurs d'Antoine étaient plus que jamais déchaînées; et l'on craignait de le voir revenir de Brindes², avec son cortège de cruautés et de fléaux. Eh bien! sans que nous le demandions, sans que nous y songions, sans même que nous le souhaitions (car cela semblait impossible), C. César a formé une armée solide avec cette invincible élite de vétérans. Il y a épuisé son patrimoine. Non, je ne me suis pas servi du terme convenable : il n'a pas épuisé sa fortune, il l'a placée sur le salut de la République.

Nous ne saurions lui témoigner autant de reconnaissance que nous lui en devons; du moins, notre

1. Octave. — C. Octavius, après son adoption par César, prend les noms de : C. Julius Cæsar Octavianus; plus tard : Imp(erator) Cæsar Augustus.

2. Antoine était allé chercher à Brindes les légions qui arrivaient de Macédoine.

reconnaissance doit être la plus grande que nos âmes puissent contenir. Y a-t-il un homme assez ignorant des affaires, assez insouciant du bien public, pour ne pas comprendre le danger d'alors ? Si M. Antoine, parti de Brindes, avec les troupes sur lesquelles il comptait, avait pu, comme il nous en menaçait, arriver jusqu'à Rome, il ne nous aurait épargné aucun genre de cruauté. Lui qui, à Brindes, dans la maison de son hôte, a fait massacrer les plus courageux personnages, les meilleurs citoyens : ils moururent à ses pieds, et leur sang, on le sait, rejaillit jusque sur le visage de sa femme. Souillé de ces cruautés, il arrivait encore beaucoup plus furieux contre tous les honnêtes gens, qu'il ne l'avait été contre ses victimes de là-bas : eût-il épargné aucun d'entre nous, aucun homme de bien ?

C'est de ce fléau que César a délivré la République, sans prendre conseil que de lui-même (car c'était impossible autrement). Si un tel citoyen n'était né dans notre république, nous n'aurions plus de république, par le crime d'Antoine. En effet, je le vois nettement, je le proclame : si, à lui seul, un adolescent n'eût arrêté les attaques et les cruelles tentatives de ce furieux, la République serait morte à jamais. Aujourd'hui, sénateurs, pour la première fois, nous avons pu nous réunir, et, grâce à César, exprimer librement notre opinion ; aujourd'hui donc, il faut lui accorder une autorité légale qui lui permette de défendre la République, non seulement par sa propre initiative, mais aussi en vertu de pouvoirs reçus de nous.

Et la légion de Mars ¹ ! Puisqu'enfin, après un

1. Cette légion, cantonnée dans Albe, avait abandonné le parti d'Antoine et reconnu pour chef Octave, qui se présentait en défenseur de la liberté.

long intervalle, nous pouvons parler des choses de l'État, je ne puis me taire là-dessus. Vit-on jamais un seul citoyen plus vaillant, plus dévoué à la République, que cette légion de Mars tout entière? Quand elle eut reconnu en M. Antoine un ennemi du peuple romain, elle refusa de s'associer à sa folie : elle abandonna le consul. Assurément elle ne l'eût pas fait, si elle avait reconnu un consul en cet homme qu'elle voyait, dans toutes ses actions, dans toutes ses entreprises, songer uniquement à massacrer ses concitoyens et à ruiner sa patrie. Ensuite, cette légion s'est établie à Albe. Pouvait-elle choisir une ville mieux située pour agir, plus fidèle, où les habitants fussent plus vaillants et les citoyens plus dévoués à la République? Le noble exemple donné par cette légion a été suivi par la quatrième légion, qui, sous le commandement du questeur L. Egnatuleius, un honnête et courageux citoyen, est venue se ranger sous l'autorité et dans l'armée de César.

Nous devons donc, sénateurs, sanctionner de notre approbation ce qu'a fait, ce que fait encore de lui-même ce jeune homme illustre, le plus distingué de tous. Nous devons affermir par nos éloges et notre témoignage le zèle unanime et merveilleux que ces intrépides vétérans de la légion de Mars, comme de la quatrième légion, ont montré pour le rétablissement de la République. Nous devons leur promettre aujourd'hui que nous prendrons à cœur leurs intérêts, leurs honneurs, leurs récompenses, dès que les consuls désignés ¹ seront entrés en charge.

(Troisième *Philippique* contre M. Antoine, 2-3.)

1. Hirtius et Pansa.

9. — Déclaration de guerre à Antoine.

Antoine s'était rendu dans la Gaule Cisalpine, dont il prétendait chasser le gouverneur légal, D. Brutus. Aussitôt Cicéron était accouru à Rome ; dans sa *Troisième Philippique*, il prêche au sénat la guerre contre Antoine.

Aujourd'hui pour la première fois, sénateurs, après un long intervalle, nous entrons en possession de la liberté. Cette liberté, autant que je l'ai pu, je l'ai non seulement défendue, mais encore sauvée. Quand il m'a été impossible de le faire, j'ai dû rester inactif ; mais j'ai, sans bassesse et non sans quelque dignité, supporté le malheur de ces temps douloureux. Mais, cette horrible bête féroce, qui aurait pu la supporter, et comment ? Y a-t-il autre chose dans Antoine que débauche, cruauté, insolence, audace ? Il n'est qu'un limon pétri de tous ces vices. On ne trouve en lui ni générosité, ni modération, ni honneur, ni retenue. Les choses en sont venues au moment critique : il faut aujourd'hui qu'Antoine soit châtié au nom de l'État, ou que nous soyons ses esclaves. Eh bien ! par les dieux immortels ! sénateurs, montrons enfin le courage et la vertu de nos pères : sachons reconquérir la liberté, cet attribut de notre race et du nom romain, ou préférons la mort à la servitude. Nous avons souffert et supporté bien des choses qu'on n'aurait pas dû supporter dans une cité libre ; nous l'avons fait, les uns dans l'espoir de recouvrer la liberté, les autres par un trop grand attachement à la vie. Mais, si la nécessité, et comme une invincible fatalité, nous a forcés de supporter ces maux, — et encore ne les avons-nous pas supportés tout à fait, — est-ce une raison pour supporter encore l'horrible et cruelle domination de cet infâme brigand ?

Que ne fera pas cet homme, s'il le peut, dans sa colère, lui qui, sans motif d'irritation contre personne, s'est déclaré l'ennemi de tous les honnêtes gens? Que n'osera-t-il pas, une fois vainqueur, lui qui, sans avoir remporté aucune victoire, a commis de si grands crimes après la mort de César? Il a épuisé tous les trésors entassés dans la maison du dictateur. Il a pillé ses jardins, dont il a transporté chez lui tous les ornements. Il a cherché dans ses funérailles une occasion de meurtres et d'incendies. Sauf deux ou trois sénatus-consultes honorables et dictés par l'intérêt de l'État, il n'a vu dans tous ses actes qu'une source de lucre et de butin. Il a vendu des immunités. Il a exempté des villes. Il a soustrait toutes les provinces au droit souverain du peuple romain. Il a rappelé des exilés. Il a fabriqué, sous le nom de C. César, de fausses lois, de faux décrets, qu'il a fait graver sur l'airain et afficher au Capitole. Pour tous ces actes, il a établi dans sa maison un vrai marché. Il a imposé des lois au peuple romain. Par les armes de ses satellites, il a exclu du forum le peuple et les magistrats. Il a entouré le sénat de ses troupes; il a enfermé des hommes armés dans le temple de la Concorde, quand il y présidait le sénat. Il a couru à Brindes rejoindre ses légions, et il en a fait égorger les centurions dévoués à la patrie. Avec son armée, il a tenté de marcher sur Rome, pour nous tuer et ruiner la ville. Arrêté dans cette attaque par l'habileté et les troupes de César ¹, par l'accord unanime des vétérans, par la valeur des légions, cet échec même ne lui enlève rien de son audace : il continue à se ruer sur nous, comme un fou furieux. Il conduit en Gaule les débris de son armée. Avec

1. Octave.

une seule légion, et encore hésitante, il attend son frère Lucius, l'homme du monde qui lui ressemble le plus. Ce Lucius, ancien mirmillon devenu général, ancien gladiateur devenu *imperator*, quels carnages il a faits, partout où il a passé ! Il pille les celliers, il égorge le gros et le petit bétail, tout ce qu'il trouve ; ses soldats sont toujours en festins. Lui-même, pour imiter son frère, il s'enivre de vin. Les champs sont ravagés, les maisons de campagne sont pillées ; les mères de famille, les jeunes filles, les enfants de condition libre, sont enlevés, livrés aux soldats. Tout cela, de même, partout où il a conduit son armée, M. Antoine l'a fait.

Et à ces horribles frères, vous pourriez ouvrir vos portes ? vous pourriez les recevoir jamais dans Rome ? L'occasion s'offre, les chefs sont prêts, les soldats sont pleins d'ardeur, le peuple romain est avec vous, l'Italie entière se lève pour reconquérir la liberté : et vous ne profiteriez pas de ce bienfait des dieux immortels ? L'occasion ne se représentera pas, si vous laissez perdre celle-ci. Par derrière, de front, sur les flancs, Antoine sera cerné, s'il entre en Gaule. Ce n'est pas seulement par les armes, c'est aussi par nos décrets qu'il faut l'accabler. C'est une grande force, une grande puissance, que l'unanimité du sénat. Vous voyez le Forum rempli par la foule, le peuple romain debout dans l'espoir de recouvrer la liberté : après un long intervalle, il nous voit ici rassemblés en grand nombre, et il espère que nous nous y sommes aussi rassemblés librement.

Dans l'attente de ce jour, j'ai évité jusqu'ici les armes scélérates de M. Antoine : quand il m'invectivait en mon absence, il ne pressentait pas pour quel temps je réservais ma personne et mes forces. Si j'avais voulu lui répondre alors, quand il cher-

chait à commencer par moi ses massacres, je ne pourrais aujourd'hui veiller aux intérêts de l'État. Puisque j'en ai maintenant le pouvoir, je consacrerai tous les instants de mes jours et de mes nuits, sénateurs, à chercher les moyens efficaces de sauver la liberté du peuple romain et votre dignité. Quant aux actes, aux mesures à exécuter, non seulement, je ne m'y déroberai point, mais je souhaiterai d'en être chargé, je le demanderai. Je l'ai fait, tant qu'il m'a été possible ; si j'ai cessé, c'est qu'il y avait impossibilité. Maintenant, non seulement c'est possible, mais encore c'est nécessaire : si nous ne préférons pas être esclaves, il nous faut armer nos bras et nos courages pour repousser l'esclavage. Les dieux immortels nous ont donné deux appuis : César pour Rome, Brutus pour la Gaule. Supposez qu'Antoine eût pu dès l'abord surprendre Rome et occuper la Gaule : bientôt après, les bons citoyens auraient dû mourir, et tous les autres subir la servitude.

L'occasion vous est offerte. Par les dieux immortels ! saisissez-la, sénateurs, et rappelez-vous enfin que vous êtes les chefs du plus auguste conseil de l'univers. Prouvez au peuple romain que votre sagesse ne manquera pas à la République : lui-même déclare que son courage ne sera pas en faute. Je n'ai point à vous avertir. Il n'y a personne d'assez sot pour ne pas comprendre que, si nous nous endormions dans les circonstances actuelles, nous aurions à subir une tyrannie non seulement cruelle et orgueilleuse, mais encore ignominieuse et déshonorante. Vous connaissez l'insolence d'Antoine, vous connaissez ses amis, vous connaissez toute sa maison. Avoir pour maîtres des débauchés, des libertins, d'infâmes coquins, des joueurs, des ivrognes, c'est, à la fois, le comble de la misère et le

comble du déshonneur. Si déjà — les dieux écartent ce présage! — si l'heure dernière de la République est arrivée, imitons les nobles gladiateurs, qui savent tomber avec honneur; sachons aussi, nous, les chefs de l'univers et de toutes les nations, sachons tomber avec dignité, plutôt que de subir un honteux esclavage. Rien n'est plus détestable que le déshonneur, rien n'est plus affreux que la servitude. Nous sommes nés pour l'honneur et pour la liberté : sachons les conserver, ou mourons avec dignité.

Trop longtemps nous avons caché nos pensées. Maintenant elles sont à découvert : tous ont manifesté, pour l'un ou l'autre parti, leurs sentiments et leurs vœux. Il y a des citoyens impies : trop nombreux, eu égard à l'amour qu'on doit à la République; mais bien peu nombreux, en comparaison de la multitude des gens bien pensants. Pour les accabler, les dieux immortels ont donné à la République des moyens sûrs et une merveilleuse occasion. Aux appuis que nous avons déjà, vont se joindre bientôt deux consuls pleins d'habileté et de courage ¹, en parfait accord, qui se sont préparés pendant bien des mois et ont réfléchi sur les moyens de rendre au peuple romain sa liberté. Avec de tels conseillers et de tels chefs, avec l'aide des dieux, avec notre vigilance et cette active prévoyance qui domine l'avenir, avec le concours du peuple romain, assurément nous serons libres avant peu de temps. Et nous trouverons la liberté plus douce, en songeant à l'esclavage passé.

(Troisième Philippique contre M. Antoine, 11-14.)

1. Hirtius et Pansa, consuls désignés, amis de Cicéron.



10. — Mort de Trebonius.

Les *Philippiques* de Cicéron se succédaient rapidement, toutes destinées à combattre Antoine ou à soutenir ses adversaires. Octave, Cassius, les deux Brutus et les autres chefs républicains. Tout à coup l'on apprend que Dolabella, partisan décidé d'Antoine, avait surpris et fait assassiner à Smyrne Trebonius, proconsul de la province d'Asie. Des discussions s'engagèrent au sénat pour arrêter les mesures à prendre contre Dolabella. C'est alors que Cicéron prononça sa *Onzième Philippique*, où il raconte la fin lamentable de son ami Trebonius.

Antoine s'est jeté sur la Gaule, Dolabella sur l'Asie, tous deux sur une province qui ne leur appartenait pas. A l'un s'est opposé Brutus ¹, contenant ainsi, au péril de sa vie, l'élan d'un furieux qui voulait tout dévaster et tout piller, l'arrêtant dans sa marche, lui coupant la retraite, se laissant assiéger ² pour qu'Antoine fût de toutes parts enchaîné. L'autre s'est précipité sur l'Asie. Pourquoi? Pour aller en Syrie, il avait un autre chemin, plus sûr et moins long. Qu'avait-il besoin d'envoyer en avant, avec une légion, je ne sais quel Marse, un certain Octavius? Cet Octavius, brigand déterminé et indigent, était chargé de ravager les campagnes, de rançonner les villes : non qu'il eût l'espoir de se constituer un patrimoine, — il serait incapable de rien conserver, au dire de ceux qui le connaissent ; car, moi, je ne connais pas ce sénateur, — mais, pour un moment, l'on a jeté une pâture à ce mendiant. Derrière lui, venait Dolabella, sans manifester aucune intention hostile.

Qui aurait pu s'y attendre? D'abord, ce furent des

1. D. Brutus.

2. Dans Modène.

entretiens familiers avec Trebonius, des embrassements, des témoignages menteurs de dévouement, gages d'une amitié hypocrite. Les serremments de mains, symbole ordinaire de la bonne foi, furent profanés par la perfidie et le crime. L'on entra de nuit à Smyrne, comme dans une ville ennemie; et pourtant les habitants de cette cité sont nos plus fidèles et plus anciens alliés. On surprit Trebonius : imprudent, s'il devait voir en Dolabella un ennemi déclaré; malheureux seulement, s'il est vrai que Dolabella conservait encore les apparences d'un citoyen. Par cet exemple, sans doute, la fortune a voulu nous avertir de ce que les vaincus auraient à craindre. Ce consulaire, qui gouvernait la province d'Asie avec le pouvoir consulaire, fut livré à un Samiarius, à un exilé. Dolabella n'a pas voulu tuer aussitôt son prisonnier, dans la crainte, je crois, de paraître trop généreux dans sa victoire. D'abord, avec sa bouche impure, il déchira de paroles outrageantes cet excellent homme; puis, à coups de verges, à force de tortures, il voulut lui faire déclarer où était le trésor public, et cela pendant deux jours. Ensuite, il lui fit couper la tête, et fit promener cette tête au bout d'une pique : le reste du corps, traîné, mis en lambeaux, fut jeté à la mer.

Voilà l'ennemi qu'il nous faut combattre, un ennemi qui par son horrible cruauté a surpassé tous les barbares. A quoi bon parler du massacre des citoyens romains? du pillage des temples? Devant des actes si atroces, peut-on assez déplorer de telles calamités? Et maintenant, Dolabella erre dans toute l'Asie, s'y pavane comme un roi : il nous croit retenus par une autre guerre ¹. Comme si nous ne

1. La guerre de Modène.

soutenions pas une seule et même guerre contre ce couple de scélérats et d'impies !

L'image de la cruauté de M. Antoine, vous la retrouvez dans Dolabella. C'est tout son portrait. C'est d'Antoine que Dolabella a reçu ces leçons de scélératesse. Croyez-vous qu'Antoine, s'il le peut, sera plus doux en Italie, que ne l'a été en Asie Dolabella ? Assurément, Dolabella me paraît avoir atteint le dernier degré de férocité où puisse arriver la folie d'un homme ; mais Antoine, s'il en a le pouvoir, n'oubliera aucun genre de supplice.

Représentez-vous donc, sénateurs, ce spectacle lamentable, trop émouvant, mais nécessaire pour exciter vos âmes : cette attaque nocturne dans une illustre ville d'Asie ; cette irruption de gens en armes dans la maison de Trebonius ; la détresse de ce malheureux, qui voyait devant lui les épées de ces brigands, avant de savoir ce qui se passait ; l'entrée de Dolabella furieux, sa voix impure, son visage infâme, les fers, les verges, le chevalet, et, pour la torture, le bourreau Samiarius. Tout cela, Trebonius l'a supporté, dit-on, avec courage et résignation : vertu sublime, et, selon moi, la plus grande de toutes. Car il appartient au sage de prévoir tous les malheurs qui peuvent arriver à l'homme, pour les supporter avec calme, s'ils arrivent. Sans doute, il faut plus de clairvoyance pour prévenir ces malheurs ; mais il faut autant de grandeur d'âme pour les supporter courageusement, s'ils se présentent. Quant à Dolabella, il s'est montré entièrement oublieux des droits de l'humanité, avec laquelle d'ailleurs il n'a jamais rien eu de commun ¹. Il a

1. Cicéron n'avait pas été toujours de cet avis, puisque Dolabella avait été son gendre.

exercé son insatiable cruauté, non seulement sur son ennemi vivant, mais sur le cadavre de son ennemi. En déchirant, en tourmentant ce corps, il n'avait pu rassasier son cœur : il en a du moins repu ses yeux.

(*Onzième Philippique contre M. Antoine, 2-3.*)

11. — Éloge funèbre des soldats morts à Modène.

La *Quatorzième Philippique* est le dernier des discours de Cicéron, au moins de ceux qui nous sont parvenus. Les trois généraux du sénat, c'est-à-dire les deux consuls et Octave, venaient de remporter une victoire sur Antoine aux environs de Modène. On discuta dans le sénat sur les récompenses à accorder aux vainqueurs. Cicéron propose divers honneurs et termine par l'éloge funèbre des soldats morts devant Modène.

C'est pour nous un devoir d'honneur et d'affection, de donner à nos vaillants soldats un témoignage de souvenir et de reconnaissance. C'est pourquoi nos promesses, les engagements que nous avons pris de récompenser les légions après la fin de la guerre, doivent être renouvelés, à mon avis, dans le sénatus-consulte d'aujourd'hui : il est juste que les soldats, surtout des soldats comme ceux-là, aient part à l'honneur. Et plutôt aux dieux, sénateurs, qu'il nous fût possible de récompenser tous les citoyens ! Du moins, nous nous empresserons de payer, et avec usure, ce que nous avons promis. Les soldats, une fois vainqueurs ¹, comme je l'espère, peuvent compter sur la foi du sénat : ils se sont fiés à nous dans les circonstances les plus critiques pour la République, il ne faut donc pas qu'ils se repentent

1. Après la victoire définitive.

jamais de leur résolution. Mais il est facile de bien agir avec eux : sans même élever la voix, ils semblent nous solliciter par leurs services. Ce qui est plus admirable et plus grand, ce qui intéresse particulièrement la sagesse du sénat, c'est de consacrer par des témoignages de reconnaissance la vertu de ceux qui ont succombé pour la patrie. Pour les honorer, plutôt aux dieux que j'eusse pu imaginer autre chose encore ! Voici, du moins, deux propositions qui se présentent surtout à mon esprit : l'une tend à perpétuer la gloire de ces héros ; l'autre, à adoucir le chagrin et le deuil de leurs proches.

Je propose donc, sénateurs, qu'aux soldats de la légion de Mars, et à ceux qui sont morts en combattant avec eux, on élève un monument aussi magnifique que possible. Grands et incroyables sont les services rendus par cette légion à la République. C'est elle qui la première a rompu avec les brigands d'Antoine ; elle qui s'est emparée d'Albe ; elle qui a rejoint César ; elle dont l'exemple a entraîné la quatrième légion à mériter la même gloire. Cette quatrième légion, victorieuse, n'a perdu aucun homme : de la légion de Mars, plusieurs soldats sont tombés au milieu de la victoire. Heureux morts, qui, devant payer leur dette à la nature, ont préféré la payer pour la patrie !

Oui, vous étiez nés vraiment pour la patrie. Votre nom même vient de Mars : le même dieu qui créa cette ville pour l'univers, semble vous avoir enfantés pour cette ville. Dans la fuite, la mort est honteuse ; dans la victoire, elle est glorieuse. En effet, Mars lui-même, dans la mêlée, s'adjuge d'ordinaire les plus vaillants. Donc, ces impies que vous avez taillés en pièces seront punis, même aux enfers, de leur parricide ; mais vous, qui avez rendu l'âme

dans la victoire, vous avez obtenu une place au séjour des justes. Courte est la vie que nous a donnée la nature; mais le souvenir d'une belle fin est éternel. Si cette renommée ne durait pas plus que notre vie, serait-on assez fou pour s'efforcer d'atteindre, au milieu des travaux et des périls, les sommets de l'honneur et de la gloire?

On vous a donc rendu pleine justice, ô vous, soldats si braves, tant que vous viviez, et maintenant ombres sacrées. Votre vertu n'a rien à redouter ni de l'oubli de la génération présente, ni du silence de la postérité. Vous serez toujours honorés; car le sénat et le peuple romain vous auront élevé, presque de leurs propres mains, un monument immortel. Bien des armées, dans les guerres puniques, gauloises, italiques, ont été illustres et grandes: pourtant à aucune d'elles n'a été accordé un honneur de ce genre. Que ne pouvons-nous davantage, nous qui avons reçu de vous les plus grands bienfaits? C'est vous qui avez écarté de Rome les fureurs d'Antoine; quand il s'efforçait d'y revenir, c'est vous qui l'avez repoussé. En votre honneur se dressera un superbe édifice, et l'on y gravera une inscription qui à jamais attestera votre divine vertu; jamais ceux qui verront votre monument, ou ceux qui en entendront parler, ne cesseront de s'entretenir de vous avec reconnaissance. Ainsi, en échange d'une condition mortelle, vous avez obtenu l'immortalité.

Donc, sénateurs, le prix de leurs glorieux services, pour ces excellents et vaillants citoyens, sera dans l'honneur de ce monument. Mais consolons aussi leurs proches. Ceux-ci, sans doute, trouvent déjà en eux-mêmes la meilleure des consolations: les parents, parce qu'ils ont donné le jour à ces soutiens de la République; les enfants, parce qu'ils auront

dans leur famille des modèles de vertu : les épouses, parce qu'elles seront veuves de maris dignes d'être loués plutôt que pleurés : les frères, parce qu'ils croiront ressembler à ces héros par la vertu comme par le corps. Que ne pouvons-nous sécher leurs larmes à tous par nos votes et nos décrets, ou leur adresser au nom de l'État un discours propre à les convaincre ! Alors ils laisseraient là leur chagrin et leur deuil. Ils se réjouiraient plutôt : car, entre tant de genres de mort, si divers, qui menacent les hommes, la plus belle mort est échue à ceux qu'ils ont perdus ; et ces héros n'ont pas été laissés sans sépulture ni abandonnés (ce qui même ne passe point pour un malheur, quand on l'éprouve pour la patrie), ils n'ont pas été brûlés çà et là sur d'humbles bûchers, mais ils ont été réunis dans un monument public, chargé d'offrandes, et d'une construction telle que ce sera pour tous les siècles à venir l'autel de la vertu. Ainsi, la plus grande consolation pour les familles sera dans ce monument, qui attestera en même temps la bravoure de leurs proches, la piété du peuple romain, la foi du sénat, et le souvenir d'une guerre cruelle où, sans l'admirable valeur de nos soldats, le nom du peuple romain eût été anéanti par le parricide de M. Antoine. Mais de plus, voici ce que je propose, sénateurs : les récompenses que nous avons promis d'accorder aux soldats après le rétablissement de la République, devront être largement distribuées, le moment venu, au profit des soldats vivants et vainqueurs ; quant à ceux qui ont reçu les mêmes promesses et sont morts pour la patrie, c'est envers leurs parents, leurs enfants, leurs femmes, leurs frères, que je propose de nous acquitter.

(*Quatorzième Philippique contre M. Antoine, 11-13.*)

LE RHÉTEUR

1. — Éloge de l'éloquence.

Dans les *Dialogues sur l'orateur*, Cicéron nous fait assister à une conversation des grands orateurs Crassus et Antoine avec leurs amis, vers l'année 91. Crassus commence par un éloge de l'éloquence.

Je ne connais rien de plus beau que de pouvoir, à l'aide de la parole, dominer les hommes assemblés, charmer les esprits, entraîner les volontés où l'on veut, les ramener d'où l'on veut. C'est le seul talent qui ait toujours fleuri, toujours régné chez tous les peuples libres, surtout dans les cités paisibles et tranquilles.

Y a-t-il un spectacle aussi admirable? Dans une multitude infinie d'hommes, l'un d'eux s'élève, qui possède seul le pouvoir de mettre en œuvre une faculté naturelle donnée à tous. Y a-t-il rien d'aussi agréable à connaître et à entendre qu'un discours orné, embellie de sages pensées et d'expressions fortes? Y a-t-il rien d'aussi imposant, d'aussi magnifique, que de voir les mouvements du peuple, la religion des juges, la gravité du sénat, céder à la voix d'un seul homme? Y a-t-il rien d'aussi royal, d'aussi généreux, d'aussi bienfaisant, que de secourir les

suppliants, relever les vaincus, assurer le salut, délivrer des dangers, retenir les citoyens dans la cité? Et y a-t-il rien d'aussi nécessaire, que d'avoir toujours en main une arme, avec laquelle on puisse se protéger soi-même, ou défier les méchants, ou rendre les coups?

Mais ne considérons pas seulement le Forum, les tribunaux, les rostrs et la curie. Y a-t-il rien de plus agréable dans les moments de loisir, rien de plus digne de l'homme, qu'un entretien enjoué et jamais grossier? La seule chose qui nous élève beaucoup au-dessus des animaux, c'est que nous conversons entre nous et que nous pouvons exprimer nos pensées. Aussi, pourrait-on ne pas admirer cette faculté comme elle le mérite? Pourrait-on croire inutile de faire les plus grands efforts pour l'emporter sur les hommes eux-mêmes en ce qui marque la seule supériorité essentielle de l'homme sur les bêtes? Arrivons maintenant aux plus grands avantages de la parole. Quelle autre puissance a groupé les hommes dispersés, les a tirés de la vie sauvage des champs pour les amener à la civilisation des cités, et, après la constitution des États, a établi les lois, les tribunaux, le droit?

Je ne veux pas énumérer les autres avantages, qui sont presque innombrables. Je me résumerai d'un mot : à mon sens, un orateur parfait, habile et sage, est tout-puissant, non seulement pour élever sa fortune, mais pour assurer le salut d'une foule de citoyens et de l'État tout entier. Continuez donc, jeunes gens, comme vous avez commencé. Appliquez-vous à l'éloquence comme vous le faites : vous y trouverez honneur pour vous, utilité pour vos amis, et profit pour la République.

(*De l'orateur*, I, 8.)

2. — Nécessité d'une instruction générale.

C'est là une des idées les plus chères à Cicéron. Pendant longtemps, les orateurs romains s'étaient formés simplement par la pratique du métier; plus tard, ils y avaient joint seulement quelques préceptes d'école, empruntés aux Grecs. Cicéron croit à la nécessité d'une instruction générale, aussi complète que possible. C'est lui-même qui parle ici sous le nom de Crassus.

Si l'on veut borner le rôle de l'orateur à parler avec abondance, soit au barreau, dans les affaires judiciaires, soit devant le peuple ou au sénat, il n'en faut pas moins lui accorder et lui attribuer beaucoup de connaissances. En effet, sans une profonde expérience de la politique, sans la science des lois, des coutumes, du droit, sans une étude approfondie de la nature humaine et de la morale, il ne peut, dans cette carrière même, montrer beaucoup d'adresse ni d'habileté. Or, si un homme possède ces connaissances, indispensables pour traiter même les points les moins importants d'un plaidoyer, que lui manquera-t-il pour être instruit de toutes les choses essentielles? Si au contraire l'on veut réduire le mérite de l'orateur à l'ordre, à l'élégance, à l'abondance du langage, je demande comment il pourra acquérir ces qualités mêmes, sans l'aide de cette science qu'on lui refuse. Bien parler est impossible, si l'on ne connaît à fond ce dont on doit parler...

Y a-t-il rien d'aussi extravagant qu'un vain bruit de paroles, si belles, si pompeuses qu'elles soient, en l'absence de toute pensée et de toute science? Quel que soit donc le sujet, tiré de n'importe quel art, n'importe quel genre, l'orateur, pourvu qu'il l'ait étudié comme la cause d'un client, traitera ce

sujet avec plus d'habileté et d'élégance que l'inventeur même de la chose et l'homme du métier.

On objectera peut-être qu'il y a certaines idées, certains sujets particuliers aux orateurs, et que leur science, sur certains points, est nettement circonscrite par les limites du barreau. — Je l'avoue, c'est ce genre d'affaires qui occupe le plus assidûment notre éloquence. Mais, là encore, il y a bien des choses que les maîtres eux-mêmes, ceux qu'on nomme les rhéteurs, n'enseignent ni ne connaissent.

Par exemple, on sait que le plus grand talent de l'orateur consiste à exciter dans les âmes la colère, la haine, le ressentiment, ou, au contraire, à calmer ces passions violentes pour y substituer l'indulgence et la pitié. Il faut donc avoir étudié à fond la nature humaine, tous les instincts de l'humanité, et les causes de l'entraînement ou de l'apaisement des esprits : autrement, l'orateur n'obtiendra pas le résultat cherché. Or, tout cela passe pour être du domaine de la philosophie. L'orateur, s'il veut m'en croire, ne le contestera pas. Il abandonnera aux philosophes la connaissance théorique de ces choses, la seule d'ailleurs qui les préoccupe. Mais il revendiquera pour lui-même le travail de mise en œuvre dans le discours, qui, sans cette science, ne serait rien. En effet, ce qui est propre à l'orateur, comme je l'ai dit souvent, c'est une éloquence puissante, ornée, propre à agir sur les esprits des hommes.

Aristote et Théophraste ont écrit sur l'art oratoire, je l'avoue. Mais prenez garde que cela ne me donne raison. En effet, je ne leur emprunte pas ce qu'ils ont de commun avec l'orateur; eux, au contraire, reconnaissent que leurs traités sur ce sujet sont du domaine de l'orateur. Tandis qu'ils donnent à tous leurs autres ouvrages des titres en rapport avec leur

propre science, ils intitulent et appellent ceux-ci *Traité de rhétorique*. Supposez que dans un discours il se présente (ce qui arrive souvent) des questions à exposer sur les dieux immortels, sur la piété, sur la concorde, sur l'amitié, sur le droit civil ou naturel, sur le droit des gens, sur l'équité, sur la tempérance, sur la grandeur d'âme, sur tous les genres de vertu : alors, je pense, tous les gymnases, toutes les écoles de philosophes, se récrieront que tout cela leur appartient, que rien de tout cela ne regarde l'orateur. Pour moi, je leur accorderai le droit de discuter ces sujets dans tous les coins pour occuper leurs loisirs. Mais voici le privilège que je réserverai à l'orateur : ces mêmes questions, que les philosophes discutent dans leur langage maigre et sec, il les développe, lui, avec toute la force et l'agrément de son éloquence...

En ce qui concerne les constitutions, la guerre, la paix, les traités d'alliance, les revenus publics, les droits respectifs des citoyens suivant la classe et l'âge, je permets aux Grecs de dire, s'ils le veulent, que Lycurgue et Solon (et encore je les rangerais eux-mêmes parmi les gens éloquents) étaient plus instruits qu'Hypéride ou Démosthène, ces orateurs parfaits et achevés. De même, nos décemvirs, qui ont rédigé les lois des Douze-Tables et qui étaient nécessairement des gens expérimentés, peuvent l'emporter en ce genre sur Ser. Galba et sur ton beau-père C. Lælius ¹, qui furent certainement de grands orateurs. Je n'y contredis point, certains arts sont le domaine propre de ceux qui consacrent tous leurs soins à les connaître et à les

1. Crassus s'adresse ici au jurisconsulte Scævola, gendre de Lælius.

pratiquer. Il n'en est pas moins vrai que l'orateur complet et parfait est capable de parler sur toutes choses avec abondance et variété.

Souvent, en effet, dans les causes qui, de l'aveu de tous, appartiennent en propre à l'orateur, il se présente des questions étrangères à cette pratique du barreau, à laquelle on veut réduire le rôle de l'orateur; il faut bien alors emprunter et tirer ces connaissances de quelqu'une de ces sciences mystérieuses. Je vous le demande : peut-on parler pour ou contre un général sans quelques notions d'art militaire, souvent même sans connaître les régions terrestres ou maritimes? Peut-on parler devant le peuple pour ou contre une loi nouvelle, au sénat sur toutes les questions d'intérêt public, sans une étude approfondie de la politique? Réussira-t-on à enflammer ou à calmer les sentiments et les passions (ce qui est le triomphe de l'orateur) sans une enquête très exacte sur les doctrines philosophiques qui touchent à la nature humaine et à la morale?

Je ne sais si je parviendrai à vous convaincre; mais je n'hésiterai pas à vous dire toute ma pensée. Cette physique, ces mathématiques et ces autres sciences particulières dont tu faisais tout à l'heure une classe à part, sont évidemment le domaine de ceux qui les professent. Mais, ces sciences mêmes, si l'on veut les exposer nettement, on sera bien obligé de recourir à l'art de l'orateur. Philon, le célèbre architecte qui construisit l'arsenal des Athéniens, fut très éloquent, on le sait, quand il rendit compte au peuple de ses travaux : mais, s'il fut éloquent, on doit admettre que ce ne fut pas comme architecte, mais comme orateur. Supposez que notre ami M. Antoine ait eu à parler pour Hermodore sur les constructions navales : eh bien ! il aurait appris

de son client le fond de la question, et il aurait parlé avec élégance et abondance d'un art qui lui est étranger. Asclépiade, qui fut mon médecin et mon ami, l'emportait en éloquence sur tous les autres médecins : cette élégance de sa parole, il la devait, non à sa science médicale, mais à son éloquence.

Il y a une opinion plus plausible, mais qui pourtant n'est pas exacte : c'est celle de Socrate. Il aimait à dire que tout homme parle assez bien de ce qu'il sait. Il est plus vrai de dire qu'on ne peut bien parler de ce qu'on ne sait pas. Mais on a beau connaître une question à merveille ; si l'on est incapable de composer et de polir un discours, on ne pourra parler éloquemment de ce qu'on sait.

Par conséquent, si l'on veut définir et embrasser dans son ensemble le talent propre à l'orateur, je dirai : l'orateur, l'orateur digne de ce beau nom, est capable, sur tout sujet qui se présente dans le discours, de parler avec exactitude, avec ordre, avec élégance et de mémoire, avec une certaine noblesse dans l'action. Si l'on trouve que cette formule *sur tout sujet* s'étend trop à l'infini, chacun peut en retrancher, en supprimer ce qu'il veut. Mais je maintiens ceci : même quand l'orateur ignorerait les autres arts et les autres sciences, quand il aurait seulement la pratique des discussions du barreau, il pourra néanmoins parler sur ces questions qu'il ignore, à la condition de demander aux gens du métier les renseignements techniques ; et il en parlera beaucoup mieux que même ces gens du métier.

Ainsi, que notre ami Sulpicius ait à parler d'art militaire, il consultera C. Marius, mon parent. Une fois au courant, il s'en tirera de telle sorte, que C. Marius s'étonnera de le trouver presque mieux

renseigné que lui-même. S'il a à traiter une question de droit civil, il s'adressera à toi, Scævola ; et toi, le plus savant, le plus habile des jurisconsultes, sur ces matières mêmes où tu l'auras éclairé, il te surpassera grâce à son éloquence. S'il se présente une affaire où il ait à parler de la nature, des vices de l'homme, des passions, de la modération, de la tempérance, de la douleur, de la mort, peut-être alors (bien que l'orateur soit tenu de connaître tout cela), peut-être ira-t-il consulter Sex. Pompée, un homme fort instruit en philosophie. Et, assurément, sur tout sujet où il se sera renseigné auprès d'un spécialiste, il réussira à parler avec beaucoup plus d'élégance que ce spécialiste même dont il tiendra ces renseignements.

Mais qu'il suive mon conseil. Des trois parties que comprend la philosophie, physique, dialectique et morale, laissons de côté les deux premières ; ce sera une concession à notre paresse. Mais la troisième a toujours été du domaine de l'orateur : y renoncer, ce serait enlever à l'orateur tout moyen de s'élever à la haute éloquence. En conséquence, ces questions qui touchent à la vie et à la morale doivent être étudiées à fond par l'orateur. S'il n'a pas appris tout le reste, il pourra cependant, en cas de nécessité, en parler élégamment, à la condition qu'on lui apporte et qu'on lui fournisse les données essentielles...

Je suis d'avis que nul ne doit être compté parmi les orateurs, s'il ne s'est pas formé par l'étude de tous les arts dont se compose l'éducation libérale. Même quand ces connaissances n'entrent pas dans nos discours, on s'aperçoit et l'on juge aisément si nous y sommes étrangers ou non. Ceux qui jouent à la paume ne reproduisent pas dans leur jeu tous

les exercices de la palestre ; cependant, à leurs mouvements mêmes, on devine s'ils se sont exercés ou non à la palestre. Les sculpteurs n'emploient pas dans leur art les procédés de la peinture ; néanmoins, on s'aperçoit vite s'ils savent peindre ou non. De même pour nos plaidoyers, nos harangues et nos discours au sénat. Même quand l'orateur n'a pas à faire intervenir des connaissances particulières empruntées aux autres arts, pourtant on distingue aisément s'il s'en est tenu à nos exercices de déclamation, ou s'il est entré dans la carrière avec toutes les ressources de l'éducation libérale.

(*De l'orateur*, I, 11-16.)

3. — L'orateur Crassus.

Crassus, le principal interlocuteur des *Dialogues sur l'orateur*, était mort presque subitement, au début des troubles qui amenèrent la guerre sociale et les proscriptions. Cicéron évoque ces souvenirs dans le préambule du livre III.

Crassus revint à Rome le dernier jour des jeux scéniques ¹. Il était très ému du langage qui avait été tenu dans l'assemblée du peuple, disait-on, par Philippe ² : ce dernier avait déclaré qu'il devait songer à un autre conseil, ne pouvant avec un pareil sénat gouverner la République. Le matin des ides de septembre, Crassus, avec de très nombreux sénateurs, sur la convocation de Drusus ³, se rendit

1. Les « jeux Romains ». Toutes les affaires étaient suspendues pendant ces jours de fête : c'est durant ces vacances qu'avaient eu lieu à Tusculum les conversations de Crassus et d'Antoine avec leurs amis.

2. Consul cette année-là (91). C'était un ennemi fougueux de l'aristocratie et du sénat.

3. Tribun du peuple, adversaire du consul Philippe.

à la curie. Après s'être plaint longuement de Philippe, Drusus proposa au sénat de délibérer sur la façon injurieuse dont le consul avait parlé de cet ordre dans l'assemblée du peuple. Alors Crassus — et là-dessus tous les hommes éclairés sont d'accord, je l'ai souvent constaté, — Crassus qui jusque-là, à chacun de ses nouveaux discours, avait presque toujours eu le bonheur de paraître n'avoir jamais mieux parlé, Crassus alors, de l'aveu de tous, à ce qu'on m'a raconté, mérita qu'on dît de lui : il a toujours surpassé tous les autres, mais cette fois-là il s'est surpassé lui-même.

Il déplora le malheur et la détresse du sénat, de cet ordre qui aurait dû trouver dans le consul la protection d'un père ou d'un tuteur scrupuleux, et qui le voyait piller en vrai brigand son patrimoine d'honneur. Rien d'étonnant, ajoutait l'orateur, qu'après avoir ruiné la République par ses conseils maudits, ce consul voulût encore priver la République des conseils du sénat. Philippe était un homme violent, éloquent, et, surtout, ardent à la riposte. Enflammé par les paroles de son adversaire, il s'emporta, il éclata; enfin, il exigea caution ¹, croyant par là arrêter Crassus. C'est à ce moment que Crassus prononça ces fameuses paroles, d'une inspiration divine : « Je me refuse, disait-il, à reconnaître un consul dans l'homme qui ne reconnaît pas en moi un sénateur. Tu as déjà confisqué, en guise de caution, l'autorité du sénat tout entier, tu l'as foulée aux pieds en présence du peuple romain : et tu crois m'épouvanter en prenant caution sur mes biens? Ce n'est pas à mes biens qu'il

1. C'est-à-dire que le consul condamna Crassus à une amende.

faut t'en prendre, si tu veux faire taire Crassus : c'est ma langue qu'il faut arracher. Et, quand je n'aurais plus de langue, par mon souffle même ma liberté combattrait encore ta tyrannie. »

Il parla longtemps, avec une véhémence extraordinaire, où il mettait toute son âme, son génie, ses forces. Sur sa proposition fut rédigé le décret qu'adopta le sénat presque entier, en termes très précis et très énergiques, où il était dit : « Pour donner satisfaction au peuple romain, jamais la sagesse du sénat ni son dévouement n'ont manqué à la République ». Et Crassus signa, comme témoin, le sénatus-consulte, ainsi que le prouvent les documents cités.

Ce discours fut comme le *chant du cygne* de cet homme divin. Et nous ¹, comme pour l'entendre encore, après sa mort nous venions au sénat, contempler l'endroit même où il avait parlé pour la dernière fois. Car, ce jour-là, pendant qu'il parlait, il fut pris, nous dit-on, d'une douleur au côté, suivie d'une sueur abondante; puis il eut des frissons, rentra chez lui avec la fièvre; sept jours après, il fut emporté par une pleurésie.

O trompeuse espérance des hommes! O fragilité de la condition humaine! O vanité de nos efforts! Au milieu du chemin, tout se brise, et nous tombons; nous sommes engloutis au cours du voyage, avant d'avoir aperçu le port. Tant que la vie de Crassus dut se partager entre les travaux qui préparaient sa carrière, il mit son éloquence au service des particuliers, et il eut la gloire que donne le talent; mais il ne put guère jouir des honneurs, ni d'un haut rang dans l'État. Et, la première année

1. Cicéron et son frère Quintus, au temps de leur jeunesse.

où, sortant de la plus haute charge ¹, il allait, de l'aveu de tous, arriver à une autorité souveraine, cette année même, la mort est venue renverser toutes ses espérances et les desseins de sa vie entière.

Sa perte fut un deuil pour les siens, un malheur pour la patrie, une douleur pour tous les honnêtes gens. Mais de telles calamités ont ensuite frappé la République ², que les dieux immortels me paraissent avoir voulu, non pas enlever la vie à L. Crassus, mais lui accorder la mort. Il n'a pas vu l'Italie embrasée par la guerre, le sénat poursuivi par la haine, les chefs de l'État accusés d'un crime odieux. Il n'a pas vu le deuil de sa fille, l'exil de son gendre, la fuite lamentable de C. Marius, ni son retour suivi du plus cruel des massacres. Enfin il n'a pas vu déshonorer de toutes les façons cette cité où lui-même, en des temps heureux, l'avait emporté sur tous par sa gloire...

Pour moi, Crassus, quand je considère l'éclat de ta vie et l'à-propos de ta mort, il me semble que la sagesse des dieux a marqué l'époque de ta naissance et de ta fin. Ta vertu et ta fermeté t'auraient fait tomber sous le glaive cruel des guerres civiles. Ou bien, si quelque hasard t'avait sauvé d'une mort atroce, tu aurais été condamné à assister aux funérailles de la patrie. Et tu aurais eu à déplorer non seulement la tyrannie des méchants, mais encore, à cause du meurtre des citoyens, la victoire des honnêtes gens.

(*De l'orateur*, III, 1-3.)

1. Crassus avait été consul en 95 et censeur en 92, l'année qui précéda sa mort.

2. La guerre sociale, les guerres civiles, les proscriptions de Marius et de Sylla.

4. — L'action oratoire.

On sait l'importance qu'avait l'action oratoire dans l'éloquence antique. C'est encore Crassus qui résume là-dessus les idées de Cicéron.

C'est l'action qui domine dans l'éloquence. Sans l'action, le plus grand orateur peut tomber au dernier rang. Par l'action, un orateur médiocre pourra souvent vaincre les plus grands. C'est à l'action que Démosthène accorda, dit-on, la première place, un jour qu'on lui demandait ce qui était le plus important dans l'éloquence; et il ajouta qu'on devait lui accorder encore la seconde place, et la troisième. Ce mot de Démosthène me paraît faire mieux comprendre encore la justesse d'un mot d'Eschine. Sous le coup de son ignominieuse condamnation¹, il avait quitté Athènes et s'était retiré à Rhodes. A la demande des Rhodiens, il lut un jour, dit-on, le beau discours qu'il avait prononcé contre Démosthène dans l'affaire de Ctésiphon. Sa lecture terminée, on le pria de lire aussi, le lendemain, la réponse de Démosthène pour la défense de Ctésiphon. Eschine lut ce discours jusqu'au bout, avec une voix pleine de grâce et de force. Comme tous les auditeurs se récriaient d'admiration : « Vous l'auriez admiré bien plus encore, dit-il, si vous l'aviez entendu lui-même ! » Il indiquait assez par là quel est le pouvoir de l'action : il pensait qu'un discours n'est plus le même, s'il est prononcé par une autre personne.

Et Gracchus ? Tu te souviens de lui mieux que moi, Catulus². Dans mon enfance, on aimait à citer

1. Après son échec dans l'affaire de la Couronne.

2. Un des interlocuteurs du dialogue.

ce fameux passage : « Malheureux ! où aller ? où me réfugier ? Au Capitole ? Mais il est humide du sang de mon frère. Dans notre maison ? Mais j'y verrai notre pauvre mère gémissante et en deuil. » Ces paroles, il les avait prononcées avec une telle expression dans les yeux, dans la voix, dans le geste, que ses ennemis même n'avaient pu retenir leurs larmes. J'insiste là-dessus ; car les orateurs, qui sont les acteurs de la vérité même, ont délaissé cette partie de l'art, l'abandonnant aux histrions, qui sont simplement les imitateurs de la vérité.

Sans doute, en toute chose, la vérité surpasse l'imitation ; mais si la vérité suffisait pour régler l'action, assurément nous n'aurions pas besoin de l'art. En fait, les mouvements de l'âme, que doit manifester ou imiter l'action, sont souvent troubles, obscurs, presque étouffés. Il faut donc dissiper ces ténèbres, pour dégager les signes extérieurs et visibles de l'émotion. En effet, toute passion a son expression naturelle dans la physionomie, la voix, le geste ; tout le corps de l'homme, toutes les parties de son visage, toutes ses paroles, vibrent comme les cordes d'une lyre, au toucher de la passion. La voix est comme une corde bien tendue qui répond à l'appel des doigts du musicien : elle est aiguë ou grave, pressée ou lente, forte ou faible ; et, entre ces extrêmes, en chaque genre, on trouve un intermédiaire. De là viennent les différentes intonations : douces ou rudes, rapides ou traînantes, continues ou entrecoupées, languissantes ou saccadées, adoucies ou enflées. Et, dans chaque espèce de modulation, il faut de l'art, de la mesure. Ces inflexions sont pour l'orateur ce que sont les couleurs pour le peintre ; de leur combinaison, naît la variété...

Toutes ces modulations de la voix doivent être

accompagnées du geste. Ici, le geste fera valoir, non pas chaque mot, comme au théâtre, mais toute la pensée, l'idée; et il l'exprimera, non en la représentant tout entière, mais en l'indiquant. L'attitude sera noble et virile, non point celle d'un histrion sur la scène, mais celle d'un soldat sous les armes ou d'un athlète à la palestres. La main ne s'agitiera pas trop; avec un mouvement des doigts elle suivra les paroles, sans chercher à les exprimer. Le bras sera relevé, un peu en avant, comme pour lancer le trait de l'éloquence. Le pied frappera la terre au commencement ou à la fin des discussions.

Mais tout dépend de la physionomie. Et, dans la physionomie, tout dépend des yeux. Aussi nos vieillards avaient-ils raison de n'aimer guère les acteurs masqués, pas même Roscius. En effet, c'est l'âme qui anime toute l'action; et l'image de l'âme, c'est le visage; le miroir de l'âme, ce sont les yeux. Les yeux sont la seule partie du corps qui puisse rendre dans leur mobilité tous les mouvements de la passion. On n'y peut réussir, si l'on fixe toujours le même objet. Suivant Théophraste, un certain Tauriscus aimait à dire que l'orateur a l'air de tourner le dos, quand il débite son discours les yeux fixes. Il faut donc donner beaucoup d'attention à l'expression du regard. Car on ne peut changer trop souvent la physionomie du visage : on tomberait dans le ridicule ou la grimace. Ce sont les yeux qui tour à tour, par leur vivacité ou leur détente, leur trait perçant ou leur gaieté, doivent rendre les mouvements de l'âme, toujours d'accord avec le ton même du discours. L'action est comme le langage du corps; elle doit, d'autant plus, être l'interprète de l'esprit. La nature nous a donné les yeux, comme elle a donné au cheval et au lion une crinière, la

queue, les oreilles, pour exprimer les sentiments intérieurs.

Ainsi, dans l'action oratoire, après la voix, c'est la physionomie qui est l'essentiel; et la physionomie dépend des yeux. D'ailleurs, dans tous les éléments de l'action, il y a une certaine force naturelle, qui agit puissamment sur les ignorants, sur la foule, même sur les barbares. Les mots ne sauraient émouvoir celui qui ne connaît pas la langue de l'orateur: souvent même, les pensées fines échappent à l'intelligence des gens qui manquent de finesse. Au contraire, l'action, qui révèle les mouvements de l'âme, émeut tout le monde: car tous les hommes éprouvent les mêmes passions, et c'est grâce aux mêmes signes qu'ils les reconnaissent chez les autres et les manifestent en eux-mêmes.

Dans la pratique, ce qui contribue surtout au succès de l'action, c'est sans doute la voix. Il faut d'abord désirer de l'avoir belle; sinon, telle qu'elle est, il faut savoir la conserver. Il n'entre point dans mon sujet d'indiquer les moyens de soigner sa voix; mais je suis d'avis qu'il faut la soigner beaucoup. Voici, du moins, une remarque qui est tout à fait de notre domaine. Comme je le disais tout à l'heure, ordinairement, ce qui est le plus utile est aussi, je ne sais comment, ce qui convient le mieux. Pour conserver sa voix, il n'y a rien de plus utile que d'en changer souvent les inflexions. Et il n'y a rien de plus funeste à la voix qu'une diction monotone, toute d'une haleine. Pour flatter l'oreille et donner du charme à l'action, y a-t-il rien de plus propre que la succession, la variété, le changement des tons? J'en appelle au même Gracchus. — Tu peux te renseigner là-dessus, Catulus, auprès de Licinius, ton client, un homme instruit, qui a été

son esclave et son secrétaire. — Donc, Gracchus avait généralement avec lui un homme muni d'une flûte d'ivoire; il le faisait cacher derrière lui, quand il parlait en public; et l'habile musicien lui donnait rapidement le ton, pour le presser, s'il se ralentissait, ou le ramener, s'il élevait trop la voix.

(*De l'orateur*, III, 56-60.)

5. — Hortensius.

Dans le *Brutus*, où il s'est mis lui-même en scène avec ses amis Brutus et Atticus, Cicéron a tracé le tableau de l'éloquence romaine, depuis les origines jusqu'à la période contemporaine. Il a consacré le préambule de cet ouvrage à Hortensius, qui avait été longtemps son rival en éloquence, et dont il avait appris la mort en revenant de Cilicie.

A mon retour de Cilicie, je passai par Rhodes. Là, j'appris la mort de Q. Hortensius, et j'en éprouvai plus de douleur qu'on ne saurait croire. D'abord, je perdais en lui un ami; et je me voyais privé, non seulement d'une relation agréable, mais encore d'une liaison établie par une foule de bons offices réciproques. Puis, je m'affligeais en songeant que la mort d'un augure si illustre portait atteinte à la dignité de notre collège¹. A ce propos, je me rappelais que j'avais été désigné par lui au choix de ses confrères, que sous la foi du serment il avait répondu de moi, et qu'il m'avait lui-même consacré : aussi, d'après les statuts des augures, je devais l'honorer comme mon parrain. Une autre raison augmentait mon chagrin : à un moment où les citoyens sages et honnêtes se faisaient si rares,

1. Cicéron était augure depuis l'année 53

cet homme d'élite, dont les vues s'accordaient absolument avec les miennes, disparaissait dans les circonstances les plus défavorables pour la République, et nous laissait le regret amer de son autorité, de son expérience. Et je m'affligeais encore pour moi-même : car j'avais perdu, non pas, comme on le croyait généralement, l'adversaire ou le détracteur de ma gloire, mais plutôt le compagnon et l'associé de mes nobles travaux. Dans l'histoire des arts de moindre importance, on rapporte que d'illustres poètes ont pleuré la mort de poètes leurs contemporains. Jugez par là de ce que j'ai dû éprouver en apprenant la mort d'un rival avec qui il était plus glorieux de lutter, que de n'avoir pas du tout d'adversaire. D'autant mieux que jamais je ne lui ai créé d'obstacle dans sa carrière, ni lui dans la mienne : au contraire, nous nous sommes toujours aidés l'un l'autre de nos relations, de nos conseils, de notre crédit.

Mais il a toujours été heureux, et jusqu'au bout. Il a quitté la vie, plus à propos pour lui-même que pour ses concitoyens. Il est mort à un moment où il lui eût été plus facile de pleurer la République, s'il eût vécu, que de la secourir. Et il a vécu aussi longtemps que, dans notre patrie, on pouvait vivre heureux avec honneur. Pleurons donc, s'il le faut, sur notre malheur et notre perte. Mais félicitons-le, plutôt que de le plaindre, d'une fin si opportune. Autrement, dans les souvenirs que nous accorderons à ce personnage si illustre et si heureux, nous aurions l'air de songer moins à lui qu'à nous-mêmes. Car si nous regrettons seulement de ne plus pouvoir jouir de sa présence, ce malheur n'atteint que nous : supportons-le avec résignation, pour ne pas sembler nous émouvoir, moins de la

perte d'un ami, que de notre intérêt personnel. Si au contraire nous nous tourmentons comme si un malheur avait frappé Hortensius, nous manquons de reconnaissance envers les dieux, en interprétant mal sa souveraine félicité.

Supposons, en effet, qu'Hortensius vive encore. Sans doute, il regretterait bien d'autres choses avec tous les bons et vaillants citoyens. Mais, de plus, il éprouverait pour son compte, ou il partagerait avec quelques personnes seulement, une douleur particulière, à voir le Forum du peuple romain, naguère le théâtre de son génie, privé désormais et comme veuf d'une éloquence savante, digne d'être entendue par les Romains et même par les Grècs. Pour moi, j'ai le cœur navré en songeant que les armes de la raison, du talent, de l'autorité personnelle, n'ont plus que faire dans la République ¹ : ce sont ces armes-là que j'avais appris à manier, auxquelles j'étais accoutumé, et elles convenaient tant à un citoyen distingué qu'à un État où règnent les mœurs et les lois. S'il y eut jamais dans la République un temps où l'autorité et l'éloquence d'un bon citoyen auraient pu arracher les armes des mains de citoyens hors d'eux-mêmes, c'est justement le temps où ce rôle d'arbitre de la paix fut interdit, soit par l'erreur des hommes, soit par crainte. Pour mon malheur à moi-même, quand j'avais déjà d'autres sujets de deuil beaucoup plus graves, j'ai eu encore cette douleur. A l'âge où j'étais, après avoir rempli les plus hautes fonctions, je devais songer à gagner le port, pour y vivre non dans l'inaction et la paresse, mais dans un sage et honorable loisir; et déjà mon éloquence elle-même

1. Allusion à la dictature de César.

commençait à blanchir, elle était dans sa pleine maturité, touchait presque à la vieillesse. Et c'est juste à ce moment qu'on en est venu aux armes. Et ces armes, ceux-là mêmes qui avaient appris à s'en servir glorieusement, ne trouvaient pas le moyen d'en faire un usage salutaire. Aussi, à ce qu'il me semble, dans toutes les cités et surtout dans la nôtre, ceux-là seuls ont joui d'un parfait bonheur, qui ont pu conserver jusqu'au bout leur autorité, la gloire de leurs actions et leur réputation de sagesse.

(*Brutus*, 1-2.)

6. — La question de l'atticisme.

A propos de l'orateur Calvus, et sur une objection de Brutus, Cicéron traite ici une question qui lui était fort à cœur. Tandis qu'il donnait à ses compatriotes le modèle d'une éloquence nouvelle, riche en mots, abondante et harmonieuse, d'autres orateurs, dont plusieurs étaient ses amis (par exemple, Brutus), affectaient de préférer en tout la simplicité, la sobriété, la fine élégance, ils prenaient pour modèle Lysias et soutenaient que c'était là le vrai genre *attique*. Cicéron est souvent revenu sur cette question de l'atticisme, et toujours avec vivacité : car, ce qui était en jeu au fond de cette querelle, c'était le mérite de sa propre éloquence.

Si l'on fait consister l'atticisme à se garder du mauvais goût, du pédantisme et de l'affectation, on a bien raison de n'aimer que le genre attique. Condamnons l'extravagance et l'étrangeté comme une sorte de maladie de l'éloquence, faisons du bon sens et du naturel la religion de l'orateur scrupuleux : là-dessus, tous les orateurs doivent être d'accord. Si au contraire l'on considère comme des éléments du genre attique la brièveté, la précision, la simplicité, pourvu qu'on y trouve aussi la correction, l'urbanité, l'élégance, c'est encore vrai, dans

une certaine mesure. Mais il y a mieux chez les orateurs attiques : tâchons donc de ne pas méconnaître les degrés, les différences et la variété de leurs talents. — Je veux, dites-vous, imiter les Attiques. — Lesquels? car il y en a de plus d'un genre. Démosthène diffère-t-il assez de Lysias? ou d'Hypéride? et tous trois, d'Eschine? Lequel imitez-vous donc? Si vous choisissez l'un d'eux, les autres n'appartenaient donc pas au genre attique? Si vous prétendez les imiter tous, est-ce possible, puisqu'eux-mêmes sont très différents entre eux? A ce propos, je vous demande encore : Démétrius de Phalère est-il un orateur attique? Pour moi, il me semble qu'il émane de ses discours un vrai parfum d'Athènes. Pourtant, il est bien plus fleuri, pour ainsi dire, qu'Hypéride, que Lysias; la nature ou son goût le poussaient vers ce genre.

Et tenez! il y a eu vers le même temps deux orateurs très différents entre eux, tous deux Attiques cependant. L'un, Charisius, auteur de nombreux discours écrits pour les autres, semblait vouloir imiter Lysias. L'autre, Démocharès, fils de la sœur de Démosthène, composa quelques discours et raconta l'histoire des événements arrivés à Athènes de son temps, cela dans un style moins historique qu'oratoire. De son côté, Hégésias veut ressembler à Charisius, et il se croit tellement Attique, qu'il considère les Attiques d'origine presque comme des barbares. Et cependant, y a-t-il rien d'aussi saccadé que son style, d'aussi haché, et, dans son élégance même qui est réelle, d'aussi puéril? — Nous voulons ressembler aux Attiques. — Fort bien. — Ces orateurs sont-ils des Attiques? — Impossible de le nier. — Donc nous les imitons. — Comment cela? Ils diffèrent entre eux, et diffèrent des autres. — Eh

bien ! c'est Thucydide que nous imitons. — A merveille, si vous songez à écrire l'histoire, non à plaider. Thucydide, comme narrateur de faits historiques, a de la sincérité et de l'élévation ; mais il ne s'est pas mêlé aux débats du Forum, aux discussions, aux affaires judiciaires. Quant aux discours qu'il a intercalés dans son récit (et ils sont nombreux), j'en fais grand cas ; mais je ne pourrais les imiter, si je le voulais ; et peut-être ne le voudrais-je pas, si je le pouvais. Les amateurs de vin de Falerne ne l'aiment ni trop nouveau, comme celui qu'on a récolté sous les derniers consuls, ni trop vieux, comme celui qui porte la marque des consuls Opimius ou Anicius. — Ce sont pourtant les meilleures marques. — Je le crois ; mais la trop grande vétusté enlève à ce vin le goût agréable que nous cherchons ; et assurément il n'est plus supportable. Pour éviter cet inconvénient, faudra-t-il, si l'on veut boire, s'en aller puiser à la cuve ? Pas du tout ; mais l'on choisira pour l'âge du vin un terme moyen. De même, je vous conseillerai d'éviter ce style nouveau, semblable au vin qui sort de la cuve et fermente encore ; mais je ne vous engage pas à rechercher ce beau style à la Thucydide, car il est trop vieux, comme le vin de la marque d'Anicius. Thucydide lui-même, s'il eût vécu plus tard, aurait porté dans son style plus de maturité et de douceur.

— Imitons donc Démosthène. — Grands dieux ! mais, je vous le demande, faisons-nous ou souhaitons-nous autre chose ? Nous n'y réussissons pas, il est vrai : apparemment, nos nouveaux Attiques réussissent dans tout ce qu'ils entreprennent. Mais ils ne s'aperçoivent pas d'une chose, que l'histoire nous apprend, et qui d'ailleurs était de toute nécessité. Quand Démosthène devait parler, on accourait

de toute la Grèce pour l'entendre. Au contraire, quand nos Attiques se mettent à parler, ils sont abandonnés non seulement par le public, ce qui est déjà lamentable, mais encore par les amis des intéressés. Si l'atticisme consiste à avoir un style sec et pauvre, ils sont Attiques, je le veux bien ; mais qu'ils viennent au Comitium, qu'ils se contentent de parler dans les petites affaires qui se jugent debout. Les bancs des grandes audiences demandent une éloquence plus haute et plus riche. A la nouvelle qu'un orateur va parler, je veux que toutes les places des bancs soient occupées, que le tribunal soit au complet, que les greffiers s'empressent à donner et céder leur place, que l'auditoire soit nombreux, et le juge attentif. Quand l'orateur se lève pour parler, je veux que le public réclame le silence, puis donne souvent des marques d'approbation, souvent se récrie d'admiration. Je veux que l'on rie, que l'on pleure, au gré de l'orateur. A voir de loin ce spectacle, sans même savoir de quoi il s'agit, on doit comprendre que le public est satisfait, et que, sur la scène, est un Roscius. Celui qui obtient un tel succès, est, sachez-le bien, un véritable Attique, à la façon de Périclès, d'Hypéride, d'Eschine, surtout de Démosthène. On peut préférer le genre délicat et mesuré, relevé de naturel, de précision et de sobriété, étranger à la richesse que donnent les ornements oratoires, et l'on peut prétendre que cette manière soit propre aux Attiques ; j'y consens. Car, dans un art si grand, si varié, il y a place aussi pour ce genre simple et grêle. D'où l'on doit conclure : tous ceux qui imitent les Attiques, ne parlent pas également bien ; mais tous ceux qui parlent bien sont Attiques.

(*Brutus*, 82-84.)

7. — L'éducation oratoire de Cicéron.

Dans la dernière partie du *Brutus*, Cicéron raconte à ses amis son éducation oratoire, ses débuts au Forum, ses premiers succès, sa rivalité avec Hortensius : ce sont presque des fragments de Mémoires.

Au moment des grands succès d'Hortensius, Crassus ¹ mourut, Cotta fut exilé, la guerre ² suspendit les affaires, et je parus au Forum.

Hortensius était à la guerre, simple soldat la première année, tribun militaire la seconde. Sulpicius était légat d'une légion. Antoine aussi était absent. La seule loi *Varia* ³ gouvernait les affaires, les autres procédures étant suspendues à cause de la guerre. J'assistais souvent aux débats. Et cependant les accusés se défendaient eux-mêmes. Ce n'étaient pas de grands orateurs, par exemple, L. Memmius et Q. Pompée; mais c'étaient pourtant des orateurs. En tout cas, il y avait toujours une déposition de Philippe ⁴, qui était éloquent, et qui, dans son rôle de témoin, apportait la passion et l'abondance d'un accusateur.

Quant aux autres orateurs, qu'on plaçait alors au premier rang, ils remplissaient des magistratures, et je les entendais presque chaque jour dans les assemblées politiques. C. Curion était tribun du peuple : à la vérité, il se taisait depuis qu'un jour il s'était vu abandonné par toute l'assemblée. Q. Metellus Celer, sans être un véritable orateur, avait pour-

1. L'interlocuteur des *Dialogues sur l'orateur*, mort en 91.

2. La guerre sociale (90-88).

3. Cette loi instituait des tribunaux extraordinaires, une sorte d'état de siège.

4. Le consul de 91.

tant de la facilité. Q. Varius, C. Carbon, Cn. Pomponius étaient éloquents; et ils semblaient habiter à la tribune. C. Julius, édile curule, prononçait presque chaque jour des discours soignés.

Au moment où j'étais si avide d'entendre les orateurs, ma première douleur fut l'exil de Cotta. Tout en écoutant souvent les autres, je travaillais beaucoup. Chaque jour, j'écrivais, je lisais, je déclamais. Mais je ne me contentais pas des exercices purement oratoires. Dès l'année suivante, Q. Varius fut banni, en vertu de la loi portée par lui-même¹. Pour moi, je m'appliquais à l'étude du droit civil, sous la direction de Q. Scævola, fils de Quintus; quoiqu'il ne se chargeât d'instruire personne, il répondait aux consultations et instruisait par là ceux qui désiraient l'entendre. L'année d'après fut celle du consulat de Sylla et de Pompée². Alors P. Sulpicius était tribun : il parlait chaque jour, ce qui me permit de connaître à fond sa manière.

Vers le même temps, le chef de l'Académie, Philon, et les principaux Athéniens, chassés par la guerre de Mithridate, vinrent à Rome. Je me livrai tout entier à Philon et me sentis entraîné par une sorte de passion vers la philosophie. Sans parler de l'attrait qu'exerçaient sur moi la variété et la grandeur souveraine de ces études, je m'y attachai d'autant plus que l'éloquence judiciaire semblait anéantie à jamais. Sulpicius avait péri cette année même; et, l'année suivante, trois orateurs, qui représentaient trois générations, avaient été cruellement mis à mort, Q. Catulus, M. Antoine, C. Julius...

Pendant trois ans à peu près, la paix de Rome ne

1. La loi *Varia*, mentionnée plus haut.

2. L'année 88.

fut pas troublée par les armes. Mais les anciens orateurs étaient morts, étaient en exil ou absents : même des jeunes gens comme M. Crassus et les deux Lentulus. Aussi Hortensius tenait-il dans les tribunaux le premier rang. De jour en jour, on goûtait davantage Antistius; Pison parlait souvent, Pomponius moins fréquemment, Carbon rarement, Philippe une fois ou deux. Quant à moi, pendant tout ce temps, je passais mes jours et mes nuits à étudier toutes les sciences. Je m'étais attaché au stoïcien Diodote, qui longtemps habita et vécut avec moi, et qui est mort récemment dans ma maison. Je m'exerçais avec lui, entre autres choses, à la dialectique, qui est comme une éloquence abrégée et resserrée. Ainsi que tu l'as jugé toi-même, Brutus, sans cette science on ne peut arriver à la véritable éloquence, qui est une dialectique développée.

Tout en suivant les leçons de ce maître sur des matières si variées et si nombreuses, je ne laissais point passer un seul jour sans me livrer aux exercices oratoires. Je m'étudiais à *déclamer*, comme on dit aujourd'hui, souvent avec M. Pison ou Q. Pompée, ou avec un autre, et chaque jour. Je le faisais beaucoup en latin, mais plus encore en grec : d'abord, parce que la langue grecque, plus riche d'ornements, m'habitua à parler de même en latin; ensuite parce qu'autrement je n'aurais pu profiter des conseils et des enseignements des premiers maîtres grecs.

Puis vinrent les troubles qui précédèrent le rétablissement de la République : mort cruelle de trois orateurs, Scævola, Carbon, Antistius; retour de Cotta, de Curion, de Crassus, des Lentulus, de Pompée; lois relatives à la réorganisation des tribunaux; rétablissement de la République; et, parmi les

orateurs, disparition de Pomponius, de Censorinus, de Murena. C'est alors que je commençai à plaider des causes civiles ou criminelles : je n'avais pas voulu faire mon apprentissage au Forum, comme c'est le cas de la plupart ; j'avais voulu, autant qu'il dépendait de moi, arriver au Forum sachant mon métier. A la même époque, j'étudiais avec Molon, qui, sous la dictature de Sylla, était venu à Rome, comme ambassadeur, solliciter le sénat au sujet des récompenses accordées aux Rhodiens¹. Aussi, quand je plaidai ma première cause criminelle en défendant Sex. Roscius², j'obtins un tel succès que désormais je parus capable de traiter n'importe quelle affaire. Aussi l'on m'en confia beaucoup par la suite ; et je n'apportais que des plaidoyers travaillés avec soin, comme élucidés par bien des veilles.

Il me semble que tu veux me connaître tout entier, non par quelque signe isolé ou par les hochets de mon enfance, mais par l'ensemble de ma physionomie. J'entrerai donc dans quelques détails, qui peut-être sembleront moins nécessaires. J'étais alors très maigre et faible ; j'avais un cou allongé et mince. Avec ce tempérament et cet extérieur-là, il peut y avoir, comme on sait, péril pour la vie, si l'on y joint un excès de travail et une grande fatigue des poumons. Les personnes à qui j'étais cher s'inquiétaient d'autant plus de ma santé, que je parlais toujours sans baisser ni changer le ton, avec toute la force de ma voix et une tension du corps tout entier. Mes amis et les médecins m'engageaient à

1. A cause de leur fidélité pendant la guerre contre Mithridate.

2. En 80.

cesser de plaider; mais j'étais décidé à affronter n'importe quel danger, plutôt que de renoncer à la gloire que j'attendais de l'éloquence. Pourtant, je pensai qu'en modérant et en gouvernant mieux ma voix, en changeant ma manière, je pourrais éviter le danger, et, du même coup, assouplir mon éloquence. C'est donc pour modifier ma méthode, que je me décidai à partir pour l'Asie. Ainsi, il y avait deux ans que je plaçais, et déjà mon nom était bien connu au barreau, quand je quittai Rome.

Arrivé à Athènes, je passai six mois avec Antiochus, le plus célèbre et le plus savant philosophe de l'ancienne Académie. Je n'avais jamais interrompu mes études philosophiques, que j'avais commencées dès ma première jeunesse, en augmentant toujours mes connaissances; je les renouvelai alors sous la direction de ce grand maître. Mais en même temps, à Athènes, je continuais mes exercices oratoires chez le Syrien Démétrius, un vieux rhéteur assez connu.

Puis, je parcourus toute la province d'Asie, en compagnie des plus grands orateurs, avec qui je m'exerçais, et qui s'y prêtaient de bonne grâce. Le plus marquant d'entre eux était Ménippe de Stratonicee, qui, à mon sens, était alors l'homme le plus éloquent de toute l'Asie : et, si le propre des Attiques est d'être exempt de toute affectation, de tout mauvais goût, cet orateur a le droit d'être compté parmi les Attiques. Très assidus auprès de moi étaient Denys de Magnésie, Eschyle de Cnide, Xénoclès d'Adramytte : ils passaient alors en Asie pour les premiers des rhéteurs.

Non content de cela, je vins à Rhodes, et j'y suivis les leçons de ce même Molon, que j'avais déjà entendu à Rome. Non seulement il plaçait dans des procès réels et écrivait à merveille; mais encore, c'était un

maître fort habile à noter et signaler les défauts, à former et à instruire. Il s'appliqua (je ne sais s'il y a réussi) à combattre en moi cette redondance, cette exubérance où m'entraînait une témérité excusable chez un jeune homme, à maîtriser, pour ainsi dire, ce débordement d'éloquence. Aussi, à mon retour, deux ans après, j'étais non seulement plus exercé, mais presque changé. La tension exagérée de ma voix avait disparu ; mon style avait cessé, pour ainsi dire, de fermenter ; mes poumons étaient solides, et j'avais pris du corps.

Au premier rang brillaient alors deux orateurs, qui pouvaient m'inspirer le désir de les imiter : Cotta et Hortensius. L'un était calme et doux ; il trouvait les mots propres pour exprimer sa pensée aisément et sans effort. L'autre était orné, véhément, non pas tel que tu l'as connu, Brutus, quand son talent déclinait ; mais avec plus de feu dans l'expression et l'action. Aussi, je me sentais bien plus attiré par le talent d'Hortensius, qui était plus près de moi par l'ardeur de l'éloquence et par l'âge. En effet, j'avais fait une remarque : quand tous deux parlaient dans la même cause, par exemple, pour M. Canuleius, pour le consulaire Cn. Dolabella, Cotta avait beau être l'avocat principal, c'était Hortensius qui jouait le premier rôle. Il faut de la véhémence, de la chaleur, de l'action, une voix sonore, devant un public nombreux, pour dominer le bruit du Forum.

Pendant l'année qui suivit mon retour d'Asie, je plaidai dans des procès retentissants. Je briguais alors la questure ; Cotta, le consulat ; Hortensius, l'édilité. Une fois questeur, je dus passer mon année en Sicile¹ ; après son consulat, Cotta partit

1. L'année 75

pour la Gaule : Hortensius était de fait, et de réputation, le premier des orateurs. Mais l'année suivante, quand je fus revenu de Sicile, mon talent, quel qu'il fût, parut avoir atteint sa perfection, et, en quelque sorte, sa maturité. — En voilà trop sur moi, surtout dans ma bouche. A la vérité, dans tout cet entretien, je me suis proposé de te faire comprendre, non pas mon génie et une éloquence dont je suis bien éloigné, mais mon travail et mes efforts. — Donc, pendant cinq années environ, je plaidai dans une foule de causes, et l'on me comptait parmi les principaux avocats. C'est alors qu'en me chargeant de défendre les Siciliens, j'entrai directement en lutte avec Hortensius : j'étais édile désigné, et lui, consul désigné¹.

Toute cette conversation entre nous ne tend point seulement à passer en revue les orateurs ; de cette histoire il faut encore tirer quelques préceptes. Aussi m'est-il permis de dire brièvement quels défauts l'on doit signaler et blâmer chez Hortensius. On s'en aperçoit après son consulat. Sans doute, il dut constater alors que, parmi les consulaires, personne ne pouvait lui être comparé ; et il ne dut guère se soucier de ceux qui n'avaient pas été consuls. Toujours est-il que, dès lors, il se relâcha dans cette ardeur pour l'étude, dont il avait brûlé depuis son enfance. Dans l'abondance de tous les biens il voulut chercher le bonheur, — à ce qu'il croyait, — en tout cas, le repos. La première, la seconde, la troisième année, ne lui enlevèrent pas plus de son talent qu'elles n'auraient enlevé au coloris d'un vieux tableau : pour s'apercevoir du mal, il ne fallait pas être un homme du commun,

1. En 70.

mais un connaisseur habile et expert. Mais, à la longue, il trahit de l'embarras dans toutes les parties de l'éloquence, surtout dans l'élocution et l'agencement des périodes; chaque jour, il devenait plus méconnaissable. Moi, au contraire, par tous les genres d'exercices, surtout en écrivant, je ne cessais de développer mon talent, quel qu'il pût être.

Laissons de côté beaucoup de détails qui se rapportent à cette période et aux années qui suivirent mon édilité. Je fus élu préteur le premier ¹; puis consul ² avec un incroyable enthousiasme du peuple romain. En effet, par mon zèle à plaider et par mon activité, surtout par ma façon de parler, plus recherchée et nullement banale, enfin, par la nouveauté de mon éloquence, je m'étais concilié les esprits. Je ne parlerai pas de moi, je me contenterai de parler des autres. Eh bien! aucun d'eux ne semblait avoir, avec plus de soin que le vulgaire, étudié les lettres, où est la source de l'éloquence parfaite. Aucun n'avait embrassé la philosophie, mère de toutes les belles actions et de toutes les belles paroles. Aucun n'avait appris le droit civil, qui est indispensable dans les causes privées et pour l'instruction de l'orateur. Aucun ne possédait l'histoire romaine et ne pouvait, en cas de besoin, évoquer du fond des enfers d'irrécusables témoins. Aucun ne savait, par quelques mots ingénieux, enfermer son adversaire dans un dilemme, délasser par là l'esprit des juges, les dérider un peu pour les égayer et les faire rire. Aucun ne savait généraliser, et, d'un cas particulier, propre à un certain homme, à un certain temps, s'élever à une question

1. Pour l'année 66.

2. Pour l'année 63

d'un intérêt universel. Aucun ne savait imaginer une digression pour plaire à son auditoire, exciter fortement la colère du juge, ou lui arracher des larmes; aucun, enfin, ne savait, ce qui est le principal mérite de l'orateur, imposer au juge tous les sentiments que peut demander la cause.

Ainsi, Hortensius avait presque disparu du barreau; et moi, à l'âge légal ¹, six ans après son consulat, j'avais été élu consul. Alors il se remit au travail : maintenant que nous étions égaux en dignité, il ne voulait pas que je parusse avoir sur lui une supériorité. Pendant les douze années qui suivirent mon consulat, nous avons plaidé ensemble dans les plus grands procès : je le mettais au-dessus de moi, lui me mettait au-dessus de lui-même. Et mon consulat même, qui d'abord l'avait un peu inquiété, avait encore resserré notre liaison, par la bonne grâce avec laquelle il admirait et louait mes actions. Notre expérience oratoire à tous deux se montra surtout dans les années qui précédèrent le moment où notre art, mon cher Brutus, où notre art, épouvanté par la guerre civile, dut se taire tout à coup et devint muet ². La loi Pompeia n'accordait que trois heures à chaque avocat : et pourtant, dans des causes très analogues, ou plutôt identiques, nous arrivions chaque jour tout neufs. A ces procès-là tu as assisté, toi aussi, Brutus; tu en as plaidé plusieurs avec nous, ou seul. Si Hortensius n'a pas assez vécu, du moins il a parcouru une belle carrière : seize ans avant ta naissance, il commençait à plaider; et à soixante-quatre ans, quelques jours avant sa mort, il défendait avec toi ton

1. Quarante-trois ans.

2. Allusion à la guerre civile et à la dictature de César.

beau-père Appius. Quant au genre d'éloquence particulier à chacun de nous, nos discours à tous deux sont là pour renseigner là-dessus même nos descendants.

(*Brutus*, 88-94.)

8. — L'orateur idéal.

Dans le traité intitulé *L'Orateur*, adressé aussi à Brutus, Cicéron a voulu, d'après Platon et les rhéteurs grecs, tracer le portrait de l'orateur idéal.

Tu me demandes, et cela depuis longtemps, de te définir le genre d'éloquence que je préfère, celui que je juge le plus complet, le plus grand, le plus parfait. Je crains, si je cède à ton vœu, si je trace le portrait de cet orateur que tu cherches, d'arrêter les efforts de bien des gens : découragés, affaiblis par là, ils ne voudront pas poursuivre un idéal qu'ils désespéreraient d'atteindre. Cependant, il faut tout tenter, quand on a l'ambition des grandes choses dignes de notre ambition. Si l'on est trahi par sa nature, si l'on manque de cette force qui fait le génie supérieur, ou si l'on n'a pas reçu une assez solide éducation libérale, il faut aller néanmoins jusqu'où l'on peut. Quand on visait au premier rang, il est honorable encore d'arriver au second ou au troisième. En poésie, il n'y a pas de place seulement pour Homère (je prends mes exemples chez les Grecs), ou pour Archiloque, ou pour Sophocle, ou pour Pindare; il y en a aussi pour les poètes de second ordre, et même au-dessous. De même, en philosophie, Aristote n'a pas été détourné d'écrire par la majesté de Platon; et

Aristote lui-même, malgré sa science merveilleuse et la richesse de son génie, n'a pas découragé l'ambition des autres.

Non seulement, ces hommes éminents ne se sont point laissé détourner de leurs nobles études; mais les artistes eux-mêmes n'ont pas renoncé à leur art, parce qu'ils ne pouvaient atteindre à la beauté de l'Ialyse que nous avons vu à Rhodes, ou de la Vénus de Cos. La statue de Jupiter Olympien ou le Doryphore n'ont pas fait reculer les autres sculpteurs; ils n'en ont pas moins essayé leurs forces et cherché à donner leur mesure. Et ils sont si nombreux, ils ont chacun tant de mérite en leur genre, que, tout en admirant les chefs-d'œuvre, nous estimons cependant les ouvrages de second ordre.

Parmi les orateurs, je parle des Grecs, il en est un qui a sur tous les autres une étonnante supériorité. Et pourtant, du vivant de Démosthène, il n'a pas manqué de grands et d'illustres orateurs; il y en avait eu avant lui, il y en a eu après lui. Ceux qui se sont voués à l'étude de l'éloquence n'ont donc pas de raison pour se décourager ou laisser leur zèle se ralentir. En effet, on ne doit pas désespérer d'atteindre même à la perfection; et dans les belles choses, une œuvre est grande encore, quand elle approche de la perfection.

Dans mon portrait de l'orateur accompli, je proposerai un idéal, que peut-être personne n'a réalisé. Car je ne cherche pas qui a été cet orateur accompli. Je cherche en quoi consiste cette perfection que rien ne peut surpasser : perfection qui dans l'ensemble d'un discours se rencontre rarement, peut-être jamais, mais qui brille parfois dans quelque partie, plus fréquemment chez les uns, et, chez les autres, peut-être de loin en loin. Je pose

même en principe : en aucun genre, il n'y a rien de si beau qui ne le cède à cette beauté première dont l'autre est une copie, analogue au portrait qu'on fait d'un visage. Cette beauté première échappe aux yeux, aux oreilles, à tous les sens; on ne la saisit que par la pensée et l'imagination. Ainsi, les statues de Phidias sont ce que nous voyons de plus parfait en ce genre; de même, pour les tableaux que j'ai cités : et cependant nous pouvons concevoir quelque chose de plus beau. Ce grand artiste, quand il exécutait son Jupiter ou sa Minerve, n'avait pas sous les yeux un modèle dont il cherchât à reproduire les traits. Mais il avait dans l'esprit un idéal de beauté; il le contemplait, y fixait les yeux; et il visait à rendre cet idéal qui dirigeait son talent et sa main.

(*L'Orateur*, 1-2.)

LE PHILOSOPHE

1. — Le Songe de Scipion.

Dans les six livres de la *République*, Cicéron a voulu tracer son idéal de gouvernement. Scipion Émilien cause politique avec ses amis en 129, peu de jours avant sa mort. A la fin du dernier livre, Scipion raconte un songe qu'il aurait eu en Afrique, au temps du siège de Carthage. En réalité, ce morceau célèbre est un résumé des croyances et des rêves de l'antiquité sur l'organisation de l'univers et sur l'autre vie.

A mon arrivée en Afrique, où je servis sous le consul M'. Manilius ¹ et, vous le savez, comme tribun des soldats de la quatrième légion, je n'eus rien de plus pressé que de rendre visite à Masinissa ². Ce roi était grand ami de ma famille, pour d'excellentes raisons. Dès que je me fus approché de lui, le vieillard m'embrassa en pleurant, et bientôt, levant les yeux au ciel : « Je te rends grâces, dit-il, à toi, Soleil souverain, et à vous tous, dieux célestes : avant d'abandonner cette vie, je vois dans mon royaume et dans mon palais P. Cornelius Scipion, dont le nom seul me met en joie, tant est vivant

1. Consul en 149. Il dirigeait alors le siège de Carthage.

2. Le roi des Numides, fidèle allié de Rome.

dans mon âme le souvenir de l'autre Scipion ¹, ce héros invincible. » Ensuite je l'interrogeai sur l'état de son royaume, tandis qu'il m'interrogeait sur notre République; et, au milieu de ces entretiens divers, toute la journée passa. Puis l'on nous traita avec une magnificence royale, et la conversation se prolongea bien avant dans la nuit : le vieillard ne parlait que de l'Africain, dont il se rappelait non seulement toutes les actions, mais encore les paroles.

Enfin, l'on se sépara pour se coucher. Fatigué de la route et de cette veille prolongée, je m'endormis d'un sommeil plus profond que d'ordinaire. Alors — et ce fut, je pense, un effet de notre entretien; car presque toujours nos réflexions et nos conversations enfantent dans notre sommeil les visions du genre de celle que conte Ennius : s'il vit Homère, c'est que très souvent, pendant le jour, il pensait à Homère et parlait de lui ², — alors l'Africain m'apparut. Sa physionomie m'était familière par son portrait, plus que par mes souvenirs personnels. Je le reconnus et j'eus peur. Mais lui : « Rassure-toi, dit-il, laisse là toute crainte, Scipion, et fixe dans ta mémoire ce que je vais te dire. »

« Vois-tu cette ville fameuse ³, que j'ai contrainte à obéir au peuple romain? Elle renouvelle les guerres d'autrefois et ne peut se tenir tranquille — et il me montrait Carthage du lieu élevé où nous étions, un lieu plein d'étoiles et resplendissant de lumière. — Pour attaquer cette ville, tu arrives ici presque simple soldat. Eh bien! consul avant deux ans ⁴, tu

1. Le premier Africain.

2. Le poète Ennius, qui croyait à la métempsychose, se considérait, dit-on, comme une nouvelle incarnation d'Homère.

3. Carthage.

4. En 147.

la renverseras, et tu t'approprieras par ta valeur personnelle ce surnom d'Africain, que jusqu'ici tu tiens de moi par héritage. Tu détruiras Carthage, tu obtiendras le triomphe, tu seras censeur, tu parcourras, comme légat ¹, l'Égypte, la Syrie, l'Asie, la Grèce. Puis tu seras élu une seconde fois consul ², en ton absence, et tu termineras une très grande guerre, tu forceras Numance. Mais, quand tu seras monté au Capitole sur ton char de triomphe, tu trouveras la République bouleversée par l'ambition de mon petit-fils ³. Alors toi, Africain, tu devras t'armer pour la patrie de tout ton courage, de ton génie, de ta prudence. A ce moment devient incertaine, pour ainsi dire, la voie des destins. Quand ta vie aura duré pendant huit fois sept des révolutions du soleil, le produit de ces deux nombres, qui tous deux sont des nombres parfaits, mais par des causes différentes, marquera pour toi la fin de cette période naturelle fixée par le sort ⁴. Alors, c'est vers toi seul et vers ton nom que se tournera la cité entière. C'est toi qui attireras les regards du sénat, de tous les gens de bien, des alliés, des Latins. Tu seras le seul homme de qui dépende le salut de l'État. En un mot, tu devras comme dictateur reconstituer la République, si tu as pu échapper aux mains impies de tes proches...

« Pour animer ton zèle à défendre la République, souviens-toi de ceci, Africain : à tous ceux qui ont

1. Comme lieutenant de son frère L. Scipion, dans sa campagne d'Orient.

2. En 134.

3. Ti. Gracchus, fils de Cornélie, la fille du premier Africain.

4. C'est-à-dire que le moment critique dans sa vie sera sa cinquante-sixième année. En effet, il mourut mystérieusement à cinquante-cinq ans (129), probablement assassiné par ses ennemis politiques.

sauvé, servi, agrandi la patrie, est réservée au ciel une place déterminée, où ils jouiront d'une éternité de bonheur. En effet, ce Dieu suprême, qui gouverne tout l'univers, ne voit rien sur la terre avec plus de faveur que ces réunions et ces sociétés d'hommes, fondées sur le droit, qu'on nomme des cités. Ceux qui dirigent et protègent les cités sont partis d'ici, et c'est ici qu'ils reviennent. »

J'étais encore épouvanté, moins par la crainte de la mort, que par l'idée de la perfidie des miens. Cependant, je lui demandai si réellement il vivait encore, et si mon père Paul-Émile vivait aussi ¹, lui et d'autres héros que nous croyions morts : « Assurément, dit-il, ils vivent. Ils se sont débarrassés des liens du corps, comme on s'échappe d'une prison. Ce que vous appelez la vie, c'est cela qui est la mort. Regarde, voici venir Paul-Émile ton père. » En le voyant, je versai des larmes en abondance. Mais lui me serra dans ses bras et m'embrassa, en me défendant de pleurer.

Dès que je pus contenir mes sanglots et parler : « Je t'en prie, m'écriai-je, ô le plus vénérable et le meilleur des pères, réponds-moi. Si la vie est ici, comme me l'apprend l'Africain, que fais-je donc sur la terre ? Pourquoi ne pas me hâter de vous rejoindre ? » — « Il n'en est pas ainsi, dit-il. Si ce Dieu, dont le temple enferme tout ce que tu aperçois, ne te délivre de la prison du corps, il ne t'est point permis d'entrer ici. Les hommes, en naissant, ont reçu pour mission de garder ce globe que tu vois au milieu du temple universel, et qu'on nomme la terre. Il leur a été donné une âme émanée de ces feux éter-

1. Fils de Paul-Émile, le second Africain avait été adopté par un Scipion (fils du premier Africain), et avait pris les noms de P. Cornelius Scipio Æmilianus.

nels que vous appelez des astres et des étoiles, de ces corps arrondis en sphères qui sont animés par des esprits divins et qui décrivent leurs révolutions circulaires avec une merveilleuse rapidité. C'est pourquoi, Publius, toi et tous les gens religieux, vous devez retenir votre âme dans la prison du corps. Sans l'ordre de celui qui vous a donné cette âme, vous ne devez point abandonner la vie humaine, de peur de sembler fuir les devoirs imposés par Dieu à l'humanité. Imite donc ton aïeul, Scipion, imite-moi, moi ton père, cultive la justice et la piété. Aime tes parents et tes proches, mais surtout la patrie. Vivre ainsi, c'est s'acheminer vers le ciel, vers l'assemblée des héros dont la vie est accomplie, et qui, débarrassés de leur corps, habitent ce lieu que tu vois. »

C'était ce cercle dont l'éclatante blancheur brille au milieu des feux célestes, et que, d'après les Grecs, vous appelez la voie lactée. De là je contemplais l'univers, et tout me paraissait d'une beauté merveilleuse. J'apercevais des étoiles que nous n'avons jamais vues de la terre, et toutes étaient d'une grandeur que nous n'avons jamais soupçonnée. La plus petite était celle qui est la plus éloignée du ciel, la plus voisine de la terre, et qui brille d'une lumière d'emprunt ¹. Les étoiles, par les dimensions de leur globe, l'emportaient de beaucoup sur la terre. Alors la terre elle-même me parut d'une petitesse prodigieuse; et notre empire, qui en occupe un point, pour ainsi dire, me fit pitié.

Comme je continuais à la contempler : « Eh bien ! reprit l'Africain, jusques à quand ton esprit restera-t-il attaché à la terre ? Regarde plutôt les espaces

1. La lune.

célestes où tu es venu. De neuf cercles, ou plutôt de neuf globes, se compose le système du monde. L'un est le globe céleste. C'est le plus reculé, celui qui enferme tous les autres, le Dieu suprême qui embrasse et contient tout. A ce globe sont attachées les étoiles fixes, qui le suivent dans sa révolution éternelle. Au-dessous, sept autres globes, au mouvement rétrograde, tournent en sens inverse du ciel. L'un de ces globes appartient à l'astre que sur la terre on nomme Saturne. Puis vient un astre propice et bienfaisant au genre humain, celui qu'on appelle Jupiter. Puis, l'astre rouge et menaçant que vous appelez Mars. Plus bas, à peu près au milieu, c'est le Soleil, guide, chef, conducteur des autres corps célestes, âme du monde et principe de vie : si grand, qu'il éclaire et emplit tout de sa lumière. Après lui viennent deux astres qui semblent lui faire cortège, Vénus et Mercure. Sur le cercle inférieur tourne la lune, qui s'allume aux rayons du soleil. Au-dessous, il n'y a rien que de mortel et de périssable, excepté l'âme donnée au genre humain par un bienfait des dieux. Au-dessus de la lune, tout est éternel. La terre, placée au centre et au neuvième rang, est immobile ; elle n'a point de force propre, et d'eux-mêmes tous les corps gravitent vers elle... »

J'admirais les harmonies célestes, et toutefois je ramenais de temps en temps mes regards vers la terre.

Alors l'Africain : « Je m'aperçois, dit-il, que tu contemples encore le séjour et la demeure des hommes. Si la terre te paraît petite, comme elle l'est réellement, tourne-toi toujours vers les choses célestes ; méprise les choses humaines. Quelle renommée peux-tu obtenir parmi les hommes, quelle gloire vraiment désirable ? Tu le vois, la terre n'est

habitée que de loin en loin, sur quelques points; et même ces points habités, qui ressemblent à des taches, sont coupés par d'immenses déserts. Ainsi, non seulement les habitants de la terre sont si bien séparés les uns des autres qu'aucune communication n'est possible entre eux; mais encore, par rapport à vous, certains sont dans une position oblique, d'autres vous tournent le dos, d'autres même se tiennent debout en sens inverse. De ces peuples, assurément, vous ne pouvez attendre aucune gloire.

« Tu vois que la terre est entourée et enveloppée par des espèces de ceintures. Les deux zones extrêmes, appuyées de chaque côté sur les pôles mêmes du ciel, sont hérissées de frimas; la zone intermédiaire, qui est la plus grande, est brûlée par les feux du soleil. Deux zones seulement sont habitables. Mais les peuples de la zone australe, qui sont vos antipodes, n'ont rien de commun avec votre race. Et même, dans la zone septentrionale, où vous habitez, vois comme vous y tenez peu de place. Toute la partie de la terre que vous occupez, resserrée au pôle, plus large en bas, est comme une petite île, entourée de cette mer que vous appelez là-bas la Grande Mer, l'Océan : malgré son titre ambitieux, tu vois comme il est petit, votre Océan. Et encore, dans cette région qui est habitée et connue, est-ce que ton nom ou le nom d'un des nôtres a pu escalader ce Caucase que tu vois, ou traverser le Gange? Dans les autres pays d'Orient ou d'Occident, dans les contrées extrêmes du Nord ou du Sud, qui donc entendra prononcer ton nom? Retranche tout cela, et tu vois clairement combien étroit est l'espace où votre gloire cherche à s'étendre. Et ceux-là mêmes qui parlent de vous, combien de temps en parleront-ils?

« Suppose même que les générations futures se racontent de père en fils les hauts faits de chacun de nous et veuillent en transmettre le souvenir à la postérité. Eh bien ! les déluges et les embrasements de la terre, qui se produisent fatalement à des époques fixes, nous empêcheraient encore d'acquérir une gloire éternelle, ni même durable. Peu importe d'ailleurs que les hommes à naître parlent de toi ; ceux-là du moins n'ont pas parlé de toi, qui sont nés auparavant ; et ils n'étaient pas moins nombreux, sans compter qu'ils valaient mieux...

« Si donc tu n'as pas l'espoir de revenir en ce lieu qui est réservé aux grands hommes et aux âmes d'élite, quel peut être le prix de cette misérable gloire humaine ? Veux-tu regarder en haut, contempler ce séjour, cette demeure éternelle ? Ne te laisse pas prendre aux discours du vulgaire, ne place pas dans les récompenses humaines l'espoir de ta fortune. Que la vertu, par son propre charme, t'entraîne vers la vraie gloire. Ce que les autres disent de toi, c'est leur affaire. Ils parleront de toi cependant. Mais toute cette renommée est circonscrite dans l'étroite région que tu vois ; et jamais, pour personne, elle n'a été durable ; elle meurt avec les hommes ; elle s'éteint dans l'oubli de la postérité. »

A ces mots : « Crois-moi, lui dis-je, ô Africain, je n'oublierai pas qu'à ceux qui ont bien mérité de la patrie s'ouvre le chemin du ciel. Dès mon enfance, j'ai marché sur les traces de mon père et sur les tiennes ; je n'ai pas manqué à votre gloire. Mais, maintenant que je puis me promettre une si grande récompense, je redoublerai d'efforts. » Alors lui : « A l'œuvre donc, et souviens-toi que tu n'es pas ce qu'annonce ta forme extérieure ; c'est l'âme qui est l'homme, et non cette figure sensible qui se peut

montrer au doigt. Tu es un dieu, sache-le bien ; car c'est être dieu que d'avoir la force, le sentiment, la mémoire, la prévoyance, la faculté de diriger, de gouverner, de mouvoir le corps dont on dispose, comme le Dieu suprême fait du monde. Le monde, en partie périssable, est mû par le Dieu éternel : ainsi, le corps mortel l'est par une âme immortelle...

« Cette âme, tourne-la vers les choses les plus nobles ; or le plus noble des soucis, c'est le salut de la patrie. Grâce à ces pensées, à ces occupations généreuses, ton âme s'envolera plus vite vers ce séjour qui est sa demeure. Et elle le fera plus rapidement encore, si dès le temps où elle est enfermée dans le corps, elle s'élance au dehors, si, en contemplant les choses extérieures, elle se détache du corps le plus possible. Car les âmes de ceux qui se sont livrés aux voluptés du corps, qui s'en sont faits, pour ainsi dire, les serviteurs, qui, entraînés par leurs passions, esclaves du plaisir, ont violé les lois divines et humaines, ces âmes-là, une fois échappées du corps, roulent autour de la terre elle-même et ne reviennent ici qu'après bien des siècles de tourments. »

Il s'éloigna, et je me réveillai.

(*De la République*, VI, 4-19.)

2. — Le droit naturel.

Dans le traité des *Lois*, Cicéron se met en scène avec son frère Quintus et son ami Atticus. On cause de la législation romaine, tantôt pour en approuver, tantôt pour en critiquer les dispositions. Cicéron montre que le droit civil ou politique doit avoir pour base le droit naturel.

C'est une grande folie de croire que tout est juste dans les coutumes et les lois des peuples. Eh quoi !

même toutes les lois des tyrans ! Si les trente tyrans d'Athènes avaient voulu imposer des lois, et si tous les Athéniens avaient approuvé ces lois tyranniques, seraient-ce pour cela des lois justes ? Pas plus, j'imagine, que ce décret de notre interroi : « Le dictateur pourra mettre à mort, impunément et sans procès, tout citoyen qu'il voudra. » Il n'y a qu'un droit, celui qui est le lien de la société humaine ; et ce droit, la loi seule l'établit. Cette loi, c'est la droite raison, qui ordonne ou défend ; celui qui l'ignore est injuste, que cette loi soit écrite ou non. Si la justice était l'obéissance aux lois écrites et aux coutumes des peuples, et si, comme le veulent les mêmes philosophes, l'utilité était la mesure de tout, alors on mépriserait les lois, et, si l'on pouvait, on les enfreindrait, quand on y verrait son avantage. Ainsi la justice disparaît, si elle ne repose sur le droit naturel : si on la fonde sur l'intérêt, un autre intérêt la renverse. D'ailleurs, si le droit n'a pour base la nature, toutes les vertus s'évanouissent. Que deviennent la générosité, l'amour de la patrie, la piété filiale, la joie de faire le bien, le plaisir de la reconnaissance ? Ces sentiments naissent du penchant naturel que nous avons à aimer les hommes : et c'est là le fondement du droit. Et l'on ne supprime pas seulement les obligations envers les hommes, on supprime encore le culte des dieux et toute religion : pour maintenir la religion, je crois qu'il faut compter, non sur la crainte, mais sur le lien naturel qui unit l'homme à Dieu.

Si les décisions populaires, si les décrets des chefs d'État, si les sentences des juges suffisaient à constituer le droit, alors on rendrait légitimes le brigandage, l'adultère, les substitutions de testaments, pourvu qu'on s'assurât les suffrages et les votes de

la foule. Si l'on accorde aux voix et aux arrêts des sots le droit de changer dans les comices la nature des choses, pourquoi ne décideraient-ils pas que désormais le mal et le crime seront tenus pour bons et salutaires? Si la loi peut changer l'injustice en justice, pourquoi ne pourrait-elle pas changer le mal en bien? Pour distinguer une bonne loi d'une mauvaise, nous n'avons d'autre règle que la nature. Et ce n'est pas seulement entre le juste et l'injuste que la nature prononce, c'est entre toutes les choses honnêtes et honteuses. En effet, le sens commun nous fait connaître les choses, en ébauche la notion dans nos âmes, nous apprend à placer l'honnêteté dans la vertu, la honte dans le vice. Faire dépendre cette distinction de l'opinion, et non de la nature, c'est folie. La *bonté* d'un arbre ou d'un cheval — comme on dit par un abus de langage — ne dépend pas de l'opinion, mais de la nature. A plus forte raison est-ce d'après la nature qu'il faut décider ce qui est honnête ou honteux.

(*Des lois*, I, 15-16.)

3. — La petite patrie.

Avant de reprendre leur conversation sur les *Lois*, Cicéron, son frère Quintus et Atticus, se promènent dans les jardins d'Arpinum. A ce propos, Cicéron explique qu'Arpinum, sa ville natale, est restée pour lui une petite patrie dans la grande patrie romaine.

ATTICUS. — Eh bien! nous nous sommes assez promenés, sans compter qu'il te faut chercher un autre préambule ¹. Veux-tu que nous changions de

1. Cicéron avait coutume de placer, au début de chaque livre, un préambule distinct.

place? Allons nous asseoir dans l'île qui est au milieu du Fibrène (c'est, je crois, le nom de cette autre rivière). Nous pourrons y continuer notre entretien.

CICÉRON. — Très volontiers. C'est l'endroit que je choisis d'ordinaire, soit pour y méditer tranquillement, soit pour écrire ou lire.

ATTICUS. — Pour moi, qui viens ici pour la première fois, je ne puis rassasier mes yeux. Ce site me fait mépriser nos splendides villas avec leurs pavés de marbre et leurs plafonds lambrissés. Quant à ces canaux factices, qu'on nomme pompeusement des Nils ou des Euripes, pourrait-on n'en pas rire devant un tel paysage? Tout à l'heure, en nous parlant de la loi et du droit, tu rapportais tout à la nature. Eh bien! dans les choses mêmes dont l'objet est simplement de reposer et d'égayer l'esprit, c'est encore la nature qui l'emporte. Je m'étonnais autrefois — car je n'imaginai ici que rochers et montagnes, sur la foi de tes descriptions en prose et en vers ¹, — je m'étonnais donc, comme je disais, que cet endroit eût pour toi tant d'attraits. Maintenant, au contraire, une chose m'étonne : c'est que, quand tu t'absentes de Rome, tu ne sois pas toujours ici.

CICÉRON. — Oui, quand je puis m'absenter plusieurs jours, surtout en cette saison, je viens jouir ici des beaux sites et de l'air pur : trop rarement, à mon gré. Mais, je suis encore attiré ici par un autre charme, qui n'existe pas pour toi.

ATTICUS. — Et ce charme, quel est-il?

CICÉRON. — A vrai dire, c'est ici, pour mon frère et pour moi, la vraie patrie. C'est ici que nous

1. Par exemple, dans le poème sur *Marius*, dont Cicéron parle assez longuement au début du traité des *Lois* (I, 1).

sommes nés, d'une famille fort ancienne. Ici sont encore nos cultes domestiques, nos parents, et les nombreux souvenirs de nos ancêtres. Que te dirai-je? Tu vois cette villa : telle qu'elle est aujourd'hui, c'est mon père qui l'a ainsi agrandie. Il était d'une santé délicate; et c'est ici, dans l'étude, qu'il a passé presque toute sa vie. Ici même, — mon grand-père vivait encore, et la maison était petite, à l'ancienne mode, comme celle de Curius dans la Sabine, — ici même, je suis né. Il y a donc ici un *je ne sais quoi* qui parle à mon âme et à mes sens. C'est peut-être ce qui augmente pour moi l'attrait de ces lieux. Le plus sage des hommes, pour revoir son Ithaque, n'a-t-il pas, dit-on, refusé l'immortalité?

ATTICUS. — Assurément, la raison est excellente; je comprends que tu viennes ici d'autant plus volontiers, et que tu chérisses ce lieu. Moi-même, en toute sincérité, j'ai senti que je m'attachais davantage à cette villa et à tout ce pays, en apprenant que tu y étais né. Car nous éprouvons je ne sais quelle émotion à l'aspect des lieux où nous trouvons la trace de ceux que nous aimons ou admirons. Pour moi, même dans ma chère Athènes, ce qui me charme, c'est moins la magnificence des monuments, la perfection de ses vieux chefs-d'œuvre, que le souvenir de ses grands hommes. J'aime à voir où chacun d'eux habitait, se reposait, discutait; et je contemple, avec intérêt, même leurs tombeaux. Aussi, à l'avenir, je chérirai davantage cet endroit où tu es né.

CICÉRON. — Je me réjouis donc de t'avoir montré ce que je puis appeler mon berceau.

ATTICUS. — Vraiment, je suis enchanté de le connaître. Mais que voulais-tu dire en déclarant, tout à

l'heure, que ce lieu — tu désignais par là Arpinum — était à vous deux votre vraie patrie? Avez-vous donc deux patries? ou n'en avez-vous qu'une, la patrie commune? Est-ce que par hasard la patrie du sage Caton n'était pas Rome, mais Tusculum?

CICÉRON. — Assurément. Pour Caton, comme pour tous les citoyens des municipes, je suis d'avis qu'il y a deux patries, l'une naturelle, l'autre politique. Ainsi Caton, né à Tusculum, avait reçu le droit de cité romaine : Tusculan par la naissance, Romain par l'adoption¹, il avait une patrie de fait et une patrie de droit. De même chez vous, en Attique : après que Thésée les eut tirés de leurs communautés villageoises pour les grouper tous en corps dans l'*Asty*¹, comme on dit, les habitants ont eu deux patries : Sunium, par exemple, et l'Attique. Nous aussi, nous donnons ce nom de patrie, et au lieu de notre naissance, et au lieu de notre adoption. Nous devons chérir surtout la grande patrie, qui, sous le nom de République, réunit tous les citoyens : c'est pour elle que nous devons mourir, c'est à elle que nous devons nous dévouer tout entiers, à elle que nous devons offrir et, pour ainsi dire, consacrer tout ce qui nous appartient. Et pourtant, la patrie de notre naissance nous est presque aussi chère que celle de notre adoption. Aussi, je ne renierai jamais Arpinum pour ma patrie ; mais Rome reste ma grande patrie, et elle contient l'autre.

(*Des lois*, II, 1-2.)

1. « La ville » par excellence ; c'est ainsi qu'en Attique on désignait souvent Athènes, capitale politique du pays.

4. — La doctrine académique.

Pour les questions de philosophie spéculative, Cicéron avait adopté le grand principe de la Nouvelle Académie, le *probabilisme*. Dans les *Académiques*, où il expose d'après ses maîtres grecs la théorie de la connaissance, il s'attache à justifier cette méthode.

Il y a des gens qui n'approuvent point le système de l'Académie. Cette opposition m'inquiéterait davantage, si jamais personne avait approuvé aucune école philosophique en dehors de celle dont il fait lui-même partie. Nous surtout ¹, qui avons coutume de combattre quiconque se figure savoir, nous ne pouvons refuser aux autres le droit de ne pas adopter nos opinions. Pourtant, notre cause est la plus facile à défendre; car nous voulons trouver la vérité sans dispute, et nous la cherchons avec tout le soin et le zèle possible. Toute connaissance est hérissée de difficultés; et il y a dans les choses mêmes tant d'obscurité, dans nos jugements tant de faiblesse, que les philosophes les plus savants et les plus anciens ont désespéré, non sans raison, de découvrir ce qu'ils désiraient. Néanmoins, ils n'ont pas perdu courage. Nous non plus, malgré nos déceptions, nous ne renonçons pas à chercher. Nos discussions n'ont d'autre objet que de mettre aux prises les opinions rivales pour en tirer, pour en faire sortir la vérité ou ce qui s'approche le plus de la vérité. Entre nous et ceux qui croient savoir, il n'y a qu'une différence : ils ne doutent point de la vérité des opinions qu'ils défendent; et nous, nous regardons comme probables bien des opinions que

1. Les partisans des doctrines académiques.

nous sommes disposés à suivre, mais que nous n'osons affirmer. Par là, nous conservons plus de liberté et d'indépendance; car rien n'enchaîne notre jugement, et rien ne nous force à soutenir des doctrines prescrites, et, pour ainsi dire, commandées. Dans toutes les autres écoles, on se trouve lié avant d'avoir pu juger quelle est la meilleure croyance. Dès le premier âge, on se laisse guider par un ami, ou séduire par le premier discours du premier philosophe qu'on entend; on juge de ce qu'on ne connaît point; et, quelle que soit l'école où l'on ait été poussé, comme par un coup de vent, on s'y cramponne comme à un rocher. — Ils se confient entièrement, disent-ils, à l'homme qu'ils jugent avoir été sage. — Je les approuverais, si des novices et des ignorants pouvaient être bons juges en pareille matière : pour décider où est le sage, il faut commencer évidemment par être sage. De deux choses l'une : ou bien ils ont tout écouté, pris connaissance de toutes les opinions avant de se décider; ou bien, au premier discours entendu, ils se sont mis sous l'autorité d'un seul maître. En tout cas, je ne sais comment la plupart préfèrent se tromper et défendre avec obstination leur système favori, plutôt que de chercher, sans parti pris, quelle est la doctrine la plus solide.

(*Académiques*, II, 3.)

5. — Défense des dialogues philosophiques de Cicéron.

Les premiers traités philosophiques de Cicéron avaient soulevé bien des critiques. Il se trouvait des gens pour déclarer inutiles toutes ces vaines spéculations; d'autres s'étonnaient qu'on perdît son temps à traiter ces questions en latin, puisque les personnes instruites, seules capables de s'y intéresser,

pouvaient aller puiser directement aux sources grecques. Cicéron répond à ces critiques au commencement de son traité *Des biens et des maux*, où il étudie, dans une série de trois dialogues, les fondements de la morale.

Je le savais bien, Brutus ¹, quand j'ai entrepris de traiter en latin des sujets déjà traités en grec par des philosophes d'un grand génie et d'un rare savoir : j'allais exposer mon travail à des reproches de plus d'un genre. Certaines gens, et des gens pas tout à fait ignorants, proscrivent toute étude de philosophie. D'autres n'y trouvent rien de si blâmable, pourvu qu'on s'y livre avec modération ; seulement, ils ne veulent pas qu'on y apporte tant de zèle et de travail. Il se rencontrera aussi des gens — de ceux qui savent le grec et méprisent le latin — pour déclarer qu'ils aiment mieux prendre la peine de lire les ouvrages grecs. Enfin quelques personnes, je m'en doute, me rappelleront à d'autres études : elles prétendront que ce genre littéraire, malgré toute sa distinction, ne convient ni à mon caractère ni à mon rang.

A toutes ces objections je crois devoir répondre brièvement. En ce qui concerne les détracteurs de la philosophie, je les ai assez réfutés dans l'ouvrage que j'ai consacré à l'éloge et à la défense de la philosophie contre les accusations et les reproches d'Hortensius ². Ce livre a obtenu tes suffrages et ceux des hommes que je considérais comme de bons juges : aussi ai-je résolu de pousser plus loin, pour montrer que je suis capable non seulement d'éveiller la curiosité, mais encore de la retenir. J'arrive à ceux qui, sans condamner l'amour de la philosophie, y veulent du moins de la mesure : ils demandent là

1. A qui est dédié le traité.

2. Dans l'*Hortensius*, ouvrage perdu, sorte de préface à l'étude de la philosophie.

une modération bien difficile dans une étude qui, une fois commencée, n'admet guère de limites ni de repos. On peut presque dire qu'il y a moins d'injustice à condamner entièrement la philosophie qu'à fixer une mesure dans une matière infinie, à exiger de la modération dans une science d'autant plus utile qu'on l'approfondit davantage...

Il est plus difficile de répondre aux gens qui déclarent mépriser les traités écrits en latin. Mais voici qui m'étonne beaucoup en eux. Ils n'aiment pas qu'on se serve de la langue nationale pour l'étude des plus grands sujets, et les mêmes hommes lisent volontiers des pièces en latin, traduites du grec mot pour mot ! Y a-t-il, en effet, un homme assez ennemi du nom romain pour dédaigner et rejeter la *Médée* d'Ennius, ou l'*Antiope* de Pacuvius, tout en déclarant que ces mêmes pièces le charment dans Euripide ? — « Comment ? dira-t-il. Vous voulez que je lise les *Synéphèbes* de Cæcilius ou l'*Andrienne* de Térence, plutôt que de lire ces deux comédies dans Ménandre ? » — Oui, je suis d'un avis opposé ; et, malgré la perfection de l'*Électre* de Sophocle, je crois devoir lire la mauvaise traduction qu'en a donnée Attilius. Licinius a beau appeler ce dernier « un écrivain de fer », ce que je crois exact : Attilius n'en est pas moins un écrivain qui mérite d'être lu. Ignorer totalement nos poètes, c'est faire preuve d'une insigne paresse ou d'une bien dédaigneuse délicatesse.

A mon avis, l'on n'a qu'une instruction incomplète, si l'on ne connaît point notre littérature. Eh quoi ! nous goûtons ces vers ¹ :

Plaise au ciel que dans les bois...

1. Vers de la *Médée* d'Ennius. pièce traduite d'Euripide.

et nous les lisons aussi bien en latin que dans l'original grec : mais les discussions de Platon sur la vertu et le bonheur ne devront point être mises en latin ? Et si nous ne nous bornons pas au rôle de traducteur ? Si aux idées que nous empruntons de nos modèles, nous ajoutons notre opinion et notre tour de style ? Quelle raison, alors, de préférer des ouvrages grecs à des ouvrages latins qui ont de l'éclat et ne sont point traduits du grec ? On dira peut-être : « Ces sujets ont été traités déjà par les Grecs. » A ce compte, on ne devrait pas lire les Grecs eux-mêmes en si grand nombre, sur un même sujet. Chrysippe a-t-il rien omis de la doctrine stoïcienne ? Pourtant nous lisons Diogène, Antipater, Mnésarque, Panætius, beaucoup d'autres, et surtout notre ami Posidonius. Et Théophraste ? Le lit-on avec moins de plaisir, quand il traite des questions traitées avant lui par Aristote ? Et les Épicuriens ? Cessent-ils d'écrire à leur façon sur des sujets déjà étudiés par Épicure et les anciens ? Si les Grecs se font lire des Grecs, en reprenant les mêmes matières qu'ils ordonnent autrement, pourquoi nos Romains ne seraient-ils point lus des Romains ?

Quand bien même j'aurais traduit littéralement Platon ou Aristote, comme nos poètes ont traduit les pièces grecques, je n'aurais pas, je pense, rendu un si mauvais service à mes compatriotes, en leur faisant connaître ces divins génies. Je ne l'ai pas fait jusqu'ici, mais je me réserve le droit de l'entreprendre un jour ¹. Si je le trouve bon, et quand l'occasion s'en présentera, je traduirai certains mor-

1. Nous savons en effet que Cicéron avait traduit le *Protagoras* et le *Timée* de Platon.

ceaux, empruntés surtout aux deux philosophes que je viens de nommer : c'est l'exemple que nous donnent Ennius pour Homère, et Afranius pour Ménandre...

Pour moi, je ne puis voir sans étonnement cet étrange dédain pour nos gloires nationales. Ce n'est point ici l'occasion de traiter cette question; mais je suis convaincu et j'ai souvent soutenu que la langue latine non seulement n'est point pauvre, comme on se le figure, mais l'emporte même en richesse sur la langue grecque. Voyez, chez nous, nos bons orateurs, nos bons poètes : depuis qu'ils ont eu des modèles à imiter, quand donc ont-ils manqué de termes pour s'exprimer avec abondance ou avec grâce?

En ce qui me concerne, au milieu des travaux, des fatigues, des dangers du Forum, je crois n'avoir pas déserté le poste où m'a placé le peuple romain. Je dois maintenant, autant que je le puis, consacrer ma peine, mes études, mon labeur, à l'instruction de mes concitoyens. Je renonce à combattre plus longtemps ceux qui préfèrent lire les ouvrages grecs, pourvu qu'ils les lisent réellement, et ne nous en imposent pas. Je dois travailler pour ceux qui veulent cultiver les deux littératures, ou pour ceux qui se contentent de leur langue et ne regrettent pas trop d'ignorer l'autre.

Quant aux personnes qui voudraient me voir traiter d'autres sujets, je leur demande d'être équitables. J'ai beaucoup écrit déjà, autant qu'aucun de mes compatriotes, et j'écrirai peut-être davantage, si les dieux me prêtent vie. D'ailleurs, quiconque aura lu avec soin mes traités philosophiques, sera convaincu qu'il n'y a point de meilleure lecture. Il n'y a rien dans la vie d'aussi digne de

notre attention, que tous les problèmes philosophiques, celui-là surtout qui fait l'objet de cet ouvrage : quelle est la fin dernière et souveraine à laquelle il faut rapporter toutes les règles morales et les bonnes actions? Où est, pour la nature humaine, le souverain bien à rechercher, le plus grand mal à éviter? Là-dessus, les plus savants hommes sont très loin de s'accorder : est-ce une entreprise indigne du rang où me place l'opinion publique, que de chercher cette vérité essentielle pour la conduite de toute la vie?

(*Des biens et des maux*, I, 1-4.)

6. — Promenade à l'Académie.

Au début du cinquième livre *Des biens et des maux*, Cicéron nous raconte une promenade qu'il fit pendant un de ses séjours à Athènes. En compagnie de son frère Quintus, de son cousin L. Cicéron, de ses amis Atticus et M. Pison, il va visiter les jardins de l'Académie. Au cours de cette promenade s'éveille en eux le souvenir des grands hommes d'autrefois.

Un jour, suivant ma coutume, avec M. Pison, je venais d'entendre Antiochus ¹, dans le gymnase connu sous le nom de *Gymnase de Ptolémée*. Avec nous étaient aussi mon frère Quintus, T. Pomponius ², et L. Cicéron, mon cousin germain par la parenté, mon frère par l'affection. Nous fîmes le projet d'aller nous promener l'après-midi à l'Académie ³ : ce qui nous décida, c'est que cet endroit,

1. Antiochus d'Ascalon, chef de l'Ancienne Académie, l'un des maîtres de Cicéron.

2. Atticus.

3. Gymnase entouré de jardins, illustré par l'enseignement de Platon : situé à l'ouest d'Athènes.

à ce moment-là, n'est pas troublé par la foule. A l'heure indiquée, nous nous retrouvons tous chez Pison. En causant de choses et d'autres, nous faisons nos six stades à partir de la porte Dipyle ¹. Nous arrivons à ces fameux jardins de l'Académie, qui méritent leur réputation; et nous les trouvons solitaires à souhait.

Alors Pison : « Est-ce, dit-il, un effet de la nature, ou une illusion de l'esprit? Mais l'aspect des lieux où nous savons qu'ont vécu de grands hommes, nous émeut plus, que si nous entendions parler d'eux ou si nous lisions quelqu'un de leurs ouvrages. C'est ce que j'éprouve bien en ce moment. Je songe à Platon, qui, suivant la tradition, fut le premier à philosopher ici; et ces jardins, tout proches de nous, non seulement me font penser à lui, mais encore semblent l'évoquer en personne devant mes yeux. Ici se promenaient Speusippe, et Xénocrate, et son disciple Polémon, dont voici justement le siège favori. De même, à Rome, pour notre curie — je parle de la curie Hostilia ², et non de la nouvelle, qui me paraît plus petite, depuis qu'on l'a agrandie; — je ne pouvais la regarder sans songer à Scipion, à Caton, à Lælius, surtout à mon aïeul ³. Il y a dans les lieux une telle puissance d'évocation, qu'on a fondé là-dessus, non sans raison, la méthode de la mémoire artificielle. »

A son tour, Quintus : « C'est bien vrai, Pison, ce que tu dis. Moi-même, en venant ici tout à l'heure, je me sentais attiré vers le bourg de

1. La principale porte d'Athènes du côté de l'ouest; c'est de là que partait la voie sacrée d'Éleusis.

2. Située sur le Forum, au pied du Capitole.

3. L'orateur et historien L. Calpurnius Piso Frugi, adversaire des Gracques.

Colone ¹, qu'habita Sophocle. J'avais devant les yeux le poète : tu sais comme je l'admire, comme je le goûte. Je songeais aux temps lointains, je me laissais attendrir par l'image d'OEdipe arrivant ici ², et, dans ces vers si harmonieux, demandant quels étaient ces lieux où nous sommes : vaine image, je le sais, mais qui ne m'a pas moins attendri. »

— « Et moi, dit Pomponius, moi, en qui vous poursuivez un disciple d'Épicure, je suis souvent avec Phèdre ³, pour qui vous connaissez mon affection, dans ces jardins d'Épicure que nous longions tout à l'heure. Comme le veut l'antique proverbe, je me souviens des vivants ; et pourtant j'essaierais en vain d'oublier Épicure. Quand je le voudrais, je retrouverais encore son portrait chez nos amis, non seulement en peinture, mais jusque sur des coupes et des anneaux. »

— « Notre ami Pomponius, dis-je, m'a tout l'air de railler ; et peut-être est-il dans son droit. Car il est si bien fixé à Athènes, qu'il est devenu presque un véritable *Attique* ; et je crois bien qu'il conservera ce surnom. Mais je suis de ton avis, Pison ; c'est un fait que notre curiosité et notre attention s'attachent davantage aux grands hommes, à l'aspect des lieux qui les rappellent. Tu sais qu'un jour je suis allé avec toi à Métaponte, et que je n'ai pas voulu entrer chez notre hôte avant d'avoir vu les lieux illustrés par le souvenir de Pythagore, l'endroit où il avait passé sa vie, où il aimait à s'asseoir. Et, en ce moment, de tous les monuments authentiques de grands hommes qu'on visite dans tous les quartiers

1. Sur une petite colline qui domine l'emplacement de l'Académie.

2. Dans l'*OEdipe à Colone* de Sophocle.

3. Le philosophe épicurien.

d'Athènes. ce qui m'émeut le plus, c'est, là-bas, cette exèdre. Là se tenait naguère Charmadas ¹. Il me semble que je le vois; car je connais bien ses traits. Et ce siège même, veuf désormais d'un si grand génie, semble regretter sa voix. »

— « Eh bien! reprit Pison, chacun a dit son avis; mais que pense notre cher Lucius ²? A-t-il eu plaisir à visiter le lieu qui fut témoin des luttes oratoires de Démosthène et d'Eschine? Car chacun est entraîné par ses goûts. »

— « Ne me le demande pas, dit Lucius en rougissant; je suis même descendu au port de Phalère, afin de voir l'endroit où Démosthène déclamait, dit-on, au bruit des flots, pour habituer sa voix à couvrir le frémissement du peuple. Tout à l'heure, encore, je me suis détourné un peu à droite, pour visiter le tombeau de Périclès. Mais les monuments de ce genre sont à Athènes en nombre infini : partout où l'on va, on voit se lever sous ses pas quelque souvenir historique. »

— « Vraiment, Cicéron, dit Pison, ces goûts-là, si l'on se propose d'imiter les grands hommes, sont l'indice d'heureuses dispositions; mais, si l'on ne vise qu'à retrouver de vieux souvenirs, ce n'est qu'une vaine curiosité. Aussi, nous t'exhortons à t'efforcer aussi d'imiter ceux que tu t'efforces de connaître. »

— « Tu vois, dis-je, qu'il fait ce que tu lui conseilles, mon cher Pison; mais je ne t'en sais pas moins gré de tes exhortations. »

Alors Pison, avec ce ton amical qu'il a d'ordinaire : « Oui, dit-il, tâchons de contribuer tous aux

1. Philosophe académicien, disciple de Carnéade.

2. L. Cicéron, cousin de l'orateur.

progrès de ce jeune homme. Que surtout il consacre un peu de son temps à l'étude de la philosophie : c'est d'abord un moyen de t'imiter, toi qu'il aime ; c'est ensuite un moyen de se mieux préparer, comme il le veut, pour l'éloquence. »

(*Des biens et des maux*, V, 1-2.)

7. — Le génie grec et le génie romain.

Au début des *Tusculanes*, où, dans sa villa de Tusculum, il expose à un disciple les principales vérités morales, Cicéron explique pourquoi la philosophie a été si longtemps presque inconnue de ses compatriotes. Il marque très nettement l'opposition du génie grec et du génie romain.

Du jour où j'ai été enfin délivré, entièrement ou en grande partie, du travail des plaidoyers et de mes occupations de sénateur ¹, j'ai suivi, mon cher Brutus, tes conseils pressants, et je suis revenu à mes anciennes études. Je ne les avais pas oubliées, mais les circonstances m'avaient forcé de les ralentir, et même, pendant longtemps, de les interrompre. J'y suis donc revenu ; et comme la méthode et la science de tous les préceptes relatifs à la conduite de la vie sont contenues dans l'étude de la sagesse qu'on nomme philosophie, j'ai cru devoir traiter ces questions en latin. Non qu'on ne puisse connaître à fond la philosophie par les livres et les maîtres grecs. Mais j'ai toujours été d'avis que nos compatriotes avaient toujours montré plus de sagesse que les Grecs dans leurs inventions, ou qu'ils avaient amélioré ce qu'ils empruntaient aux

1. Allusion à la dictature de César.

Grecs, du moins pour tout ce qu'ils avaient jugé digne de leur attention.

Dans tout ce qui touche aux mœurs, aux institutions privées, à la conduite de la maison et de la famille, nous apportons assurément plus de dignité et d'éclat. Et, quant au gouvernement de l'État, il est évident que nos ancêtres l'ont mieux organisé par les institutions et les lois. Faut-il parler de l'armée? Elle s'est toujours distinguée, chez nous, par le courage, et, plus encore, par la discipline. Et, pour tout ce qui dépend de la nature, non de l'étude, on ne peut nous comparer ni la Grèce, ni aucune nation. Où trouver, en effet, tant de gravité, de fermeté, de grandeur d'âme, de probité, de bonne foi? Où trouver enfin une vertu si merveilleuse en tout genre, qu'on puisse la comparer avec celle de nos ancêtres?

Mais, pour la science, et pour tous les genres de littérature, la Grèce nous surpassait : victoire aisée, d'ailleurs, puisque nous ne la disputons pas. Chez les Grecs, le premier genre littéraire, la poésie, est fort ancien : Homère et Hésiode sont antérieurs à la fondation de Rome; Archiloque vivait sous le règne de Romulus. C'est bien plus tard que la poésie apparut chez nous : Livius ¹ fit jouer sa première pièce vers l'an 510 de Rome, sous le consulat de C. Claudius (fils de Cæcus) et de M. Tuditanus ², un an avant la naissance d'Ennius, qui fut l'aîné de Plaute et de Nævius.

C'est donc bien tard que, chez nous, les poètes ont été ou reconnus ou reçus. A la vérité, nous lisons dans les *Origines* ³, que dans les banquets les con-

1. Livius Andronicus.

2. En 240 avant notre ère.

3. Ouvrage du vieux Caton.

vives avaient coutume de chanter, au son de la flûte, les vertus des grands hommes. Mais une chose prouve bien qu'on honorait peu les poètes : c'est le discours de Caton, où il reproche comme une honte à M. Nobilior d'avoir emmené des poètes dans sa province. Or ce consul, nous le savons, avait emmené en Étolie Ennius. Moins on honorait alors les poètes, moins on cultivait la poésie. Et pourtant, quand il s'est rencontré en ce genre de beaux génies, ils ne sont guère restés au-dessous des Grecs. Si, chez un homme de haute naissance, comme Fabius ¹, on eût fait cas de son talent pour la peinture, croyez-vous qu'il n'y aurait pas eu, chez nous aussi, beaucoup de Polyclètes et de Parrhasius ? L'estime publique est l'aliment des arts ; chez tous, c'est l'amour de la gloire qui inspire l'ardeur pour l'étude ; et l'on voit languir toujours les genres que méprise le public. C'était, pour les Grecs, la marque d'une éducation soignée, que de savoir jouer des instruments et chanter. Aussi Épaminondas, le plus grand homme de la Grèce à mon sens, était-il, dit-on, fort habile à jouer de la lyre. Et Thémistocle, un peu auparavant, pour avoir refusé la lyre dans un festin, fut considéré comme un ignorant. En conséquence, la musique fut florissante en Grèce ; tout le monde apprenait cet art ; et quiconque l'ignorait passait pour avoir reçu une éducation négligée. Chez eux, la géométrie fut en grand honneur ; aussi ont-ils eu d'illustres mathématiciens. Chez nous, on a réduit cette science à l'arpentage et au calcul.

Au contraire, nous avons vite compris la grandeur de l'éloquence. D'abord sans y chercher d'art,

1. Fabius Pictor.

en nous contentant d'heureuses dispositions : l'art est venu ensuite. En effet, Galba, l'Africain, Lælius étaient des gens doctes, suivant la tradition. Caton, qui les précéda, était même un homme d'étude. Puis, ce fut Lépidé, Carbon, les Gracques. Enfin, si l'on se rapproche de notre temps, nous trouvons chez nous de si grands orateurs, que nous ne le cédon's guère aux Grecs, ou pas du tout.

La philosophie a été négligée jusqu'à présent, et elle n'a encore produit en latin rien d'éclatant. C'est à moi de la mettre en honneur et de la réveiller chez nous : si mes travaux d'autrefois ont été de quelque utilité à mes concitoyens, je veux, s'il est possible, que mes loisirs aussi leur soient utiles. Je dois d'autant plus m'appliquer à ce travail, qu'il existe déjà, dit-on, beaucoup d'ouvrages latins du même genre, écrits à la légère, par de très honnêtes gens, sans doute, mais d'un savoir insuffisant. Il peut arriver qu'un homme pense bien et ne puisse pas avec art exprimer ce qu'il pense. Mais, coucher par écrit ses pensées, sans pouvoir ni les ordonner ni les rendre claires, sans pouvoir non plus séduire le lecteur par quelque agrément, c'est le fait d'un téméraire qui abuse de ses loisirs et de sa plume. Aussi, ces gens-là sont seuls à lire leurs livres, avec leurs partisans; et personne ne touche à leurs ouvrages, excepté ceux qui réclament pour leur style la même licence. Donc, si j'ai par mes efforts ajouté quelque chose à la gloire de notre éloquence, je m'appliquerai d'autant mieux à ouvrir les sources de cette philosophie, d'où est sortie même mon éloquence.

(*Tusculanes*, I, 1-3.)

8. — Le roi de la Création.

Dans le traité sur la *Nature des dieux*, Cicéron oppose l'un à l'autre les différents systèmes théologiques. Il raconte, ou imagine une conversation entre l'épicurien Velleius, le stoïcien Balbus et l'académicien Cotta. Pour démontrer la réalité de la Providence divine, Balbus insiste sur l'harmonie de l'univers et sur la grandeur de l'homme, devenu roi de la Création.

L'âme, l'esprit, la raison de l'homme, son intelligence, sa sagesse, sont évidemment l'œuvre de Dieu. Pour ne pas le comprendre, il faut, ce me semble, être dépourvu de toutes ces facultés. Au moment de traiter ce sujet, je regrette, Cotta, de n'avoir pas ton éloquence. Comme tu parlerais de tout cela ! Tu nous montrerais d'abord l'étendue de notre intelligence ; comment nous savons déduire nos idées les unes des autres et les embrasser toutes. C'est par là que nous pouvons tirer les conséquences, conclure par le raisonnement, définir chaque chose et en préciser le sens. On juge par là quelle est la portée de la science et sa grandeur : il n'y a rien de supérieur, même en Dieu. Un autre privilège — que vous autres académiciens vous contestez et refusez à l'homme — c'est que, par les sens et par l'esprit, nous pouvons percevoir et saisir les objets extérieurs. En rapprochant et comparant ces données, nous inventons aussi les arts nécessaires soit pour la vie, soit pour l'agrément. Et cette maîtresse du monde (comme vous dites), cette faculté du langage, qu'elle est belle ! qu'elle est divine ! D'abord, elle nous permet d'apprendre ce que nous ignorons, et d'enseigner aux autres ce que nous savons. Puis nous lui devons de pouvoir

exhorter, persuader, consoler les malheureux, rassurer les gens épouvantés, arrêter les téméraires, apaiser les passions et les colères. Elle a établi entre nous le lien du droit, des lois, des cités; elle nous a tirés de la vie sauvage des bêtes...

Et qu'elles sont commodes, propres à une foule d'usages, ces mains que la nature a données à l'homme! Les doigts se plient ou s'allongent aisément, grâce à la souplesse des articulations et sans qu'aucun mouvement soit douloureux. Qu'il s'agisse de peindre, de sculpter, de graver, de jouer d'un instrument à cordes ou de la flûte, la main est prête pour le doigté. Voilà pour l'agrément. Quant au nécessaire, la main cultive les champs, bâtit les maisons, tisse et coud les vêtements, travaille le cuivre et le fer. Ainsi donc, aux choses découvertes par l'esprit, perçues par les sens, s'applique la main des artisans; et, par là, nous nous procurons tout ce qu'il nous faut pour nous loger, nous vêtir, nous protéger; par là, nous élevons des villes, des murs; des habitations, des temples. Par le travail de l'homme, c'est-à-dire grâce à la main, nous avons encore des aliments variés en abondance. La main, par la culture, tire des champs beaucoup de productions, que l'on consomme aussitôt ou que l'on met en réserve. Notre nourriture se compose encore d'animaux terrestres, aquatiques, volatiles; et il nous faut prendre les uns, élever les autres. Nous dressons aussi des quadrupèdes pour nous porter : par leur vitesse et leur force, nous acquérons nous-mêmes de la force et de la vitesse. A certaines bêtes nous imposons des fardeaux, à d'autres le joug. Nous faisons tourner à notre profit la sagacité des éléphants et le flair des chiens. Des entrailles de la terre nous tirons le fer, qui est indispensable pour

la culture. Nous découvrons dans les profondeurs du sol les filons de cuivre, d'argent, d'or, qui se prêtent à nos besoins et à nos goûts d'ornementation. Nous coupons des arbres, cultivés ou sauvages, et de ce bois nous nous servons soit pour faire du feu, réchauffer notre corps et cuire nos mets, soit pour bâtir des maisons qui nous mettent à l'abri du froid et de la chaleur. Le bois nous est encore d'une grande utilité pour construire les vaisseaux, qui vont de tous côtés chercher pour nous les commodités de la vie. Ce que la nature a fait de plus violent, la mer et le vent, seuls nous savons les gouverner; grâce à notre science de la navigation, nous tirons de la mer une foule de jouissances et de ressources. De même, sur terre, l'homme est partout le maître. Nous jouissons des plaines, des montagnes; à nous, les rivières; à nous, les lacs; c'est nous qui semons les blés et plantons les arbres; c'est nous qui fécondons la terre en y creusant des canaux; c'est nous qui arrêtons, redressons, détournons les fleuves. Enfin, par le travail de nos mains, nous nous efforçons de créer, dans la nature, comme une autre nature.

Mais quoi? l'esprit de l'homme n'a-t-il pas pénétré jusqu'au ciel? Seuls de tous les êtres animés, nous avons observé le lever, le coucher, le cours des astres. C'est le genre humain qui a déterminé le jour, le mois, l'année. Il prévoit les éclipses du soleil et de la lune; et il les prédit pour tous les temps à venir, en fixant leur nature, leur grandeur, leur moment précis. La vue de ces merveilles lui révèle l'existence des dieux : connaissance d'où dérivent la piété, la justice qui en est inséparable, et les autres vertus, dont la pratique assure une vie heureuse, égale, et semblable à celle des dieux. Et

nous ne le cédon's en rien aux habitants du ciel, à l'immortalité près, qui n'est pas nécessaire pour bien vivre.

Par tout ce qui précède, je crois avoir assez montré la supériorité de l'homme sur tous les animaux. On en doit conclure que ni la conformation ni la disposition de son corps, ni les merveilleuses aptitudes de son génie naturel et de son intelligence, ne peuvent être un effet du hasard. Il me reste à montrer, pour terminer enfin, que toutes les choses qui sont dans le monde, et dont l'homme se sert, ont été faites exprès pour l'homme.

D'abord, le monde lui-même a été fait pour les dieux et pour les hommes. Tout ce qu'il contient a été disposé et imaginé pour l'usage de l'homme. En effet, l'univers est comme l'habitation commune, la cité commune des dieux et des hommes : car ils sont les seuls êtres raisonnables, les seuls qui vivent conformément à la justice et à la loi. Athènes et Lacédémone ont été évidemment fondées pour les Athéniens et les Lacédémoniens, et tout ce que contiennent ces villes est considéré justement comme la propriété de ces peuples : de même, tout ce qui est dans l'univers doit être considéré comme la propriété des dieux et des hommes. Les révolutions du soleil, de la lune et des autres astres, sont évidemment indispensables à l'harmonie du monde ; mais, en même temps, elles servent de spectacle à l'homme. Spectacle dont on ne peut se rassasier, le plus beau de tous, le plus digne d'exercer notre raison et notre pénétration. En mesurant le cours des astres, nous avons appris à connaître les saisons, leurs différences et leurs changements. Puisque l'homme est seul à connaître ces merveilles, on doit penser qu'elles ont été faites pour lui.

La terre produit des moissons, diverses espèces de légumes, avec une très grande abondance : est-ce pour les bêtes ou pour les hommes ? Et les vignes ? Et les oliviers ? Ils donnent à profusion des fruits exquis, dont ne se soucient guère les bêtes. Les animaux ne savent, non plus, ni semer, ni cultiver, ni moissonner et recueillir les récoltes en temps opportun, ni serrer et garder. De tout cela, l'homme est seul à faire usage et seul à s'en occuper.

Les lyres et les flûtes sont évidemment faites pour ceux qui peuvent en jouer ; de même, ces choses dont nous venons de parler, sont destinées uniquement, reconnaissons-le, à ceux qui s'en servent. Si quelques bêtes en dérobent ou en emportent quelques parcelles, on ne peut dire que tout cela ait poussé pour elles aussi. Ce n'est pas pour les rats ou les fourmis que les hommes font des provisions de froment ; c'est pour leurs femmes, leurs enfants et les gens de leurs maisons. Les bêtes n'en jouissent donc qu'à la dérobée, comme je disais ; les maîtres en jouissent ouvertement et librement. C'est donc aux hommes que tout cela est destiné, il faut l'avouer. A voir une telle abondance, une telle variété de fruits, si agréables non seulement au goût, mais à l'odorat et à la vue, peut-on douter que ces dons de la nature ne soient réservés exclusivement aux hommes ?

Loin de pouvoir admettre que tout cela soit aussi destiné aux bêtes, nous voyons, au contraire, que les bêtes elles-mêmes ont été créées pour les hommes. A quoi serviraient les moutons, s'ils ne portaient une laine qui, préparée et tissée, fournit aux hommes des vêtements ? Et, en effet, ces moutons n'auraient pu ni se nourrir, ni se soutenir, ni

rien tirer d'eux-mêmes, sans le secours et les soins de l'homme. Et le chien, gardien si fidèle, si dévoué, si flatteur pour son maître, si haineux pour les étrangers, doué d'un flair si merveilleux pour quêter le gibier, et si ardent à la chasse ! Par tout cela, n'atteste-t-il pas qu'il est né pour le service de l'homme ? Et les bœufs ! La conformation de leur dos montre bien qu'ils ne sont pas faits pour porter des charges ; mais leur cou est disposé pour le joug, comme leurs fortes et larges épaules pour tirer la charrue...

Il serait trop long de passer en revue les services que rendent les mulets et les ânes : il est bien certain qu'ils sont destinés à l'usage de l'homme. Et le porc, à quoi est-il bon, sauf à être mangé ? C'est pour l'empêcher de pourrir qu'on lui a donné une âme, en guise de sel, comme dit Chrysippe. Comme il convenait à la nourriture des hommes, la nature a rendu cet animal plus fécond qu'aucun autre. Et cette foule de poissons à chair délicate ? Et tous ces oiseaux ? Ils flattent si délicieusement le goût, que notre Providence semble parfois avoir été épicurienne ; néanmoins, ils n'ont d'autres pièges à redouter que ceux de l'industrie et de l'habileté humaines. Certains oiseaux, par leur vol ou par leur chant (les *oscines*, comme les appellent nos augures), nous servent à prévoir l'avenir, à ce qu'on croit. Quant aux grosses bêtes féroces, nous les prenons à la chasse, soit pour les manger, soit pour nous livrer à un exercice qui est l'image de la guerre, soit pour les dompter et les domestiquer à notre usage, comme les éléphants. Et du corps de ces bêtes nous tirons beaucoup de remèdes pour les maladies et les blessures, ainsi que de certaines racines et de certaines plantes, dont l'utilité nous

est connue par une longue tradition ou l'expérience.

Avec les yeux de l'imagination, représentez-vous toute la terre et toutes les mers. Vous verrez d'immenses étendues de plaines couvertes de moissons, des montagnes vêtues d'épaisses forêts, des pâturages, des navires qui sillonnent la mer avec une incroyable rapidité. Et ce n'est pas seulement à la surface de la terre, c'est encore dans ses profondeurs obscures que se cachent une foule de choses utiles. Tout cela est fait pour l'usage de l'homme, et l'homme seul sait le découvrir.

(*De la nature des dieux*, II, 59-64.)

9. — Plaisirs de la vieillesse.

Le traité de la *Vieillesse* représente une conversation du vieux Caton avec ses amis, vers l'année 150. Caton dit les consolations et les plaisirs de son âge.

Pour moi, j'aime tant la conversation, que je prends plaisir même aux longs repas, non seulement avec les hommes de mon âge, qui se font rares, mais avec des jeunes gens comme vous. Et je rends grâce à la vieillesse, qui a développé en moi le goût de la conversation, en m'enlevant le goût du boire et du manger. Ce n'est pas que je condamne la bonne chère; car je ne veux pas avoir l'air de déclarer la guerre à tout plaisir, et peut-être même la nature autorise-t-elle le plaisir dans une certaine mesure. En tout cas, je ne vois pas que la vieillesse nous empêche d'apprécier même la bonne chère. Pour mon compte, j'aime les présidences de banquet, instituées par nos ancêtres; j'aime ce discours que, suivant la tradition, le roi du fes-

tin¹ prononce, la coupe en main; j'aime ces petites coupes qu'on vide goutte à goutte, comme dans le *Banquet* de Xénophon; j'aime dîner au frais pendant l'été, au soleil, ou devant le feu, pendant l'hiver. Je reste fidèle à ces goûts dans ma campagne de Sabine; chaque jour, je tiens ma place à table avec mes voisins, et nous prolongeons le repas bien avant dans la nuit, le plus longtemps possible, en causant de choses et d'autres...

Si en outre on se nourrit, pour ainsi dire, d'étude et de science, il n'y a pas d'état plus heureux qu'une vieillesse tranquille. Encore la veille de sa mort, nous avons vu C. Gallus occupé à mesurer le ciel et la terre. C'était l'ami de ton père, Scipion². Combien de fois le jour l'a surpris sur des travaux poursuivis de nuit, et la nuit sur des travaux commencés le matin! Comme il aimait à nous prédire longtemps à l'avance les éclipses de soleil et de lune! Parlons maintenant d'études moins sérieuses, mais qui demandent pourtant de la pénétration. Avec quelle joie Nævius écrivait sa *Guerre punique*! Plaute, son *Truculentus*, son *Pseudolus*! J'ai connu encore Livius³ dans sa vieillesse : six années avant ma naissance, il avait fait représenter une pièce, sous le consulat de Centon et de Tuditanus⁴, et cependant il a vécu jusqu'au temps de mon adolescence. Et les travaux de P. Licinius Crassus sur le droit pontifical et le droit civil? Et ceux de P. Scipion⁵, qui, ces jours derniers, est devenu grand

1. Un des convives, ordinairement l'amphitryon, désigné pour présider le banquet, prenait le titre de *roi du festin*.

2. Scipion Émilien, l'un des interlocuteurs.

3. Livius Andronicus.

4. En 240.

5. Scipion Nasica, celui qui tua Tib. Gracchus.

pontife? Tous ces vieillards que je viens de citer, nous les avons vus, jusqu'au bout, pleins d'ardeur pour l'étude. Et M. Cethegus, celui qu'Ennius a si bien nommé « l'âme de la Persuasion », avec quelle ardeur nous l'avons vu s'exercer à l'éloquence, jusque dans sa vieillesse! Peut-on comparer le plaisir des banquets, des jeux ou des sens, aux jouissances dont je parle? Voilà l'avantage de ce goût pour l'étude : dans les esprits sages et bien disciplinés, il croît avec l'âge. Belle pensée que celle de Solon! Il dit, dans un de ses vers, qu'en vieillissant il apprend beaucoup chaque jour. C'est le plaisir de l'esprit, et il ne peut y en avoir de plus grand.

J'arrive maintenant aux plaisirs de l'agriculture, qui ont pour moi un charme incroyable. Il n'est pas de vieillesse qui puisse nous les interdire, et rien n'approche autant du genre de vie qui convient au sage. On n'a affaire qu'au sol; et il ne refuse jamais d'obéir, toujours il rend avec usure ce qu'on lui a confié; si parfois le produit est moindre, d'ordinaire il est bien plus considérable. Mais ce n'est pas seulement le produit qui m'en plaît; c'est encore de voir la force créatrice de la terre elle-même. Le sol, une fois amolli et retourné, reçoit la semence, enfouie par la herse (d'où le nom de *hersage* donné à cette opération). Alors, la terre chauffe la graine, la serre, la fait éclater, et en fait sortir une tige verdoyante. Cette tige, soutenue par les racines, grandit peu à peu, se dresse en un chaume noueux, s'enferme dans une gaine où va s'achever l'œuvre mystérieuse. Quand la plante sort de cette gaine, elle s'échappe en épis réguliers, protégés par les barbes, comme par un rempart, contre le bec des petits oiseaux.

Faut-il vous parler du plaisir de planter la vigne,

de la voir pousser et grandir? Je ne puis me rassasier du bonheur que j'éprouve à vous faire connaître les douces occupations et les jouissances de ma vieillesse. Je laisse de côté la puissance de végétation, commune à toutes les plantes de cette terre, qui du moindre pépin de figue ou de raisin, ou des plus menues graines des céréales, des arbres, tire de si gros troncs et de si grosses branches. Mais les marcottes, les boutures, les sarments, les plants vifs, les provins, tout cela n'est-il point de nature à charmer et surprendre? La vigne ne peut se soutenir d'elle-même; si elle manque d'appui, elle tombe à terre. Pour se redresser, elle se sert de ses vrilles, comme de mains, pour saisir tout ce qu'elle peut atteindre. Elle serpente, en multipliant ses jets au hasard. Mais l'habile cultivateur la taille avec le fer et réprime son essor, pour l'empêcher de pousser tout en branches et de s'étendre trop loin en tous sens. Dès le commencement du printemps, sur les branches qu'on a laissées, et aux articulations des sarments, on voit poindre ce qu'on appelle le bourgeon. De là sort la grappe; elle se découvre, elle grossit par l'action combinée de la sève et de la chaleur du soleil. Elle est d'abord très âpre au goût, puis elle s'adoucit en mûrissant. Elle se revêt de pampres, qui entretiennent autour d'elle une température tiède et la défendent contre les ardeurs du soleil. Y a-t-il rien de plus précieux à récolter, et surtout de plus beau à voir? Car ce n'est pas seulement le produit de la vigne qui me plaît, comme je vous l'ai dit; c'est encore les soins qu'on lui donne, et sa nature même. J'aime à aligner les échalas, à attacher les ceps, puis les branches, à faire des provins, à couper, comme je disais, certains sarments, à voir pousser les autres.

Vous parlerai-je encore des procédés d'irrigation, des fossés, du binage, de toutes ces opérations qui fécondent la terre? Faut-il vous parler de l'utilité des engrais? J'ai traité cette question dans mon ouvrage sur les *Travaux champêtres*. Le savant Hésiode n'en a pas dit un mot, quoiqu'il écrivît spécialement sur l'agriculture. Mais Homère, qui vivait, suivant moi, plusieurs siècles auparavant, nous montre Laërte occupé, pour adoucir ses regrets en l'absence de son fils, à cultiver son champ et à le fumer. D'ailleurs, les moissons, les prairies, les vignobles, les arbres, ne sont pas les seuls charmes de la campagne : il y a encore les jardins, les vergers, les pâturages, les essaims d'abeilles, et toutes les variétés des fleurs. Et, au plaisir de planter, se joint le plaisir de greffer, ce qui est bien la plus ingénieuse invention de l'agriculture.

J'aurais à énumérer encore beaucoup d'agréments de la vie champêtre. Mais, dans ce que j'ai dit, je m'aperçois que j'ai déjà été trop long. Vous me pardonnerez; car je me suis laissé entraîner par mon amour de la campagne, et la vieillesse est, de sa nature, un peu loquace. Je l'avoue, pour ne pas avoir l'air de nier tous ses défauts.

(*De la vieillesse*, 14-16.)

10. — L'œuvre philosophique de Cicéron.

Dans le traité sur la *Divination*, Cicéron cause avec son frère à Tusculum; il raille la science des devins et des augures, tout en lui reconnaissant une importance politique. — Au début du second livre, il résume avec netteté toute son œuvre philosophique.

J'ai cherché, j'ai beaucoup et longtemps réfléchi pour imaginer un moyen d'être utile au plus grand

nombre possible de citoyens; car je ne voulais pas cesser de rendre service à l'État. Je n'ai trouvé rien de plus important que d'initier mes compatriotes aux plus nobles connaissances. Je crois l'avoir fait déjà dans plusieurs ouvrages. J'ai recommandé de mon mieux l'étude de la philosophie, par le traité qui a pour titre *Hortensius*¹. J'ai montré, par mes quatre livres *Académiques*, quel genre de philosophie était, suivant moi, le moins présomptueux, le plus logique et le plus sûr. Comme le fondement de la philosophie est dans la définition *Des biens et des maux*, j'ai épuisé ce sujet en cinq livres, où j'ai expliqué nettement l'opinion de chaque philosophe et les objections qu'on lui adresse. Peu après, mes *Questions tusculanes*, en autant de livres, ont indiqué les conditions les plus nécessaires au bonheur de la vie. En effet, le premier livre traite du mépris de la mort; le second, des moyens de supporter la douleur; le troisième, des moyens d'adoucir le chagrin; le quatrième, des autres émotions de l'âme; le cinquième est consacré à une question qui éclaire toute la philosophie, il enseigne que, pour le bonheur, la vertu se suffit à elle-même. Après la publication de tous ces ouvrages, j'ai achevé trois livres *Sur la nature des dieux*, dans lesquels j'ai épuisé cette question. C'est pour compléter et couronner cette étude, que j'ai entrepris les présents livres *Sur la divination*. Quand j'y aurai ajouté, comme j'en ai l'intention, un ouvrage *Sur le destin*, j'aurai largement satisfait aux exigences de ce vaste sujet. A tous ces ouvrages il faut joindre six livres *Sur la République*, écrits à l'époque où je tenais le gouvernail de la République :

1. Perdu.

grand problème, qui est du domaine de la philosophie, et qui a été traité avec abondance par Platon, Aristote, Théophraste, et toute l'école péripatéticienne. Que dirai-je de la *Consolation* ¹? à moi-même, elle est de quelque secours, et je crois qu'elle sera fort utile aux autres. Au milieu de ces travaux, j'ai composé naguère le livre *Sur la vieillesse*, adressé à mon ami Atticus. Et, comme c'est la philosophie qui rend l'homme honnête et vaillant, au premier rang dans la liste de ces ouvrages il faut placer mon *Caton* ². Aristote, et, après lui, Théophraste, ces esprits supérieurs par leur pénétration et leur abondance, ont joint à la philosophie les préceptes de l'éloquence. Il faut donc ajouter encore à la même liste mes traités sur l'art oratoire : trois livres *Sur l'orateur*, un quatrième qui s'appelle le *Brutus*, et un cinquième intitulé *L'orateur*.

Tels sont mes travaux jusqu'ici. Pour achever mon œuvre, j'ai tant d'ardeur et je suis si bien préparé, qu'à moins de raison majeure je ne laisserai aucune partie de la philosophie sans l'exposer clairement en latin. Puis-je rendre à la République un service plus grand et meilleur, que d'instruire et de former la jeunesse? étant données surtout les mœurs d'aujourd'hui et les circonstances ³. La décadence est telle, que nous devons tous travailler à retenir et ramener nos jeunes gens. Je ne crois pas possible, ni même désirable, que tous se tournent vers ces études. Puisse-t-il s'en présenter seulement quelques-uns ! leur activité pourra encore exercer une profonde influence sur l'État. Pour

1. Composée à l'occasion de la mort de sa fille; ouvrage perdu.

2. L'éloge de Caton le Jeune; ouvrage perdu.

3. Allusion à la dictature et à la mort toute récente de César.

moi, je suis déjà récompensé de mon travail par le plaisir que des hommes d'un âge mûr prennent à mes ouvrages. L'ardeur qu'ils mettent à me lire redouble, de jour en jour, mon ardeur à écrire. A la vérité, j'ai appris qu'ils sont plus nombreux que je ne pensais. De plus, il sera beau et glorieux pour les Romains, de n'avoir plus besoin de consulter les ouvrages grecs sur la philosophie. Et, assurément, j'atteindrai ce résultat, si je mène à bonne fin mon entreprise.

Ce qui m'a amené aux études philosophiques, c'est la gravité des circonstances politiques. Au milieu de la guerre civile, je ne pouvais ni continuer à servir la République, ni rester sans rien faire; et, parmi les occupations dignes de moi, je n'en ai pas trouvé de supérieure à celle-ci. Mes concitoyens excuseront donc ma conduite, ou plutôt ils me remercieront. La République étant tombée au pouvoir d'un seul ¹, je ne me suis ni caché, ni abandonné, ni laissé abattre. Je ne me suis pas livré à une vaine rancune contre un homme ou contre les événements. Mais aussi je n'ai ni flatté ni admiré la fortune d'un autre, au point de rougir de la mienne. J'avais appris de Platon et de la philosophie, que les États sont naturellement sujets à des révolutions, qui mettent le pouvoir aux mains, tantôt des grands, tantôt du peuple, quelquefois d'un seul homme. C'est ce qui est arrivé à notre République. Alors, me voyant arraché à mes travaux d'autrefois, je suis revenu à mes études : c'était pour moi la meilleure façon de me consoler dans mes chagrins, et c'était encore un moyen d'être utile à mes concitoyens. Dans mes livres, en effet, je continuais à

1. César.

donner mon avis, à haranguer; et la philosophie me tenait lieu d'un rôle actif dans les affaires publiques. Maintenant l'on recommence à me consulter sur le gouvernement ¹. Je me dois donc à la République, ou plutôt je dois lui consacrer toutes mes pensées, tous mes soins. Je ne dois plus accorder à ces études que les loisirs que me laisseront mes devoirs et mes occupations de citoyen.

(*De la divination*, II, 1-2.)

11. — Sur l'amitié.

Le traité de l'*Amitié* nous fait assister à une conversation de Lælius avec ses deux gendres, Scævola l'augure et C. Fannius, en l'année 129. Lælius vante les avantages de l'amitié, en évoquant le souvenir de sa longue liaison avec Scipion Émilien qui venait d'être assassiné.

L'amitié n'est autre chose qu'un accord parfait, relevé d'affection et de tendresse, sur toutes les choses divines et humaines. Et peut-être, excepté la sagesse, les dieux immortels n'ont-ils rien donné de meilleur à l'homme. Les uns préfèrent la richesse, d'autres une bonne santé, d'autres le pouvoir, d'autres les honneurs, beaucoup aussi le plaisir. Ce dernier goût est digne des bêtes; les précédents sont périssables et incertains, et ils dépendent moins de nos calculs que du hasard de la fortune. Ceux qui placent le souverain bien dans la vertu ont assurément raison; mais cette vertu même produit et contient l'amitié, et sans la vertu l'amitié ne saurait exister. Prenons le mot de *vertu* dans le sens qu'on lui donne dans la vie et dans la conversation. Ne la

1. Depuis la mort de César.

mesurons pas, comme certains savants, à la pompe des définitions. Mettons au nombre des gens de bien ceux qui passent pour tels : les Paul-Émile, les Caton, les Gallus, les Scipion, les Philus. On s'en contente dans le cours ordinaire de la vie. Laissons de côté ce sage idéal, qu'on ne trouve nulle part. Donc, entre de tels hommes, l'amitié a une foule d'avantages que je puis à peine énumérer.

D'abord, la vie est-elle *vivable*, comme dit Ennius, quand on ne peut se reposer dans le charme d'une amitié réciproque? Oh! l'exquise douceur, d'avoir quelqu'un à qui l'on ose tout dire, comme à un autre soi-même! Jouirait-on autant de son bonheur, si l'on n'avait quelqu'un pour s'en réjouir autant que soi? Et le malheur serait difficile à supporter, sans un ami qui s'en afflige plus que vous. Enfin, les autres choses, que nous désirons, ne présentent guère chacune qu'un seul avantage : aux richesses on doit l'aisance, au crédit les hommages, aux honneurs la louange, aux plaisirs la joie, à la santé l'absence de douleur et le libre exercice des fonctions du corps. (L'amitié contient presque tout à la fois.) Partout où l'on se tourne, elle est là; elle ne manque nulle part; elle n'est jamais intempestive, jamais importune. L'eau et le feu, comme on dit, ne sont pas d'un usage plus général que l'amitié. Je ne parle pas maintenant de l'amitié vulgaire ou médiocre, qui pourtant, elle aussi, a son charme et son utilité. Je parle de l'amitié vraie et parfaite, dont on cite peu d'exemples. C'est cette amitié-là qui embellit le bonheur et qui diminue le poids du malheur, en le partageant.

L'amitié a donc de très nombreux et très grands avantages. Le plus précieux de tous, c'est qu'elle illumine l'avenir des rayons de l'espérance, et

qu'elle empêche l'âme de s'affaiblir ou de s'abandonner. Bien plus, dans un ami, on trouve comme un autre soi-même. Aussi, malgré l'absence, on est là; malgré la pauvreté, on est riche; malgré la faiblesse, on est fort; et, ce qui est plus difficile à exprimer, malgré la mort, on vit. Oui, on vit dans les hommages, dans les souvenirs, dans les regrets de ses amis : ce qui console l'un de mourir, et ce qui honore la vie de l'autre. Supprimez de la nature ces liens d'affection, et aucune famille, aucune ville ne pourra durer; les champs même demeureront incultes. Si l'on ne se rend pas nettement compte de la force que donnent l'amitié et la concorde, on peut en juger par l'effet des dissensions et des discordes. Y a-t-il une maison assez solide, une cité assez forte, pour n'être pas détruite de fond en comble par les haines et les divisions? Par là, on peut évaluer les bienfaits de l'amitié. Un homme d'Agri-gente¹, dit-on, un savant, proclama dans un poème grec que tout ce qui existe et se meut dans la nature et dans tout l'univers, se maintient par l'amitié et se détruit par la discorde. C'est ce que comprennent tous les mortels, et ce que prouve l'expérience.

Aussi, quand un homme vient au secours d'un ami, pour détourner sur lui-même ou partager un danger, qui donc n'applaudit pas à un tel dévouement? Rappelez-vous les acclamations qui retentirent dans tout l'amphithéâtre, tout récemment, à la pièce nouvelle de M. Pacuvius, mon hôte et mon ami. Le roi ignorait lequel des deux personnages était Oreste : Pylade soutenait qu'il était Oreste, afin de périr à sa place, tandis que le véritable

1. Empédocle.

Oreste s'obstinait à revendiquer son nom. Les spectateurs se levaient pour applaudir, et il s'agissait d'une fiction : que serait-ce, pensez-vous, pour une réalité ? La nature alors manifestait sa puissance : et ces hommes, incapables eux-mêmes d'un si beau dévouement, l'admiraient chez autrui.

(*De l'amitié*, 6-7.)

12. — Il faut savoir être soi-même.

Les *Devoirs* sont le dernier des ouvrages philosophiques de Cicéron. A l'exemple des stoïciens, il tire ici les conséquences de ses théories morales ; il y étudie les conflits entre l'utile et l'honnête, ou entre les différents devoirs ; il y pose des cas de conscience. — Entre autres conseils, il insiste sur la nécessité de connaître et de suivre sa vraie nature.

Chacun doit s'en tenir à sa vraie nature, non assurément en ce qu'elle a de vicieux, mais en ce qu'elle a de particulier. Sans lutter jamais contre le caractère général de la nature humaine, en le respectant au contraire, suivons pourtant notre nature propre. Il peut y avoir des occupations plus hautes et plus glorieuses : laissons-les, pour régler notre vie d'après nos aptitudes. Inutile de lutter contre sa nature, et de viser à une chose qu'on ne peut atteindre. Cela nous fait bien comprendre en quoi consiste la bienséance : rien n'est bienséant, de ce qu'on tente « en dépit de Minerve », comme on dit, c'est-à-dire contre la nature et malgré elle. S'il est quelque chose de bienséant, c'est surtout de mettre de l'unité dans toute sa vie, et dans chacune de ses actions : or c'est impossible, si l'on imite la manière d'être d'autrui, en oubliant la sienne. Nous devons nous servir de la langue que

nous connaissons; et si, comme certaines gens, nous voulions fourrer dans notre style des mots grecs, on se moquerait de nous à bon droit. De même, dans nos actions, dans toute notre vie, nous devons éviter les disparates.

Cette différence des caractères a de telles conséquences, que parfois, dans les mêmes circonstances, l'un devra se donner la mort, et l'autre ne le devra pas. La situation de M. Caton n'était-elle pas celle de tous les citoyens qui en Afrique se rendirent à César? Eh bien! on les eût peut-être blâmés de s'être donné la mort, parce que leur vie avait été moins austère, et leur caractère plus souple. Au contraire, Caton, qui avait reçu de la nature une prodigieuse inflexibilité et qui l'avait lui-même fortifiée par une inébranlable fermeté, Caton, qui ne s'était jamais démenti dans ses déterminations et sa conduite, Caton devait mourir plutôt que de se trouver face à face avec un tyran. Et Ulysse, que de maux il a soufferts dans ses longues pérégrinations! Il fut l'esclave de deux femmes (si Circé et Calypso doivent être appelées des femmes); et, dans toute conversation, il voulait se montrer affable et aimable pour tout le monde. Jusque dans sa maison, il a supporté les outrages de ses esclaves et de ses servantes, pour atteindre un jour l'objet de ses désirs. Ajax, au contraire, avec le caractère qu'on lui prête, aurait préféré mille morts à tous ces affronts.

Si l'on tient compte de ces différences, il faudra que chacun examine ce qui lui est personnel. Il faudra régler sa conduite en conséquence, sans chercher à imiter la conduite du voisin. Car, ce qui convient le mieux à chacun, c'est ce qui lui appartient le plus en propre. Que chacun donc connaisse son naturel et juge avec impartialité ses

qualités et ses défauts. Qu'il ne soit pas dit que les comédiens l'emportent sur nous en clairvoyance. En effet, ils ne choisissent pas les plus beaux rôles, mais les plus appropriés à leur talent. Ceux qui ont une voix puissante jouent les Épigones et Médus. Ceux qui ont l'art des beaux gestes, Ménéalippe ou Clytemnestre. Rupilius, dont je me souviens, jouait toujours Antiope. Ésope jouait rarement Ajax. Et, ce que l'histriion comprend sur la scène, l'homme sage ne le comprendrait pas dans la vie? C'est donc dans le sens de nos aptitudes qu'il faut diriger tous nos efforts. Si parfois la nécessité nous entraîne vers des occupations étrangères à notre nature, il faudra tous nos soins, toute notre réflexion, toute notre activité, pour nous tirer d'affaire, sinon avec honneur, du moins, autant que possible, sans déshonneur. Il ne s'agit guère alors d'atteindre à un mérite qui nous a été refusé; il s'agit surtout d'éviter les fautes.

(*Des devoirs*, I, 31.)

13. — Du choix d'une carrière.

C'est la conséquence naturelle de ce qui précède. Une fois qu'on a réussi à se bien connaître, il faut choisir une carrière en rapport avec ses aptitudes.

Avant tout, il nous faut déterminer ce que nous voulons être, de quelle façon, et dans quelle profession. C'est ce qu'il y a de plus difficile à décider. Au début de l'adolescence, dans un âge où la raison est faible, chacun adopte le genre d'existence qui lui plaît le plus. On se trouve donc engagé dans un certain train de vie et une carrière, avant d'avoir pu juger ce qui vaut le mieux.

Hercule fut plus heureux, suivant le récit de Prodicus, cité par Xénophon. A l'âge de la puberté (c'est le moment fixé par la nature pour choisir la route qu'on suivra dans la vie), Hercule donc s'en alla dans un désert, s'y assit, réfléchit et longtemps hésita, avant de se décider, entre deux routes qu'il voyait devant lui, celle de la volupté et celle de la vertu. — Que cela soit arrivé à Hercule, à un fils de Jupiter, c'est possible. Pour nous, c'est autre chose : nous imitons chacun ceux qu'il nous semble bon d'imiter, et nous sommes entraînés à adopter leurs goûts et leurs principes. Le plus souvent même, imbus des préceptes de nos parents, nous nous réglons sur leurs habitudes et leur exemple. D'autres cèdent à l'opinion de la foule, et tournent leur ambition vers ce qui semble admirable au plus grand nombre. Quelques-uns pourtant, soit bonheur, soit heureux naturel, soit éducation de famille, engagent leur vie dans le droit chemin.

Mais il y a une espèce d'hommes infiniment rare. Ce sont ceux qui, avec un génie supérieur, ou avec un grand fonds d'études et de science, ou avec les deux choses à la fois, ont pris le temps de délibérer sur le choix de leur carrière. Dans cette délibération, il faut tout ramener aux aptitudes de chacun. Pour apprécier toute action, nous devons, comme nous l'avons dit, décider de la convenance d'après les dispositions naturelles de l'individu. A plus forte raison, quand il s'agit de régler le plan de toute une vie, devons-nous apporter une grande attention : c'est le moyen d'être toujours, dans la suite, d'accord avec nous-mêmes, et de ne manquer à aucun devoir. Pour y réussir, c'est la nature surtout qui peut nous guider, et la fortune ne vient qu'après : dans le choix d'une carrière, tenons

compte des deux choses, mais surtout de la nature. Elle est beaucoup plus sûre et plus ferme : et parfois, quand elle lutte contre la fortune, on dirait un être immortel luttant contre un mortel. Donc, quand on aura adopté un genre de vie conforme à sa nature, abstraction faite du vice, on y devra persévérer. Voilà ce qui convient le mieux : à moins qu'on ne s'aperçoive par hasard qu'on s'est trompé dans le choix de sa carrière. Si ce malheur arrive (et il peut arriver), il faut changer sa façon de vivre et ses principes. Ce changement sera facile et prompt, si les circonstances sont favorables ; sinon, il devra se faire insensiblement, pas à pas. Ainsi, quand une amitié cesse de plaire et d'être honorable, les sages croient plus convenable de la dénouer insensiblement, que de la rompre brusquement. Mais, quand on a changé sa manière de vivre, il faut faire en sorte de prouver, par tous les moyens, qu'on s'y est décidé pour de bonnes raisons.

Nous avons dit plus haut, il est vrai, qu'il faut imiter ses ancêtres. Mais, tout d'abord, faisons exception pour les défauts, qu'il faut se garder d'imiter. Ensuite, il peut se faire que la nature ne permette pas cette imitation sur quelques points. Ainsi, le fils du premier Africain, celui qui adopta le fils de Paul-Émile, trouva un obstacle dans la faiblesse de sa santé : il ne put suivre les traces de son père, tandis que le fils de Paul-Émile ¹ put le faire. Peut-être ne pourra-t-on pas plaider, haranguer le peuple, porter les armes : alors nous devons faire au moins ce qui dépendra de nous, pratiquer la justice, la bonne foi, la générosité, la modération, la

1. Devenu, par adoption, Scipion Émilien.

tempérance. Nous rachèterons par là ce qui peut nous manquer. Et le plus bel héritage que les enfants puissent recevoir de leurs pères, ce qui vaut mieux que tout patrimoine, c'est la gloire de leurs vertus et de leurs actions : déshonorer cette gloire, c'est, à mon avis, un crime, une impiété.

(*Des devoirs*, I, 32-33.)

14. — Le devoir social.

Le premier devoir est d'être utile aux autres hommes. Cicéron insiste sur la nécessité de l'action.

La sagesse, que j'ai appelée la première des vertus, est la science des choses divines et humaines : elle comprend l'étude des rapports qui unissent l'homme à Dieu, et les hommes entre eux. Si cette étude est la plus importante, comme c'est certain, les devoirs qui en résultent sont aussi les plus importants. La connaissance et la contemplation de la nature sont comme mutilées et incomplètes, si elles ne sont suivies d'aucune action. Or, l'action consiste surtout à défendre les intérêts des hommes. Elle a donc pour objet la société humaine. Aussi faut-il la placer au-dessus de la science. Tous les honnêtes gens le prouvent par leur conduite, et en jugent ainsi. Supposez l'homme le plus avide de pénétrer et de connaître la nature. Il est enfermé, absorbé dans l'étude des choses les plus dignes de son attention. Tout à coup, on lui annonce que sa patrie court un grand danger; et il peut la secourir, l'assister. Est-ce qu'il ne quittera pas, ne sacrifiera pas ses recherches, quand même il se croirait assuré de compter les étoiles ou de mesurer

la grandeur du monde? Et il ferait de même, à la nouvelle du danger que courrait la vie ou la fortune d'un père, d'un ami. Cet exemple montre bien, qu'au-dessus des études et des devoirs de la science, il faut placer les devoirs de la justice : car ceux-ci touchent à l'intérêt de l'humanité, et il n'y a rien de plus important pour l'homme.

D'ailleurs, les gens dont l'effort et la vie entière ont été consacrés à la science n'ont pas négligé pour cela les intérêts et le bonheur des hommes. Par leur enseignement, ils ont formé beaucoup de meilleurs citoyens, plus utiles à leur patrie. Par exemple, le Thébain Épaminondas fut le disciple du pythagoricien Lysis; Dion de Syracuse fut l'élève de Platon; et ainsi de suite. Moi-même, tous les services que j'ai pu rendre à la République (si du moins j'en ai rendu), j'en fais honneur aux savants et à la science, qui m'ont formé et armé. Non seulement, pendant leur vie et en personne, ils enseignent et instruisent des disciples; mais ils le font encore après leur mort, par les ouvrages qu'ils ont laissés. En effet, ils n'ont rien omis de ce qui touche aux lois, à la morale, à la politique : et, par leurs loisirs, ils ont évidemment contribué à nos travaux.

Ainsi, ceux-là mêmes qui se consacrent à l'étude de la science et de la philosophie, font tourner surtout au profit de l'humanité leur sagesse, leurs connaissances et leur intelligence. Aussi, mieux vaut une éloquence abondante, mais nourrie, que les pensées les plus ingénieuses sans éloquence. La pensée tourne sur elle-même; l'éloquence seule va trouver tous ceux avec qui nous sommes en rapport.

Les essaims d'abeilles ne se forment pas pour fabriquer des rayons de miel; c'est en vertu de leur

instinct d'association qu'elles fabriquent leurs rayons. Ainsi, et à plus forte raison, les hommes s'assemblent en vertu de leur sociabilité naturelle, pour agir et penser de concert. C'est pourquoi, si cette vertu active, qui a pour objet le bien des hommes, c'est-à-dire de la société humaine, ne sert pas d'orientation à la science, la science reste isolée et stérile. De même, pour la grandeur d'âme : si elle ne se rapporte au souci de la communauté humaine, elle n'est plus que brutale et sauvage. De là résulte que l'ardeur pour l'étude doit servir au bien commun des hommes. Il n'est pas vrai, comme on le prétend parfois, que les besoins de la vie, l'impossibilité pour l'homme isolé de satisfaire et de suffire aux exigences de la nature, soient l'origine de la communauté et de la société humaines. Supposez que toutes les choses nécessaires au soutien de la vie nous soient fournies, comme on dit, par le coup de baguette d'un dieu. Alors, apparemment, les hommes de génie pourraient négliger toutes les affaires de ce monde, pour se consacrer tout entiers à l'étude de la science? Au contraire, vous les verriez fuir la solitude et chercher un compagnon d'étude : ils voudraient tantôt enseigner, tantôt apprendre, tantôt écouter, tantôt parler. Donc, tous les devoirs qui se rapportent au maintien des relations et de la société entre les hommes, doivent être mis au-dessus du devoir qui a seulement pour objet l'étude de la science.

(*Des devoirs*, I, 43-44.)

LA CORRESPONDANCE

1. — La plus ancienne lettre de Cicéron.

(Rome, année 68 avant notre ère.)

CICÉRON A ATTICUS, SALUT

J'ai éprouvé une grande douleur et j'ai été cruellement frappé, dans mes intérêts publics et privés, par la mort de notre cousin Lucius¹. Liés comme nous le sommes, tu peux en juger mieux que personne. Tous les agréments que l'on peut trouver dans le commerce d'un homme aimable, je les trouvais en lui. Je ne doute pas que tu ne partages mon chagrin; car tu seras ému de ma douleur, et tu as perdu toi-même un allié, un ami, qui avait tous les genres de mérite et d'obligeance, un homme qui t'aimait doublement, et de lui-même et sur la foi de mes paroles.

Quant à ce que tu m'écris au sujet de ta sœur², elle-même sera témoin des efforts que j'ai faits pour bien disposer à son égard l'esprit de mon frère

1. L. Cicéron.

2. Pomponia, femme de Q. Cicéron.

Quintus¹. Comme je trouvais de l'excès dans son ressentiment, je lui ai adressé une lettre où je tâchais de l'apaiser comme frère, de l'avertir comme cadet, de le reprendre comme un homme qui s'égare. D'après ce qu'il m'a souvent écrit depuis, j'ai lieu de croire que tout se passe entre eux suivant la règle et suivant notre désir.

Si je ne t'ai pas écrit plus souvent, c'est à tort que tu m'accuses. Jamais notre chère Pomponia ne m'a informé qu'on pût te faire parvenir une lettre. Or, moi non plus, je n'ai trouvé personne qui partit pour l'Épire², et je ne savais pas encore que tu fusses à Athènes...

Pour ton acquisition d'Épire³, je suis ravi qu'elle te plaise. A propos de la commission que je t'ai donnée, relativement à ce qui te paraîtra convenir pour ma maison de Tusculum⁴, je désire que tu t'en occupes, comme tu me l'écris, autant du moins que cela ne te sera pas à charge. Car c'est le seul endroit où je me repose de tous mes soucis et de mes travaux.

Nous attendons d'un jour à l'autre mon frère Quintus. Terentia⁵ souffre de grandes douleurs articulaires. Elle vous aime beaucoup, toi, ta sœur et ta mère; elle te souhaite bien le bonjour, ainsi que la petite Tullia⁶, mes délices. Porte-toi bien, aime-nous, et sois persuadé que je t'aime comme un frère.

(*Lettres à Atticus*, I, 5.)

1. Allusion à une querelle de ménage entre Pomponia et Quintus.

2. Où Atticus avait de grands domaines et séjournait souvent.

3. Atticus venait d'acquérir une nouvelle propriété près de Buthrote, en Épire.

4. Il s'agit de l'achat d'œuvres d'art.

5. Femme de Cicéron.

6. Fille de Cicéron.

2. — Candidature au consulat.

(Rome, année 65.)

CICÉRON A ATTICUS, SALUT

Ma candidature te préoccupe fort, je le sais. Voici où elle en est, autant qu'on peut le conjecturer jusqu'ici. Il n'y a sur les rangs que P. Galba : sans fard et sans détour, à la façon de nos pères, on lui dit non. Dans l'état des esprits, je n'ai fait que gagner du terrain par sa précipitation. Car, en lui disant non, on lui donne couramment pour raison qu'on est engagé avec moi. Je crois donc que mes chances augmentent, à mesure que se répand le bruit que de tous côtés se découvrent des amis à moi. Je pense commencer mes démarches juste au moment où ton esclave, me dit Cincius, doit partir avec cette lettre ; je le ferai au Champ de Mars, aux comices pour l'élection des tribuns, le seizième jour avant les calendes d'août. Comme compétiteurs certains, à ce qu'il semble, il y aura Galba, Antoine et Q. Cornificius. Je pense que ce dernier nom te fait rire ou gémir. Mais frappe-toi le front ! On parle aussi de Cæsonius. Quant à Aquilius, je ne crois pas : il s'en est défendu, il l'a juré en alléguant la maladie, en se rejetant sur son fameux royaume judiciaire ¹. Pour Catilina, si le tribunal décide qu'on ne voit pas clair en plein midi ², il sera sûrement mon compétiteur. Quant à Aufidius et à

1. Aquilius était jurisconsulte.

2. Catilina, qui venait d'être propréteur en Afrique, était accusé de concussion.

Palicanus, tu n'attends pas, je pense, que je te parle d'eux.

Parmi les candidats de l'année présente ¹, César paraît certain d'être élu ². Thermus et Silanus se disputent, dit-on, l'autre place : mais ils sont si pauvres d'amis et de réputation, qu'il ne me semble pas impossible de leur opposer Curius. Pourtant je suis seul de cet avis. Personnellement j'aurais grand intérêt, sans doute, à ce que Thermus fût élu avec César. Car aucun des candidats actuels, en cas de renvoi à notre année, ne menace de devenir un concurrent plus redoutable. Thermus est commissaire de la voie Flaminienne, qui à ce moment-là pourra sans doute être facilement achevée. Aussi serais-je bien aise qu'il fût consul avec César.

Voilà l'idée que je me fais jusqu'ici des prétendants. Pour moi, dans tout mon rôle de candidat, je déploierai une grande activité. Peut-être même, puisque les suffrages de la Gaule ³ semblent fort importants, profiterai-je du moment où, à Rome, se ralentissent les affaires du barreau, pour aller faire un tour là-bas : je partirais au mois de septembre, avec une mission auprès de Pison ⁴, et je reviendrais en janvier. Quand j'aurai bien pénétré les dispositions des nobles, je t'écirai là-dessus. Tout le reste va bien, j'espère, du moins avec les compétiteurs ici présents. A toi de travailler là-bas : puisque tu es plus près de lui ⁵, gagne-moi l'appui

1. Quoique Cicéron préparât déjà sa candidature au consulat, il ne devait se présenter que l'année suivante.

2. Il s'agit de L. Julius Cæsar, parent du dictateur.

3. La Gaule cispadane, qui avait dès lors droit de cité romaine.

4. C. Pison, proconsul de la Gaule Narbonnaise.

5. Pompée était alors en Asie, et Atticus en Grèce.

de Pompée, notre ami. Dis-lui que je ne lui en voudrai pas, s'il ne peut arriver pour mes comices...

(*Lettres à Atticus*, I, 4.)

3. — Une querelle de famille.

(Rome, 5 décembre 61.)

CICÉRON A ATTICUS, SALUT

Il y a un grand changement dans les dispositions de mon frère Quintus à ton égard, une grande altération dans sa manière de voir : je l'ai constaté par ta lettre, où tu m'as envoyé des extraits de ses lettres à lui. J'en suis très affligé, en raison de ma tendresse pour vous deux. J'en suis aussi très étonné, ne sachant ce qui a pu aigrir si fort mon frère Quintus et changer si bien ses sentiments. Je m'étais aperçu déjà d'une chose que je te voyais soupçonner, toi aussi, à ton départ : c'est que Quintus nous cachait je ne sais quelle fâcheuse impression, que son esprit était blessé et tourmenté d'importuns soupçons. J'ai travaillé bien souvent à l'en guérir, surtout après le tirage au sort de sa province¹. Je ne le trouvais pas aussi aigri que tu le marques dans ta lettre ; pourtant je n'obtenais pas tout ce que j'aurais voulu. Je me consolais à la pensée qu'il te rendrait visite ou à Dyrrachium ou à l'endroit où tu serais ; et, dans cette entrevue, je me promettais, je m'étais persuadé que tout s'arrangerait, non seulement par la conversation et une

1. Quintus venait d'être nommé gouverneur de la province d'Asie.

explication, mais encore par le fait seul de vous voir et de vous réunir. Au fond, mon frère Quintus est très bon, très aimable, très prompt à s'offenser, mais aussi à oublier : il est inutile que je t'écrive tout cela, car tu le sais. Le malheur, c'est que tu ne l'aies vu nulle part. C'est pour cela que de malignes insinuations l'ont emporté en lui sur l'idée du devoir, sur le souvenir de votre alliance et de votre vieille affection, qui aurait dû tout effacer. Où est la cause de cette contrariété ? Il m'est plus facile de la deviner que de te l'écrire ¹. Je craindrais, en défendant mes proches, de ne pas épargner les tiens. Je me rends bien compte que si, chez lui, on ² n'a pas contribué à le blesser, du moins l'on aurait pu travailler à guérir sa blessure. De là vient tout le mal, et il s'étend encore un peu plus loin qu'il ne semble : de vive voix, je t'expliquerai cela beaucoup mieux.

J'arrive à la lettre qu'il t'a envoyée de Thessalonique, et aux propos qu'il a tenus, dis-tu, sur ton compte, d'abord à Rome auprès de tes amis, puis en route. A tout cela, j'ignore s'il y a une raison : mais je n'espère qu'en ta bonté pour me délivrer de ce chagrin. Considère que les hommes les meilleurs sont souvent irritables, mais qu'ils s'apaisent aisément. Cette mobilité d'âme, pour ainsi dire, et cette sensibilité sont d'ordinaire un indice de bonté. Enfin, et j'insiste là-dessus, nous devons nous pardonner entre nous nos faiblesses, nos défauts, nos torts réciproques. Aussi, je l'espère, tout cela se calmera aisément ; je te le demande en grâce. Moi, qui te chéris tant, je tiens beaucoup à ce que tous les miens t'aiment et soient aimés de toi... Que te

1. Allusion aux démêlés de Quintus avec sa femme Pomponia, sœur d'Atticus.

2. Pomponia.

dirai-je encore? Bien des choses : mais ce sera pour une autre fois. Combien de temps te feras-tu désirer? Fais-le moi savoir. Je n'ose te presser, malgré toute mon envie de te voir arriver vite. — Nones de décembre.

(*Lettres à Atticus*, I, 17.)

4. — Harangues de Cicéron et Mémoires sur son consulat.

(Rome, juin 60.)

CICÉRON A ATTICUS, SALUT

Aux calendes de juin, comme j'allais à Antium ¹, enchanté d'échapper aux gladiateurs de M. Metellus ², j'ai rencontré ton esclave. Il m'a remis une lettre de toi et tes mémoires en grec sur mon consulat. Je me suis alors félicité de t'avoir envoyé, peu de temps auparavant, par l'intermédiaire de L. Cossinius, l'ouvrage que j'ai écrit sur le même sujet, en grec, comme le tien. Car, si je t'avais lu d'abord, tu aurais dit que je t'avais pillé. Ton récit — que pourtant j'ai lu volontiers — m'a paru un peu négligé et mal peigné. Mais c'est encore un ornement que ce dédain des ornements, comme on disait jadis que les femmes sentent bon quand elles ne sentent rien. Moi, dans mon livre, j'ai vidé toute la boîte à parfums d'Isocrate, tous les coffrets de ses disciples; j'y ai même ajouté parfois les enluminures d'Aristote. A Corcyre, comme tu me l'annonces dans une

1. Où Cicéron avait une villa.

2. C'est-à-dire : aux jeux donnés par Metellus.

autre lettre, tu avais déjà parcouru mon ouvrage. Depuis, tu dois avoir reçu l'exemplaire que j'ai remis à Cossinius; je n'aurais pas osé te l'envoyer avant de l'avoir revu longuement, jusqu'à satiété. Voici pourtant ce que m'a répondu de Rhodes Posidonius ¹, après une lecture de mes mémoires : je les lui avais adressés en l'invitant à traiter le même sujet avec plus d'ornements; il me dit que cette lecture, non seulement ne l'a pas engagé à écrire, mais lui en a même ôté le courage. Que veux-tu? J'ai bouleversé la nation grecque. Ainsi, les gens qui me tourmentaient pour obtenir de moi des thèmes à broderies littéraires, ont désormais cessé de m'importuner. Pour toi, si tu es content du livre, tu auras soin de le faire répandre à Athènes et dans les autres villes de Grèce. Il semble de nature à jeter quelque lumière sur mes actions.

Je t'enverrai les harangues que tu demandes et d'autres encore : car je vois que ces discours, écrits sur les instances de nos jeunes gens, te plaisent à toi aussi. J'y ai d'ailleurs trouvé mon compte. C'est surtout dans les discours appelés *Philippiques*, qu'avait brillé ton concitoyen Démosthène : il avait renoncé aux chicanes de l'éloquence judiciaire, pour s'élever plus haut et se révéler homme d'État. J'ai voulu qu'il y eût, de moi aussi, des discours analogues, qu'on pourrait appeler mes harangues consulaires. La première a été prononcée au sénat, lors des calendes de janvier, la seconde devant le peuple, toutes deux sur la loi agraire; la troisième, au sujet d'Othon; la quatrième, pour Rabirius; la cinquième, au sujet des fils de proscrits; la sixième, quand je renonçai dans l'assemblée du peuple au gouverne-

1. Le philosophe stoïcien, un des maîtres de Cicéron.

ment d'une province; la septième, quand j'ai fait partir Catilina; la huitième, devant le peuple, le lendemain de la fuite de Catilina; la neuvième, dans l'assemblée, le jour de la dénonciation faite par les Allobroges; la dixième, au sénat, le jour des nones de décembre. Il y a, en outre, deux courtes harangues, sorte d'appendices à la loi agraire. Cela forme un corps de discours, que je te ferai parvenir. Et, puisque tu aimes également mes écrits et mes actions, les mêmes livres te permettront de juger, à la fois, et ce que j'ai fait, et ce que j'ai dit. Tu n'avais qu'à ne rien demander : ce n'est pas moi qui courais au-devant de toi...

(*Lettres à Atticus*, II, 1.)

5. — Un gouverneur de province.

(Rome, année 60.)

MARCUS A SON FRÈRE QUINTUS, SALUT

... A mon avis, ceux qui commandent doivent tout rapporter au bonheur de ceux qui sont placés sous leur autorité. Telle est aussi ta pensée, et tu l'as montré dès le début, dès ton arrivée en Asie¹ : tout le monde a toujours été d'accord là-dessus. Le devoir, non seulement de l'homme qui gouverne des alliés et des citoyens, mais encore de celui qui gouverne des esclaves ou des bêtes, est de chercher l'avantage et le bien de ceux qu'il gouverne. Sur ce

1. Quintus était, depuis deux ans, gouverneur de la province d'Asie; et l'on venait de le proroger dans ces fonctions pour une troisième année.

point, l'on est unanime, je le vois, et l'on te reconnaît une grande activité. Pas de dettes nouvelles à la charge des cités; au contraire, plusieurs villes ont été délivrées par toi du lourd fardeau de dettes anciennes. D'autres, qui étaient ruinées et presque désertes, et, parmi elles, deux villes fameuses, l'une en Ionie, l'autre en Carie, Samos et Halicarnasse, se sont relevées grâce à toi. Point de séditions; point de discordes. Tu veilles à ce que les cités soient administrées par le conseil des premiers citoyens. Le brigandage a disparu en Mysie; les meurtres ont été punis en maint endroit. La paix règne dans toute la province. Et ce n'est pas seulement sur les routes et dans les campagnes que tu as réprimé le brigandage; c'est encore là où il était plus fréquent et plus grave, dans les villes et dans les temples. Tu as écarté de l'honneur, de la fortune, de la sécurité des riches, cette arme terrible au service de l'avidité des préteurs : la délation. Les impôts et les tributs des cités sont répartis également entre tous les habitants qui occupent le territoire de la cité. Tu es d'un accès facile. Tes oreilles sont ouvertes aux plaintes de tous. Personne, par indigence ou défaut de protection, ne se voit exclu, non seulement de tes audiences publiques et de ton tribunal, mais même de ta maison, de ta chambre. Dans tout l'exercice de ton autorité, rien qui sente la rigueur ou la cruauté; toujours, au contraire, de la clémence, de la douceur, de l'humanité.

Et quelle mesure bienfaisante tu as prise, en délivrant l'Asie de cette injuste et lourde charge, l'impôt des édiles ¹! Et cela, sans craindre de faire ici des

1. Impôt spécial et illégal, souvent levé dans les provinces au nom des édiles pour alimenter à Rome la caisse des jeux publics.

mécontents. Un de nos nobles se plaint ouvertement que par ton édit, où tu défends de fournir de l'argent pour les jeux, tu lui as enlevé deux cent mille sesterces. Calculons d'après cela quelles sommes d'argent auraient été versées, si, au nom de tous ceux qui allaient célébrer des jeux à Rome, on avait dû payer suivant la tradition déjà établie. D'ailleurs, j'ai étouffé ces plaintes de nos gens par la résolution que j'ai prise : je ne sais ce qu'on en pense en Asie, mais à Rome on en parle avec une vive admiration. Pour nous élever un temple où se conserverait notre souvenir ¹, les villes avaient voté de l'argent. Elles l'avaient fait en toute liberté, pour reconnaître mes grands services et tes très grands bienfaits. Par une exception formelle, la loi permettait de lever de l'argent pour un temple commémoratif; et les sommes offertes devaient être, non point perdues, mais employées à décorer un temple, si bien qu'elles semblaient offertes moins à moi qu'au peuple romain et aux dieux immortels. Tout cela donnait satisfaction à ma dignité, à la loi, à la reconnaissance des donateurs. Et cependant, je n'ai pas cru devoir accepter : par diverses raisons, et surtout afin de consoler par mon exemple ceux qui n'auraient pas mérité cet hommage et ne pourraient rien attendre.

Attache-toi donc de toutes les forces de ton âme à la conduite que tu as tenue jusqu'ici. Ces hommes, que le sénat et le peuple romain ont remis et confiés à ta fidélité, à ton autorité, aime-les, protège-les par tous les moyens, travaille à les rendre aussi heureux que possible. Si le sort t'avait désigné pour gouverner les Africains, les Espagnols ou les Gaulois,

1. La coutume s'était introduite en Asie de rendre des honneurs divins et d'élever des temples aux gouverneurs romains ou aux grands personnages.

nations grossières et barbares, tu n'aurais pas moins dû, par humanité, veiller sur leurs affaires, te dévouer à leurs intérêts et à leur salut. Mais, quand nous commandons à cette race d'hommes ¹ qui non seulement possède, mais encore, dit-on, a transmis aux autres le sentiment de l'humanité, nous devons témoigner ce sentiment à eux surtout, dont nous l'avons reçu. Je ne rougis pas de le dire, d'autant mieux que ma vie et mes actes ne peuvent me faire soupçonner d'indolence ou de frivolité : tout ce que nous avons fait, nous le devons aux sciences et aux arts, qui nous ont été transmis par les monuments et les écoles de la Grèce. Outre la loyauté ordinaire, qui est due à tous les peuples, il semble que nous devions quelque chose encore aux hommes de cette race : à ceux qui ont été nos maîtres, efforçons-nous de témoigner les sentiments que nous avons appris d'eux.

Le grand maître en fait de génie et de philosophie, Platon, pensait que les États seraient heureux seulement du jour où les savants et les philosophes commenceraient à les gouverner, ou quand les gouvernants se seraient consacrés à la science et à la philosophie. A son avis, cette alliance du pouvoir et du savoir devait être le salut des cités. Peut-être que cela s'est déjà vu une fois dans l'ensemble de notre République ². En tout cas, maintenant, ce rêve est réalisé dans ta province : le souverain pouvoir y est aux mains d'un homme qui, dès son enfance, a consacré la plus grande part de son travail et de son temps à l'étude de la philosophie, de la vertu et de l'humanité...

(*Lettres à Quintus*, I, 1.)

1. Les Grecs.

2. Quand Cicéron était consul.

6. — La politique au théâtre

(Rome, été de 59.)

CICÉRON A ATTICUS, SALUT

J'ai bien des raisons de m'inquiéter : les troubles de la République, et mes dangers personnels¹... Quel malheur que tu ne sois pas ici ! Assurément, rien n'aurait pu t'échapper ; pour moi, peut-être que je suis aveugle et trop esclave du devoir. Sache-le bien : il n'y a jamais rien eu de si mal famé, de si honteux, de si odieux aux gens de toute profession, de tout rang, de tout âge, que le gouvernement actuel. Cela est pire que je n'aurais voulu, et pas seulement pire que je n'aurais cru. Nos prétendus amis du peuple² ont appris, même aux plus modérés, à les siffler. Bibulus³ est porté aux nues, je ne sais pourquoi ; on ne l'en vante pas moins, comme si « à lui seul, en temporisant, il avait sauvé l'État »⁴.

Pompée, mon idole, s'est perdu lui-même ; ce qui m'afflige beaucoup. Nos gens n'ont personne pour eux ; je crains bien qu'il ne leur soit nécessaire de se faire craindre. Pour moi, je ne combats point leur parti, à cause de mon amitié pour Pompée ; mais je n'approuve pas ce qu'ils font, car ce serait condamner ce que j'ai fait : je suis ma route. Les senti-

1. Allusion aux mesures révolutionnaires de César, alors consul, et aux attaques de Clodius, récemment nommé tribun du peuple, contre Cicéron.

2. Les triumvirs : César, Pompée, Crassus.

3. Collègue de César, et son adversaire, pendant son consulat.

4. Vers d'Ennius en l'honneur de Fabius Maximus, l'adversaire d'Hannibal.

ments du peuple se sont manifestés surtout au théâtre et aux divers spectacles. Aux combats de gladiateurs, tantôt le maître ¹, tantôt ses acolytes ont été criblés de sifflets. Aux jeux Apollinaires, le tragédien Diphile a eu l'insolence d'appliquer à notre ami Pompée ce passage : « C'est par notre misère que tu es *grand*... » Et on lui a fait répéter ce vers mille fois. Un autre endroit : « Cette même vertu, un temps viendra où tu auras à la déplorer », a été accueilli par les acclamations de tout le théâtre; et de même pour tout le reste. Car, tels sont ces vers qu'on les dirait écrits pour la circonstance par un ennemi de Pompée. Cet autre passage : « Si tu ne respectes ni les lois ni les mœurs... » et ce qui suit, a fait éclater des frémissements et des cris. A l'arrivée de César, un morne silence. Curion fils ² parut ensuite : on l'applaudit, comme on applaudissait Pompée au bon temps de la République. César s'en est offensé; et l'on dit qu'une lettre de lui à Pompée est en route pour Capoue. Ils sont devenus les adversaires des chevaliers, qui s'étaient levés pour applaudir Curion; et ils se posent en ennemis publics. Ils menacent d'abroger la loi Roscia ³, même la loi sur les distributions de blé. Voilà bien du désordre. Pour moi, j'aurais préféré qu'on laissât passer leurs projets en silence; mais je crains que ce ne soit impossible. Les hommes ne veulent pas supporter ce que pourtant ils devront supporter. On est unanime, et l'accord se fait par la haine plus que par une mutuelle entente...

(*Lettres à Atticus*, II, 19.)

1. César ou Pompée.

2. Adversaire des triumvirs.

3. Qui, depuis le consulat de Cicéron, assurait aux chevaliers des places privilégiées dans les théâtres.

7. — Douleurs de l'exil.

(Brindes, 30 avril 58.)

TULLIUS A TERENTIA, A SA PETITE TULLIA
ET A SON FILS CICÉRON

Je vous écris moins souvent que je ne le pourrais. C'est que, si tous les moments de ma vie sont tristes, les plus tristes sont encore ceux où je vous écris et où je lis vos lettres : alors je verse tant de larmes, que je ne puis supporter cet état. Que n'ai-je eu moins d'attachement pour la vie ! Du moins je n'aurais vu dans la vie aucun mal, ou je n'en aurais vu guère. Si la fortune nous réserve quelque espoir de bonheur, ma faute a été moins grande. Mais si nos maux sont irrévocables, alors je désire te revoir le plus tôt possible, ma chère âme, et mourir dans tes bras : car ni les dieux, que tu as toujours servis religieusement, ni les hommes, à qui je me suis toujours dévoué, ne nous en ont récompensés.

Je suis à Brindes depuis treize jours, chez M. Lænius Flaccus. C'est un excellent homme : il a risqué sa fortune et sa tête pour me sauver, et les rigueurs d'une loi scélérat¹ ne l'ont pas empêché de me rendre les devoirs et les services de l'hospitalité, de l'amitié. Puissé-je lui en témoigner un jour ma reconnaissance ! Du moins, j'en garderai toujours le sentiment.

Je pars de Brindes, la veille des calendes de mai. Je compte traverser la Macédoine pour gagner

1. La loi qu'avait fait voter Clodius, et qui défendait à tous d'accueillir Cicéron exilé.

Cyzique. Quel malheur ! Quelle catastrophe ! Faut-il maintenant te demander de venir, toi, une femme, une malade, épuisée de corps et d'âme ? Faut-il ne pas te le demander ? Je serai donc sans toi ? Voici, je pense, le parti à prendre : s'il y a espoir d'obtenir mon rappel, occupe-toi d'y travailler et d'y aider ; si au contraire c'en est fait, comme je le crains, viens me rejoindre, comme tu pourras. Sache seulement une chose : si je t'ai avec moi, je ne me croirai pas tout à fait perdu. Mais que deviendra ma chère petite Tullia ? Décidez entre vous ; car je n'ai pas d'idée. Mais du moins, de toute façon, il faut veiller sur le ménage et la réputation de la malheureuse ¹. Et mon cher Cicéron ², que fera-t-il ? Ah ! qu'il reste toujours sur mon sein et dans mes bras. Je ne puis en écrire davantage : le chagrin m'en empêche...

Tu m'exhortes à montrer du courage et à ne pas désespérer de mon salut. Je voudrais bien que l'espérance fût fondée. Maintenant, malheureux que je suis, quand recevrai-je de tes lettres ? Qui me les apportera ? J'en aurais attendu à Brindes, sans l'opposition des marins, qui n'ont pas voulu laisser passer le moment favorable. En attendant, soutiens-toi de ton mieux, ma chère Terentia. Nous avons vécu avec honneur, nous avons été heureux : ce n'est point notre faute, c'est notre vertu qui nous a ruinés. Nous n'avons rien à nous reprocher, si ce n'est de n'avoir pas perdu la vie avec notre situation. Mais, si cela vaut mieux pour nos enfants que nous vivions, supportons tout le reste, tout insupportable que cela soit. Je te console, et pourtant je ne puis me consoler

1. Cicéron craint que ses malheurs politiques n'aient leur contre-coup dans le ménage de sa fille Tullia, mariée à un Pison.

2. Le fils de Cicéron, alors âgé de sept ans.

moi-même... Prends tout le soin possible de ta santé, et persuade-toi bien que je suis plus ému de ta misère que de la mienne. Ma chère Terentia, toi, la plus fidèle et la meilleure des femmes, et toi, ma fille chérie, et toi, Cicéron, notre dernière espérance. adieu. — La veille des calendes de mai, à Brindes.

(*Lettres diverses*, XIV, 4.)

8. — Retour triomphal.

(Rome. septembre 57.)

CICÉRON A ATTICUS, SALUT

Dès que je suis arrivé à Rome et que j'ai trouvé une personne sûre à qui remettre une lettre pour toi, ma première préoccupation a été de te remercier, toi absent, au sujet de mon rappel. Je m'étais bien aperçu, pour être franc, que dans ton rôle de conseiller tu n'étais ni plus brave ni plus sage que moi¹; et même, étant donné mon attachement pour toi, tu ne montrais pas trop d'activité pour veiller sur mon salut. Mais, si au début tu avais partagé mon erreur, ou plutôt ma folie, si tu t'étais associé à mes vaines craintes, du moins tu t'es fort affligé de notre séparation, et tu as déployé beaucoup de zèle, de travail, d'activité, de peine, pour mener à bien l'affaire de mon rappel. Je te l'affirme donc très sincèrement, au milieu de toute cette joie, de ces félicitations tant souhaitées, une seule chose m'a

1. Cicéron laisse entendre qu'Atticus aurait dû le rassurer dès le début, l'empêcher de s'exiler volontairement, ce qui avait fait le jeu de Clodius.

manqué, pour mettre le comble à mon allégresse : ta présence, ou plutôt tes embrassements. Quand je te tiendrai, je ne te lâcherai plus. Et, si je ne te fais payer pour le passé les intérêts échus de ton affection, assurément je ne me croirai pas digne du rétablissement de ma fortune.

Quant à ma situation politique, bien des choses semblaient très difficiles à retrouver : ma belle position d'autrefois au Forum, mon autorité au sénat, mon crédit auprès des honnêtes gens. Tout cela m'est revenu beaucoup mieux que je n'osais le souhaiter. Mais mes biens, tu n'ignores pas comme ils ont été détruits, dispersés, pillés : c'est-là mon malheur. J'ai besoin, moins de la bourse, dont pourtant je crois pouvoir disposer, que de tes conseils pour réunir et reconstituer les débris de ma fortune.

Je suppose que tes gens ont dû t'écrire tout ce qui s'est passé, ou même que tu en as eu des nouvelles par le bruit public. Pourtant je vais te donner brièvement les détails que tu seras bien aise, je crois, de connaître mieux par une lettre de moi. La veille des nones d'août, je partis de Dyrrachium, le jour même où fut portée la loi sur mon rappel. J'arrivai à Brindes le jour des nones d'août. Là je trouvai ma chère Tullia ; justement, c'était l'anniversaire de sa naissance, qui par hasard était aussi l'anniversaire de la colonie de Brindes, et celui du temple de ta voisine, la déesse *Salus*¹. Cette coïncidence fut remarquée par la foule, et les gens de Brindes m'en félicitèrent avec enthousiasme. Le sixième jour avant les ides d'août, j'appris par une

1. C'est-à-dire : l'anniversaire de la dédicace du temple de *Salus*, situé sur le Quirinal, près de la maison d'Atticus.

lettre de Quintus le merveilleux empressement des électeurs de tout âge et de tout rang, l'incroyable affluence des peuples de l'Italie, aux comices centuriates où avait été votée la loi. Puis, escorté par les premiers citoyens de Brindes, je me mis en route ; et partout je rencontrai des députés, envoyés par les villes pour me féliciter. Quand j'approchai de la capitale, il n'y eut, dans aucun ordre, aucun homme connu des nomenclateurs qui ne vînt au-devant de moi : excepté ces ennemis personnels qui ne pouvaient ou dissimuler ou nier cette inimitié même. Quand j'arrivai à la porte Capène, les degrés des temples étaient remplis par le petit peuple, qui m'applaudit bruyamment en me félicitant. Même foule, mêmes applaudissements jusqu'au Capitole. Au Forum, et sur le Capitole même, c'était une affluence prodigieuse. Le lendemain, à la séance des nones de septembre, j'adressai mes remerciements au sénat.

Pendant ces deux jours, en raison de la grande cherté des blés, la populace s'attroupa d'abord au théâtre, puis devant le sénat. A l'instigation de Clodius, on criait que j'étais cause de la disette. Ces jours-là, le sénat s'occupait de la question des subsistances ; et, pour cette commission ¹, la voix non seulement du peuple, mais encore des honnêtes gens, désignait Pompée, qui lui-même la désirait. La foule, en me nommant expressément, me demandait de proposer le décret. Je le fis donc, et je prononçai là-dessus un discours étudié. Les consulaires s'étaient absentés, sous prétexte qu'ils ne pouvaient opiner en sûreté, et il n'y avait là que Messala et

1. Il s'agissait de nommer un commissaire général des approvisionnements.

Afranius. On n'en rédigea pas moins un sénatus-consulte conforme à mon avis, décidant que l'on proposerait à Pompée la commission des blés, et que l'on porterait une loi en conséquence. On donna lecture de ce sénatus-consulte dans l'assemblée du peuple, qui, suivant une mode nouvelle assez sotte, applaudit à l'apparition de mon nom. Alors je prononçai une harangue, avec l'autorisation de tous les magistrats présents, sauf un seul préteur et deux tribuns du peuple. Le lendemain, les sénateurs se réunirent en grand nombre, avec tous les consulaires; et l'on ne refusa rien aux demandes de Pompée. Celui-ci réclamait quinze lieutenants : il m'a nommé le premier et a déclaré que je serais, en tout, un autre lui-même. Les consuls ont rédigé une loi, qui donne à Pompée, pour cinq ans, une autorité souveraine sur le commerce des blés, et cela dans le monde entier. Messius a proposé une autre loi, qui accorde au même Pompée la disposition de tout l'argent, et qui y joint la flotte, l'armée, et, dans les provinces, un pouvoir supérieur à celui des gouverneurs eux-mêmes. Notre loi consulaire semble maintenant bien modeste; mais celle de Messius est intolérable. Pompée déclare qu'il est pour la première; mais ses amis sont pour la seconde. Les consulaires frémissent, Favonius en tête: moi, je me tais, d'autant mieux que les pontifes n'ont pris encore aucune décision au sujet de ma maison. S'ils annulent la consécration religieuse, j'aurai un bel emplacement. Les consuls en estimeront la surface, en vertu du sénatus-consulte. Autrement, ils feront démolir, traiteront en leur nom, feront l'estimation du tout.

Voilà donc l'état de mes affaires : assez misérable, par rapport à ma fortune passée; assez bon, par

rapport à mes récents malheurs. Dans mon patrimoine, il y a, comme tu le sais, beaucoup de désordre. En outre, il y a certains ennuis domestiques, que je n'ose confier à une lettre ¹. Quant à mon frère Quintus, si dévoué, si vertueux, si fidèle, je l'aime, comme je le dois. Toi, je t'attends, et je te prie d'arriver vite, avec la ferme intention de m'aider de tes conseils. C'est tout un nouveau plan de vie que j'inaugure. Déjà certaines personnes, qui m'ont défendu pendant mon absence, commencent, depuis mon retour, à s'irriter sourdement contre moi, à me porter envie ouvertement. J'ai grand besoin de toi.

(*Lettres à Atticus*, IV, 1.)

9. — Une demande délicate.

(Année 56.)

M. CICÉRON A L. LUCCEIUS, SALUT

Dans nos entrevues, j'ai souvent voulu t'adresser certaine demande; mais j'en ai été empêché par une sorte de honte, qui sent un peu le paysan. Maintenant ton absence m'enhardit à parler : car une lettre ne rougit point. Je désire avec une ardeur incroyable, fort innocente à mon avis, que mon nom soit illustré et célébré par tes écrits ². Tu me declares souvent que tu le feras; mais pardonne à

1. Allusion à des démêlés avec sa femme Terentia, qui avait gaspillé sa fortune pendant l'exil de Cicéron.

2. Luceius était un historien estimé. Il avait entrepris de raconter l'histoire contemporaine de Rome, depuis la guerre sociale.

mon impatience. Les ouvrages de ta façon, malgré l'idée avantageuse que je m'en formais à l'avance, ont toujours dépassé mon attente; et ils m'ont si bien conquis, si bien enflammé, que je voudrais te voir le plus tôt possible raconter mes actions. Ce n'est pas seulement que je songe à la postérité et que je me laisse entraîner à quelque espérance d'immortalité; c'est encore que je voudrais, de mon vivant, jouir de l'autorité de ton témoignage, ou des marques de ta bienveillance, ou des grâces de ton génie.

En t'écrivant cela, je n'ignore pas combien est déjà lourde pour toi la tâche entreprise, et même commencée. Mais je vois que tu as presque terminé l'histoire de la guerre italique et civile ¹; et tu m'as dit que tu allais traiter la suite. J'aurais donc cru me manquer à moi-même, si je ne t'avais invité à réfléchir. Dois-tu préférer un récit suivi, où mes actions s'encadreraient dans le reste? Ou bien, comme l'ont fait beaucoup de Grecs, Callisthène pour la guerre de Phocide, Timée pour celle de Pyrrhus, Polybe pour celle de Numance, qui tous ont traité ces épisodes à part de leurs grandes histoires, dois-tu, toi aussi, séparer le complot politique ² du récit des guerres extérieures contre les ennemis du dehors? Il est vrai que cela n'importe guère à ma gloire; mais, pour mon impatience, il importe assez de ne pas attendre que tu arrives à l'époque de mon consulat, et de traiter tout de suite ce qui concerne ma cause et mon temps. D'ailleurs, si tu t'attaches entièrement à un seul sujet, à une seule personne, je me figure que ton

1. De la guerre sociale et des démêlés entre Sylla et Marius.

2. La conjuration de Catilina.

récit sera plus riche et plus orné. Je n'ignore pas qu'il y a beaucoup d'impudence, d'abord à t'imposer une si lourde tâche que peut-être tes occupations ne te permettent pas d'accepter, ensuite à te demander moi-même des louanges. Et encore, te paraîtrai-je mériter tant de louanges ? Mais, quand on a une fois dépassé les bornes de la pudeur, il ne s'agit pas d'être impudent à demi. Je te demande donc franchement, et avec insistance, d'embellir mes actions plus encore que tu n'y songes peut-être, et de ne pas respecter cette fois les lois de l'histoire. Tu as parlé fort agréablement de la partialité dans un certain préambule : tu y declares que tu ne t'es pas plus laissé ébranler par elle, que l'Hercule de Xénophon par la Volupté. Eh bien ! si tu te sens pour moi quelque partialité, n'y résiste pas, et accorde à notre affection un peu plus que ne le permettrait la vérité. Si je t'amène à entreprendre ce travail, tu y trouveras, j'en suis convaincu, une matière digne de ton talent et de ton abondant génie.

Depuis le commencement de la conjuration jusqu'à mon retour ¹, il me semble qu'il y a les éléments d'un volume de dimensions restreintes. Tu pourras y utiliser ta science des révolutions politiques, en expliquant, soit les causes des troubles, soit les remèdes apportés au désordre, en blâmant ce qui te paraîtra blâmable, en appuyant sur des raisonnements l'éloge de ce que tu approuveras. Et, si tu veux parler un peu librement, suivant ta coutume, tu auras à noter la perfidie, les embûches, la trahison de mes nombreux ennemis. Mes malheurs te fourniront aussi, pour ton récit, une grande variété, de quoi charmer et piquer fortement la

1. Son retour d'exil.

curiosité des lecteurs de ton ouvrage. En effet, rien n'est plus propre à ravir un lecteur que la variété des circonstances et les vicissitudes de la fortune. Si mes disgrâces m'ont été amères à éprouver, elles n'en seront pas moins agréables à lire. Loin du danger, le souvenir d'une douleur passée a son charme. Et pour les autres, qui n'ont point eu à souffrir personnellement, qui contemplent sans pâtir les maux d'autrui, la compassion même a de la douceur...

Si je n'obtiens pas de toi cette grâce, ou plutôt, si quelque obstacle t'empêche de me l'accorder, — car je crois impossible que tu refuses quelque chose à ma prière, — je serai peut-être forcé de prendre un parti que plusieurs personnes blâment souvent. Je me ferai mon propre historien, et, d'ailleurs, j'aurai pour moi l'exemple de beaucoup de gens célèbres. Mais, comme tu le sais, ce genre a des inconvénients. Nécessairement l'on parle de soi avec trop de modestie, quand il s'agit d'une action louable, et l'on passe sous silence ce qui mériterait le blâme. De plus, on est moins cru, on a moins d'autorité. Enfin l'on a bien des censeurs, on vous accuse d'être encore moins réservé que les hérauts des concours gymniques : ceux-ci commencent par couronner tous les autres vainqueurs et par proclamer leurs noms à haute voix ; puis, s'ils doivent être couronnés eux-mêmes avant la fin des jeux, ils se font remplacer par un autre héraut, pour ne pas publier eux-mêmes leur propre victoire ¹. Voilà ce que je désire éviter ; je l'éviterai, si tu te charges de ma cause, et je te prie de le faire. Après m'avoir

1. C'est ainsi que les choses se passaient aux jeux Olympiques, où il y avait des concours de hérauts.

souvent déclaré que tu exposerais avec soin la politique et les événements de mon consulat, peut-être t'étonnes-tu que je te renouvelle maintenant cette demande avec tant d'instance et en tant de mots : mais c'est que justement je brûle d'impatience, comme je te l'ai dit au début. Je suis très vif dans mes désirs ; je veux que les autres, de mon vivant, me connaissent bien par tes ouvrages, et je veux moi-même, de mon vivant, jouir de ma petite gloire.

Écris-moi donc, si cela ne te gêne pas, ta résolution là-dessus. Si tu te charges de ma cause, je te fournirai des notes complètes sur tous les événements. Si au contraire tu me renvoies à un autre temps, je m'entendrai avec toi de vive voix. En attendant, tu ne chômeras pas, tu achèveras ce que tu as commencé, et tu m'aimeras. Adieu.

(*Lettres diverses*, V, 12.)

10. — Jeux scéniques.

(Rome, année 55.)

M. CICÉRON A M. MARIUS, SALUT

Si c'est quelque indisposition ou ta mauvaise santé ordinaire qui t'a empêché de venir aux jeux ¹, j'en félicite la fortune plus que ta sagesse. Si au contraire tu as cru devoir mépriser ce que les autres admirent, et si, ta santé te le permettant, tu n'en as pas moins refusé de venir, alors je me réjouis doublement, de te savoir le corps valide et l'âme solide.

1. Les jeux donnés par Pompée pour l'inauguration de son théâtre.

Tu as bien fait de dédaigner ce que d'autres admirent sans raison, pourvu que tu aies su profiter de ton loisir : tu étais dans une situation merveilleuse pour en jouir, puisque tu étais dans un endroit charmant, et presque seul ¹. Dans ta jolie chambre, d'où tu t'es ouvert une perspective à travers les bois de Stabies et d'où l'on découvre Misène ², je ne doute point que, pendant ces journées-là, tu n'aies consacré tes matinées à de petites lectures. Et, pendant ce temps-là, les bonnes gens qui t'avaient abandonné là-bas, sommeillaient à la représentation de mimes vulgaires. Le reste de la journée, tu te livrais à ces amusements que tu sais imaginer à ta fantaisie ; et nous, il nous fallait supporter ce qu'avait bien voulu approuver Sp. Mæcius ³.

Les jeux, si tu veux le savoir, étaient tout à fait somptueux, mais pas de ton goût : car je juge de ton goût par le mien. D'abord, pour les honorer, on a fait reparaître sur la scène des gens à qui je croyais qu'on avait accordé une retraite honorable. Mais ton favori, notre ami Ésope ⁴, s'en est tiré de telle sorte, que tout le monde l'autorise désormais à en finir. Comme il commençait une formule de serment, la voix lui a manqué à cet endroit : « Si je trompe volontairement... ⁵ » A quoi bon te raconter autre chose ? Tu connais le reste des jeux. Ils n'ont même pas eu l'agrément ordinaire des jeux médiocres. La mise en scène enlevait tout l'intérêt de la

1. Marius, compatriote et camarade de Cicéron, était retenu loin de Rome par sa mauvaise santé ; il était alors dans une villa près de Pompéi.

2. Le cap Misène, qui ferme le golfe au nord-ouest.

3. Mæcius Tarpæ, critique célèbre du temps, chargé par Pompée d'organiser les représentations.

4. Le tragédien, très vieux alors.

5. Formule de serment dans une tragédie.

représentation; et cette mise en scène, je ne doute pas que tu ne t'en sois passé très volontiers. Quel plaisir peut-on trouver à voir défiler une foule de mulets dans *Clytemnestre* ¹? ou, dans le *Cheval de Troie* ², trois mille cratères? ou bien, des troupes où figurent toutes les armes de l'infanterie et de la cavalerie, dans un combat quelconque? Tout cela a pu exciter l'admiration du peuple, mais ne t'aurait guère amusé. Si pendant ces journées-là tu as écouté ton Protogène ³, pourvu qu'il t'ait lu toute autre chose que mes discours, tu as eu beaucoup plus d'agrément que nous. Je ne pense pas que tu aies regretté les jeux grecs ou osques ⁴. D'autant mieux que tu peux voir les jeux osques jusque dans votre sénat d'Arpinum ⁵. Quant aux Grecs, tu les aimes si peu que, même pour gagner ta villa, tu évites de passer par la route grecque ⁶. A plus forte raison, je ne pense pas que tu regrettes les athlètes, toi qui as méprisé les gladiateurs. Pompée lui-même avoue qu'il y a perdu sa peine et son huile. Restent les deux chasses, qui ont duré cinq jours. Elles étaient magnifiques, personne ne dit le contraire. Mais quel plaisir un esprit cultivé peut-il trouver à voir un pauvre homme déchiré par une bête féroce, ou un superbe animal transpercé d'un coup d'épieu? En tout cas, si cela mérite d'être vu, tu l'as vu souvent; et nous, qui avons assisté aux spectacles, nous n'y avons rien vu de nouveau. Le dernier jour

1. Tragédie d'Accius.

2. Tragédie de Nævius.

3. Esclave ou affranchi qui remplissait auprès de Marius les fonctions de lecteur.

4. Les farces nommées *atellanes*.

5. Le conseil municipal d'Arpinum, ville natale de Marius et de Cicéron.

6. Sans doute un vieux chemin du temps des colons grecs.

était celui des éléphants : grand enthousiasme du vulgaire et de la foule, mais rien d'intéressant. Bien plus, l'on a éprouvé une sorte de pitié, fondée sur l'opinion qu'il y a quelque rapport entre cet animal et le genre humain...

Toi, occupe-toi seulement, comme tu le fais, de soutenir et de fortifier ta santé délicate, pour être en état de venir à mes villas et de te promener avec moi en litière. Je t'ai écrit cette fois plus longuement que d'ordinaire. C'est la preuve que j'ai, non beaucoup de loisir, mais beaucoup d'affection pour toi. Dans une de tes lettres, tu m'avais un peu engagé, si tu t'en souviens, à t'envoyer un récit de nature à t'empêcher de regretter d'avoir manqué les jeux. Si j'y ai réussi, j'en suis enchanté. Sinon, je m'en console par la pensée qu'à l'avenir tu viendras aux jeux, que tu me rendras visite, et que tu ne compteras plus sur mes lettres pour t'amuser. Adieu.

(*Lettres diverses*, VII, 1.)

11. — Lettre de recommandation.

(Rome, printemps de 54.)

CICÉRON A CÉSAR IMPERATOR, SALUT

Vois si je te considère comme un autre moi-même, non seulement dans les choses qui me regardent personnellement, mais encore dans celles qui concernent mes amis. J'avais résolu d'emmener avec moi C. Trebatius¹, partout où je m'en irais, et je

1. Connus surtout comme jurisconsultes. — C'était alors un jeune homme. Cicéron, ayant accepté d'être lieutenant de Pompée, s'attendait à être chargé de quelque mission et

voulais ne le ramener à Rome que comblé de mes attentions et de mes bienfaits. Mais Pompée s'attarde ¹ plus longtemps que je n'aurais cru, et tu connais bien mon irrésolution ordinaire. Tout cela paraît empêcher, ou du moins ajourner mon départ. Voici donc ce que j'ai pris sur moi. Je me suis mis en tête que Trebatius devait attendre de toi ce qu'il avait espéré de moi; et je lui ai promis de ta bienveillance tout ce que j'étais accoutumé à lui promettre de la mienne. Par une singulière coïncidence, un fait est venu confirmer mon opinion et m'apporter un garant de ta bonté. Je parlais en détail, chez moi, de ce même Trebatius avec notre ami Balbus ², quand on m'a remis une lettre de toi. Elle se terminait par ces mots : « Quant à M. Orfius, que tu me recommandes, je le ferai roi de la Gaule : ou bien, renvoie-le à Lepta ³, si tu veux. Adresse-moi une autre personne que je puisse pousser. » Nous en avons levé les bras, Balbus et moi : cela venait si à propos, qu'on pouvait y voir je ne sais quel effet, non du hasard, mais de la volonté des dieux. Je t'envoie donc Trebatius, et je te l'envoie comme un homme que j'ai cru devoir t'envoyer, d'abord sous ma garantie, ensuite sur ton invitation. Traite-le, je t'en prie, mon cher César, avec ton affabilité ordinaire; et réunis sur lui seul tous les bienfaits que tu pourrais être amené par mes sollicitations à m'accorder pour mes amis. Je te réponds de cet

comptait emmener avec lui Trebatius. Les choses tardant de ce côté, Cicéron se décide à envoyer Trebatius auprès de César en Gaule.

1. En Sardaigne.

2. Cornelius Balbus, lieutenant de César.

3. Autre lieutenant de César. Il commandait en Gaule des compagnies du génie. — César plaisante ici le protégé de Cicéron, et le déclare incapable de faire un bon soldat.

homme-là, non point avec ma vieille formule¹ que tu as eu raison de railler à propos de ma lettre sur Milon, mais à la romaine, dans le langage des honnêtes gens. C'est un homme loyal et actif, homme d'honneur autant que personne. Ajoute à cela qu'il fait école en droit civil, qu'il a une mémoire extraordinaire, une science profonde. Je ne te demande pas pour lui une place de tribun ou de préfet, ni aucun bienfait déterminé, mais je te demande ta bienveillance et un généreux accueil. D'ailleurs, je ne m'oppose point à ce que tu lui confères aussi, quand tu le jugeras bon, les insignes de la gloire. Enfin je te remets l'homme tout entier de la main à la main, comme on dit, dans ta main illustrée par la victoire et l'honneur. Je deviens peut-être importun, quoique tu n'y autorises guère; mais je vois que tu m'y autorises. Prends soin de ta santé, et continue de m'aimer comme tu m'aimes.

(*Lettres diverses*, VII, 5.)

12. — A propos des dialogues « Sur l'orateur ».

(Rome, été de 54.)

CICÉRON A ATTICUS, SALUT

Varron², dont tu me parles dans ta lettre, trouvera place dans mon ouvrage³, s'il y a de la place

1. En effet, nous avons de Cicéron beaucoup de lettres de recommandation; et l'on y retrouve souvent les mêmes formules banales.

2. Terentius Varron, le célèbre polygraphe. — Pour lui être agréable, Cicéron cherchait le moyen de lui faire jouer un rôle dans quelqu'un de ses dialogues. Il en trouva l'occasion dans les *Académiques*.

3. La *République*, à laquelle Cicéron travaillait alors.

pour lui. Mais tu connais le genre de mes dialogues. Dans ceux *Sur l'orateur*, que tu élèves jusqu'aux nues, les interlocuteurs n'ont pu faire mention que des gens qu'ils connaissaient, ou dont ils avaient entendu parler. De même pour ces dialogues *Sur la République*, auxquels je travaille. J'y mets en scène l'Africain, Philus, Lælius et Manilius. Je leur adjoins des jeunes gens, Q. Tubéron, P. Rutilius, avec les deux gendres de Lælius, Scævola et Fannius. Mais, comme je fais précéder chaque livre d'un préambule, suivant l'exemple d'Aristote dans ceux de ses ouvrages qu'il appelle *exotériques*, je songe à composer un morceau où j'aie un prétexte pour m'adresser à Varron : car c'est là, je vois, ce que tu désires. Pourvu que je puisse mener à bien mon entreprise ! Le sujet que je veux embrasser est fort important, comme tu sais ; il est difficile, et demande beaucoup de loisir, ce dont je manque le plus.

Tout en louant mes livres *Sur l'orateur*, tu regrettes que Scævola ¹ n'y joue pas un rôle jusqu'au bout. Ce n'est pas sans raisons que je l'ai fait disparaître ; mais Platon, notre dieu, a fait la même chose dans sa *République*. Socrate vient au Pirée trouver Céphale, un riche et spirituel vieillard ; pendant toute la durée du premier dialogue, le vieillard assiste à la discussion ; mais, après avoir parlé lui-même fort à propos, il demande la permission de se retirer pour faire un sacrifice, et il ne revient pas. Platon a cru sans doute qu'il serait malséant de retenir plus longtemps, dans un si long entretien, un homme de cet âge. A plus forte raison ai-je dû procéder de même pour Scævola : étant donnés son

1. Scævola l'augure, le grand jurisconsulte, qui fut un des maîtres de Cicéron.

âge, sa mauvaise santé, dont tu te souviens, et ses hautes fonctions, il ne pouvait guère séjourner plusieurs jours dans la villa de Crassus à Tusculum. D'ailleurs, si les conversations du premier livre n'étaient pas étrangères aux études de Scævola, les autres livres se rapportent à la technique de l'art oratoire, comme tu le sais. Avec le tour d'esprit moqueur que tu lui connaissais, je n'ai pas voulu le faire intervenir dans ces discussions...

(*Lettres à Atticus*, IV, 16.)

13. — Un conquérant malgré lui.

(Rome, année 54.)

CICÉRON A TREBATIUS, SALUT

D'après ta lettre, j'ai adressé des remerciements à mon frère Quintus, et je puis enfin te féliciter de ce que tu sembles avoir pris une résolution. Tes lettres des premiers mois m'inquiétaient fort ¹. Tu me semblais tantôt — passe-moi l'expression — assez frivole dans ton regret des plaisirs de la capitale; tantôt, paresseux; tantôt, bien timide dans les travaux de la guerre; souvent même — ce qui n'est pourtant pas dans ton caractère — quelque peu impudent. On eût dit que tu avais apporté à ton général une lettre de change, et non une lettre de recommandation, tant tu étais pressé de toucher l'argent pour rentrer chez toi. Et il ne te venait pas à la pensée que d'autres ont eu beau aller avec des lettres de

1. Trebatius, envoyé par Cicéron auprès de César, avait en horreur la vie des camps. Il s'ennuya vite en Gaule et cherchait un prétexte pour revenir à Rome.

change à Alexandrie ¹, ils n'ont encore pu toucher un sesterce.

Pour moi, si je ne tenais compte que de mes intérêts, je préférerais de beaucoup t'avoir avec moi. Car je trouvais beaucoup de plaisir dans nos relations d'amitié, beaucoup de profit dans tes conseils et tes services. Mais, dès ton adolescence, tu t'es attaché et confié à moi : je me suis donc cru toujours obligé, non seulement de te protéger, mais encore de contribuer à ta fortune et à ta carrière. Tant que j'ai pensé que je partirais pour la province ², j'ai fait de moi-même beaucoup pour toi ; et tu t'en souviens, j'espère. Plus tard, mes plans ont changé ; mais, comme je voyais que César avait pour moi de grands égards et une affection toute particulière, comme je connaissais son incroyable générosité et son entière bonne foi, je t'ai recommandé et confié à lui avec toute l'insistance et tout le zèle possible. C'est bien ainsi qu'il l'a pris ; et il m'a déclaré souvent dans ses lettres, il t'a prouvé à toi et par ses paroles et par ses actes qu'il tenait grand compte de ma recommandation. Puisque tu as trouvé un tel protecteur, ne le quitte pas, si tu me crois quelque clairvoyance ou quelque affection pour toi. Et, si par hasard tu es blessé quelquefois dans ton amour-propre, quand ses occupations ou quelques difficultés t'empêchent de le voir assez vite, prends patience, et attends la fin : elle sera fort agréable et honorable pour toi, j'y veillerai.

Je n'ai pas à t'exhorter plus longuement. Je t'avertis seulement : tu as une occasion unique de

1. Allusion à la situation troublée de l'Égypte, où beaucoup de Romains avaient des intérêts financiers.

2. Comme lieutenant de Pompée.

gagner l'amitié d'un homme illustre et généreux, dans la province la plus avantageuse, et à l'âge le plus favorable; si tu laisses échapper cette occasion, tu n'en trouveras jamais de meilleure. Et, suivant la formule habituelle à vos livres de jurisprudence, c'est aussi le sentiment de Q. Cornelius. J'apprends que tu n'es point parti pour la Bretagne, et je m'en réjouis : d'abord, c'est une fatigue de moins pour toi; ensuite, je ne t'entendrai pas gémir sur ces affaires-là. Où vas-tu passer l'hiver? Quelle est ton espérance ou ta situation? Écris-moi tout cela, je t'en prie.

(*Lettres diverses*, VII, 17.)

14. — Les divers genres de lettres.

(Rome, année 53.)

M. CICÉRON A C. CURION, SALUT

Il y a plusieurs genres de lettres, tu ne l'ignores pas. Le genre fondamental est caractérisé par la raison même de l'invention : la nécessité d'informer les absents de ce qu'il importe de leur faire savoir, dans leur intérêt ou dans le nôtre. Ce n'est point une lettre de ce genre qu'assurément tu attends de moi : car, pour tes affaires particulières, tu as chez toi tes correspondants qui te tiennent au courant, et dans mes affaires il n'y a rien de nouveau. Restent deux genres de lettres, que j'aime beaucoup : l'un familier et enjoué; l'autre, sérieux et grave. Lequel des deux me convient le moins aujourd'hui? Je ne sais trop. Faut-il plaisanter avec toi par lettre? Mais c'est n'être pas citoyen, que de pouvoir rire dans de

pareilles circonstances ¹. Faut-il écrire sur un ton grave? Mais de quoi Cicéron pourrait-il parler sérieusement à Curion, si ce n'est de la République? Or, en ce genre, telle est ma situation, que je n'ose pas écrire ce que je pense, et que je ne veux pas écrire ce que je ne pense pas ².

Il ne me reste donc aucun sujet de lettre. Aussi j'arrive à ma conclusion ordinaire, et je t'exhorte à aimer la gloire. Tu as contre toi une terrible ennemie toute prête : c'est l'espérance des merveilles qu'on attend de toi. Tu n'as qu'un moyen de te tirer aisément d'affaire : c'est de t'appliquer à développer en toi les qualités indispensables pour accomplir les belles actions dont la gloire te ravit. J'aurais insisté là-dessus, si je n'étais sûr que tu as assez d'ardeur par toi-même. Et, si j'ai touché à ce point, je l'ai fait non pour t'enflammer, mais pour te donner une preuve d'affection. Adieu.

(*Lettres diverses*, II, 4.)

15. — Un fanatique d'Épicure.

(Athènes, année 51.)

M. CICÉRON A C. MEMMIUS, SALUT

Patron l'Épicurien est très lié avec moi, quoiqu'en philosophie nous ne soyons guère d'accord. Tout d'abord, à Rome, dans le temps où il vous rendait aussi ses devoirs, à toi et aux tiens, il m'a témoigné

1. Allusion aux intrigues des triumvirs, aux querelles entre Clodius et Milon.

2. Il se méfie de Curion, qui soutenait successivement tous les partis.

un vif attachement. Et récemment, quand il a obtenu ce qu'il voulait pour ses intérêts et ses récompenses, il m'a considéré comme le premier de ses défenseurs et de ses amis. Autrefois déjà, il m'avait été présenté et recommandé par Phèdre ¹, que dans mon enfance, avant de connaître Philon ², j'appréciais beaucoup comme philosophe, et que j'ai apprécié depuis pour son honnêteté, son amabilité et sa complaisance. Donc, ce Patron m'avait écrit à Rome, pour me prier de te prévenir en sa faveur et te demander de lui céder je ne sais quels vieux murs qui restent de la maison d'Épicure; je ne t'ai rien écrit alors à ce sujet, parce que je ne voulais pas contrarier par ma recommandation ton projet de bâtir sur ce terrain. Dès mon arrivée à Athènes, on m'a de nouveau prié de t'écrire; et j'y ai consenti, parce que tous tes amis s'accordent à dire que tu as renoncé à tes intentions de bâtir.

S'il en est ainsi, et si tu n'y as plus d'intérêt personnel, je te demande d'oublier les petits sujets de mécontentement qu'a pu te donner l'extravagance de certaines gens, — je connais ces Grecs. Sois indulgent, par un effet de ta grande bonté naturelle, ou par égard pour moi. Tu me demandes sans doute mon avis? Vraiment, je ne vois pas pourquoi notre homme y met tant d'empressement, mais je ne vois pas non plus pourquoi tu refuserais. Encore serais-tu bien moins excusable que lui de te tourmenter pour une bagatelle. D'ailleurs tu connais, j'en suis sûr, les arguments qu'invoque Patron. Il prétend avoir à protéger l'honneur, le devoir, le droit des testaments, l'autorité d'Épicure, les supplications de

1. Le philosophe épicurien.

2. L'académicien, maître de Cicéron.

Phèdre, le séjour, le domicile, les traces de grands hommes. Permis de railler toute la vie de l'homme et sa méthode philosophique, si nous voulons blâmer la campagne qu'il mène. Mais, par Hercule ! nous ne sommes pas tant que cela ses ennemis, ni les ennemis de tous ceux qui aiment cette doctrine ; et peut-être faut-il lui pardonner l'excès de son empressement. S'il pêche en cela, c'est par sottise, et non par méchanceté.

Enfin — car il faut bien t'avouer tout, — j'aime Pomponius Atticus comme un second frère. Rien ne m'est plus cher et plus agréable que son amitié. Or Atticus — ce n'est pas qu'il soit de leur école, il est trop instruit, trop cultivé pour cela ; mais il aime beaucoup Patron, comme il a beaucoup aimé Phèdre, — Atticus, dis-je, me presse, lui, un homme si peu intrigant, si peu importun dans ses demandes, comme il ne m'a jamais pressé. A ce qu'il prétend, je n'aurais eu qu'à faire un signe pour obtenir de toi cette concession, même si tu avais dû bâtir. S'il apprend que tu as renoncé à bâtir, et que pourtant je n'ai rien obtenu de toi, il croira, non que tu as manqué de complaisance pour moi, mais que j'ai manqué de zèle pour lui. Ainsi donc, je te demande d'écrire à tes agents que tu ne t'opposes pas à l'abrogation de ce décret des Aréopagites qu'ils appellent *hypomnematismos* (décision judiciaire). Mais je reviens à ce que je disais au début. Ce que je désire surtout, c'est que tu fasses cela volontiers pour moi, et pas seulement que tu le fasses. Pourtant je t'assure que, si tu fais ce que je te demande, je t'en serai très reconnaissant. Adieu.

(Lettres diverses, XIII, 1.)

16. — Loin de Rome.

(Laodicée, 3 août 51.)

CICÉRON A ATTICUS, SALUT

Je suis arrivé à Laodicée¹, la veille des calendes d'août : c'est à partir de ce jour-là que tu auras à faire marcher le clou de mon année². Rien de plus désiré, de plus fêté, que mon arrivée dans mon gouvernement. Mais c'est incroyable comme ce métier m'ennuie. Puis-je trouver ici une carrière assez vaste pour cette ardeur et cette activité que tu me connais? Mon talent va donc rester sans emploi? Oui, il me faut rendre la justice à Laodicée, pendant qu'A. Plotius³ la rend à Rome! Et, tandis que notre ami⁴ dispose d'une armée si nombreuse, je n'ai que le commandement nominal de deux méchantes légions! Pourtant, ce n'est pas cela que je regrette; ce que je regrette, c'est le grand jour, le Forum, la capitale, ma maison, vous tous. Je supporterai de mon mieux cet exil, pourvu qu'il ne dure qu'un an; si l'on proroge mes pouvoirs, c'en est fait de moi. Mais il sera facile de l'empêcher, pourvu que tu sois à Rome...

Je pars de Laodicée le troisième jour avant les

1. Ville de Phrygie, dans un des districts qui faisaient partie du gouvernement de Cilicie et qui par conséquent étaient alors sous l'autorité de Cicéron.

2. Allusion à un vieil usage de Rome : chaque consul enfonçait un clou dans le mur du temple de Minerve au Capitole. — Cicéron veut dire que son année de gouvernement commence le jour de son arrivée à Laodicée (31 juillet 51).

3. Alors préteur urbain.

4. César ou Pompée.

nonnes d'août, jour où je t'écris cette lettre. Je vais rejoindre mon camp en Lycaonie. Ensuite, je songe à m'approcher du Taurus, pour livrer bataille à Méragène¹, et, si je puis, lui reprendre ton esclave². Mais ce n'est point au bœuf à porter le bât : franchement, ce fardeau-là n'est point fait pour mes épaules. Enfin, je le supporterai, si cela ne dure qu'un an, grâce à toi. Arrive à temps pour solliciter tout le Sénat. Je suis très en peine de n'être plus au courant de rien : aussi, comme je te l'ai déjà demandé, envoie-moi des nouvelles, surtout des nouvelles politiques. Je t'écirais plus longuement, si cette lettre ne devait pas être longtemps en route ; je la confie à un homme qui est de mes amis ou de mes gens, C. Andronicus de Pouzzoles. Toi, tu pourras souvent remettre tes lettres aux courriers des publicains, qui me les feront remettre par les préposés des taxes et des ports de mes districts.

(*Lettres à Atticus*, V, 15.)

17. — Cicéron général.

(Du camp devant Pindenisse, automne de 51.)

M. CICÉRON IMPERATOR A M. CELIUS, ÉDILE CURULE
DÉSIGNÉ³, SALUT

Vois comment il se fait que tes lettres n'arrivent pas jusqu'à moi ; car je ne puis me persuader que tu ne m'aies pas écrit depuis ton élection à l'édilité.

1. Chef de brigands.

2. Un esclave d'Atticus, qui s'était enfui auprès de Méragène.

3. L'élection était assez récente.

d'autant mieux qu'un événement si heureux méritait bien des félicitations...

Ton souhait s'est réalisé. Tu désirais, dis-tu, que j'eusse, en fait d'embarras, juste ce qu'il en fallait pour me donner droit à la couronne de laurier; tu redoutes les Parthes¹, parce que tu n'as pas confiance dans nos troupes. Voici donc ce qui est arrivé. A la nouvelle de la guerre contre les Parthes, comptant sur certains défilés du pays et sur la nature des montagnes, je conduisis mon armée vers l'Amanus². Elle était assez forte en troupes auxiliaires, et forte aussi de l'idée favorable que ceux qui ne me connaissaient pas s'étaient faite de moi sur mon nom. — Car il n'est pas rare ici d'entendre dire : « Est-ce là celui qui à Rome...? celui que le sénat...? » Tu comprends le reste³. — J'arrivai donc à l'Amanus, la montagne qui me sépare de Bibulus, la ligne de partage des eaux. Notre ami Cassius⁴, ce qui m'a fait grand plaisir, venait heureusement de chasser l'ennemi d'Antioche. Bibulus avait pris possession de sa province⁵. Alors, avec toutes mes troupes, je poursuivis les peuples de l'Amanus, nos éternels ennemis. Beaucoup furent tués ou pris, le reste se dispersa. Les forteresses, attaquées à l'improviste, furent emportées et brûlées. C'est ainsi qu'après une victoire complète je fus proclamé *imperator* sur les bords de l'Issus, à l'endroit où, comme je te l'ai souvent entendu dire, et d'après les récits de ton Clitarque, Darius fut vaincu par Alexandre.

1. Qui avaient taillé en pièces l'armée de Crassus, et qui menaçaient la Syrie.

2. Contrefort du mont Taurus.

3. Il s'agit naturellement du consulat de Cicéron.

4. Alors questeur de Bibulus en Syrie.

5. La Syrie.

Ensuite, j'emmenai mon armée dans la partie la plus hostile de la Cilicie. Et voilà vingt-cinq jours qu'à l'aide de retranchements, de mantelets, de tours, j'assiège une place très forte, Pindenisse. J'y fais tant de travaux et m'y donne tant de peine, que, pour mettre le comble à ma gloire, il ne manque à la ville qu'un nom plus célèbre. Si je m'en empare, comme je l'espère, alors j'enverrai une lettre officielle.

Si je t'écris en ce moment, c'est pour te faire espérer la réalisation de ton vœu. Pour en revenir aux Parthes, cette campagne s'est terminée assez heureusement; la prochaine inspire bien des craintes. Aussi, mon cher Rufus, veille à ce qu'on me donne un successeur. Ou, si c'est dur à obtenir, comme tu l'écris et comme je le pense, empêche, ce qui est facile, qu'on ne prolonge mes pouvoirs. Renseigne-moi sur la politique dans tes lettres, comme je te l'ai demandé; parle-moi du présent, et surtout de l'avenir. Écris-moi tout, aussi exactement que possible, je t'en prie instamment. Adieu.

(Lettres diverses, II, 10.)

18. — Remerciements ironiques.

(En Asie, année 50.)

M. CICÉRON A M. CATON, SALUT

« J'aime à être loué par toi, mon père, par un homme qui a obtenu tant de louanges. » Ainsi parle Hector, dans Nævius, à ce que je crois. Assurément, la louange est agréable, quand elle vient de ceux qui ont eux-mêmes vécu au milieu des

louanges. Pour moi, je m'estime bien récompensé par les félicitations que contient ta lettre, et par les témoignages dont tu as accompagné ton vote¹. Et il est pour moi très honorable et très flatteur que tu aies accordé volontiers à l'amitié ce qu'évidemment tu accordais à la vérité. Quand bien même, je ne dis pas tous les citoyens, mais beaucoup d'entre eux, seraient des Catons dans notre ville, où il est déjà merveilleux qu'il en existe un seul, y a-t-il un char de triomphe, une couronne de laurier, que je pusse mettre en comparaison avec tes éloges? A mon avis, d'après mon goût, que tu trouves si pur et si fin, rien n'est plus admirable que ton discours, dont une copie m'a été transmise par mes gens.

Mais je t'ai exposé dans ma lettre précédente la cause de mon vœu, je ne dirai pas de mes désirs. En admettant même qu'elle ne te paraisse pas tout à fait juste, elle suffit cependant, sinon pour me faire désirer cet honneur, du moins pour m'empêcher de le mépriser, au cas où il me serait déféré par le sénat. Et j'espère que cet ordre, tenant compte de mon dévouement à la République, ne me jugera pas indigne de cet honneur, qui d'ailleurs est de tradition. S'il doit en être ainsi, je te demande seulement une chose, celle-là même que tu me promets très amicalement : après m'avoir accordé, suivant ton avis, ce que tu estimes le plus honorable, réjouis-toi de ce qui arrive suivant mon désir². Je reconnais que tu l'as fait, que tu l'as dit dans ton vote, et que

1. Cicéron qui, après sa campagne de Cilicie, demandait des prières publiques et ambitionnait le triomphe, avait prié Caton de l'appuyer. Caton, tout en le louant au sénat, avait voté contre les honneurs demandés.

2. Malgré l'avis de Caton, le sénat avait voté les prières publiques demandées par Cicéron,

tu me l'as écrit. La preuve que tu as été content de me voir conférer cet honneur d'une *supplication*, c'est que tu as signé le décret. Car je n'ignore pas que les sénatus-consultes de ce genre sont contre-signés d'ordinaire par les meilleurs amis de celui qu'on veut honorer. J'espère te voir bientôt. Puisse la République être alors en meilleur état que je ne le crains!

(*Lettres diverses*, XV, 6.)

19. — Entre César et Pompée.

(Athènes. octobre 50.)

CICÉRON A ATTICUS, SALUT

Au nom de notre bonheur! je fais appel à toute ton affection pour moi, à toute ta sagesse, que je trouve merveilleuse en tout genre. Réfléchis un peu à ma situation. Il me semble — à moins que le même dieu, qui nous a comblés bien au delà de nos souhaits les plus hardis en nous délivrant de la guerre des Parthes, ne vienne au secours de la République, — il me semble, dis-je, que je vois poindre une guerre si redoutable qu'on n'en a jamais vu de pareille¹. Ce malheur, dis-tu, m'est commun avec tous les citoyens. Aussi n'est-ce point cela que je propose à tes méditations. Mais voici une question qui m'est personnelle; écoute, je te prie. Tu sais que, sur tes conseils je me suis engagé avec les deux rivaux; et je voudrais avoir, dès le début,

1. La guerre entre César et Pompée.

suivi ton avis amical. Mais, comme dit le poète, « tu n'avais pas réussi à persuader mon cœur, car rien ne m'était plus cher que la patrie » ¹. A la fin, pourtant, tu m'as persuadé de m'attacher à l'un, en raison des services qu'il m'avait rendus, à l'autre, en raison de sa puissance. Je l'ai fait, et je l'ai fait avec tant d'empressement, que tous deux ont pour moi une amitié singulière. Je me disais qu'étant lié avec Pompée, je ne serais jamais entraîné à rien entreprendre contre la République, et qu'étant d'accord avec César, je n'aurais point à combattre Pompée : tant leur union était étroite. Maintenant, comme tu me le montres et comme je le vois, une lutte décisive menace d'éclater entre eux. Tous deux comptent sur moi, à moins que, peut-être, l'un des deux ² n'en fasse semblant. Quant à Pompée, il ne doute pas : il sait fort bien que j'approuve entièrement ses dispositions actuelles pour la République. Mais tous deux viennent de m'écrire, et dans ces lettres, qui me sont parvenues en même temps que la tienne, chacun d'eux semble me témoigner plus d'égards qu'à personne.

Que faire maintenant ? Je ne parle point des dernières extrémités ; car si l'on doit en venir aux armes, mieux vaut être vaincu avec l'un ³, qu'être vainqueur avec l'autre. Je parle des questions qui se poseront dès mon arrivée : faut-il ne pas tenir compte de la candidature d'un absent ⁴ ? faut-il le forcer à quitter son armée ? On me dira ⁵ : « Donne

1. Citation d'Homère, *Odyssée*, IX, 33-34.

2. César.

3. Avec Pompée, qui avait pour lui l'apparence de la légalité.

4. César demandait qu'on l'autorisât à poser de nouveau sa candidature au consulat sans quitter son armée.

5. Au sénat.

ton avis, M. Tullius. » Irai-je donc répondre : « Attends, je te prie, que j'aie consulté Atticus? » Il n'y a pas moyen de tergiverser. — Me déclarerai-je contre César? Mais que deviennent alors nos engagements réciproques? J'ai contribué naguère à lui faire obtenir le même privilège ¹, sur la demande qu'il m'en fit à Ravenne, quand nous cautions de Caelius, tribun du peuple. A la demande de César? dis-tu. Oui, et aussi de notre ami Pompée, pendant ce troisième consulat si merveilleux. — Me prononcerai-je en sens contraire? Mais alors je redoute non seulement Pompée, mais (comme dit le poète) « les Troyens et les Troyennes. Et Polydamas sera le premier à m'adresser des reproches ². » Qui sera ce Polydamas? Toi-même, parce que tu loues mes actes et mes écrits d'autrefois. — J'ai évité jusqu'ici cet embarras, les deux années dernières, sous les consulats des Marcellus ³, quand on a proposé de remplacer César dans sa province. Et maintenant, je tombe juste au moment le plus critique! Laissons donc les fous opiner les premiers. Pour moi, je me félicite de mes démarches relatives au triomphe : c'est un prétexte légitime pour ne pas entrer dans Rome ⁴. Mais ils trouveront moyen de me forcer à donner mon avis ⁵. Tu vas rire sans doute : eh bien! je regrette beaucoup de n'être pas demeuré dans ma province. C'était le vrai parti à

1. En 52.

2. Citations d'Homère, *Iliade*, VI, 442, et XXII, 100.

3. Consulat de M. Claudius Marcellus en 51; de C. Claudius Marcellus en 50.

4. Quand on sollicitait le triomphe, on devait rester hors de Rome.

5. Pour cela, le sénat n'avait qu'à tenir séance hors des murs, ce qui arrivait parfois.

prendre, si tout cela m'attendait au retour; mais c'eût été pourtant une triste extrémité...

(*Lettres à Atticus*, VII, 1.)

20. — Un bon maître.

(Leucade, 7 novembre 50.)

CICÉRON, SON FRÈRE QUINTUS ET LE FILS DE QUINTUS,
A TIRON, SALUT.

J'ai éprouvé diverses impressions à la lecture de ta lettre : la première page m'a fort inquiété, la seconde m'a un peu rassuré¹. Maintenant, du moins, je ne crains plus que tu ne t'embarques et te mettes en route, avant guérison complète. Je te verrai assez tôt, si je te vois entièrement rétabli. On a bonne opinion du médecin, à ce que tu m'écris; et je l'entends dire aussi. Cependant je n'approuve pas du tout son traitement. Il ne fallait pas te donner de bouillons, puisque tu avais l'estomac malade; je viens de lui écrire en détail, à lui et à Lyson².

Curius³ est un homme très aimable, très obligeant et très bon. Je lui ai adressé une longue lettre; entre autres choses, je lui ai dit de te faire transporter chez lui, si tu le trouvais bon. Je crains que notre Lyson ne soit un peu négligent. D'abord, tous les Grecs le sont. Ensuite, j'ai eu beau lui écrire, il ne m'a pas répondu. Il est vrai que tu te

1. Tiron, l'affranchi et le fidèle ami de Cicéron, étant tombé malade en route, était resté à Patras, tandis que Cicéron et ses autres compagnons continuaient leur chemin vers l'Italie.

2. L'hôte de Tiron à Patras.

3. Un ami de Cicéron, fixé à Patras.

loues de lui. A toi donc de décider ce qu'il faut faire. Ce que je te demande, mon cher Tiron, c'est de ne pas regarder à la dépense, en tout ce qui est nécessaire pour rétablir ta santé. J'ai écrit à Curius de te donner tout ce que tu désirerais. Je crois qu'il faudrait aussi donner quelque chose au médecin lui-même, pour qu'il soit plus attentif.

Tu m'as rendu des services sans nombre, à la maison, au Forum, à Rome, en province, dans mes affaires privées et dans ma vie publique, dans mes études et pour mes lettres. Tu y mettras le comble, si, comme je l'espère, tu me donnes le plaisir de te voir en bonne santé. Le mieux, à mon avis, quand tu seras guéri, c'est de revenir avec le questeur Mes-
cinius. Il est fort aimable, et il t'aime, à ce qu'il m'a paru. Mais soigne-toi d'abord, et pense à te guérir; ensuite, mon cher Tiron, tu penseras à t'embarquer. Je ne veux pas que tu te presses en rien. Je n'ai qu'un désir : c'est de te savoir bien portant.

Persuade-toi bien, mon cher Tiron, que tous ceux qui ont de l'amitié pour moi, en ont aussi pour toi; et, si ta santé intéresse surtout toi et moi, elle préoccupe aussi beaucoup d'autres personnes. Jusqu'ici, tu ne voulais me manquer en rien; c'est ce qui t'a toujours empêché de reprendre des forces. Maintenant, rien n'y fait obstacle : laisse là toute affaire, occupe-toi de ton corps. Par l'empressement que tu mettras à te rétablir, je jugerai de ton amitié pour moi. Adieu, mon cher Tiron, adieu, et porte-toi bien. Lepta te souhaite le bonjour, et tous avec lui. Adieu. — Le septième jour avant les ides de novembre, à Leucade.

(*Lettres diverses*, XVI, 4.)

21. — Brusque départ de Rome.

(Environs de Rome, janvier 49.)

CICÉRON A ATTICUS, SALUT

Je me suis décidé tout à coup à partir : avant le jour, car je craignais d'attirer l'attention et de faire causer, surtout à cause de mes lieuteurs ¹ et de leurs lauriers. Maintenant, par Hercule ! je ne sais ce que je fais, ni ce que je vais faire : tant je suis troublé par l'imprudence de notre folle résolution. Puis-je te donner un conseil, quand j'en attends de toi ? Quant à notre ami Cn. Pompée, j'ignore ce qu'il a résolu ou ce qu'il résout : jusqu'ici, il est enfermé dans ses places fortes, et tout déconcerté. S'il reste en Italie, nous irons tous le rejoindre ; s'il s'enfuit, nous verrons. Jusqu'ici du moins, si je ne suis pas fou, on ne fait que des sottises et des fautes. Toi, je t'en prie, écris-moi souvent, même tout ce qui te passera par la tête.

(Lettres à Atticus, VII, 10.)

22. — Irrésolution de Cicéron.

(Villa de Formies, février 49.)

CICÉRON A ATTICUS, SALUT

Il n'y a pas un pouce de terre en Italie dont César ne soit le maître. De Pompée je ne sais rien ; et,

1. Les lieuteurs qu'il avait ramenés de Cilicie et qu'il n'avait pas encore congédiés, espérant toujours le triomphe.

s'il ne s'embarque, je crois qu'on lui coupera la retraite. Quelle prodigieuse activité! Tandis que notre chef ¹... Mais je ne puis sans douleur accuser un homme dont le danger m'alarme et me tourmente. Tu redoutes des massacres, et non sans raison. Cela ne servirait guère à assurer la victoire de César et sa domination; mais je connais le caractère de ses conseillers.

Laissons cela. Je suis d'avis qu'il faut s'éloigner de ces villes-ci. Mais j'ai besoin d'un conseil. Arrange nos affaires de ton mieux. Parle à Philotime ²; d'ailleurs, tu verras Terentia aux ides. Mais, moi, que faire? Sur quelle terre ou quelle mer aller rejoindre un homme dont je ne puis dire où il est? Sur terre, comment le puis-je? Sur mer, de quel côté? Vais-je donc me livrer à César? En supposant que je le puisse sans danger (et beaucoup de gens m'y poussent), le puis-je avec honneur? Non, sans doute. Eh bien! te demanderai-je conseil, comme d'habitude? La chose est impossible à décider. Pourtant, je te prie de m'écrire tout ce qui te vient à l'esprit; et dis-moi ce que tu vas faire toi-même.

(*Lettres à Atticus*, VII, 22.)

23. — Promesse de neutralité.

(Villa de Formies, mars 49.)

CICÉRON IMPERATOR A CÉSAR IMPERATOR, SALUT

J'ai lu la lettre que tu m'as fait remettre par notre ami Furnius, et où tu me demandes de rentrer à

1. Pompée.

2. Un de ses affranchis.

Rome. Je ne m'étonne point que tu veuilles « te servir de mes conseils et de ma considération ¹ ». Mais je ne vois pas bien ce que tu entends par mon « crédit » et mon « pouvoir ». Pourtant je me laisse aller à croire ce que j'espère. Connaissant ton admirable et merveilleuse sagesse, je me figure que tu songes au rétablissement de la tranquillité publique, de la paix, de la concorde entre les citoyens : en ce cas, je pense que ce rôle convient assez bien à mon caractère et à ma situation.

S'il en est ainsi, et si tu as quelque souci de maintenir la position de Pompée, de te réconcilier avec lui et de le rendre à la République, assurément tu ne trouveras personne plus disposé que moi à mener cette affaire. A Pompée, comme au sénat, dès que je l'ai pu, j'ai toujours conseillé la paix. Depuis qu'on en est venu aux armes, je n'ai pris aucune part à la guerre. J'ai estimé que dans cette guerre on t'avait fait injure, toi à qui tes ennemis et tes envieux s'efforçaient d'enlever un privilège accordé par le peuple romain ². A ce moment-là, non seulement j'ai moi-même défendu ta situation, mais encore j'ai tâché de mettre tout le monde dans tes intérêts. De même, aujourd'hui, je m'inquiète vivement de la situation de Pompée. En effet, depuis plusieurs années, je m'étais attaché étroitement à vous deux, et j'avais recherché, ce que j'ai encore, votre amitié à tous deux.

Je te le demande donc, ou plutôt, je t'en prie, je t'en conjure de toute mon âme : au milieu de tes grandes préoccupations, trouve quelques moments pour imaginer et me fournir le moyen de me mon-

1. Ce sont les termes de la lettre adressée par César à Cicéron.

2. Le privilège de briguer le consulat sans venir à Rome.

trer homme d'honneur, reconnaissant, fidèle enfin au souvenir d'un très grand bienfait ¹. Si tout cela ne regardait que moi, j'aurais espéré encore obtenir de toi cette grâce. Mais, à mon avis, il est bon pour ton honneur et pour la République, de ménager en moi, pour l'avenir, l'un des rares hommes qui aient vraiment qualité pour rétablir la concorde entre vous deux et entre les citoyens. Je t'ai déjà remercié, au sujet de Lentulus ², d'avoir sauvé un homme qui naguère m'a sauvé moi-même. Il m'a écrit depuis, pour me témoigner sa reconnaissance de ta générosité et de ton bienfait. Maintenant je suis aussi sensible à son salut que s'il s'agissait du mien. Tu vois ma reconnaissance pour Lentulus : fais, je t'en conjure, que je puisse en témoigner autant à Pompée.

(Dans les *Lettres à Atticus*, IX, 11, a.)

24. — Entrevue de César et de Cicéron.

(Arpinum, printemps de 49.)

CICÉRON A ATTICUS, SALUT

J'ai suivi ta double recommandation : j'ai parlé à César de manière à me faire estimer de lui, plutôt qu'à m'attirer des remerciements ; et j'ai persisté dans mon refus d'aller à Rome. Mais je m'étais trompé en croyant qu'il accepterait aisément mes excuses ;

1. Allusion au rôle qu'avait joué Pompée dans l'affaire du rappel de Cicéron exilé.

2. Fait prisonnier par César, et remis en liberté à la prière de Cicéron. — C'est ce Lentulus qui, étant consul, avait proposé et obtenu le rappel de Cicéron.

jamais excuses ne furent plus mal accueillies. Il prétend que par cette décision je condamne sa conduite, que les autres tarderont plus volontiers, tant que je ne serai pas rentré. Je réponds, moi, que les autres n'ont pas les mêmes raisons. — Après bien des propos : « Viens donc, dit-il, et travaille à la paix. — Comme je l'entendrai? — Oui. Vais-je donc te dicter tes paroles? — Eh bien! je proposerai au sénat d'interdire toute expédition en Espagne, et tout transport de troupes en Grèce¹. Et je déploreraï le sort de Pompée. — Je ne veux pas qu'on parle ainsi. — Je m'en doutais bien. C'est pour cela que je ne veux pas aller à Rome. Je dois parler comme cela, et dire beaucoup de choses que je ne saurais taire; ou bien, je ne dois pas aller à Rome. » — Enfin, pour se tirer d'affaire, il m'engage « à réfléchir encore ». Cela, je ne puis le refuser. Et, là-dessus, nous nous séparons. Je crois qu'il n'est pas content de moi. Mais moi, je suis enchanté de moi-même, ce qui ne m'est pas arrivé depuis longtemps.

Au reste, grands dieux! quelles gens il a avec lui! Le « Cortège infernal! » comme tu l'appelles d'ordinaire. Quelle caverne de brigands! Oh! les scélérats! Oh! la bande de forcenés! Et dire que le fils de Servius, que le fils de Titinius, étaient dans ce camp-là, pour assiéger Pompée! César a six légions. Il a beaucoup d'activité, d'audace. Je ne vois pas de terme à ces misères. Maintenant, du moins, il faut que tu te décides à me donner un conseil : car cette entrevue était ma dernière chance. La conclusion de César est dure, j'allais l'oublier. « Puisque tu ne veux pas m'aider de tes conseils, m'a-t-il dit, eh

1. César préparait alors une double expédition contre les Pompéiens, en Espagne, puis en Grèce.

bien! je prendrai ceux que je pourrai, et j'irai jusqu'au bout. »

« Mais tu as donc vu le personnage, comme tu me l'annonçais à l'avance? Et tu as gémi? — Assurément. — Conte-moi le reste. — Eh bien! il est allé tout droit à sa villa de Pédum ¹; et moi, je suis venu à Arpinum. J'attendrai ici, comme tu dis, la babillarde hirondelle ². — Mais le mal est fait; il est trop tard. — Hélas! le chef que je vais suivre ³ s'est trompé tout autant. » — Enfin, j'attends ta lettre. Nous n'avons plus, comme auparavant, « à voir comment les affaires tourneront ». Je n'étais retenu que par l'idée de cette entrevue; et je ne doute pas maintenant que je n'y aie blessé César. Raison de plus pour se décider vite. Je t'en prie, une lettre! et une lettre « politique! » J'attends maintenant ta lettre avec impatience.

(*Lettres à Atticus*, IX, 18.)

25. — Après Pharsale.

(Brindes, 28 novembre 48.)

CICÉRON A ATTICUS, SALUT

Je vois toute l'inquiétude que te causent, non seulement les malheurs qui te frappent avec tous les citoyens, mais surtout mes malheurs et mon chagrin ⁴. Et ce chagrin même, loin d'être diminué par

1. Petite ville située entre Gabies et Tusculum.

2. Le moment favorable pour s'embarquer.

3. Pompée.

4. Allusion au désastre de Pharsale et à la détresse de Cicéron qui était revenu à Brindes, attendant le bon plaisir de César.

la part que tu y prends, en est au contraire augmenté. Tu devines bien dans ta sagesse, quelle est la meilleure consolation à m'adresser : tu approuves ma résolution ¹, et tu declares que dans la circonstance je ne pouvais rien faire de mieux. Tu ajoutes encore une considération, dont je fais moins de cas que de ton jugement, mais dont pourtant je fais cas : c'est que tous, j'entends les gens dont l'opinion compte, approuvent ma décision. Si je pouvais m'en bien persuader, ma douleur serait moindre.

« Crois-moi », dis-tu. — Je te crois sans doute ; mais je sais combien tu désires diminuer mon chagrin. Je n'ai jamais regretté d'avoir quitté l'armée ². Il y avait chez ces gens-là tant de cruauté, un tel mélange de nations barbares, qu'ils préparaient une proscription, non point individuelle, mais générale. Ils s'accordaient tous à regarder vos biens à vous tous comme le butin de leur future victoire. Je dis bien « vous tous ». Car jamais l'on ne pensait à toi-même que pour imaginer quelque cruauté. Aussi, je ne me repentirai jamais de ma résolution en elle-même ; je me repens de la façon dont je l'ai exécutée. J'aurais dû me fixer dans quelque ville lointaine, jusqu'à ce qu'on me rappelât : j'aurais moins fait parler de moi, et j'aurais moins de douleur ; ma situation actuelle me causerait moins de tourments. Rester immobile à Brindes est fâcheux pour moi à tous les points de vue. Me rapprocher de Rome, comme tu me le conseilles ? Mais, comment le puis-je sans mes licteurs ? Le peuple me les a donnés, et l'on ne peut me les ôter qu'avec mes pouvoirs. Pour le moment, je les ai armés de simples bâtons, et,

1. Son retour en Italie.

2. Des Pompéiens.

pour mon entrée dans Brindes, je les ai dispersés dans la foule, afin d'éviter une rixe avec les soldats...

On m'assure que César, non seulement me conservera mes honneurs, mais encore les augmentera. On m'exhorte à avoir confiance, à espérer la plus haute situation. On s'en porte garant, on insiste. Tout cela me paraîtrait plus certain, si j'étais resté en Italie. Mais je rabâche à propos du passé : vois donc, je t'en prie, ce qui est possible maintenant. Entends-toi avec les gens en question ¹. Si tu crois nécessaire, et s'ils sont d'avis, pour bien disposer César, de le convaincre que je suis rentré sur les conseils de ses amis, alors appelez à votre aide Trebonius, Pansa, et les autres : qu'ils écrivent à César que, tout ce que j'ai fait, je l'ai fait d'accord avec eux.

La maladie de ma chère Tullia, sa santé délicate, me désole. Je vois que tu prends grand soin d'elle, et je t'en suis fort obligé.

La triste fin de Pompée ² ne m'a point causé de surprise. Sa situation si désespérée lui aliénait tous les rois et tous les peuples. Partout où il fût allé, je me serais attendu au même dénouement. Je ne puis m'empêcher de plaindre son malheur. Je le connaissais pour un homme intègre, honnête et sérieux.

Faut-il te consoler de la mort de Fannius ³? Il avait juré ta perte, parce que tu restais en Italie. Quant à L. Lentulus ⁴, il s'était adjugé la maison d'Hortensius, les jardins de César et sa maison de Baïes. Cela se passe tout à fait de même dans l'autre parti; si ce n'est que dans le parti de Pompée il n'y

1. Les amis de César.

2. Qui venait d'être assassiné en arrivant en Égypte.

3. Pompéien tué à Pharsale.

4. Consul en 49, tué avec Pompée.

aurait pas eu de bornes : tous ceux qui étaient restés en Italie, étaient considérés comme des ennemis publics. Mais nous reviendrons là-dessus un jour, quand nous aurons l'esprit plus calme.

J'apprends que mon frère Quintus est parti pour l'Asie¹, afin d'implorer sa grâce. De son fils, je n'ai pas de nouvelles. Demandes-en à Diocharès, l'affranchi de César, que je n'ai pas vu, mais qui a apporté d'Alexandrie la lettre de son maître. On dit que ce Diocharès a vu notre neveu en route, ou déjà en Asie. J'attends ta lettre avec une impatience qu'expliquent les circonstances ; je te prie de me la faire remettre le plus tôt possible. — Le quatrième jour avant les calendes de décembre.

(*Lettres à Atticus*, XI, 6.)

26. — La politique et les lettres.

(Rome, année 46.)

M. TULLIUS CICÉRON A M. TERENTIUS VARRON, SALUT

Atticus m'a lu la lettre qu'il a reçue de toi. J'ai appris par là ce que tu faisais et où tu étais. Quant à l'époque où nous te verrons, je n'en ai rien pu soupçonner d'après la même lettre. J'espère cependant que ton arrivée est assez proche. Puisse-t-elle me consoler ! Nous sommes accablés de tant de maux, qu'il faudrait être bien sot pour espérer quelque adoucissement à nos chagrins : pourtant, tu peux m'être de quelque secours, et moi peut-être pour toi.

1. Où était alors César.

Sache que, depuis mon retour à Rome, je me suis réconcilié avec mes anciens amis, c'est-à-dire avec mes livres. Si je les avais abandonnés, ce n'est point que je fusse irrité contre eux ; mais ils me causaient un peu de honte. Il me semblait qu'en me compromettant dans des affaires si troubles avec des compagnons si infidèles, je n'avais guère suivi les préceptes de mes livres. Mais ils me pardonnent, ils m'invitent à renouer avec eux mon commerce d'autrefois, et ils me disent qu'en ne les abandonnant jamais, tu as été plus sage que moi. Maintenant que je suis rentré en grâce avec eux, je dois espérer, ce me semble, qu'avec toi je supporterai facilement et les maux présents et ceux dont je suis menacé. Nous nous verrons donc, soit dans ma villa de Tusculum, soit dans celle de Cumes, qui est proche de la tienne, soit, ce que j'aimerais moins, à Rome. Mais, pourvu que nous soyons ensemble, assurément je ferai en sorte que nous nous en trouvions très bien tous deux.

(*Lettres diverses*, IX, 4.)

27. — Badinage.

(Villa de Tusculum. année 46.)

CICÉRON A L. PAPIRIUS PÆTUS, SALUT

J'étais de loisir dans ma villa de Tusculum ; car j'avais envoyé mes disciples ¹ au-devant de César, pour me réconcilier le mieux possible avec leur

1. Il désigne ainsi plusieurs amis de César, qui venaient souvent causer philosophie avec Cicéron.

ami ¹. C'est alors que j'ai reçu ta lettre, et je l'ai trouvée charmante. J'y ai vu que tu approuvais ma résolution d'imiter Denys le tyran. Chassé de Syracuse, il s'établit à Corinthe, où il ouvrit, dit-on, une école. Moi de même, depuis que le barreau m'est interdit et que j'ai perdu mon royaume du forum, j'ai commencé à tenir une espèce d'école.

Que veux-tu? Moi aussi, je m'applaudis de ma résolution. En effet, j'en tire bien des avantages. Tout d'abord, j'y gagne, ce qui maintenant est le plus nécessaire, de prendre mes précautions contre le malheur des temps. Ce que j'y gagnerai au juste, je ne sais. Je vois seulement que, de toutes les résolutions, la mienne est jusqu'ici la meilleure. Peut-être aurait-il mieux valu mourir — dans mon lit —; mais cela n'est pas arrivé. Je n'ai pas pris part à la bataille; mais tous les autres, Pompée, ton ami Lentulus, Scipion, Afranius, ont péri misérablement. — « Caton, dis-tu, est mort glorieusement. » — Eh bien! cette ressource-là, je l'aurai, quand je voudrai. Tâchons seulement que cette extrémité ne nous devienne pas aussi nécessaire qu'à lui. Et j'y travaille. Voilà le premier avantage.

Voici le second : tout en moi devient meilleur. D'abord, je rétablis ma santé, que l'interruption de mes exercices avait fort altérée. Puis, le peu de talent que j'ai pu avoir pour la parole, risquait de se dessécher, si je n'étais revenu à mes exercices. Enfin, dernier avantage, que peut-être tu jugeras le premier : j'ai déjà expédié plus de paons, que toi de pigeon-neaux. Tu peux te régaler là-bas avec les sauces d'Atherius; moi, j'ai ici celles d'Hirtius ². Viens donc,

1. César, qui revenait alors de sa campagne d'Afrique.

2. Lieutenant et ami de César; consul en 43.

si tu es un homme de cœur, viens recevoir ici les leçons que tu demandes : mais c'est un pourceau qui en remontre à Minerve.

Pourtant, à ce que je vois, tu ne peux rien vendre au prix d'estimation, ni remplir ton pot à deniers : il te faut donc retourner à Rome. Il vaut mieux mourir ici d'indigestion, que là-bas de faim. Je vois que tu as perdu tes biens ; et ce sera aussi, je pense, le cas de tes amis. C'en est donc fait de toi, si tu n'y veilles. Tu peux te faire transporter à Rome, sur le mulet qui te reste, dis-tu, puisque tu as mangé ton cheval. Tu auras dans mon école un siège tout près de moi, comme il convient pour un sous-maître ; et j'y ferai mettre un coussin.

(*Lettres diverses*, IX, 18.)

28. — Le parti d'Épicure.

(Rome, année 46.)

CICÉRON A PAPIRIUS PÆTUS, SALUT

Ta lettre m'a causé un double plaisir : elle m'a fait rire, et elle m'a prouvé qu'enfin tu peux rire aussi. Je ne trouve pas mauvais que tu m'aies lancé des pommes, comme à un bouffon taquin. Ce qui me fâche, c'est de n'avoir pu te rendre visite, comme je me l'étais proposé. Tu aurais eu en moi, non un hôte, mais un convive à demeure. Et quel homme ! Ce n'est plus celui que tu voyais rassasié dès les entrées. J'apporte ma faim tout entière aux œufs, et mes mâchoires travaillent jusqu'au rôti de veau. Je ne mérite plus les éloges que tu me donnais naguère, quand tu disais : « Oh ! l'homme accommodant ! Oh !

l'hôte discret! » Maintenant, j'ai renoncé à tout le tracas que je me donnais pour la République, aux préparations qu'exigeaient mes discours au sénat, à tout le travail préliminaire des plaidoyers. J'ai changé de camp, je me suis jeté dans le parti d'Épicure. Pourtant, je ne vais pas jusqu'aux excès, je m'en tiens à cette bonne chère que tu aimes, et qu'on trouvait chez toi naguère, quand tu avais de quoi en payer les frais. Encore est-il vrai que tu n'as jamais eu plus de domaines.

Ainsi, prépare-toi. Tu as affaire à un grand mangeur, et qui déjà est un peu connaisseur : tu sais les prétentions des gens qui s'instruisent sur le tard. Il te faut renoncer à tes petites corbeilles et à tes galettes. Nous sommes déjà si avancés dans notre art, que nous osons inviter souvent ton ami Verrius et Camillus. Des délicats, des raffinés, comme ces gens-là ! Mais vois mon audace : j'ai donné à souper, même à Hirtius, et je n'avais point de paon ¹. Il est vrai qu'à ce souper, sauf pour les sauces bouillantes, mon cuisinier n'a pas su s'en tirer.

Telle est donc maintenant ma vie. Le matin, je reçois chez moi les salutations de beaucoup d'honnêtes gens, très mélancoliques, et de nos joyeux vainqueurs : ceux-ci, d'ailleurs, me témoignent beaucoup d'égards et d'amitié. Dès que le flot des visiteurs s'est écoulé, je m'enferme avec mes livres, et j'écris ou je lis. Il me vient aussi des gens pour m'entendre : ils me croient savant, parce que je le suis un peu plus qu'eux. Puis, je consacre tout mon temps aux soins du corps. J'ai pleuré ma patrie plus amèrement et plus longtemps qu'aucune mère ne pleure son fils unique. Mais, par affection pour moi,

1. Le paon était très apprécié des gourmets.

prends soin de ta santé, si tu ne veux pas que je mange tes biens, pendant que tu seras malade. Car j'ai résolu de ne pas te faire quartier, même si tu es malade.

(*Lettres diverses*, IX, 20.)

29. — La grâce de Marcellus.

(Rome, été de 46.)

M. CICÉRON A SERV. SULPICIUS, SALUT

Tu me parles de la résolution que tu as prise, de ne pas refuser ces fonctions en Achaïe ¹. Je t'avais toujours approuvé; et je t'approuve bien plus encore, depuis que j'ai lu ta dernière lettre. Toutes les raisons que tu invoques sont très justes, très dignes de ton autorité et de ta sagesse. Tu ajoutes que la chose a tourné autrement que tu ne l'avais cru : mais, en ceci, je ne suis nullement de ton avis. Au milieu de tout ce désordre et de cette confusion, en un temps où tout est frappé et détruit par une guerre infâme, chacun se figure que rien n'est misérable comme le lieu où il est, et comme lui-même. Voilà pourquoi tu regrettes ta résolution et nous crois heureux d'être à Rome : eh bien ! nous, au contraire, nous te croyons, sinon exempt d'ennuis, du moins plus heureux que nous. Et tu as sur nous au moins un avantage : tu oses nous écrire le sujet de tes peines, tandis qu'ici, cela même, nous ne pouvons le faire sans danger. Et ce n'est pas la faute du vainqueur, dont la modération est merveilleuse; c'est la faute

1. Sulpicius venait d'être nommé proconsul d'Achaïe.

de la victoire même, qui dans les guerres civiles est toujours cruelle.

Nous n'avons eu sur toi qu'un avantage : c'est que nous avons connu, un peu avant toi, la grâce de Marcellus, ton collègue ¹. Et même, par Hercule ! nous avons vu comment tout s'est passé. Car tu peux m'en croire : depuis toutes nos misères, c'est-à-dire depuis que le droit public se décide par les armes, c'est le seul acte honorable. César lui-même a commencé par se plaindre de l'*aigreur* de Marcellus — c'est son expression — ; puis, il a loué dans les termes les plus flatteurs ton équité et ta sagesse ; enfin, il a déclaré tout à coup, contre toute attente, que ses sentiments personnels ne l'empêcheraient point d'accorder aux prières du sénat la grâce de Marcellus. Car le sénat était intervenu : L. Pison ayant fait mention de Marcellus, et C. Marcellus s'étant jeté aux pieds de César, tous les sénateurs s'étaient levés et s'étaient approchés de César en le suppliant. Ne m'en demande pas davantage : ce jour m'a paru si beau, que j'ai cru y voir comme une image de la République renaissante.

Tous les sénateurs invités à parler avant moi avaient remercié César, sauf Volcatius : celui-ci a déclaré que, dans cette situation, il n'aurait pas agi ainsi. Quand mon tour arriva, je renonçai à mon dessein antérieur ². Non par découragement, mais par regret de notre ancienne dignité, j'avais résolu de me taire à jamais. Ma résolution n'a pas tenu devant la magnanimité de César et devant l'attitude du sénat. J'ai donc remercié César assez longue-

1. Marcellus et Sulpicius avaient été consuls la même année, en 51.

2. De garder le silence. — En prononçant le discours *Pour Marcellus*, Cicéron semblait se rallier à César.

ment; et, par ce discours, je crains bien d'avoir compromis désormais ces honorables loisirs, qui étaient ma seule consolation dans nos malheurs. Pourtant, j'ai échappé par là au ressentiment de César, qui peut-être aurait vu dans mon éternel silence une protestation contre l'état de choses. Je continuerai donc à parler, mais modérément, ou même plus que modérément, de façon à concilier avec ses désirs l'intérêt de mes études. Dès ma première jeunesse, j'ai aimé tous les arts libéraux et toutes les sciences, mais surtout la philosophie. Ce goût pour la philosophie s'accroît chaque jour; sans doute, c'est un effet de la maturité de l'âge, et des vices du temps; mais cette étude est la seule qui puisse défendre mon âme contre les chagrins...

(*Lettres diverses*, IV, 4.)

30. — Après la mort de Tullia.

(Asture, année 45.)

CICÉRON A ATTICUS, SALUT

Tu voudrais me voir triompher de ma douleur. Je reconnais là ton amitié. Mais tu es témoin que je ne me suis pas manqué à moi-même. Tout ce qu'on a jamais écrit en fait de consolations, je l'ai lu chez toi. Mais tout cela ne vient pas à bout de mon chagrin. Bien plus, j'ai fait ce qu'assurément personne n'avait fait avant moi : je me suis adressé à moi-même une lettre de consolation ¹. Je t'enverrai cet

1. C'est l'ouvrage (perdu) qui était connu sous le nom de *Consolation*.

ouvrage, dès que les copistes l'auront transcrit. Je te réponds qu'il n'y a point de consolation comme celle-là. J'écris toute la journée : non pas que je fasse grand'chose, mais cela me distrait un peu, pas assez, il est vrai, en raison de la violence du mal. Enfin, cela me détend, et je fais tous mes efforts pour remettre, non mon âme, mais, si je puis, mon visage. Et tantôt je me reproche ces efforts, tantôt il me semble qu'on pourrait me reprocher de ne pas les faire. Ma solitude m'est de quelque secours ; mais elle serait plus bienfaisante pour moi, si tu la partageais. C'est la seule raison que j'aie de m'éloigner d'ici ; car, sans mon malheur, je n'y serais pas trop mal. Mais je m'afflige encore à l'idée de te revoir : tu ne pourras plus être le même pour moi, j'ai perdu ce que tu aimais. A propos de la lettre que j'ai reçue de Brutus, je t'ai dit déjà ce que je pensais : elle est sage, mais n'a pu me consoler. Comme il te l'a écrit, je voudrais bien qu'il vînt lui-même : puisqu'il m'aime tant, sa présence me ferait du bien...

(*Lettres à Atticus*, XII, 14.)

31. — A propos des « Académiques ».

(Arpinum. juillet 45.)

CICÉRON A ATTICUS, SALUT

Le copiste Hilarus venait à peine de partir, le quatrième jour avant les calendes, avec ma lettre pour toi, lorsqu'est arrivé le courrier m'apportant ta lettre de la veille. J'y ai lu avec beaucoup de plaisir, que notre chère Attica ¹ t'engage à ne pas

1. Fille d'Atticus.

t'inquiéter, et que tu ne crois pas sa maladie dangereuse.

A ce que je vois, tu as joliment fait valoir mon discours pour Ligarius. Balbus et Oppius ¹ m'ont écrit qu'ils en étaient enthousiastes, et que, pour cette raison, ils l'avaient envoyé à César. Tu m'avais déjà annoncé la même nouvelle.

A propos de Varron, le mobile que tu me prêtes n'est pas le vrai ². Ce qui m'a décidé, ce n'est pas la crainte de paraître vaniteux — car je m'étais fait une loi de n'introduire dans mes dialogues aucune personne vivante — ; c'est le désir même de Varron, et le prix qu'il attache à cette attention. Voilà l'ouvrage achevé : j'y ai traité, je ne sais avec quel succès, mais du moins avec tout le soin possible, l'ensemble de la doctrine académique, et cela en quatre livres. J'ai mis, dans la bouche de Varron tous les arguments si bien rassemblés par Antiochus ³ contre le doute absolu. Je réponds à ces raisonnements, et tu es en tiers dans notre entretien. Si j'avais imaginé une discussion entre Cotta et Varron, comme tu m'y engages par ta dernière lettre, j'aurais joué un personnage muet.

Ce système est bon, quand les interlocuteurs sont des anciens : c'est la méthode d'Héraclide dans beaucoup de ses dialogues, et la mienne dans mes six livres « Sur la République ». De même, pour mes trois livres « Sur l'orateur », dont je suis très content : là encore, les personnages ont été choisis

1. Partisans de César et amis de Cicéron.

2. Atticus avait engagé Cicéron à faire de Varron l'interlocuteur de quelqu'un de ses dialogues ; il lui avait reproché en plaisantant de n'admettre dans ses ouvrages que des personnages de haute naissance.

3. Antiochus d'Ascalon, chef de l'Ancienne Académie.

de telle sorte, que j'ai bien dû me taire. C'est Crassus qui parle et, avec lui, Antoine, le vieux Catulus, C. Julius, frère de Catulus, Cotta et Sulpicius. J'étais enfant, à l'époque où a lieu le dialogue ¹; je ne pouvais donc y jouer aucun rôle. Mais les ouvrages que j'ai composés ces derniers temps, sont dans la manière d'Aristote, qui, parmi les interlocuteurs, se réserve toujours le premier rang. Tels sont les cinq livres, que je viens d'achever, « Sur les vrais biens »; j'y fais exposer la doctrine d'Épicure par L. Torquatus, celle des Stoïciens par M. Caton, celle des Péripatéticiens par M. Pison. J'ai pensé qu'ainsi je ne ferais pas de jaloux : car tous sont morts.

Dans mes « Académiques », comme tu sais, les interlocuteurs étaient d'abord Catulus, Lucullus et Hortensius. Mais les rôles ne convenaient pas aux personnages : il y avait trop de subtilités, auxquelles ces gens-là n'avaient jamais dû penser, même en songe. Aussi, dès que tu me parlas de Varron, je sautai sur lui, comme sur un bienfait d'Hermès. Nul personnage ne pouvait mieux convenir pour ce genre de philosophie, qu'il a toujours aimé, et pour ce rôle : un rôle si bon, que je ne suis pas sûr de m'être réservé l'avantage. Il y a, en effet, beaucoup de vraisemblance dans les arguments d'Antiochus. Je les ai rendus exactement, en y conservant la subtilité d'Antiochus, et en y ajoutant l'éclat de mon style, si du moins mon style a quelque éclat. Mais toi, examine encore si je dois adresser ces livres à Varron. Il me vient des objections, que je t'expliquerai de vive voix.

(*Lettres à Atticus*, XIII, 19.)

1. En 91.

32. — Billet.

(Pouzzoles, année 45.)

CICÉRON A DOLABELLA

Je félicite notre Baïes d'être devenu tout à coup salubre, comme tu l'écris ¹. C'est peut-être par affection pour toi, et pour te flatter : tant que tu es là, Baïes oublie sa vraie nature. S'il en est ainsi, je ne m'étonne pas que le ciel même et la terre s'adoucissent en ta faveur.

Tu m'as demandé le *Discours pour Dejotarus* ; je l'avais avec moi, sans m'en douter. Je te l'envoie donc ; mais je te prie de ne pas oublier, en le lisant, que le sujet était maigre et pauvre, et que le plaidoyer ne valait guère la peine d'être écrit. J'ai voulu faire à mon vieil hôte et ami ² un cadeau assez mince et assez grossier, comme sont d'ordinaire ses cadeaux. Toi, je t'engage à t'armer de sagesse et de courage : par ta modération et ton calme, tu couvriras de honte tes insulteurs.

(Lettres diverses, IX, 12.)

33. — Une visite de César.

(Pouzzoles, décembre 45.)

CICÉRON A ATTICUS, SALUT

Eh bien ! cet hôte si incommode ³, je l'ai reçu, et je n'ai point à m'en repentir ! Car tout s'est passé

1. Dolabella, qui avait été le gendre de Cicéron, était à Baïes, où il soignait une blessure reçue en Espagne.

2. Le roi Dejotarus.

3. César.

fort agréablement. Le second jour des Saturnales, au soir, il arriva chez Philippe ¹. La villa fut si bien envahie par les soldats, qu'à peine restait libre la salle où devait souper César. Il y avait bien deux mille hommes. Je commençais à m'inquiéter de ce qui m'arriverait le lendemain, quand Barba Cassius ² vint à mon secours : il mit des gardes chez moi. On fit camper les soldats en plein champ, et on leur interdit l'accès de ma villa. Le troisième jour des Saturnales, César resta chez Philippe jusqu'à la septième heure, et ne reçut personne : je crois qu'il réglait des comptes avec Balbus. Puis, il se promena sur la plage. Il arriva chez moi après la huitième heure, et se mit au bain : alors on lui parla de Mamurra ³, mais il resta impassible. On le frotta d'huile, il se mit à table et prit un émétique : aussi put-il manger et boire sans crainte, à plaisir. Le souper était vraiment somptueux, bien ordonné, et, de plus, égayé, comme dit le poète, « d'une conversation bien à point, bien assaisonnée, en bon style ; enfin, un repas de haut goût ⁴ ».

En outre, il y avait trois tables très bien servies pour la suite de César. Les affranchis de second rang et les esclaves n'ont manqué de rien. Quant aux personnages de marque, on les a traités délicatement. Enfin, nous nous en sommes tirés en gens de goût. Pourtant, l'hôte n'est pas de ceux à qui l'on dirait volontiers : « Je t'en prie, reviens chez moi à ton retour. » Une fois suffit. Pas de politique au cours de la conversation ; beaucoup de littérature. En un mot, César a été ravi, enchanté. Il m'a dit

1. Un ami de César, qui avait une villa à Pouzzoles.

2. Un autre ami de César.

3. Qui venait de mourir.

4. Vers d'une satire de Lucilius.

qu'il resterait seulement un jour à Pouzzoles, et serait le lendemain du côté de Baïes. Voilà l'histoire de cette réception, ou de cette étape : elle m'a causé de l'embarras, comme je te l'ai dit, mais pas d'ennuis. Je reste quelque temps ici, puis j'irai à ma maison de Tusculum. Quand César est passé devant la villa de Dolabella ¹, il a fait marcher ses troupes sur deux colonnes, à droite et à gauche de son cheval; et il ne l'a fait que là. Je tiens cela de Nicias ².

(*Lettres à Atticus*, XIII, 52.)

34. — Après la mort de César.

(Pouzzoles. avril 41.)

CICÉRON A ATTICUS, SALUT

Est-il possible ? Voilà comme on récompense Brutus, ton ami et le mien ! Il doit se cacher à Lanuvium ! Et Trebonius doit prendre des chemins de traverse pour gagner sa province ³ ! Et tout ce que César a fait, écrit, dit, promis, pensé, a plus de force que s'il vivait lui-même ! Te rappelles-tu comme je criais, dans cette première journée du Capitole ⁴, que les prêteurs devaient convoquer le sénat au Capitole ? Dieux immortels ! que n'aurait-on pu faire alors, au milieu de l'allégresse de tous les gens de bien, même des plus tièdes, au milieu de la consternation des brigands ? Tu accuses les fêtes de

1. A Baïes.

2. Grammairien grec, ami de Cicéron et de Dolabella.

3. L'opinion populaire était très excitée contre les meurtriers de César.

4. Le jour même de la mort de César.

Bacchus ¹. Que pouvait-on faire alors? Nous étions perdus depuis longtemps. T'en souviens-tu? tu t'écriais que la bonne cause était compromise, si l'on rendait à César des honneurs funèbres. Eh bien! on a brûlé son corps en plein Forum, on l'a loué publiquement, on l'a plaint; on a armé de torches des esclaves et des mendiants pour les lancer sur nos maisons. Enfin, l'on a l'audace de nous dire : « Oses-tu aller contre la volonté de César? » Voilà de ces choses que je ne puis supporter. Aussi, je songe à « changer de pays ² ». Pourtant, la retraite dont tu parles n'est pas à l'abri de l'orage... Il eût mieux valu mourir après le meurtre de César, que de voir ce que nous voyons. Plût au ciel qu'il en eût été ainsi! Octave est arrivé à Naples, le quatorzième jour avant les calendes. Balbus l'a vu le lendemain matin, et, le même jour, est venu m'annoncer, dans ma villa de Cumes, qu'Octave réclamerait la succession de César. Mais, comme tu me l'écris, voilà une belle matière à contestations avec Antoine...

(*Lettres à Atticus*, XIV, 10.)

35. — Un discours de Brutus.

(*Sinuesse*, ma 41.)

CICÉRON A ATTICUS, SALUT

Je t'avais écrit hier, en partant de Pouzzoles. J'étais allé à ma maison de Cumes. Là, j'avais vu Pilia ³, bien portante. Je l'ai revue ensuite à Baules,

1. C'est ce jour-là que le sénat avait ratifié tous les actes du dictateur.

2. Citation d'Eschyle, *Prométhée*, 682.

3. Femme d'Atticus.

où elle était venue de Cumes, pour une cérémonie funèbre à laquelle j'assistais moi-même : Cn. Lucullus, notre ami, rendait les derniers devoirs à sa mère. J'ai couché ce jour-là à Sinuesse, d'où je t'écris cette lettre le lendemain matin, avant de partir pour Arpinum.

Rien de nouveau à t'écrire ou à te demander. Pourtant, voici qui peut t'intéresser. Notre ami Brutus m'a envoyé la harangue qu'il a prononcée à l'assemblée du Capitole ¹; et il m'a demandé de la corriger sans complaisance, avant qu'il la publiât. Ce discours est écrit avec une élégance suprême, pour la pensée comme pour l'expression. Pourtant, si j'avais eu à traiter ce sujet, j'y aurais mis plus de feu. Tu connais la situation et le caractère de l'orateur : aussi n'ai-je pu faire aucune correction. En effet, dans le genre qu'a choisi notre ami Brutus, et d'après l'idée qu'il s'est formée de l'éloquence parfaite ², il a si bien réussi dans cette harangue, que c'est un chef-d'œuvre d'élégance. Mais, moi, j'ai adopté un autre genre, à tort ou à raison. En tout cas, je te prie de lire ce discours, si tu ne l'as déjà lu. Tu me diras ce que tu en penses. Je crains un peu que tu ne te laisses égarer par ton surnom d'*Atticus*, et ne te montres trop *attique* dans ton appréciation. Mais, souviens-toi des foudres de Démosthène; alors tu comprendras qu'on puisse être, à la fois, très *attique* et très énergique. Nous en reparlerons ensemble. Aujourd'hui je n'ai pas voulu que Métrodore partit sans lettre pour toi, ou avec une lettre vide.

(*Lettres à Atticus*, XV, 1^b.)

1. Aussitôt après le meurtre de César.

2. Allusion à l'*atticisme* de Brutus.

36. — Entretien de Cicéron avec
Brutus et Cassius.

(Antium. juin 44.)

CICÉRON A ATTICUS, SALUT

Je suis arrivé à Antium le sixième jour avant les ides. Brutus a été content de me voir. Devant plusieurs personnes, en présence de Servilia, de Tertullia, de Porcia ¹, il m'a demandé mon avis. Là aussi était Favonius. J'ai fait à Brutus la réponse que j'avais préparée en route. Je lui ai conseillé d'accepter cette commission des blés en Asie; car nous n'avions plus qu'une chose à faire, c'était de veiller à son salut, d'où dépendait le sort de la République. Comme je venais de commencer ce discours, survint Cassius ². Je répétais ce que j'avais dit déjà. Alors, Cassius, les yeux étincelants, comme enflammés des fureurs de Mars : « Moi, s'écria-t-il, je n'irai point en Sicile ³! Moi, je recevrais comme un bienfait ce qui est un affront! — Que feras-tu donc? lui dis-je. — J'irai, reprit-il, en Achaïe. — Et toi, Brutus? demandai-je. — A Rome, si tu es de cet avis. — Je n'en suis pas du tout; car tu ne serais pas en sûreté à Rome. — Eh bien! si je pouvais y être en sûreté, m'approuverais-tu? — D'une façon générale, je désire que ni maintenant, ni au sortir de ta préture, tu n'aïles

1. La mère, la sœur et la femme de Brutus.

2. L'un des meurtriers de César.

3. Le sénat venait de décider que Cassius irait en Sicile, comme Brutus en Asie, pour y veiller aux approvisionnements de Rome.

dans une province; mais je ne le conseille pas de l'aventurer à Rome. » Et je lui donnai mes raisons, qu'aisément tu imagines, pour lui faire comprendre les dangers qu'il y courrait.

Dans la suite de la conversation, on se plaignit beaucoup, surtout Cassius, d'avoir laissé perdre de belles occasions; et l'on accusait très vivement Decimus ¹. Moi, je déclarais qu'il ne fallait point rappeler le passé; mais, au fond, j'étais de leur avis. Puis, je me laissai entraîner à expliquer ce qu'il aurait fallu faire; et, d'ailleurs, je ne dis rien de nouveau, m'en tenant à ce qui se répète partout chaque jour. Pourtant, je ne m'arrêtai point à cette idée, devenue banale, qu'il y a quelqu'un qu'on aurait dû frapper avec César ². Je remarquai seulement qu'il aurait fallu convoquer le sénat, profiter de l'ardeur du peuple pour l'animer encore, et se rendre maître de la situation. Là-dessus, ton amie ³ s'écria : « Je n'ai encore entendu dire cela à personne! » Je la fis taire. Cassius m'a paru décidé à partir; car Servilia promet de faire supprimer dans le sénatus-consulte ce qui touche à cette commission des blés. Quant à notre ami Brutus, il est vite revenu sur son vain propos, sur cette idée d'aller à Rome. Il a accepté que les jeux fussent célébrés en son absence et en son nom. Il semblait avoir l'intention de partir d'Antium pour l'Asie.

En un mot, je n'ai trouvé dans ce voyage d'autre satisfaction que le sentiment du devoir accompli. Je ne pouvais pas risquer de laisser Brutus quitter l'Italie, avant que je l'eusse vu. Je devais cela à

1. D. Brutus, gouverneur de la Gaule Cisalpine.

2. Antoine.

3. Servilia, mère de Brutus.

notre amitié et à sa situation. D'ailleurs, je puis me dire à moi-même avec le poète : « Que t'a servi ce voyage pour consulter l'oracle ? ¹ » J'ai trouvé le vaisseau disloqué, ou plutôt en pièces. Ni dessein arrêté, ni plan, ni méthode. Je n'hésitais guère auparavant, mais j'hésite encore beaucoup moins maintenant, à m'en aller d'ici, et le plus vite possible, pour chercher un endroit où, comme dit le poète, « je n'entende parler ni des actions ni de la renommée des Pélopidès ² ».

Mais, à propos, pour le cas où tu l'ignorerais, Dolabella m'a nommé son lieutenant, le quatrième jour avant les nones ; j'ai reçu la nouvelle hier soir. La légation votive ne te plaisait pas plus qu'à moi. Car c'était absurde : ces vœux que j'avais faits pour la conservation de la République, je m'en serais acquitté après la ruine de la République. D'ailleurs, à ce que je crois, ces légations libres ne durent qu'un temps déterminé, en vertu de la loi Julia ; et c'est difficile à prolonger. Je veux un genre de légation, qui permette d'entrer à Rome et d'en sortir librement, à volonté : c'est ce que je viens d'obtenir. C'est une belle chose que d'avoir cette liberté pour cinq ans. Mais, parler de cinq ans, c'est folie. Il faut en rabattre, je le vois. Mais trêve aux paroles de mauvais augure.

(*Lettres à Atticus*, XV, 11.)

1. Citation d'une comédie grecque perdue.

2. Citation d'une tragédie latine inconnue.

37. — Les « Topiques » de Cicéron.

(Rhegium, 28 juillet 44.)

CICÉRON A TREBATIUS, SALUT

Vois combien tu m'es cher, Et tu le mérites ; car tu as pour moi une égale affection. Eh bien ! ce que je t'avais presque refusé en face, ce qu'en tout cas je ne t'avais pas accordé alors, j'ai voulu m'en acquitter à distance. A peine embarqué à Velia ¹, je me suis mis à écrire des *Topiques* à la façon d'Aristote : ce qui m'y a fait songer, c'est la vue même de cette ville où l'on t'aime tant. Je t'envoie de Rhegium cet ouvrage. Il est écrit avec autant de clarté que le comporte le sujet. Si quelques passages te paraissent un peu obscurs, songe qu'aucun art ne peut s'apprendre par la lecture seule, sans un maître, et sans quelques exercices. Tu en as la preuve sous la main. Est-ce que votre droit civil peut être approfondi rien qu'avec des livres ? Les livres ne manquent pas pourtant ; mais il n'en faut pas moins un maître et la pratique. Malgré tout, si tu lis mon livre attentivement, et plus d'une fois, tu arriveras à tout comprendre par toi seul. Quant à trouver aussitôt les lieux communs qui répondent à une question donnée, tu y arriveras par l'exercice. Je t'y aiderai d'ailleurs, si je reviens sain et sauf à Rome, et si j'y retrouve la République saine et sauve. — Le cinquième jour avant les calendes d'août, Rhegium.

(Lettres diverses, VII, 19.)

1. Avec l'intention de se réfugier en Grèce.

38. — Après la première Philippique.

(Rome, septembre 44.)

CICÉRON A CASSIUS, SALUT

Je suis très heureux que tu approuves mon vote et ma harangue ¹. S'il nous eût été permis de parler plus souvent, nous n'aurions pas eu de peine à rétablir la liberté et la République. Mais nous avons devant nous un fou, un scélérat ², beaucoup plus méchant que celui-là même dont tu as dit, qu'en le tuant, on avait tué le plus méchant des hommes ³. Eh bien! ce scélérat cherche un prétexte pour commencer le carnage; et, s'il me désigne comme l'instigateur du meurtre de César, c'est simplement pour exciter contre moi les vétérans. Ce danger-là ne m'effraie guère, pourvu qu'il me fasse participer à la gloire de votre action. Ainsi, ni Pison, qui le premier s'est emporté contre le coquin, et sans trouver d'écho, ni moi, qui ai fait la même chose trente jours plus tard, ni P. Servilius, qui a suivi mon exemple, aucun de nous ne peut en sûreté venir au sénat. Le gladiateur prépare des massacres, et il comptait commencer par moi le treizième jour avant les calendes d'octobre. Ce jour-là, il était arrivé tout prêt, après avoir médité plusieurs journées dans la villa de Metellus. Qu'avaient pu être ces méditations, faites dans les bouges, et arrosées de vin? Aussi s'est-on accordé à trouver, comme je te l'ai

1. La *Première Philippique*.

2. Antoine.

3. César.

écrit déjà, que dans son discours ¹ il vomissait suivant sa coutume, au lieu de parler.

Tu me dis dans ta lettre que tu comptes sur mon autorité et mon éloquence pour avancer les choses. Étant donnée la triste situation, j'ai obtenu un petit résultat. En effet, le peuple romain comprend que trois consulaires, pour avoir exprimé librement de nobles sentiments sur l'état de la République, ne peuvent sans danger venir au sénat. N'attends rien de plus. Ton parent ² est charmé par sa nouvelle alliance : aussi ne se soucie-t-il plus des jeux, et enrage-t-il des applaudissements sans fin dont on poursuit ton frère ³. Ton autre allié s'est laissé adoucir par les nouveaux papiers de César. Passe encore pour tout cela, mais voici qui est insupportable : il y a quelqu'un qui compte voir son fils consul dans votre année à vous ⁴, et qui pour cette raison fait ouvertement sa cour à notre brigand.

Mon ami L. Cotta est en proie, dit-il, à une sorte de désespoir fatal ; et il ne vient pas au sénat. L. César, un excellent et vaillant citoyen, est retenu par sa santé. Ser. Sulpicius, qui a tant d'autorité et de raison, est absent. Excuse-moi si je ne compte pas les autres consulaires, à la réserve des consuls désignés ⁵. Tu connais maintenant ceux qui peuvent agir sur le sénat. Ce serait bien peu dans des temps prospères : qu'en penser dans la crise actuelle ? Aussi,

1. Le discours qui fut prononcé par Antoine au sénat le 19 septembre 44, et auquel Cicéron répondit plus tard par la *Deuxième Philippique*.

2. Lépide, beau-frère de Cassius. Le fils de Lépide venait d'épouser une fille d'Antoine.

3. Le frère de Cassius était tribun du peuple.

4. C'est-à-dire : l'année où Brutus et Cassius auront l'âge légal pour se présenter au consulat.

5. Hirtius et Pansa.

tout notre espoir est en vous; et, si vous n'êtes absents que pour votre sécurité, nous n'avons plus d'espoir. Si, au contraire, vous préparez une entreprise digne de votre gloire, puissé-je vivre jusqu'à votre victoire! Sinon, je me consolerais en pensant que bientôt la République recouvrera, par vous, tous ses droits. Pour moi, je ne manque ni ne manquerai à tes amis. Qu'ils me consultent ou non, tu peux compter sur mon amitié et ma fidélité. Adieu.

(*Lettres diverses*, XII, 2.)

39. — Ambition d'Octave.

(Pouzzoles, novembre 41.)

CICÉRON A ATTICUS, SALUT

Quand je saurai le jour de mon arrivée à Rome, je t'en informerai. Il faut que j'attende mes équipages qui viennent d'Anagni, et mes gens sont malades. Le soir des calendes, j'ai reçu une lettre d'Octavianus ¹. Il a de grands projets. Il a entraîné à son parti les vétérans qui sont à Casilinum et à Calatia. Rien d'étonnant : il leur donne cinq cents deniers par tête. Il songe à visiter les autres colonies. Évidemment, il vise à devenir le chef de la guerre contre Antoine. Aussi je prévois qu'avant peu de jours on prendra les armes. Mais qui devons-nous suivre? Songe au nom du jeune homme, songe aussi à son âge. Il me demande d'avoir d'abord un entretien secret avec lui, à Capoue, ou aux environs de Capoue. Mais c'est un enfantillage de croire

1. Celui qu'à tort nous appelons Octave.

que le secret puisse être gardé. Je lui ai écrit pour lui faire comprendre que cette entrevue n'est ni nécessaire ni possible.

Il m'a envoyé un certain Cæcina de Volaterra, son ami, pour m'informer qu'Antoine marchait sur Rome avec la légion des Alouettes¹, qu'il imposait des contributions aux municipes, et qu'il menait sa légion enseignes déployées. Octavianus me consultait sur ce qu'il devait faire : partir pour Rome avec ses trois mille vétérans, ou bien occuper Capoue et barrer le chemin à Antoine, ou bien aller au-devant des trois légions de Macédoine, qui suivent le littoral de la mer Supérieure². Il compte avoir pour lui ces trois légions : elles ont refusé les gratifications offertes par Antoine, à ce que me dit notre homme ; elles l'ont injurié grossièrement et l'ont abandonné au milieu de sa harangue. Enfin, Octavianus se pose en chef, et croit devoir compter sur moi. Je lui ai conseillé d'aller à Rome. Car il aura pour lui, semble-t-il, la populace, et, s'il donne confiance, même les honnêtes gens. O Brutus, où es-tu ? La belle occasion que tu perds ! Si je n'ai pas deviné tout cela précisément, du moins je m'attendais à quelque chose de semblable. Maintenant je te demande conseil. Aller à Rome, ou rester ici, ou bien m'enfuir à Arpinum, qui m'offrirait un asile assez sûr ? Ma place est à Rome, pour qu'on n'ait point à regretter mon absence, en cas d'événement. Débrouille tout cela. Jamais je n'ai été dans un plus grand embarras.

(Lettres à Atticus, XVI, 8.)

1. Légion composée de Gaulois, qui portaient sur leur casque l'alouette gauloise.

2. L'Adriatique.

40. — Le traité « Des devoirs ».

(Pouzzoles, novembre 44.)

CICÉRON A ATTICUS, SALUT

Le jour des nones, j'ai reçu de toi deux lettres, l'une datée des calendes, l'autre de la veille. Je réponds d'abord à la première. Je suis ravi que tu sois content de mon ouvrage¹ : les fleurs que tu m'y signales me paraissent plus fleuries encore, puisque tu les aimes. Je redoutais tes annotations au crayon rouge... Tu crains, dis-tu, de m'ennuyer de ton bavardage. Toi ennuyeux ! Je pense de tes lettres ce qu'Aristophane² disait des pièces iambiques d'Archiloque : c'est que les plus longues sont les meilleures. Quant à tes avis, même si c'étaient des critiques, je les accueillerais non seulement sans me plaindre, mais encore avec joie : tant tu portes dans la critique de sagesse et de bienveillance. Je corrigerai donc volontiers ces endroits que tu blâmes...

Je suis bien aise que la *Péplographie* de Varron te plaise : je n'ai pu encore obtenir de lui ce morceau à la façon d'Héraclide. Tu m'exhortes à écrire : c'est bien aimable à toi, mais sache que je ne fais pas autre chose. Ton rhume m'inquiète. Je t'en prie, soigne-le de ton mieux. « *O Titus...* »³, je suis ravi que mon traité te soit utile. Ces gens d'Anagni⁴, qui

1. La *Deuxième Philippique*.

2. Le grammairien Aristophane de Byzance.

3. Allusion au traité de la *Vieillesse*, qui commence ainsi, par une citation d'Ennius.4. Deux individus d'Anagni, que Cicéron mentionnait, sans les nommer, dans la *Deuxième Philippique*.

te tourmentent, voici leurs noms : le taxiarque est Mustela, et Lacon est l'ivrogne. Je mets la dernière main au livre que tu demandes¹, et je te l'enverrai.

Voici la réponse à ta seconde lettre. J'ai fait tenir dans les deux premiers livres *Des devoirs* tout ce que Panætius² a mis dans ses trois livres. Voici comment ce philosophe, dès le début, avait divisé son sujet. Dans l'étude des devoirs, dit-il, il y a trois choses à considérer. En premier lieu, l'on doit se demander si ce que l'on veut faire est honnête ou honteux. En second lieu, si c'est utile ou inutile. En troisième lieu, si l'honnête et l'utile ne semblent point s'accorder, que faut-il choisir? Tel est le cas de Regulus : l'honneur exige qu'il retourne à Carthage, son intérêt est de rester à Rome. Eh bien ! Panætius a fort bien traité les deux premières questions ; il promettait de traiter ensuite la troisième, mais il ne l'a pas fait. Posidonius a voulu le compléter. J'ai demandé son livre, et en même temps j'ai écrit à Athenodorus Calvus³ de m'envoyer un résumé des points principaux ; j'attends son analyse, engage-le, je te prie, à se hâter. Il s'agit ici des « devoirs à déterminer d'après les circonstances ». Quant au titre qui te préoccupe, je ne doute pas que notre mot *officium* (devoir) ne soit l'équivalent du mot grec, à moins que tu ne proposes autre chose. Mais le pluriel est plus expressif : *Des devoirs*. Je m'adresse dans l'ouvrage à mon fils Cicéron. Il me semble que cela lui revient...

(*Lettres à Atticus*, XVI, 11.)

1. Sans doute, les *Topiques*.

2. Le stoïcien.

3. Stoïcien, qui fut plus tard maître de Claude.

41. — Dîners en ville.

(Rome, année 43.)

CICÉRON A PÆTUS

Je regrette que tu aies renoncé aux dîners en ville. Tu t'es privé là d'une grande jouissance. Puis je crains, en toute sincérité, que tu ne perdes l'habitude de ce *je ne sais quoi*, qui s'apprend dans les dîners fins. Car, si tu n'y faisais guère de progrès, alors même que tu avais sous les yeux des modèles, que va-t-il arriver maintenant? Spurinna, à qui j'exposais le fait en lui racontant ta vie passée, prétend que tu vas mettre en danger la République, si tu ne reprends tes anciennes habitudes au premier souffle du zéphyr. Il ajoute que la température actuelle est supportable, si sensible que tu puisses être au froid.

Mais, par Hercule! plaisanterie à part, mon cher Pætus, je te recommande, comme une des conditions essentielles du bonheur, de te faire une société d'honnêtes gens, qui soient agréables et qui t'aiment. Rien ne convient mieux à la vie; rien n'est plus propre à rendre l'existence heureuse. Et je ne considère point ici le plaisir des sens, mais l'agrément qu'on trouve dans une communauté de vie ou d'habitudes, et le délassement de l'âme, qui se retrempe surtout dans les conversations familières, si douces à table. En cela, notre langue est plus exacte que celle des Grecs : ceux-ci donnent aux festins les noms de *symposia* et *syndeipna*, désignant par là le fait de « boire » ou de « dîner ensemble » ;

au contraire, nous les appelons *convivia*, parce que c'est à table surtout qu'on « vit ensemble ». Tu vois comme, en philosophant, je tâche de te ramener aux dîners en ville. Prends soin de ta santé : pour cela, il n'y a rien de tel que de dîner souvent au dehors.

Au moins, je t'en prie, ne va pas croire, parce que je badine avec toi, que je ne me préoccupe plus de la République. Persuade-toi bien au contraire, mon cher Pælus, que nuit et jour je n'ai d'autre occupation, d'autre souci, que de travailler au salut et à la liberté de mes concitoyens. Je ne laisse échapper aucune occasion d'avertir, d'agir, de pourvoir à tout. Enfin, telles sont mes dispositions d'esprit que, s'il fallait risquer ma vie pour l'accomplissement de cette tâche, je le ferais de grand cœur. Adieu donc.

(*Lettres diverses*, IX, 24.)

42. — La dernière lettre de Cicéron.

(Rome, juillet 43.)

CICÉRON A CASSIUS, SALUT

Lépide ¹, ton allié et mon ami, la veille des calendes de juillet, par un vote unanime du sénat, a été déclaré ennemi public; et de même, tous ceux qui avec lui ont abandonné le parti de la République. Néanmoins on leur a laissé jusqu'aux calendes de septembre pour rentrer dans le devoir. Assurément, le sénat montre du courage, mais surtout dans l'espérance d'être secouru par toi. Au moment où je t'écris, voilà une grande guerre engagée par le crime

1. Le triumvir, beau-frère de Cassius.

et la légèreté de Lépide. Au sujet de Dolabella ¹, nous recevons chaque jour des nouvelles fort agréables; mais, jusqu'ici, pas de source certaine, pas de garanties, de simples bruits.

Dans cette situation, la lettre, datée des nones de mai, que tu m'as adressée de ton camp, a fortement ému l'opinion publique. On s'est convaincu que Dolabella était maintenant accablé, et que toi tu arrivais en Italie avec une armée : pour nous soutenir de tes conseils et de ton autorité, si tout marche à souhait; pour nous appuyer de ton armée, au cas d'un de ces accidents qu'il faut prévoir à la guerre. Cette armée, je lui ferai fournir tout ce que je pourrai; il en sera temps, quand on commencera à savoir quel secours elle doit apporter à la République ou lui a déjà apporté. En effet, jusqu'ici, nous n'avons appris que des tentatives, excellentes à la vérité et très glorieuses, mais on attend des résultats : or je suis sûr qu'il y en a déjà, ou que cela ne tardera guère.

Rien n'est plus noble que ta vertu et ta magnanimité. Aussi souhaitons-nous de te voir le plus tôt possible en Italie. Nous croirons retrouver la République, en vous retrouvant. Nous remportons une belle victoire, si Antoine, dépouillé, sans armes, en fuite, n'avait été recueilli par Lépide ². Aussi, jamais à Rome on n'a détesté Antoine autant qu'on déteste maintenant Lépide. En effet, c'est au milieu du désordre général que le premier avait déchaîné la guerre, tandis que le second le fait au milieu de la paix et de la victoire. Nous pouvons lui opposer les

1. Alors en Syrie. Il était assiégé par Cassius dans Laodicée et venait de se tuer.

2. Après la bataille livrée devant Modène.

consuls désignés ¹ : malgré les grandes espérances qu'ils nous inspirent, nous n'en avons pas moins un peu d'inquiétude, à cause de l'incertitude des événements de la guerre.

Sois donc bien persuadé que tout dépend de toi et de ton ami Brutus : on vous attend tous deux, et Brutus d'un moment à l'autre ². Si, comme je l'espère, vous nous arrivez vainqueurs de nos ennemis, vous aurez encore ici à user de votre autorité pour relever la République et l'affermir dans une situation supportable. Car il y a bien des maux à guérir, même après que la République sera complètement délivrée des scélérats qui l'oppriment. Adieu.

(*Lettres diverses*, XII, 10.)

1. Munatius Plancus et D. Brutus.

2. Brutus était avec une armée en Illyrie.

TABLE DES MATIÈRES

AVANT-PROPOS.....	V
-------------------	---

ÉTUDE SUR CICÉRON

I. — Sa vie.....	XI
II. — Son caractère.....	XXXII
III. — Son œuvre.....	XXXIX

L'AVOCAT

1. — Un affranchi de Sylla.....	1
2. — Le comédien Roscius.....	3
3. — Verrès en Grèce.....	7
4. — La Diane de Ségeste.....	12
5. — Supplice d'un citoyen romain.....	17
6. — Les Gaulois au temps de Cicéron.....	24
7. — Confession d'un avocat.....	28
8. — Le stoïcisme de Caton.....	31
9. — Éloge des lettres.....	37
10. — Destruction de la maison de Cicéron.....	41
11. — Au théâtre.....	43
12. — Élections populaires.....	51
13. — La mort de Clodius.....	54

L'ORATEUR POLITIQUE

1. — Un homme nouveau.....	59
2. — La première Catilinaire.....	64

3. — Les jeux Mégalésiens.....	73
4. — Conquête de la Gaule.....	78
5. — Le triomphe.....	81
6. — Clémence de César.....	85
7. — La fête des Lupercales.....	89
8. — Éloge d'Octave.....	92
9. — Déclaration de guerre à Antoine.....	95
10. — Mort de Trebonius.....	100
11. — Éloge funèbre des soldats morts à Modène.....	103

LE RHÊTEUR

1. — Éloge de l'éloquence.....	107
2. — Nécessité d'une instruction générale.....	109
3. — L'orateur Crassus.....	115
4. — L'action oratoire.....	119
5. — Hortensius.....	123
6. — La question de l'atticisme.....	126
7. — L'éducation oratoire de Cicéron.....	130
8. — L'orateur idéal.....	139

LE PHILOSOPHE

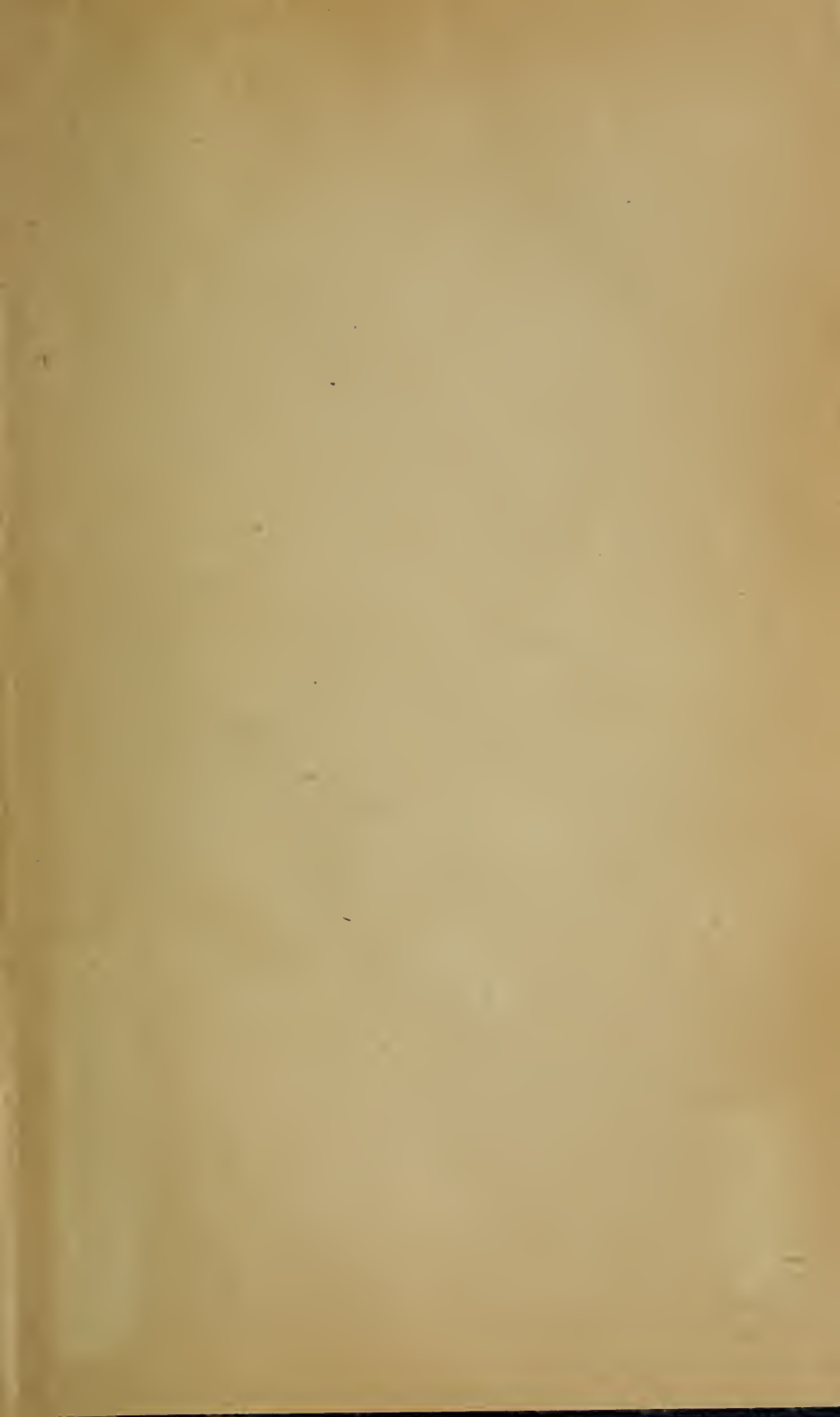
1. — Le songe de Scipion.....	143
2. — Le droit naturel.....	151
3. — La petite patrie.....	153
4. — La doctrine académique.....	157
5. — Défense des dialogues philosophiques de Cicéron.....	158
6. — Promenade à l'Académie.....	163
7. — Le génie grec et le génie romain.....	167
8. — Le roi de la Création.....	171
9. — Plaisirs de la vieillesse.....	177
10. — L'œuvre philosophique de Cicéron.....	181
11. — Sur l'amitié.....	185
12. — Il faut savoir être soi-même.....	188
13. — Du choix d'une carrière.....	190
14. — Le devoir social.....	193

LA CORRESPONDANCE

1. — La plus ancienne lettre de Cicéron.....	197
2. — Candidature au consulat.....	199
3. — Une querelle de famille.....	201

4. — Harangues de Cicéron et mémoires sur son consulat.	203
5. — Un gouverneur de province.....	205
6. — La politique au théâtre.....	209
7. — Douleurs de l'exil.....	211
8. — Retour triomphal.....	213
9. — Une demande délicate.....	217
10. — Jeux scéniques.....	221
11. — Lettre de recommandation.....	224
12. — A propos des dialogues « Sur l'orateur ».....	226
13. — Un conquérant malgré lui.....	228
14. — Les divers genres de lettres.....	230
15. — Un fanatique d'Épicure.....	231
16. — Loin de Rome.....	234
17. — Cicéron général.....	235
18. — Remerciements ironiques.....	237
19. — Entre César et Pompée.....	239
20. — Un bon maître.....	242
21. — Brusque départ de Rome.....	244
22. — Irrésolution de Cicéron.....	244
23. — Promesse de neutralité.....	245
24. — Entrevue de César et de Cicéron.....	247
25. — Après Pharsale.....	249
26. — La politique et les lettres.....	252
27. — Badinage.....	253
28. — Le parti d'Épicure.....	255
29. — La grâce de Marcellus.....	257
30. — Après la mort de Tullia.....	259
31. — A propos des « Académiques »... ..	260
32. — Billet.....	263
33. — Une visite de César.....	263
34. — Après la mort de César.....	265
35. — Un discours de Brutus... ..	266
36. — Entretien de Cicéron avec Brutus et Cassius.....	268
37. — Les « Topiques » de Cicéron.....	271
38. — Après la première Philippique.....	272
39. — Ambition d'Octave.....	274
40. — Le traité « Des devoirs ».....	276
41. — Dîners en ville.....	278
42. — La dernière lettre de Cicéron.....	279





La Bibliothèque
Université d'Ottawa

Echéance

Celui qui rapporte un volume après la dernière date timbrée ci-dessous devra payer une amende de cinq sous, plus un sou pour chaque jour de retard.

The Library
University of Ottawa

Date due

For failure to return a book on or before the last date stamped below there will be a fine of five cents, and an extra charge of one cent for each additional day.

17 3 1 1964	NOV 27 1964 ✓		
	DEC 11 1964 ✓		
NOV 27 1964 ✓	NOV - 1 1965 ✓		
DEC 20 1964 ✓	NOV 15 1965		
JUL 16 1964	DEC - 6 1965		
JUL 18 1964	DEC 20 1965		
OCT 30 1964 ✓	JUL 18 1966		
NOV 14 1964 ✓	NOV - 7 1966		
T 18 1965			



Réseau de bibliothèques
Université d'Ottawa
Échéance

Library Network
University of Ottawa
Date Due

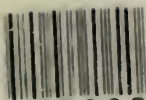
JAN 13 2001

MAR 01 2002

APR 07 2002

DEC 13 2003

U019 DEC 2005



a39003



002036084b

CE PA 6310

.M6P 1896

COO CICERO, MARC (PAGES CHOIS

ACC# 1186709

